

Dossier « attention » et phénoménologie de l'attention

- **Husserl et l'attention 1. Etude du § 92 des Ideens 1. Vermersch P., Expliciter 24, 7-15, mars 1998.**
- Stratégies de recherche sur l'attention : questions méthodologiques sur la nécessité d'une démarche plus indirecte. Vermersch P., Expliciter 24, 14-25, mars 1998.
- **Husserl et l'attention 2. La dynamique de l'éveil de l'attention, étude du § 17 d'Expérience et jugement. Vermersch P. Expliciter 29, 1-19, mars 1999**
- **Husserl et l'attention. 3. Les différentes fonctions de l'attention, étude du chapitre 1 des leçons sur la signification. Vermersch P. Expliciter 33, 1-16, janvier 2000.**
- Dynamique attentionnelle et lecture partition. Vermersch P., Expliciter 41, 18-27, septembre 2001.
- Des effets individuels à l'analyse du collectif. Un exemple : les effets attentionnels des adressages interruptifs. Vermersch P., Expliciter 45, 19-30, mai 2002.
- L'action comme fenêtre attentionnelle ? Gouju J L . Expliciter 44, 1-13, mars 2002.
- La prise en compte de la dynamique attentionnelle : éléments théorique. Vermersch P., Expliciter, 43,27-39, janvier 2002.
- **L'attention entre phénoménologie et sciences expérimentales, éléments de rapprochements. Vermersch P., Expliciter 44, 14-44, mars 2002. Existe en version anglaise. Voir Intellectica pour une version sensiblement modifiée.**
- Les fenêtres attentionnelles temporelles. Lesourd F., Expliciter 46, 1-22, octobre 2002.

Husserl et l'attention

par Pierre Vermersch

Présentation du § 92 des Ideen I sur « Les mutations attentionnelles au point de vue noétique et noématique ». pp 317-322 de la traduction française de Ricoeur (collection de poche TEL Gallimard).

Dans le cadre du travail accompli dans le séminaire de pratique phénoménologique, nous travaillons cette année sur l'attention et Natalie Depraz philosophe phénoménologue a attiré l'attention sur un des rares textes dans lequel Husserl présente une analyse détaillée de l'attention.

Ce paragraphe me paraît intéressant à plusieurs titres : d'une part, il consacre un développement complet au thème de l'attention, sous la forme d'un petit livre, en structure, avec une introduction, des définitions, des exemples, la méthode, les résultats, la conclusion provisoire ; d'autre part, le sous-paragraphe 3 (de 3.1 à 3.4) donne de manière très claire les étapes d'un travail de recherche phénoménologique dans sa dimension de cadrage des matériaux de base, puis d'exploitation des résultats. Il me paraît donc idéal pour voir fonctionner la méthode phénoménologique déployée par Husserl au delà du sempiternel ressassement pédagogique de l'impérieuse nécessité de la réduction et des variations eidétiques, toujours annoncées mais peu mobilisées.

Si l'on lit le texte (donné plus loin) en numérotant les sous-paragraphe (8 sous paragraphes + 9 si l'on intègre la note finale de Husserl p. [322]), et de même pour les phrases qui les composent : 1.1, 1.2 ... 9.3 on peut alors détailler le plan du texte de la manière suivante :

Plan d'ensemble du § 92

§ 1 définitions, partant de l'intentionnalité et pas de l'attention !

§ 2 variétés des mutations noético -noématiques, avec un quasi exemple,

§ 3 de 1 à 4, méthode de recherche pour saisir le constant et le mutant,

§ 3 de 5 à 10, premiers résultats : variation noétiques, stabilité du noyau noématique dans son sens,

§ 4 introduction de la métaphore de la clarté pour étudier les variations noématiques,

§ 5 seconds résultats : variation noématiques dans le mode d'apparaître, sans modification du noyau,

§ 6 troisième résultat : plus finement les variations noétiques et noématiques sont parallèles.

§ 7 résultat annexe : le rayon de l'attention se donne comme irradiant du moi pur.

§ 8 petite conclusion programmatique : importance du thème de l'attention.

§ 9 note a : les psychologues modernes (avant 1913) n'ont rien compris à l'attention .

Traduction franco-française : vous trouverez dans ce texte des termes probablement très inhabituels pour beaucoup d'entre nous, plus quelques faux amis. Je voudrais essayer de vous en faciliter la lecture en vous indiquant des équivalents plus accessibles :

- tout d'abord les termes qui ont faillit vous faire immédiatement renoncer à la lecture : **noèse, noétique**, qui renvoient à la dimension de l'acte (par exemple dans l'évocation il y a l'acte d'évocation, et le contenu de l'évocation, les deux sont associés mais peuvent être distingués, puisque pour un même acte il peut y avoir des contenus différents, et réciproquement un même contenu peut se donner suivant la perception, le souvenir, l'imagination ...); **noème, noématique**, concernent donc la dimension du contenu, ce contenu pouvant renvoyer à un objet externe (transcendant au sujet), ou pouvant être décrit comme l'objet immanent. Donc mentalement vous pouvez remplacer noèse par acte, noème par contenu. La corrélation noético-noématique signifie donc la corrélation entre acte et contenu. Simplement acte est toujours synonyme d'acte intentionnel, c'est-à-dire encore d'acte de la conscience se rapportant à un objet (sa dimension d'intentionnalité), acte n'est donc pas ici directement synonyme d'action, dans le sens où l'action se rapporte aussi bien à des actes matériels que des actes mentaux.

- Quand il est question de «x pur» par exemple le moi pur, c'est une manière de noter le fait que l'on est sous réduction transcendantale (que l'on met entre parenthèse tout intérêt relatif à l'existence de ce dont on parle, c'est-à-dire que l'on ne conduit pas par exemple une recherche pour établir son existence) et de ce fait «pur» semble renvoyer toujours à une position réellement phénoméno-

gique au sens de Husserl, dénué de tout projet d'objectivation ou de naturalisation au profit d'une recherche des essences, de l'eidétique.

- Le faux ami le plus dangereux est le terme de «moment» qui la plupart du temps est utilisé au sens le plus ancien de «propriété». Aussi, quand vous lirez : «les différents moments» traduisez par «les différentes propriétés».

Restent quelques obscurités dans certains paragraphes, dont personne, pour l'instant, n'a pu me préciser le sens avec certitude, comme « attention positive au sens tout à fait spécial du terme 6.2 », ou encore « ce que l'on remarque, au sens spécifique du mot 4.1 » qui semblent renvoyer à du travail de définition accompli par ailleurs et non repris dans ce texte. Plus quelques autres choses, mais dont la non maîtrise totale du sens ne me semble pas compromettre la compréhension des analyses des mutations attentionnelles.

Le texte : je donne en premier un résumé des points abordés, puis le texte de Husserl, enfin des commentaires pour en faire apparaître ce qui est important dans la perspective où je me situe. Il s'agit d'un exercice qui m'est peu familier et qui reste donc certainement à perfectionner dans sa méthode et ses résultats. Ma motivation par rapport au GREX est bien de vous introduire à la lecture d'un texte intéressant et difficile qui rejoint nos intérêts pour la description et l'analyse de l'expérience subjective et tout particulièrement sur l'attention qui nous a déjà occupé l'été dernier.

§1, Eléments de définition : 1.1 un type remarquable de mutation qui affecte la conscience ; en langage figuré «le regards de l'esprit» ; 1.2 unité et clarté de ces phénomènes ; 1.3 toutes les fois que l'on parle d'attention ils jouent le rôle principal ; 1.4 nous conservons « attention » en parlant au surplus de « mutations attentionnelles » mais en nous référant exclusivement à ... ? ; « 1.1 Nous avons déjà parlé plusieurs fois dans nos chapitres préparatoires d'un type remarquable de mutation qui affecte la conscience ; elle se combine avec tous les autres types de phénomènes intentionnels et forme ainsi une structure sui generis tout à fait générale de la conscience : nous parlons en langage figuré du « regard de l'esprit » ou des « rayons du regard » émané(ant ?) du moi pur ; nous disons que le regard se tourne et se détourne . 1.2 Les phénomènes qui répondent à cette description présentaient une réelle unité et se détachaient avec une complète clarté et un relief distinct. 1.3 Toutes les fois qu'on parle « d'attention » ils jouent le rôle principal, sans toutefois s'isoler au point de vue phénoménologique

des autres phénomènes ; c'est mêlés à eux qu'ils sont désignés comme des modes de l'attention. 1.4 Nous voulons pour notre part conserver le mot attention et parler au surplus de *mutations attentionnelles*, mais en nous référant exclusivement aux phénomènes que nous avons nous-mêmes distinctement séparés, et également aux groupes des mutations phénoménales solidaires qu'il nous faudra décrire de plus près par la suite. »

Ce paragraphe de définition est assez étrange en ce sens qu'il ne définit pas directement l'attention, il décrit quelques phénomènes important chaque fois que l'on parle de l'attention, il accepte de conserver le mot, mais passe immédiatement aux mutations.

Il me semble que deux questions sont en toile de fond :

- la première circonstancielle et qui anime l'ensemble du livre qui est de différencier fermement la phénoménologie transcendantale de toute psychologie, y compris et surtout des psychologues comme ceux de l'école de Wurzburg qui commencent à se recommander de lui. ON peut trouver d'immontables exemples dans les notes du livre, mais ici cela se manifeste par la note (a) § 9 ici, dans laquelle Husserl insiste fortement sur le fait que les « psychologues modernes » n'ont rien compris à l'attention, qui ne peut être abordé que sous l'angle de l'intentionnalité, retrouvant la ritournelle énoncée dès 1911 sans son texte de combat « La philosophie comme science rigoureuse » selon laquelle la psychologie ne trouverait jamais le fondement de sa démarche dans la seule pratique expérimentale, mais avez désespérément besoin d'une discipline eidétique et d'ailleurs c'était précisément ce que lui Husserl faisait et la phénoménologie était le préalable incontournable à tout psychologie réellement scientifique. La première phrase qui part de la conscience est un effet de démonstration sur la nécessité d'aborder l'attention par l'intentionnalité et elle est donc reprise en echo dans la note qui conclue.

- la seconde question est la difficulté qu'il peut y avoir à définir l'attention en tant que telle ! Nous l'avons découvert nous-mêmes dès le début de nos approches expérientielles, voilà un acte qui n'apparaît que comme modulateur d'autres actes, et il n'est vraiment saisissable que lorsqu'il se modifie suffisamment. On a là un objet d'étude à la fois extraordinairement familier et en même temps insaisissable. Il est intéressant de voir que les traités récents sur ce thème se garde bien de définir l'attention, et en étudie toutes sortes de propriétés fonctionnelles sans la définir, il est plus facile apparemment d'en saisir les performances que d'en définir l'essence ! Le caractère indirect de la définition de Husserl est donc à la fois inévitable et habile.

Dès le début Husserl introduit la métaphore apparemment anodine du « regard de l'esprit » ou du « rayon du regard », et se situant principalement sur versant noétique il exemplifie en « le regard se tourne et se détourne ». Cette manière d'introduire l'acte, lui suggère une mobilité spatiale ou quasi spatiale et une évolution temporelle mais masque la dimension active/passive, les variétés d'effort ou de lâcher prise.

Les précautions indiquées en 1.4 « en nous référant exclusivement ... sont le genre de précision qu'Husserl a besoin d'ajouter (on en trouvera d'autres exemples plus loin) mais qui par défaut de contextualisation assurée reste particulièrement obscur.

A l'issue de ce paragraphe on se trouve essentiellement orienté vers le caractère à la fois distinct des phénomènes attentionnels et le fait qu'ils soient toujours donnés de manière étroitement mêlée à tous les actes attentionnels.

§2 2.1 Définitions des mutations attentionnelles et de leurs effets, 2.2 expression générale du rapport aux couches noétiques ; 2.3 : exemple par concrétisation : ce tout, l'arbre ; 2.4 développement de la multiplicité des noèses qui nous fait quitter l'arbre !

« 2.1 Il s'agit ici d'une série de mutations idéalement possibles qui présupposent un noyau noétique possédant lui-même nécessairement des moments de genre différent susceptibles de le caractériser ; ces mutations par elles-mêmes n'altèrent pas les fonctions noématiques ressortissant à ces noèses et pourtant elles représentent des transformations qui affectent *l'ensemble* du vécu tant par sa face noétique que noématique. 2.2 Le rayon du regard émis par le moi pur tantôt traverse de part en part telle couche noétique, tantôt telle autre ou (comme on le voit dans le cas par exemple des souvenirs dans des souvenirs) traverse telle ou telle couche emboîtée dans une autre, tantôt directement, tantôt par réflexion. 2.3 A l'intérieur du champ total donné des noèses potentielles, ou des objets noétiques, nous regardons tantôt ce tout, l'arbre par exemple qui est présent de façon perceptible, tantôt telle ou telle partie, tel ou tel moment du tout ; puis nous revenons à une chose située dans le voisinage ou bien à quelque système ou processus de forme complexe. 2.4 Soudain nous tournons le regard vers un objet de souvenir qui nous « passe par la tête » : au lieu de traverser la noèse de perception qui constitue à nos yeux ce monde des choses qui sans cesse apparaît et se développe selon une unité ininterrompue, tout en s'articulant de multiples façons, le regard pénètre à travers une noèse de souvenir dans un monde de souvenirs, s'y meut, s'y déplace, passe à des souvenirs de degré différent ou à des mondes imaginaires, etc. »

Il s'agit là probablement d'un des paragraphes les plus terrifiants pour le lecteur qui n'est pas aguerri à ce luxe de « détails déterminant ... en toute généralité ». Allons-y pas à pas : les mutations idéalement possible, simplement pour « préciser » que l'on imagine vrai, sans se référer à une mutation en particulier, on pourrait rajouter : lisez-le comme le début d'un énoncé mathématique : soit un ensemble de mutation définies sur les possibles ... on peut dire tout de suite aussi sûrement qu'un triangle quelconque possible qu'il a trois angles, qu'ici cette série présuppose un noyau noétique. Oui, le terme

imagé de noyau signifie ici l'équivalent d'un invariant (par exemple tout à l'heure en § 3 le noyau noétique sera un acte de type perceptif, supposé rester perceptif même quand il se détourne etc . Et toujours de manière détaillée générale on peut dire qu'un tel noyau noétique peut être certainement caractérisé par des propriétés différentes (souvenez vous différents moments). Enfin Husserl termine cette première phrase en énonçant que les mutations des actes (des noèses) à la fois ne modifient pas les contenus (les fonctions noématiques ressortissant à ces noèses) et en même temps elles « représentent » des transformations qui affectent l'ensemble du vécu. Ce sera l'enjeu de l'ensemble des § qui suivent que de montrer qu'est-ce qui reste constant (les noyaux noétiques et noématiques) et qu'est-ce qui varie. L'analyse se fera précisément d'abord sur la face noétique 3.5, puis sur la face noématique 4 et 5, pour finir sur leur variation reliées 6. Vous voyez maintenant que cette phrase est très dense et programmatique du développement à venir.

La suite du paragraphe pourrait être facilement sautée, pour rester dans l'unité du développement, mais elle introduit un ressort dramatique dont la résolution se fera en 3.1. En effet, Husserl de 2.2 à 2.4 nous fait voyager en imagination à peine incarnée dans la multiplicité indéfinie des actes intentionnels, leur superposition, leurs couches simultanées, les changements subits qui peuvent survenir, les traversées de couches : pendant que je perçois d'un coup je me met à me souvenir, et tout en continuant à me souvenir et à percevoir je me met à me souvenir d'un souvenir dans lequel je percevais ce que j'imaginai me souvenir ...ha ...ha .. la tête me tourne, que fait le réalisateur du feuilleton pour me rassurer et me redonner un point de repère.

Stop ! détendez-vous ... le commandant de bord et son équipage sont heureux de vous faire savoir que la zone de turbulence va être contournée.

§3 Méthodes de travail phénoménologique : comment faire apparaître le constant et le mutant :

- 3.1 simplification et délimitation du champ « d'observation » au monde de la perception,
- 3.2 double délimitation d'un singulier : fixons en idée une chose ou un processus, et fixons de même pendant l'intervalle correspondant de la durée phénoménologique l'ensemble de la conscience concrète que nous avons de cette chose,
- 3.3 et 3.4 remarques sur le statut et la place de cette opération de fixation, qui est aussi un moment (une propriété) de ce vécu,

« 3.1 Demeurons pour plus de simplicité dans *une seule couche* intentionnelle, dans le monde de la perception, qui est là avec sa certitude toute simple. 3.2 Fixons en idée quant à son statut noématique une chose ou un processus de chose qui accède à la conscience par la perception ; fixons de même pendant l'intervalle correspondant de la durée phénoménologique l'ensemble de la cons-

science concrète que nous avons de cette chose, an respectant son essence immanente complète. 3.3 La fixation du rayon attentionnel au cours de son déplacement *déterminé* appartient elle aussi à cette idée. 3.4 Car le rayon lui aussi est un moment du vécu.

Voilà, un très beau paragraphe de méthodologie de recherche : simplifions par méthode et délimitons un objet de recherche quant à l'acte : la perception, quant au contenu précis : une chose, quant à la durée durant laquelle nous étudions cet objet : l'intervalle correspondant de la durée où la chose m'apparaît. Dernière précision en 3.3 et 3.4, cette manière de faire ne produit pas d'artefact (de résultats artificiellement produit par la méthode elle-même) car précisément le fait de porter attention de cette manière, propre à la méthodologie phénoménologique, n'est qu'une des modifications attentionnelles possibles et reste donc cohérent avec l'objet de l'étude au point d'en être un composant « normal ». L'enjeu de cette dernière précision est considérable par rapport à la possibilité même de déployer la méthode phénoménologique sur des objets comme l'attention sans en modifier l'essence. On commence à découvrir que ce paragraphe sur les mutations attentionnelles est lourdement chargé d'enjeux relatifs à la possibilité même de la méthode phénoménologique.

Mais il y a plus : ces paragraphes 3.1 et 3.2 sont exactement ce que je recherchais dans les écrits de Husserl et que je n'avais pas trouvé jusqu'alors. En effet quand Husserl annonce qu'il va s'exprimer sur la méthode, il est doctrinal et énonce essentiellement des thèses sur la réduction et spécialement transcendante qui est le premier outil de clôture par rapport à la psychologie, puis il insiste lourdement sur le caractère eidétique de sa phénoménologie que est la seconde muraille que tous les philosophes futurs vont apprendre par cœur ; avec ces deux outils méthodologiques la philosophie phénoménologique est assurée d'un point de vue logique de ne pas être du côté de la naturalisation ou de l'objectivation et donc de ne pouvoir être confondue avec aucune science basées sur un recueil de données empiriques par exemple ... heu ... tenez ... la psychologie par exemple. Alors que l'on peut lire Husserl dans les passages où précisément sans l'annoncer en tant que tel, il met à l'œuvre sa méthodologie : les problèmes de choix des exemples, les problèmes d'obtenir une clarté suffisante de ces exemple pour pouvoir conduire les descriptions phénoménologiques de manière satisfaisantes, les problèmes de qualité de précision, de fidélité absolue de ce qui se présente réellement dans sa pureté phénoménologique et cotera j'espère écrire un texte détaillé dans l'avenir sur ce sujet.

Ce qui est extraordinaire dans ce passage c'est la mise en évidence de la méthode « ordinaire » de celui qui travaille un objet de recherche de façon phénoménologique :

- l'objet de recherche est difficile : voyons ce que l'on peut obtenir comme résultat en le simplifiant par méthode,

- l'objet est mobile, difficile à cerner : fixons le dans ses déterminations de façon à mieux faire apparaître le mutant et le stable (3.5 « Il est alors évident que ce vécu maintenu fixe peut subir des altérations »).

Plus loin d'autres indications de méthodologie « ordinaire » seront données au détour d'une phrase, il faut croire que l'intérêt porté à la verbalisation de l'action aiguise le repérage de ce genre de passage. Par exemple, en 3.8 « si l'on souligne et que l'on compare les composantes noémiques parallèles ... » qui est une quasi démarche d'induction à partir d'observations comparables (parallèle), ou bien encore en 4.5 au sujet de la variété des modes d'apparaître « il faut les découvrir et les décrire dans la direction du regard sur l'objet noématique. » dans lequel Husserl nous montre comment orienter le regard phénoménologique (la réflexion) sur un aspect plutôt qu'un autre de façon à faire apparaître des propriétés qui sinon pourrait rester ignorer. La description et l'analyse phénoménologique se rapporte peut être à un pur donné, à un apparaître, encore faut-il le conquérir en tournant son attention dans une direction judicieuse et il y a donc bien la possibilité de passer à côté et d'échouer. Il est important de cerner ce qui dans une méthodologie demande une véritable compétence experte, une technicité, autrement on pourrait croire que la phénoménologie ne demande pour se déployer que de prendre la plume ou le clavier et de produire. Et ce n'est manifestement pas le cas.

§ 3 (suite) Premiers résultats : il y a des mutations, des changements, des modifications, noétiques.

3.5 premier résultat : il est alors évident que ce vécu maintenu fixe peut subir des altérations : simple changements dans la distribution de l'attention et de ses modes.

3.6 second résultat : il est clair que dans ce cas **le fonds** noématique demeure le même,

3.7 à 3.10 troisième résultat : en quoi consiste le changement ?

3.8, Si l'on souligne et que l'on compare les composantes noémiques parallèles,

il consiste uniquement en ceci :

dans tel cas, c'est tel moment de l'objet, dans un autre cas c'est tel autre qui est préféré ;

ou un seul et même moment est tantôt remarqué à titre primaire, tantôt à titre secondaire ;

ou tout juste encore co-remarqué ;

à moins qu'il ne soit complètement non remarqué tout en continuant d'apparaître.

3.9 Il y a différents modes qui appartiennent spécialement à l'attention :

3.10 modes d'actualité et de l'inactualité (inattention).

« 3.5 Il est alors évident que ce vécu maintenu fixe peut subir des altérations que nous désignons précisément sous ce titre : simples changements dans la distribution de l'attention et de ses modes. 3.6 Il est clair que dans ce cas le fonds *noématique* du vécu demeure le même, dans la mesure où on

peut dire dans tous les cas : c'est le même objet qui ne cesse pas d'être caractérisé comme existant corporellement et qui se figure sous les mêmes modes d'apparaître, la même orientation, les mêmes caractéristiques apparentes ; et la conscience en saisit tel ou tel contenu sous les mêmes modes d'indication indéterminée et de co-présentation non intuitive, etc. 3.7 En quoi consiste le changement ? 3.8 Si l'on souligne et que l'on compare les composantes noémiques parallèles il consiste, disons-nous, *uniquement* en ceci : dans un cas c'est tel moment de l'objet, dans un autre cas c'est tel autre qui est « préféré » ; ou bien : un seul et même moment est tantôt « remarqué à titre primaire », tantôt seulement à titre secondaire, ou simplement « tout juste encore co-remarqué », à moins qu'il ne soit « complètement non-remarqué », tout en continuant d'apparaître. 3.9 Il y a précisément différents modes qui appartiennent spécialement à l'attention comme telle. 3.10 Les *modes d'actualité* forment ainsi un groupe qui se détache du mode de *l'inactualité*, que nous nommons purement et simplement inattention, et qui est le mode si l'on peut dire de la conscience morte. »

Voici donc les premiers résultats, ils seront énoncés sur le mode de l'évidence qui est au principe de la méthode phénoménologique : il est alors évident ; il est clair ; il consiste en ... le seul point sur lequel le résultat est argumenté est celui en 3.6 relatifs au fait que le fonds noématique reste le même.

Le premier point établit grâce à la méthode est que les altérations sont des changements dans la distribution (ce sera repris plus finement en 3.8) et dans les modes. Si le noyau du contenu reste le même, c'est à dire encore qu'il est le noème du même objet qui lui n'a pas changé. Il y a donc des altérations, elles ne touchent pas le fonds du noème, en quoi consistent-elles : pour le faire apparaître il faut un travail de saillance, de mise en évidence, puis de comparaison. Ces temps là sont signalés mais pas développés, c'est la limite du fait de prendre le principe d'un exemple sans développer un exemple singulier en chair et en os qui aurait bien sûr limité la portée de généralité, mais aurait fait apparaître en quoi cela consiste de souligner et de comparer, quelles en sont les difficultés : et quand vous soulignez, si vous me le permettez, vous faites quoi ? Vous vous y prenez comment ?

Le résultat de la comparaison des composantes noémiques est de faire apparaître 1/ des **types** de variations noétiques et 2/des modes regroupant ces types. C'est un peu indirect, car c'est en observant la structure de ce qui est visé du noème (non pas le contenu : comme on dirait l'arbre complet, ou juste un branche, ou plutôt les feuilles que l'écorce, mais la structure : ceci est préféré, cela est visé de manière principale, ou secondaire, ou à peine pris en compte quoique co-remarqué ...) que les types de variation du regard, donc de l'acte sont mis en évidence. Cette interprétation me semble corroborée par la première phrase du §suivant qui se réfère au modifi-

cation du fonds noétique dont on vient de parler et indique la transition vers l'étude du pôle noématique.

§4 et 5 Affinement des résultats sous l'angle des mutations relatives au noème :

4.1 ces modifications ne sont pas seulement celles **du vécu dans son fond noétique** ; elles atteignent aussi ses noèmes (sans préjudice pour le noyau noématique identique) ;

4.2 introduction de la métaphore visuelle : il est d'usage de comparer l'attention à une lumière qui éclaire. (cf. aussi sur l'exploitation de cette métaphore : § 66 à 70 des Ideen I).

4.3 variation noématiques : ce que l'on remarque se trouve pris sous un faisceau plus ou moins clair de lumière ou recule dans la pénombre ou l'obscurité.

4.4 excuse : aussi insuffisante que soit cette image pour l'expression phénoménologique précise, elle est néanmoins assez caractéristique pour indiquer les changements qui affectent la chose qui apparaît comme telle.

4.5 cette variation dans l'éclairage modifie ses modes d'apparaître, mais n'altère pas ce qui apparaît quant à son propre fonds de sens ; il faut découvrir et décrire ces modes dans la direction du regard sur l'objet noématique.

5.1 résultat de l'examen : il est alors manifeste que les modifications du noème ne consistent pas dans une propriété extrinsèque ; au contraire les noèmes concrets changent de part en part ; il s'agit donc de modes qui affectent la façon même dont le noyau identique se donne.

« 4.1 D'autre part il est clair que ces modifications ne sont pas seulement celles du vécu lui-même dans son fonds noétique ; elles atteignent aussi ses *noèmes* et représentent du côté noématique – sans préjudice pour le noyau noématique identique – un genre original de caractérisations. 4.2 Il est d'usage de comparer l'attention à une lumière qui éclaire. 4.3 Ce que l'on remarque, au sens spécifique du mot, se trouve pris sous un faisceau plus ou moins clair de lumière ; il peut aussi reculer dans la pénombre et dans la pleine obscurité ? 4.4 Aussi insuffisante que soit l'image pour exprimer sans confusion possible tous les modes que la phénoménologie doit fixer, elle est néanmoins assez caractéristique pour indiquer les changements qui affectent la chose qui apparaît comme telle. 4.5 Cette variation dans l'éclairage n'altère pas ce qui apparaît quant à son propre fond de *sens*, mais clarté et obscurité modifient ses modes d'apparaître ; il faut les découvrir et les décrire dans la direction du regard sur l'objet noématique. 5.1 Il est alors manifeste que les modifications du noème ne consistent pas dans une propriété purement extrinsèque qui s'ajouterait du dehors à un élément qui lui-même demeurerait identique ; 5.2 au contraire les noèmes concrets changent de part

en part ; 5.3 il s'agit donc de modes nécessaires qui affectent la façon même dont le noyau identique se donne. »

Il s'agit donc dans ce passage de prendre en compte les modifications noématiques, tout en rappelant qu'elles ne modifieront pas le noyau de sens : sinon tout bouge en même temps et il n'y a plus d'objet propre à être perçu. Mais pour faire cette nouvelle analyse, Husserl a besoin d'un instrument conceptuel pour faire comprendre ou pouvoir parler de manière intelligible de ce qui varie sans faire changer. Cet outil conceptuel est la métaphore de la clarté – obscurité. D'une part elle est homogène avec la métaphore du regard ou du rayon, d'autre part le changement de lumière ne modifie pas l'objet qu'il éclaire plus ou moins et enfin ce critère de clarté court dans tous les manuels de l'époque dès qu'il est question de l'attention, au point que pour certains auteurs cela a pu en constituer le critère absolu : l'attention c'est le fait d'introduire une clarté. On peut encore noter sous l'angle métaphorique l'utilisation des mouvements (dans la rétention le son retombe par exemple, ici ce que l'on remarque peut reculer dans la pénombre) ce qui est un exemple de métaphore très personnelle à l'auteur. Quand nous avons travaillé sur la rétention du son d'un verre de cristal les participants avaient tout à fait d'autres métaphores descriptives.

Tout le paragraphe 4 est donc largement préparatoire de l'énoncé du résultat qui est automatiquement annoncé comme « manifeste » ! : les variations du noème porte sur le mode d'apparaître non pas comme une propriété extrinsèque surajoutée, mais comme la manière même dont la donation intuitive s'opère et donc le contenu lui-même, en fonction de modes qui ici ne sont pas détaillés (différents des modes d'actualité du § précédent) mais qui devraient s'énoncer en fonction des types de lumière et d'obscurité (on peut trouver probablement des indications sur les degrés de clarté dans les §§ 66 à 70 qui sont essentiels à la mise en œuvre correcte de la méthode phénoménologique).

§ 6 Nouvel affinement des résultats : modifications noétiques et noématiques qui se correspondent

« 6.1 A y regarder de plus près, on ne rend pas compte des faits si l'on dit qu'il faut respecter comme une constante le contenu noématique *pris dans son ensemble (le noyau attentionnel* si l'on peut dire) caractérisé au point de vue de l'attention par tel ou tel mode, cette constante s'opposant aux modifications attentionnelles arbitraires. 6.2 Il apparaît au contraire, si l'on considère la situation par le côté noétique que certaines noèses sont conditionnées soit de façon nécessaire, soit en fonction de possibilités déterminées dans leur nature, par des modes de l'attention et en particulier par l'attention positive au sens strict à fait spécial du terme. 6.3 C'est le cas pour toutes les « opérations d'actes », les « prises de position actuelles », par exemple l'opération de trancher un doute,

d'écarter, de poser un sujet et d'y apposer un prédicat, l'opération d'évaluer et celle d'évaluer une chose « en raison d'une autre », l'opération d'un choix etc. : toutes ces opérations présupposent une attention positive dirigée sur les objets par rapport auxquels le moi prend position. 6.4 Mais cela ne change rien au fait que cette fonction du regard qui se déplace, élargit ou rétrécit son champ d'exploration, représente une *dimension* sui generis *de modifications noétiques et noématiques qui se correspondent* ; l'investigation eidétique systématique de ces modifications fait partie des tâches fondamentales de la phénoménologie générale. »

§ 7 Autre résultat complémentaire : le rayon de l'attention se donne comme irradiant du moi pur et se terminant à l'objet comme dirigé sur lui ou s'en écartant.

« 7.1 Lorsqu'elles sont sur le mode de l'actualité, les diverses configurations attentionnelles comportent un sens tout à fait spécial le *caractère de la subjectivité* ; ce même caractère s'étend ensuite à toutes les fonctions qui sont modalisées précisément par ces modes ou qui les présupposent en vertu de leur spécification. 7.2 Le rayon de l'attention se donne comme irradiant du moi pur et se terminant à l'objet, comme dirigé sur lui ou s'en écartant. 7.3 Le rayon ne se sépare pas du moi, mais est lui-même et demeure rayon-du-moi. 7.4 L'objet est atteint ; il est le point de mire, simplement posé en relation au moi (et par le moi lui-même) : mais lui-même n'est nullement « subjectif ». 7.5 Une prise de position qui comporte en soi le rayon du moi est de ce fait même un acte du moi lui-même : c'est le moi qui agit ou pâtit, qui est libre ou conditionné. 7.6 Le moi pourrait-on dire encore, « vit » dans de tels actes. 7.7 Ce mot : vivre ne désigne nullement l'être de « contenus » quelconques emportés dans un flux de contenus ; il désigne une multiplicité de modes accessibles à la description et qui concernent la façon dont le moi, engagé dans certains vécus intentionnels qui comportent le mode général du cogito vit au sein de ces actes comme « l'être libre » qu'il est. 7.8 L'expression : « en tant qu'être libre » ne signifie rien d'autre que des modes du vivre tel que : sortir-de-soi-librement, ou revenir-en-soi-librement, agir spontanément, éprouver quelque chose de la part des objets, pâtir, etc. 7.9 Tous les processus qui se déroulent dans le flux du vécu en dehors du rayon du moi ou du cogito prennent un caractère essentiellement différent : ils sont situés en dehors de l'actualité du moi et pourtant comme nous l'avons déjà indiqué plus haut, ils comportent une appartenance au moi, dans la mesure où il est le champ de potentialité offert aux actes libres du moi. »

§ 8 Conclusion programmatique : dans le cadre de la phénoménologie de l'attention les traits généraux des thèmes noético noématiques nécessiteront une analyse fondamentale et systématique.

« 8.1 Nous n'en dirons pas davantage pour caractériser dans leurs traits généraux les thèmes néotico-noématiques qui nécessiteront une analyse fondamentale et systématique dans le cadre de la phénoménologie de l'attention (a). »

Cette conclusion relativise les limites de l'apport de Husserl dans ce texte, il sait qu'il y a d'autres analyses à accomplir.

§ 9 note a : critique de l'approche que fait la psychologie moderne de l'attention, et mise en relief du fait que seul Husserl et la phénoménologie ont vu de quoi il retournait, et que tout doit partir d'une étude eidétique et de l'intentionnalité. Puisque personne ne pense à le dire : je suis le meilleur ! et tout spécialement meilleur que ces psychologues modernes (moderne des années 1900)!

« 9.1 L'attention est un thème central de la psychologie moderne. 9.2 Le caractère sensualiste de cette dernière n'apparaît nulle part de façon plus frappante que dans sa manière de traiter ce thème : pas une fois, en effet la relation eidétique entre attention et intentionnalité – à savoir le fait fondamental que l'attention n'est qu'une espèce fondamentale de modifications intentionnelles- n'a été mise en lumière jusqu'à présent, du moins à ma connaissance. 9.3 Depuis la parution des Etudes Logiques, cf. les développements in t. II, 2^{ème} Etude, §§ 22sq. pp. 159-165 et V Etude, § 19, p. 385, on fait quelques mots d'allusion en passant à une relation entre attention et « conscience d'objet » ; mais à quelques exceptions près (je pense aux écrits de T. Lipps et de A. Pfänder), en des termes qui ne permettent pas de comprendre qu'on est ici au commencement radical et premier de la doctrine de l'attention et que toute la suite de l'étude doit être conduite dans le cadre de l'intentionnalité et ne peut être, bien entendu, traitée d'abord comme une étude empirique, mais avant tout comme une étude eidétique. »

On a ici une critique radicale des travaux de la psychologie de l'époque sur l'attention (travaux très nombreux), et en seconde partie, après avoir écarté de sa critique ses amis issus du même courant, c'est-à-dire tous formés par Brentano, il critique Messer et Kulpe sur l'utilisation du vocabulaire de la philosophie phénoménologique pour rendre compte de la pensée sans image. La conclusion de cette note est dans l'esprit de tout le livre vis à vis de la psychologie : elle ne peut se fonder que par une base phénoménologique établie au préalable.

En résumé, dans ce paragraphe 92, Husserl est autant préoccupé de la distinction entre acte et

contenu (noèse et noème) que de l'attention en tant que telle. En effet, il est en train de déployer les éléments permettant de décrire l'intentionnalité, et il veut donner une place déterminée à cet ensemble de modifications, de changements, de mutations, qui accompagnent l'activité intentionnelle sans se confondre avec elle. Il n'est donc pas tant préoccupé de décrire l'attention (dont il se contente de dire qu'il accepte de garder ce vocable) que de cerner ce qui varie et ce qui reste constant dans la conscience, dont on voit que cela peut et doit avoir des conséquences pour la méthode phénoménologique elle-même (puisqu'elle est basée sur les actes intentionnels au service, ou comme instruments pour étudier les actes intentionnels).

Pour cela il va organiser ses résultats en plusieurs étapes :

- Il va montrer dans le § 2 la complexité vivante des couches d'actes différents et des contenus différents : pendant que je perçois, un souvenir survient, et même un souvenir dans le souvenir tout en continuant à percevoir ce que je perçois ; dans ce que je perçois, tantôt c'est le tout, tantôt des parties, tantôt une propriété, tantôt une autre.
- Dans le § 3 il va introduire le pas méthodologique consistant à simplifier et à délimiter ce qui va faire l'objet de la recherche phénoménologique, qui va être décrit et qui va fournir des résultats.
- Le premier résultat est de dire que s'il y a des modifications, elles ne touchent pas le contenu lui-même dans son sens (quel que soit ce à quoi je porte attention le contenu, l'objet est toujours le même dans son noyau de sens), par contre mon acte d'attention varie à la fois dans sa motivation (un aspect est « préféré »), et dans sa distribution spatiale (ce n'est pas complètement évident que ce soit ce point qui est décrit dans le texte) : remarqué à titre primaire, seulement co-remarqué, non remarqué tout en étant présent dans le champ perceptif. Ces variations font apparaître que l'acte d'attention varie dans ce qu'il vise, sans modifier le sens du contenu visé.
- Mais précisément, ce contenu varie aussi dans ses modes d'apparaître, toujours sans perdre son noyau de sens identique, pour décrire ces variations qui modifient l'apparaître sans modifier le sens l'auteur va utiliser la métaphore de la clarté : un objet ne change pas suivant que je le perçois plus ou moins clairement ou

qu'il est plus ou moins loin ou dans une pénombre plus ou moins épaisse. Ce qui est affecté ce n'est donc pas le sens du noème mais la façon dont il se donne.

- Dernier raffinement : si l'on y regarde de plus près, c'est tout le vécu intentionnel qui est modulé par les variations parallèles noético-noématique, et s'il y a bien un noyau de sens du noème qui reste identique (quoique pas strictement constant) et un acte qui est toujours le même dans son type (quelque soit la direction du regard, il s'agit bien toujours de la perception), la variation de chacun module l'autre. La modification de l'acte module le contenu auquel il peut prétendre d'accéder et la variation de l'apparaître du contenu suivant qu'il est plus ou moins claire module le déploiement des actes qui le vise.

Il est possible que mon résumé ne rende pas justice à tous les aspects que développe Husserl (en particulier je fais l'impasse ici pour des raisons de clarté sur le § 8 relatifs à la dimension subjective – en un sens tout à fait spécial- et à la liberté), ce que l'on constate c'est que les résultats de ces mutations attentionnelles sont présentés suivant trois dimensions : motivation, champ spatial, clarté. Ces trois dimensions sont ici simplement esquissées, en particulier l'aspect de champ ne semble pas pouvoir être inféré avec beaucoup de clarté (voir cependant 2.3, ainsi que hors développement, en incise dans la phrase 6.4 : ... cette fonction du regard qui se déplace, élargit ou rétrécit son champ d'exploration ... »

En revanche, cette analyse des mutations n'aborde pas du tout des points qui nous ont tous frappé depuis le début de notre travail expérientiel sur l'attention, points présents dans nos descriptions. A savoir : la dimension volontaire / involontaire, ou en tout cas les aspects actifs (je le tiens) et passifs (ça me kidnappe, ça m'absorbe), et dans la dimension de la tenue active, son évolution dans le temps, ses fluctuations qualitatives, son degré de stabilité ou de fluctuation ; la dimension des effets de structure du champ, des effets de frontière, de renforcement de la sélectivité (qui sont abordés ailleurs dans l'œuvre d'Husserl sous le thème de la structure d'horizon comme le rappelait Natalie Depraz) ; toute la dimension temporelle est réduite à la dimension abstraite de la variation des successions possibles, n'abordant aucun effet dynamique, aucune des variations qualitatives qui

n'apparaissent qu'à la lumière des modes de temporalisation.

La conclusion à laquelle j'aboutis, est que l'auteur en écrivant ces lignes n'est pas en relation avec un vécu de référence, avec la dimension de l'expérience qui s'inscrit nécessairement dans le singulier. Car si cela avait été le cas, les aspects qui nous sont apparus quasiment à tous depuis le début n'auraient pas pu lui échapper. Peut-être peut-on relativiser ce bilan en invoquant le fait qu'il est centré sur la mise en œuvre de la dimension noético-noématique, à titre d'outils structurant l'analyse, comme le montre son plan très systématique, et que de ce fait les mutations attentionnelles lui servent plus de matériaux, sinon de prétexte, pour un exercice de phénoménologie que de développements motivés pour eux-mêmes (en même temps l'étude des mutations attentionnelles qui parcourt et module l'activité intentionnelle sont un des enjeux méthodologiques pour cerner la phénoménologie de la phénoménologie, autrement dit l'étude phénoménologique de la mise en pratique possible d'une méthode phénoménologique rigoureuse, l'enjeu se situe ici au niveau métaréflexif).

En conclusion, notre propre travail de groupe rejoint Husserl sur l'embarras qu'il y a à distinguer les phénomènes attentionnels à la fois présents dans tous les actes attentionnels et fondamentalement différenciables, au sens où ils ne se confondent pas avec les noèses elles-mêmes, et que l'attention constitue un «méta acte», ou une meta dimension au même titre que l'émotion ou la volonté ! ?

Au total, on peut se poser la question de la fécondité de la méthodologie mise en œuvre par Husserl sur un sujet comme l'attention, et même sur la pertinence ou les limites du point de vue en première et seconde personne pour produire des données intéressantes sur l'attention. Comme le formulait assez directement Francisco Varela, les recherches en troisième personne, grâce aux variations introduites par les tâches expérimentales, ne vont-elles pas aussi loin et même plus ? La première réaction au texte de Husserl, une fois que l'on a réussi à le lire et à le dominer un tant soit peu est plutôt la frustration ... les outils phénoménologiques n'accouchent-ils pas ici d'une souris de résultats ...

2/ Stratégies de recherche sur l'attention : questions méthodologiques sur la nécessité d'une démarche plus indirecte.

La discussion de ce point anticipe un peu sur la suite, dans la mesure où il est en partie la cause des discussions épistémologiques qui ont suivi, au moins autant que les résultats des analyses de Husserl. Le travail présenté, mais aussi le retour sur les comptes-rendus des séminaires précédents me conduit à penser qu'il y a un problème de stratégie de recherche dans notre approche de l'attention.

En particulier dans l'invention de tâches plus capable de servir de révélateurs pour l'étude de telle ou telle facette de l'attention, F formulait très nettement la question : quel est l'avantage de passer par le point de vue en première personne ? La démarche indirecte, propre aux recherches modernes, n'est-elle pas finalement aussi productive, sinon plus ? Ne rencontre-t-on pas très rapidement un mur, une limitation, générée par le principe de l'expérience pour voir, directe, immédiate, qui reste cependant fondée sur un modèle épistémologique classique du privilège abusif accordé à l'immédiateté ?

Ne pas confondre l'accès direct / indirect (1^{ère} ou 3^{ème} personne) et les stratégies de recherche directe / indirecte.

Définitions

Accès : la manière dont nous recueillons les données pour les recherches.

Accès direct : point de vue en première personne, le caractère direct est issu du fait que j'accède à ma propre expérience, sinon il reste médié par l'activité réfléchissant pour prendre conscience des aspects pré réfléchis de mon vécu.

Accès indirect 1 : point de vue en seconde personne, je n'accède à l'expérience subjective de l'autre que par son discours, l'accès est indirect en ce sens qu'il est médié par le langage.

Accès indirect 2 : je ne demande rien au sujet et j'infère à partir des observables et des traces de son comportement ou de ses activités physiologiques, son expérience intérieure à supposer que ce soit encore cela qui m'intéresse.

Stratégie de recherche : manière de concevoir le dispositif de recherche (observation, recueil de cas, enquêtes, expérimentation), manière de définir le support de recherche par rapport à l'objet de la recherche.

Stratégies directes : je veux étudier la représentation de l'espace je demande à un sujet comment il se représente l'espace, je veux étudier le fonctionnement cognitif lors des associations, je demande au sujet d'associer et lui fait décrire ce qu'il s'est passé pour lui, je veux étudier l'attention, et je demande de faire attention et de décrire ce qui se passe alors. Le fait de définir une tâche a été une des grandes inventions des débuts de la psychologie au tournant du siècle dernier, c'est ce fait là qui a irrémédiablement engagé la psychologie dans une pratique fondamentalement différente de celle des philosophes. Mais même avec une tâche définie, cela peut rester ce que l'on appelle une « expérience pour voir » qui a tout à fait son utilité dans les étapes exploratoires.

Stratégies indirectes : tous les détours que l'on invente et met en place pour révéler des objets de recherche dans certaines de leurs propriétés, pour amplifier des observables ou créer des traces sans cela inexistantes ou difficiles à observer. Par exemple, Piaget voulant étudier la mesure dans le domaine spatial va demander aux enfants de construire une tour de même hauteur que celle déjà construite. Pour faire apparaître des comportements de mesure, il va mettre un paravent entre l'endroit où se trouve le modèle et le lieu où doit être construite la réplique, il supprime donc la possibilité de construire simplement par comparaison perceptive ce qui n'aurait pas mobilisé un quelconque procédé de mesure ; mais comme il est encore possible de prendre son propre corps comme point de comparaison, il fait construire la réplique sur une estrade, ce qui rend plus difficile le fait de mettre la main à une hauteur donnée et de la transporter du modèle à la réplique. Je pourrais entrer dans d'autres détails, mais déjà je pense qu'avec ceux que j'indique on peut comprendre l'esprit du procédé indirect : sans l'invention de dispositifs supplémentaires je ne pourrais pas observer certaines conduites. Un autre exemple d'un type différent et qui joue un très grand rôle en psychologie : celui où pour pouvoir observer une conduite spontanée il est nécessaire d'un fabriquer une tâche prétexte permettant d'étudier ce qui fait le sujet à son insu : il croit corriger un texte en fait c'est un test de mémoire implicite. Pour étudier, les propriétés de la mémoire implicite il faut que le sujet soit observé sur une tâche A où il n'a pas de projet d'apprentissage, puis on lui demande d'effectuer une tâche B, sachant qu'on l'a conçue de telle façon que plus le sujet se souvient de la tâche A mieux il réussira (plus vite, avec moins d'erreurs, avec plus d'identification etc.) la tâche B. Dans le domaine de l'attention, on a beaucoup exploré dans les années 50 les situations de double tâches. La plupart des grandes recherches sont basées sur l'invention d'une tâche ou d'une série de tâche propre à révéler des aspects nouveaux de la conduite. Il faudrait prendre de nombreux exemples pour cerner tous les aspects « indirects » que peuvent prendre les stratégies de recherche. Dans la pratique des praticiens on retrouve chez les psychothérapeutes par exemple de telles stratégies indirectes qui visent à générer du changement sans l'induire directement par une affirmation ou un conseil donné au premier degré. Les techniques de diagnostic et de recueil d'informations peuvent aussi utiliser de tels dispositifs indirects ne serait-ce qu'en s'informant par contrastes.

Nous tombons peut-être dans la même confusion qui a présidé à de nombreux travaux basés sur l'introspection en psychologie et à la perspective immanente qui caractérise la phénoménologie de Husserl : le souci de privilégier l'accès direct, immédiat, à l'expérience subjective entraîne (abusivement) la mise en œuvre d'une stratégie directe, immédiate de recherche. Comme si les propriétés d'accès direct propre au point de vue en première personne (enfin pas si direct que ça, ce point de

vue direct est en réalité médié par l'activité réfléchissante et suppose une immédiate ... suspension de mon activité naturelle pour en opérer le réfléchissement) entraînaient son pendant dans la construction du dispositif de recherche.

Dans mon séminaire sur l'histoire des débuts de la psychologie, j'ai montré qu'une des sources de différenciation majeure de la psychologie avec la philosophie était la définition d'une tâche, ou la construction de variations de tâches et de consignes. Cela correspond (dans mon langage) à la nécessité de délimiter et de préciser le vécu de référence de façon à avoir un dispositif de recherche qui soit contrôlé au moins dans sa définition objective (puisqu'en suite se pose toujours le problème de savoir quelle est la tâche que le sujet accomplit, de son point de vue, autrement dit, comment a-t-il compris la consigne, quels buts s'est-il donné etc. .). On retrouve en partie cette démarche, avec des motivations différentes chez Husserl (cf. le § 92, 3.2 « fixons ... »). Mais ce que ni l'école de Würzburg, ni Husserl, ni nous depuis l'an dernier n'avons modifié, c'est le fait que nous en restons à des expériences pour voir, directes, comme si le fait de porter attention à l'attention pouvait avoir à soit seul, par la seule magie de la finesse de nos descriptions en première personne, le pouvoir de nous livrer les traits pertinents et les propriétés de l'attention. Ce que montrent les progrès de la recherche en troisième personne c'est l'efficacité, la nécessité, de tâches qui sont inventées et créées pour leur pouvoir révélateurs de certaines propriétés qui sans cela resteraient quasi invisibles, imperceptibles. Dans le domaine des expériences invoquées et non plus provoquées, c'est tout l'intérêt de la clinique pathologique de nous montrer par des cas particulièrement révélateurs, des propriétés qui sans cela passent inaperçues dans le fonctionnement normal.

Démarche en première, seconde ou troisième personne, peu importe, il est nécessaire de trouver des sources de contrastes qui accentuent, amplifient, révèlent, soulignent des aspects masqués, discrets, peu saillants, rares. Il n'est pas nécessaire pour cela d'utiliser des dispositifs de laboratoire compliqués, mais il n'est pas impossible de faire de la phénoménologie au sein du laboratoire, du moment que c'est bien toujours le sujet qui s'exprime. La mise en œuvre de stratégies de recherches historiquement identifiées avec le point de vue en troisième personne n'entraîne pas fatalement de se restreindre à cette seule perspective. Réciproquement, les stratégies de recherches directes, habituellement liées au point de vue en première/seconde personne ne sont pas condamnées à rester dans une stratégie directe sans pour autant perdre leur spécificité.

Dans les années précédentes nous avons exploré les conditions d'accès des phénomènes vus en première personne, nous avons aussi rencontré les difficultés de mise en place d'un vécu de référence, de la production de descriptions détaillées et précises (sinon complète, la question est encore sur l'établi), en nous confrontant

cette année à l'exploration d'un sujet de recherche, nous tombons tout naturellement sur la question des stratégies de recherche pour solliciter cet objet d'étude, et là, très logiquement, nous rencontrons les mêmes difficultés et la même nécessaire inventivité que tous les chercheurs rencontrent : quel dispositif pour étudier le phénomène, nécessité de ne pas vouloir tout étudier d'un coup, car aucune tâche ne permet de le faire dans de bonnes conditions. Résultat : morcellement du domaine d'étude, ce que l'on perd en totalité on le gagne en précision.

Il n'y a pas de miracle ou de privilège du point de vue en première personne du point de vue de sa capacité à cerner un objet de recherche : le point de vue en première personne donne des informations que seul le sujet peut donner, mais il peut le faire à propos de tâches, de circonstances très différentes dont le choix détermine l'intérêt des données recueillies.

Bien sûr, il y a aussi la stratégie inverse, ou stratégie du terrain, au lieu d'inventer une tâche, je peux étudier une tâche qui me préexiste et qui est inscrite de façon stable dans le monde d'un certain nombre de personnes. Mais à moins d'avoir une perspective d'application qui m'impose les situations et qui feront que mes données s'inscrivent immédiatement dans les résultats pratiques d'une activité professionnelle définie (en ce sens je n'ai pas beaucoup de choix, mais tout ce que j'apprendrai servira à mon activité professionnelle), je vais me retrouver avec les mêmes choix à effectuer. Par exemple, j'étudie la mémorisation des partitions chez les pianistes professionnels, non pas par amour de la musique, mais parce que primo, c'est une très bonne situation problème qu'une classe de personnes ont appris à résoudre de façon experte, je n'aurais donc pas de problème de validité écologique. Ce qu'ils font, ils le font déjà que je sois là ou pas (ce qui est un gros avantage par rapport aux tâches créées de toute pièce dont on peut toujours demander quel sens cela a pour celui qui l'a fait ; pour les pianistes aussi, on peut se poser la question du sens, mais on peut pour cela partir du présupposé que ce sens existe et qu'il est stable et qu'il suffit de l'explicitier). Et secundo, je choisis cette tâche parce que je veux étudier la fonctionnalité de la texture sensorielle de la pensée, montrer que cela existe, montrer l'étendue des variations, montrer comment cette texture est plus ou moins fonctionnelle pour la réalisation d'une tâche déterminée (se rappeler une partition afin de la jouer). Mon détour par rapport à mon objet de recherche est d'avoir sélectionné une tâche exemplaire pour l'efficacité des données en première personne.

Au delà de la distinction entre recherches mobilisant des données en première personne ou en troisième personne, de façon majoritaire ou de manière complémentaire, il me semble que la tentation, à laquelle j'ai succombé insensiblement moi-même, est de concevoir l'emploi des techniques de recueil directs comme auto suffisant, et de ne pas suffisamment prendre en compte le fait que dans un programme de recherche le temps

consacré au recueil n'est probablement guère plus de 10 % du temps total, et que hors tâche administrative, et autres activités de séminaires, enseignement, colloques etc., la conception et la documentation du projet de recherche, la préparation du recueil, l'évaluation et la mise au point de la tâche (si elle préexiste, sa découverte, les premières étapes descriptives) la recherche de personnes voulant bien être sujets de l'étude, tout cela doit bien occuper au moins 30 % du temps total ; mais que la transcription des données recueillies, leur mise en forme pour comparaison, leur analyse, la réflexion sur ce qu'elles apportent doit encore prendre 40 % du temps, le reste pour l'écriture proprement dit et tout ce que je n'ai pas ici envisagé dans le détail ! Dans les ateliers expérientiels du GREX, comme dans le séminaire de pratique phénoménologique, nous ne pouvons tout au plus que nous occuper du 10 % de temps de recueil, et à condition que la préparation de la détermination du vécu de référence, ou de la tâche soit largement prédéterminé par quelqu'un qui aura envisagé quelques possibles. Ces temps d'expériences partagées, la comparaison de nos descriptions (encore faut-il les réaliser en dehors du temps communs et cela peut représenter un temps de travail de plusieurs heures) ne représentent donc nécessairement qu'une fraction très partielle du temps qu'il faudrait consacrer à l'élaboration complète d'un sujet de recherche. Il risque donc d'y avoir une confusion des genres, confondre un lieu où l'on s'exerce principalement à l'accès à sa propre expérience avec un lieu où on développe un programme de recherche complet.

De plus, nous avons misé en ce qui concerne l'étape de validation sur l'échange intersubjectif propre au groupe, ce qui ne me paraît intéressant que dans la phase exploratoire, et la mise au point de description dans la perspective de confirmation de ce que l'on obtient. Il est nécessaire d'ajouter une autre dimension intersubjective, de l'ordre du face à face, dans laquelle un participant questionne l'autre pour l'aider à décrire sa propre expérience (temps de mise à jour, de mise en évidence, c'est-à-dire qui reste dans la motivation de confirmation), suivie d'un temps de questions complémentaires qui pourraient avoir pour but d'évaluer si ce que dit la personne est cohérent en essayant de formuler des questions qui font que certaines réponses sont impossibles, en réintroduisant le principe de falsifiabilité non pas dans l'esprit de la recherche de l'expérience cruciale, mais plutôt dans l'idée reprise et soulignée récemment par J-C Schotte de produire des énoncés qui se puissent être contredits s'il y a lieu. Dans ce second cas l'intersubjectivité est sur un mode très particulier.

Invention de tâches plus à même d'être révélatrices des propriétés de l'attention et / ou exemples auto biographiques, dimension contrastée des exemples (le choix du contraste est laissé à l'appréciation de chacun, puisqu'il est lui même révélateur des présupposés que nous avons sur l'attention), autre proposition de C

Marty : Apprends-moi à faire attention comme toi tu fais (variante du sosie, on pourrait encore rajouter la technique issue de l'adaptation par Robert Dilts du modèle de Bateson ou modèle de la fertilisation croisée).

- inventer une tâche, travailler sur une vraie tâche pré existant à l'étude ayant une stabilité et une finalité propre, introduire des contrastes (Baars),

3/ Discussion épistémologique/méthodologique sur l'intérêt, les limites, du point de vue phénoménologique et/ou en première personne.

Il me semble que la fonction des données phénoménologiques peut être abordée suivant trois perspectives complémentaires :

- localement, ces données définissent un niveau original d'analyse, étroitement relié à notre relation pratique au monde et ce niveau n'a pas jusqu'ici reçu une véritable reconnaissance ;

- dans une perspective de corrélation, de triangulation, ces données sont à mettre en relation avec les traces et les observables qu'ils soient comportementaux, verbaux ou infra comportementaux (je ne trouve pas de meilleure appellation générale pour désigner l'ensemble des traces que l'on peut obtenir grâce à tous les appareils d'enregistrement des signaux physiologiques et neuro-physiologiques).

- globalement, ces données vont s'inscrire dans une théorie générale de la conscience par exemple ou de l'activité cognitive, une théorie générale aura la capacité de rendre compte du sub personnel et du phénoménologique. Donc inversement, si une théorie computationnelle est déjà très avancée, il lui faudra encore se retourner vers données phénoménologiques pour être complète, et pour ce faire, elle aura besoin d'une méthodologie du recueil des données phénoménologiques aussi rigoureuse que les méthodologies en troisième personne.

En ce sens, au regard d'une théorie générale, aucun ensemble de données n'est autonome.

Voyons chacun de ces points :

3.3.1. Localement : un niveau d'analyse original à part entière.

A / ESSAIS DE DEFINITIONS PREALABLES : NIVEAU PERSONNEL ET SUBPERSONNEL.

Personnel : en ce qui concerne le recueil des données ce niveau correspond au point de vue en première personne, ce dont le sujet peut prendre conscience, ou encore, comme synonyme, au niveau phénoménologique.

Cependant ces données n'existent pas en une large part qu'en puissance dans la mesure où il n'est que pré réfléchi (conscience en acte, compétence en acte). En ce qui concerne le point de vue non plus étroitement lié à la pratique scientifique mais à la conception globale des domaines de recherche, le point de vue personnel est là pour rappeler que c'est le sujet tout entier qui est engagé dans le monde et que par exemple la perception est une activité de toute la personne pour servir ses buts dans son vrai engagement adaptatif (cf. Gibson et plus récemment Pessoa, Thompson, Alva). Parler de point de vue personnel c'est rappeler que ce n'est pas la rétine qui voit mais le sujet, et qu'il ne perçoit pas pour réaliser des expériences scientifiques mais dans une interaction globale portée par un sens qui appartient à l'engagement de la personne dans le monde.

- Donc il faut différencier personnel pré réfléchi et personnel réfléchi, ce qui n'est jamais fait dans la littérature des sciences cognitives actuelles. Le niveau personnel ne s'accompagne pas automatiquement d'une conscience réfléchie, alors que cette dernière est la condition nécessaire pour verbaliser ou tout au moins exprimer ce dont le sujet a conscience de ses actes intentionnels, des contenus, de ses états. Il est important de ne pas amalgamer personnel et conscient (réfléchi), ce dernier point n'est gagné que par la mise en œuvre d'une conduite et d'un acte cognitif particulier, demandant une pratique particulière qui ne va pas de soi et un véritable effort lié à la nécessité d'interrompre le flot des occupations habituelles pour qu'il s'opère : la prise de conscience.
- Si le niveau personnel appartient au point de vue en première personne, il n'est exploitable au plan scientifique que pour autant qu'il est exprimé et même mieux, si possible, verbalisé. En ce sens le niveau personnel n'est accessible pour la recherche que dans un point de vue indirect : le point de vue en seconde personne, le point de vue lié à la verbalisation de son expérience par un autre que moi (cela n'exclue pas l'exploitation de ma propre expérience, mais suppose qu'à une certaine étape de la recherche je la traite comme la réponse d'un autre que moi, c'est-à-dire sans lui accorder de privilège particulier au sein de l'exploitation des données). Ce qui a pu faire largement problème dans le passé est que le point de vue du chercheur sur sa propre expérience soit 1/ le seul point de vue dont il dispose ou qu'il se donne et 2/ qu'il serve de source de généralisation (souvent abusive, forcément puisque toute la variété inter individuelle est effacée – voir par exemple les analyses de la première partie de l'étude sur l'imaginaire par Sartre-).
- Personnel, doit aussi être différencié suivant ce qui est demandé au sujet : le résultat ou la démarche. S'il s'agit d'une simple réponse discriminante : est-ce plus lourd ? La forme s'est-elle inversée ? A ce moment on peut dire que l'on reste au niveau personnel relativement à l'expression d'un résultat.

Parler au niveau du seul résultat final de phénoménologie est un peu excessif : il y a bien référence au point de vue du sujet ce qui conserve la notion d'un point de vue personnel réduit au plus simple. Quand l'étude porte sur des aspects perceptifs la phénoménologie se réduit à une phénoménalité avec un sens très limitatif. En revanche, demander au sujet de décrire le déroulement de son expérience telle qu'il l'a vécue depuis l'ante début correspondant à la période précédant l'entrée en expérience, jusqu'à la post fin (période suivant la fin de l'expérience), lui demander de décrire les actes qui se sont déclenchés ou qu'il a voulu mettre en œuvre, les contenus qu'il a perçus ou évoqués au plan de la représentation, les états par lesquels il est passé, et cela à différents niveaux de fragmentation de la description, c'est vraiment rentrer dans un niveau phénoménologique de description de l'expérience (pour l'instant on ne peut cependant pas distinguer dans la description que j'en donne entre la phénoménologie pure opérée sous réduction eidétique et transcendantale et la psychologie phénoménologique qui se contente de mettre en œuvre les réductions réflexives permettant par exemple de faire apparaître distinctement les actes en les différenciant de leur contenu ou objet).

Sub personnel : ce qui est inaccessible à la conscience et qui ne peut donc faire partie de l'expérience du sujet. (Ce vocabulaire semble s'originer chez Dennet, on trouve aussi le vocable d'infra conscient, mais si le terme n'avait pas été colonisé par la psychanalyse on pourrait aussi bien parler d'inconscient).

Il me semble qu'il faut distinguer deux types de d'approche du domaine subpersonnel suivant ce qui fait qu'il s'agit d'un domaine inconscient :

- Le premier lié au niveau organique, donc physiologique, neurophysiologique et qui est sub personnel essentiellement tant que le sujet ne peut établir une boucle action / perception. Apparemment, il suffit de lui donner, grâce à une prothèse provisoire, la possibilité de dissocier, dans le bruit de fond du corps, les signaux organiques pertinents, pour qu'il apprenne à contrôler les structures organiques correspondantes (générer des ondes alpha par exemple, ou prendre le contrôle de muscles réputés inaccessibles à la commande volontaire). Mais même si l'on imaginait que le sujet puisse prendre conscience de l'activité de chacune de ses cellules, un niveau subpersonnel demeurerait qui ne dépend pas de la possibilité de faire l'expérience au sens perceptif du terme.
- Le second aspect subpersonnel relève des lois, de connaissances, de structures (structures opératoires de l'intelligence selon Piaget ou structure linguistique profonde) dont on ne peut prendre connaissance que par des inférences, des compilations de données statistiques et qui en tant que telles ne se

prêtent pas à une expérience subjective directe, sinon sur le mode de l'expérience de la connaissance conceptuelle qui est seulement expérience de mots et de concepts.

- Reste un troisième cas qui n'est pas très clair et qui a posé problème à tous ceux qui ont espéré pouvoir atteindre les processus cognitifs par l'introspection : c'est celui des temps de silence cognitifs. Je résous un problème, et je verbalise ce que je fais - en même temps ou plus tard en évoquant ce moment là- , et pendant un moment je n'ai rien à dire, il y a un blanc, je n'accède apparemment à rien que je puisse rapporter, sinon que je continue à être occupé de ma résolution de problème. Ou bien comme l'on fait les chercheurs de l'école de Würzburg, je donne un mot en demandant au sujet de donner le plus rapidement possible l'association que ce mot suscite, et le sujet me décrit ce qui s'est passé comme un temps de silence intérieur, sans image évoquée, sans dialogue interne et brutalement l'apparition d'une réponse sans événement intermédiaire, sans autre précurseur que la consigne demandant de trouver et formuler une association. Dans ce cas, peu de choses de l'activité cognitive se déroulant sera rapportée, sinon l'impression de tendre vers un but, d'être mobilisé, de savoir que l'on est en train de trouver une réponse sans qu'il y ait de remplissement au plan du contenu. Tous ces éléments ne sont pas rien, dans la mesure où ils peuvent donner des indications précieuses pour déterminer comment je me dispose pour rechercher une réponse à un problème quand je n'ai pas encore de réponses. Il y a une dimension personnelle qui porte plus sur l'acte que sur le contenu, même si l'acte est de continuer à rester orienter vers la recherche de la solution ; mais il y a une dimension qui ne pourra probablement être décrite que par une modélisation relevant d'un niveau subpersonnel et rendant compte de manière hypothétique du mécanisme de production de la réponse, y compris dans le temps où il n'y a pas d'expérience conscience du déroulement de la pensée. Il me semble que cela montre que l'on ne peut attendre du niveau personnel qu'il soit capable de rendre compte du détail des processus cognitifs, et qu'il ne sera pas le niveau qui permet de produire une théorie d'ensemble. On sera immanquablement conduit à compléter par d'autres données, d'autres niveaux.

B/ L'AUTONOMIE D'UN NIVEAU PAR RAPPORT A L'AUTRE : ENVISAGER LES DEUX RELATIONS.

Quand on a des informations sub personnelles, peut-on en dériver le contenu, la forme de l'expérience vécue au niveau personnel ? Par exemple, si l'on prend les traces neuro physiologiques elles ne donnent que des indications catégorielles (c'est visuel, c'est une grande image,

en couleur grâce au repérage de ce qui est activé dans les zones des aires visuelles primaires, si c'est de l'écrit je peux le différencier, si c'est une image petite ou en noir et blanc aussi, mais je ne peux en inférer le contenu de l'image). Cet exemple vaut pour le subpersonnel de type organique, ici neurologique. Mais on peut le développer aussi par rapport à une loi : la loi des centrations relatives dans le domaine de la perception n'est pas du domaine du personnel, mais exprime un point de vue en troisième personne, avec cette loi je peux prédire la déformation, et le degré d'ampleur de cette déformation dans l'illusion de Müller-Lyer, je peux prédire quelques propriétés particulières de l'expérience que la loi générale permet de calculer, mais je ne peux prédire la dimension vécue de cette expérience perceptive. Inversement quand on a la description de l'expérience personnelle peut-on reconstituer ce qui s'est passé au niveau organique ?

Etablir l'autonomie du niveau personnel, c'est pouvoir montrer qu'il apporte des données originales qui ne sont pas accessibles ou compréhensibles à partir du niveau sub personnel, ce qui crée la nécessité de s'en informer en plus et séparément. Ce qui ne signifie pas que l'on ne doive pas trouver au niveau sub personnel la traduction de chaque propriété de l'expérience en première personne, mais qu'il y a une asymétrie du recueil d'information, dans le sens où 1/ la connaissance des seules données sub personnelles ne permet pas de décrire ni de connaître les aspects de l'expérience personnelle ; il y a donc nécessité de s'informer directement de l'expérience subjective et 2/ c'est par la connaissance du niveau personnel que je peux aller vérifier la traduction des informations au niveau sub personnel, c'est parce que j'ai une intuition ou une compréhension de mon expérience personnelle que je peux donner un sens aux données sub personnelles que je recueille par ailleurs (Guillaume avait bien signalé ce second point dans son « Introduction à la psychologie »).

Mais cette analyse pourrait aussi bien s'arrêter là. Si l'on adopte le point de vue selon lequel, même si le niveau personnel existe bien, ce ne sera jamais avec lui que l'on pourra faire de la « vraie » science et qu'il s'agit d'un épi phénomènes que l'on peut négliger tellement les données et les résultats issus du niveau subpersonnel sont plus essentiels (en aparté : une des plus jolie traduction de ce fait, qui en montre bien toute la valeur d'actualité, et de recenser le nombre d'articles portant sur le niveau personnel dans les périodiques scientifiquement correct grand public comme La Recherche ou Pour la Science). Autrement dit, est-ce bien nécessaire de prendre en compte ces considérations dans le cadre de la science ? Y a-t-il un intérêt quelconque à explorer des données vécues essentiellement singulières ?

Quant à la première question j'y reviendrai plus loin. Pour travailler la seconde, je vais choisir un angle d'attaque particulier : celui relatif à la dimension d'acte plutôt qu'à celle du contenu ou de la position de l'ego.

C/ LA DIMENSION D'ACTE : LE SUJET COMME UTILISATEUR DE SES PROPRES INSTRUMENTS.

Ce qui est le plus spontané dans la manière d'aborder la dimension personnelle, phénoménologique est de se référer aux qualias, à la conscience phénoménologique des données perceptives, cédant ainsi à l'évidence du contenu. Mais dans la perspective phénoménologique cette dimension n'en est qu'une parmi d'autres : il est possible de différencier dans cette expérience phénoménologique plusieurs aspects : celui de l'acte lui-même ou noèse dans le langage husserlien, celui du contenu de l'acte qui s'identifie au contenu de la perception quand l'acte intentionnel étudié est celui de la perception, mais qui peut aussi être un état mental ou affectif qui n'est connu que par l'acte qui le vise ou l'accueille ; et enfin celui de la position ou du point de vue, c'est à dire de la position de l'ego comme soi-même, autre, ou observateur neutre, et plus finement pour chacune de ces positions le positionnement spatial du point de départ du rayon attentionnel et de son point d'arrivée par rapport au schéma corporel.

Je vais donc privilégier le point de vue de l'acte pour développer la thèse de l'autonomie du niveau personnel par rapport au niveau sub personnel. De ce point de vue, le sujet, chacun d'entre nous a une compétence d'utilisateur de sa propre cognition, des actes qu'il sait spontanément mettre en œuvre sans qu'on ait reçu pour le faire une formation en tant que telle (se souvenir, se donner une image, percevoir, se parler à soi-même, prendre comme objet de pensée une autre pensée).

Pour discuter de l'autonomie de cette compétence d'utilisateur, il me faut justifier et développer ce concept d'utilisateur de sa propre cognition, qui suppose de conceptualiser un rapport du sujet à ses parties instrumentales, donc un rapport du sujet à lui-même :

- ce langage peut être tenu assez facilement par rapport aux parties du corps que je peux mobiliser volontairement, exercer, développer, (postures, geste des membres, gestes des autres parties mobiles tête, sexe, sphincters, yeux, langue, scalp ...) dont le caractère détachable de la totalité de moi même est concevable de par la distinction des localisations spatiales et matérielles.

- cela paraît moins évident dans le domaine immatériel du psychisme, dans la mesure où il semble que l'on crée un dédoublement entre « un sujet » et ses instruments cognitifs qui ne semblent précisément être détachable de l'ensemble de la personne comme peuvent l'être les parties mobiles du corps. Je peux bien cependant distinguer les actes les uns des autres, les mettre en œuvre séparément, décider de les mobiliser, de les exercer, d'en vérifier l'efficacité par rapport au but que je poursuis ; en ce qui concerne les contenus de ma représentation, je peux bien choisir de les actualiser ou pas ; j'ai bien un rapport d'utilisateur à mes actes : je peux substituer l'un à l'autre (là je regarde cet objet, et puis je choisis de me souvenir d'un autre pour les comparer en pensée), ils sont donc bien distinguables ; je peux les

composer dans le temps, les articuler ; je peux aussi faire qu'un acte prenne pour objet un autre acte pour l'observer, l'évaluer, le perfectionner, l'amender.

Où serait la difficulté de ce point de vue ? Elle résiderait apparemment dans le spectre de l'homonculus et le risque d'une régression à l'infini. Qui décide de mobiliser tel acte ou tel contenu ? Mais en quoi la difficulté est-elle différente que ce soit l'usage de mes membres ou de mes instruments cognitifs ? Ai-je besoin d'inventer un homonculus pour parler de la décision de lever le bras et du savoir en acte que je mobilise pour le faire ? Dans tous les cas, la question se pose de la source de la décision. On voit bien que dans tous les cas, soit je suis agis/affecté par mon environnement, mon passé, soit je suis à la racine d'une décision nouvelle et volontaire, mais cela ne se confond pas avec la dimension instrumentale des parties distinctement mobile et mobilisable de moi-même, qu'elles soient organiques ou mentales. Ceci n'entraîne pas d'hypothèses sur le fait que tout ce que je fais se résumera à des décisions conscientes, ou que toute la science que l'on peut développer se résume à la décision de mobiliser telle partie ou telle autre ! De plus je le rappelle cette connaissance d'utilisateur n'est pas la connaissance du support organique, ni des lois qui les dirigent.

D/ PAR RAPPORT A CES INSTRUMENTS J'AI UNE COMPÉTENCE D'UTILISATEUR : UNE COMPÉTENCE EN ACTE.

Cette compétence est en acte, c'est-à-dire dans une forme de conscience largement irréfléchie (et qui ne présuppose pas l'obligation de conscience réfléchie), elle ne se confond pas avec la possibilité d'en opérer le réfléchissement c'est-à-dire d'en opérer une prise de conscience et de là, pouvoir verbaliser et conceptualiser à quelque niveau de formalisation que ce soit ;

On a donc ici nécessairement deux strates :

- le rapport vécu, agit, du sujet à ses propres états, noème, noèse, ego, qui est vécu intégré sur le mode pré réfléchi ;

- le rapport conceptualisé, réfléchi, conscientisé, à ces mêmes états ou actes.

Cette connaissance en acte n'est pas une théorie naïve sur ces actes,

- il ne faut pas confondre ce que le sujet fait, ce qu'il sait qu'il fait, et ce qu'il croit qu'il fait,

- ni ce qu'il dit qu'il fait à partir de ses croyances et théories naïves, et ce qu'il décrit de ce qu'il fait quand il en décrit le déroulement. (à différent niveau de granularité grâce à la mise en œuvre du guidage propre à l'ede ; cependant il faut montrer ici qu'on ne prétend pas avoir angéliquement résolu le problème de l'impossibilité d'un langage purement descriptif, si l'on devait ici argumenter il faudrait montrer comment on peut repérer des gradients d'interprétation/description, la possibilité de corroborer et de falsifier une description donnée, et le fait que radicalement en langage naturel ou pas, descriptif ou pas nous ne pouvons échapper au détermi-

nisme culturel propre à une époque dont nous sommes par définition inconscient jusqu'à la prochaine génération).

Cette compétence en acte est donc largement pré réfléchie ou irréfléchie, elle n'est que potentiellement conscientisable, et ne peut le devenir que moyennant un type d'acte particulier : la prise de conscience .

E/ LA COMPETENCE D'UTILISATEUR : LE MANCHE DE LA COGNITION.

Le sujet utilise sa propre cognition de façon compétente, sans être un savant cognicien, pourtant il ne dispose directement que d'un accès subjectif interne, qui constitue "le manche de la cognition". Personne n'a appris à se donner une image mentale, à se souvenir d'un moment passé, à penser, même si les occasions de l'exercer, ou de se donner certains buts ont été encouragés et sollicités par le cadre éducatif et culturel, pourtant nous mettons en œuvre les actions mentales de base sans enseignement ni formation explicite à leur sujet. Cette efficacité n'est pas basée sur une connaissance réfléchie, conceptualisée, voire formalisée. C'est même scandaleux que nous sachions faire tout cela sans le secours des sciences cognitives, de la philosophie, ou d'un programme pédagogique (norme européenne ISO 9000 bien sûr !) disponible dès le plus jeune âge.

Or, les programmes de recherches universitaires des psychologues, mises à part les tentatives du début du siècle, ont peu investigués ces aspects. Outre les difficultés méthodologiques pour accéder à ces données de façon fiable, les données issues d'inférences sur les comportements avaient indiscutablement un parfum plus scientifiquement correct. Mais ce faisant, on abandonnait toute recueil de données sur la manière dont le sujet met en œuvre sa cognition telle qu'il peut le décrire de son propre point de vue.

Bien sûr, cette direction de travail rencontre des difficultés qui n'ont pas été analysées. La première était de faire la différence entre ce qui est « conscientisé » et ce qui est « conscientisable ». Autrement dit, il fallait prendre en compte qu'il ne suffisait pas de poser des questions pour avoir des réponses, qu'il ne suffisait pas de demander des descriptions pour les obtenir complètes, précises et détaillées. L'accès aux données en première personne se heurte à l'exigence d'aider le conscientisable à se conscientiser, et de là à s'exprimer et même à se mettre en mots. La seconde difficulté était de construire des catégories descriptives qui permettent de disposer d'un langage de description de ce que le sujet décrivait dans ses mots. Or il nous semble que, dans une grande mesure, ces catégories émergeront des pratiques mêmes qui utilisent ces informations. Car, les pédagogues, les éducateurs, les remédiateurs, les psychothérapeutes ont tout "naturellement" recherché ces informations phénoménologiques.

F/ LE STATUT DES DONNEES PHENOMENOLOGIQUES NE SEMBLE PAS TRES RELUISANT

Qu'est-ce que c'est qu'une compétence d'utilisateur ? Du point de vue des connaissances savantes, c'est peu de choses (très peu de choses). En comparaison de la dignité des données théoriques qui expliquent et donnent les lois et les mécanismes, elles semblent à la fois triviales à obtenir et en même temps tellement simple qu'il y a peu d'intérêt à s'en occuper.

Prenons une métaphore pour souligner la différence de statut entre ces deux types de connaissance. Si je compare ma compétence à utiliser la télécommande de mon téléviseur à la compétence qu'exige la compréhension du fonctionnement du tube cathodique, du tuner, de la transmission infrarouge de la télécommande, il y a un fossé entre les deux univers de compétence. Si je compare ce que je sais faire dans ma tête pour me donner l'image mentale d'un objet connu (niveau psychophénoménologique) et la montagne de connaissances théorique sur les propriétés, les mécanismes, les lois des images mentales (niveau neuro-computationnel), l'écart est considérable. D'où ma métaphore : le niveau psychophénoménologique permet de décrire "le manche de la cognition", ce par où le sujet peut "tenir" ou attraper" ses instruments cognitifs pour agir. Le niveau cognitif sub personnel est "la lame" ou la partie active de l'outil, mais sans manche, il n'y a point d'outil. Mais sur un mode différent le manche s'avère aussi important que l'outil... à tout le moins il y a une étroite interdépendance pour obtenir l'efficacité.

N'a-t-on pas dit que les lois, les mécanismes, les structures sont subpersonnels et donc le sujet ne peut en avoir conscience : que reste -t-il d'intéressant dont le sujet pourrait avoir conscience, et en plus ce n'est même pas directement accessible puisqu'il faut dans la plupart des cas que s'opère une prise de conscience préalable délicate pour que le sujet puisse en parler !

G/ LE CARACTERE IRREDUCTIBLE DE CE NIVEAU EST BIEN APPARENT DANS LE DOMAINE DES APPLICATIONS.

On a cru pendant longtemps que les recherches psychologiques ne servaient à rien parce qu'elles n'étaient pas assez avancées, mais en fait elles ont toujours été largement assez scientifiques, le problème est qu'elles n'étudient pas les propriétés de la conduite humaine là où elles seraient pertinentes aux rééducations, aux remédiations, à défaut de théories ou de données fiables et pertinentes ont produit des instruments qui ont eu au moins le mérite d'être pragmatiquement adaptés !

Quel que soit cet écart en terme de connaissance naïve / connaissance savante, connaissance superficielle/connaissance des mécanismes ou des structures "profonds", "fondamentaux":

- la connaissance d'utilisateur persiste dans sa validité à son niveau : c'est bien avec cette compétence que nous pensons, que nous agissons.
- elle persiste dans sa nécessité intrinsèque : sans cette compétence, comment ferais-je pour penser avec "ma tête" ; aucune connaissance savante ne peut se substituer au fait que c'est moi l'acteur.
- elle persiste dans la pertinence et la nécessité qu'il y a à l'étudier et à la prendre en compte.

L'essentiel de l'argument repose sur la réhabilitation de la compétence d'utilisateur de sa propre cognition, de sa propre intelligence par rapport à l'accent mis sur les connaissances spéculatives théoriques, ou bien relatives au niveau des mécanismes de type cognitivo neuro-computationnel, dont on ne dénie pas l'intérêt pour autant. Cette compétence d'utilisateur relève bien du niveau de l'expérience du sujet, avec cette difficulté qu'étant essentiellement une compétence en acte, elle existe principalement au niveau pré-réfléchi, et qu'il est nécessaire d'utiliser des techniques pour que le sujet qui pourtant ne cesse de les employer soit à même d'en parler.

En travaillant avec le "manche de la cognition", les praticiens de la cognition obtiennent des résultats efficaces. Ils sont créateurs et utilisateurs de techniques basées sur la prise en compte de l'expérience humaine. Si cette pertinence, cette nécessité de la compétence du sujet en tant qu'utilisateur de sa cognition est valide, alors on doit en trouver confirmation dans les pratiques qui cherchent à modifier, à «remédier» le fonctionnement de la cognition.

On a donc un niveau d'analyse original qui vient s'articuler et s'intercaler entre le subpersonnel et le physiologique, le niveau de l'utilisateur de sa propre cognition, ce n'est pas parce que ce niveau n'est pas réfléchi dans la plupart des cas qu'il est pour autant subpersonnel ou qu'il ne contient aucune information ou aucune compétence originale, c'est là le point d'articulation entre déclaratif et procédural, ce niveau paraît dans un premier temps devoir être caractérisé essentiellement comme fonctionnel,

Ce que sait faire le sujet avec « les parties instrumentales de lui-même » n'est pas l'explication de comment ce qu'il commande fonctionne, mais pourtant c'est le niveau où il saisit ce qui fonctionne de son point de vue, et en conséquence c'est par ce niveau qu'on peut le réduire, le changer, l'aider à se perfectionner, se guérir, tous les actes seront cohérents avec les niveaux subpersonnels, et ils contribueront à faire prendre en compte des propriétés que la centration exclusive sur le subpersonnel a écartée ou ignorée.

h/ mais l'argument de la pertinence du niveau phénoménologique pour les praticiens ne suffit pas à fonder l'autonomie du niveau phénoménologique, il faut encore insister sur le fait qu'il n'y a pas de science développée de ce niveau.

3.3.2. **Corrélativement : réduction du bruit et contraintes mutuelles.**

Dans cette seconde perspective, il ne faudra pas oublier que l'analyse qualitative des corrélations n'est pas symétrique, il faudra considérer séparément le fait que l'on essaie, par exemple de corréler les signaux neuro-physiologiques avec les descriptions en première personne et le fait que l'on cherche à corréler les descriptions en première personne et leurs traductions éventuelles en signaux neurophysiologiques. Autrement dit, le fait que des signaux neurophysiologiques distincts recoupent des expériences subjectives distinctes n'épuise pas la mise en relation, il faut aussi que les différenciations phénoménologiques trouvent leur pendant dans des variations neurophysiologiques.

Les données en première personne peuvent contribuer à la précision de l'interprétation des traces neurophysiologique de l'activité neuronale.

Actuellement le schéma expérimental mis en œuvre est conçu comme ayant seulement deux pôles :

consignes orientant l'activité du sujet → traces neuro-physiologique de cette activité

Ce que suggère c'est de concevoir ce dispositif suivant trois facettes :

consignes → activités mentales (1^{ère} personne) → traces

La question qui est ainsi révélée est de savoir si la consigne génère bien les activités mentales dont on souhaite recueillir les traces et donc à la fois les informations sur les localisations et sur l'évolution temporelle (quelles sont les structure anatomiques/fonctionnelles mobilisées, dans quel ordre, dans quelle échelle de temps). Ce que les expérimentateurs actuels croient ou supposent implicitement c'est que la consigne va générer les activités mentales ou l'état qu'ils veulent étudier. Tant que les tâches sont suffisamment contrastées et que l'on moyenne sur les blocs d'essais, on peut obtenir des indications globalement utiles parce que le bruit de fond imputable au fait que la consigne déclenche d'autres activités que celles attendues reste dans des limites acceptables. Mais si l'on veut affiner, il faudrait pouvoir vérifier par la verbalisation du sujet que ce qu'on lui a demandé de faire est bien ce qu'il a fait. Dans le domaine des évocations sensorielles on a pu voire des manips qui souhaitaient déclencher des images auditives avec des consignes du type « prenez le temps d'évoquer le son de la sonnerie de votre téléphone », ce qui paraît être une bonne idée sauf si le sujet à qui on donne cette consigne se représente en train de courir vers son téléphone et de surtout visualiser sa situation spatiale, se contentant de savoir que c'est dans un moment où le téléphone sonne sans se représenter pour autant sensoriellement la sonnerie du téléphone.

On peut imaginer aussi que le compte rendu de ce qui s'est passé pour la personne dans l'exécution de chacun

des essais permette de discriminer ces essais en fonction de l'activité qu'elle prétend avoir eu. L'an dernier nous avons exploré rapidement une tâche dans laquelle il s'agissait - dans une des conditions - de comparer des durées ; un son d'une durée déterminée était au préalable donné à entendre plusieurs fois, il représentait le son de référence, le standard par rapport auquel nous avons été invité à comparer les autres sons d'une durée variable émis ensuite avec un bref temps de repos entre chacun. Or ce qui est apparu à certains d'entre nous, c'est qu'en fait il y avait deux tâches différentes du point de vue du sujet : 1/ si le son était beaucoup plus court (facile je n'ai même pas eu à comparer dans la zone où c'est pas évident) ou beaucoup plus long que le standard (facile au fur et à mesure que je me rend compte que cela va bien au delà de la zone indéterminée je connais la réponse par évidence, je n'ai donc pas besoin de faire une comparaison détaillée) ; 2/ si le son est proche de la durée du standard, dans ce cas, après que le son se soit interrompu je continue à développer une activité de comparaison, de rappel de la durée du standard, d'évaluation de la proximité, de la gestion de mon incertitude. Entre la tâche où la réponse me paraît évidente et celle où il faut que je me livre à une comparaison il y a une grande différence d'activité cognitive du point de vue subjectif. Retrouvera-t-on cette différence dans les traces ? Si c'est le cas n'est-ce pas important de trier les essais après coup en fonction des verbalisations du sujet ?

LES DONNEES EN PREMIERE PERSONNE PEUVENT CONTRAINDRE LA THEORIE GENERALE

Inversement, si l'activité phénoménologique pose des distinctions supplémentaires à celles attendues – prévues, où sont les traces neurophysiologiques de ces distinctions ? A partir de là on peut dire que niveau neurophysiologique subpersonnel et niveau phénoménologique se contraignent l'un l'autre, et le niveau en première personne implique sa prise en compte pour élaborer une théorie généralisée. [à développer]

3.3.3. Globalement, par rapport à une visée théorique d'ensemble, les données en première personne ne sont pas autonomes, aucune donnée n'est autonome.

Il faut abandonner l'illusion selon laquelle la psychologie pourrait être élaborée par la seule vertu du point de vue en première personne :

C'est en partie l'espoir qui a animé les chercheurs du début du siècle dans leur retour à l'introspection intégrées à un dispositif d'expérimentation ; mais c'était largement aussi parce que les hypothèses philosophiques dans lesquelles ils étaient inscrits (comment faire autrement que d'appartenir à son époque) préjugeaient de la possibilité d'avoir un accès conscient à toutes les

phases d'élaboration de la pensée en ce qui n'était pas le cas.

Donc, on a une mise en garde symétrique en quelque sorte :

- d'une part ce n'est pas parce qu'on a des résultats scientifiques relevant du niveau sub personnel que le niveau phénoménologique n'apporte rien d'original et d'intéressant ;

- d'autre part ce n'est pas parce qu'on peut avoir un accès phénoménologique à sa propre expérience que l'on va pouvoir construire une science psychologique basée sur la seule conscience ou prise de conscience de ses actes intentionnels !

Il faut renoncer largement à l'espoir d'une science autonome issue du seul point de vue immédiat et immanent, aussi bien pour la philosophie phénoménologique que pour la psychologie cognitive. Il ne peut y avoir de science autonome issue du seul point de vue en première personne, tout au plus avec ce seul point de vue - et c'est loin d'être négligeable - a-t-on là une sagesse plutôt qu'une science. Mais c'est avec cette sagesse que nous vivons.

Explicititer

Numéro 29

Mars 1999

Phénoménologie de l'attention selon Husserl :

2/ la dynamique de l'éveil de l'attention.

Pierre Vermersch

J'ai déjà abordé le thème de l'analyse phénoménologique de l'attention dans ce bulletin (Vermersch 1998) et nous avons eu l'occasion dans l'atelier du séminaire d'été 1997 de travailler sur l'explicitation de l'attention. En continuant l'exploration des textes d'Husserl, dans le cadre du séminaire de pratique phénoménologique que j'anime depuis trois ans en collaboration avec Natalie Depraz et Francisco Varela, je me suis rendu compte que ce sur quoi nous avons travaillé était de l'ordre d'une description statique. Ainsi les textes de base qui présentent d'une part la différence entre le "remarquer" et "le prendre pour thème" (Husserl 1995) en particulier le § 4 et l'analyse de la corrélation entre acte (noèse) et contenu (noème) (Husserl 1950) en particulier le célèbre §92, contiennent la description des différentes formes d'attention, mais pas d'analyse micro-génétique de l'apparition d'un nouveau regard tourner-vers, pas de dynamique de la manière dont un objet de la perception auquel je ne prêtais pas attention jusque là vient sous mon regard.

L'objet de ce second article est précisément de décrire et modéliser cette dynamique de l'éveil de l'attention. Il va s'appuyer sur le livre d'Husserl qui est tourné vers la modélisation de ce moment de passage : *Expérience et Jugement*, et tout particulièrement dans le premier chapitre de la première section le § 17 (Husserl 1991).

Mon but n'est pas de nous faire rentrer dans toute la complexité de la phénoménologie husserlienne, ni

de nous transformer en philosophes phénoménologiques. Ma direction de travail est plus méthodologique : comment pouvons-nous expliciter un objet d'étude aussi fin et délicat à saisir que l'attention ? D'une certaine manière, nous l'avons vu cet été avec le thème de recherche du "Sentiment intellectuel", il ne suffit pas d'avoir une méthode de production et de recueil de verbalisation pour cerner un objet de recherche. Il ne suffit pas de savoir mener un entretien, fut-il d'explicitation, ni de savoir opérer une description, pour parvenir à produire des données intéressantes qui font avancer l'intelligibilité du monde intérieur. Pour atteindre un tel objectif, il faut disposer d'un modèle hypothétique de ce que l'on veut étudier, qui permet de générer de nouvelles questions. Il faut pouvoir orienter son regard dans la bonne direction pour apercevoir des propriétés qui sont là devant nous, mais qui ne se révèlent que si on a l'idée de les questionner. (Ce que je dis là n'est pas mystérieux, je l'ai développé dans mon intervention au GREX sur "Pourquoi est-il si difficile de décrire son propre vécu". Si vous allez dans un jardin, vous ne verrez, et ne pourrez décrire qu'à la hauteur de vos compétences de botanistes ou de jardinier. Et cela n'est pas passif, cela suppose regarder certaines plantes en "changeant la direction de son regard", certains détails n'apparaissent que si l'on sait, par exemple, aller se mettre sous les feuilles parce que c'est là où on peut voir s'il y a des parasites.)

La première partie présente le modèle de l'éveil de l'attention tel qu'Husserl l'a développé. Elle est précédée d'une introduction générale au livre "Expérience et jugement". Mon objectif de lecture du § 17 est d'identifier les énoncés qui peuvent se prêter à une mise en forme expérientielle que nous pourrions nous-mêmes accomplir pour vérifier si nos descriptions concordent ou pas avec celles de l'auteur.

Dans la seconde partie, je pars d'une expérience accomplie pour produire une première description très synthétique. Cette description sera développée et analysée pas à pas pour essayer de voir ce qui recoupe le modèle husserlien. La proposition d'expérience est basée sur l'extrait suivant du § 17 :

4.4 *Le Je ne s'abandonne pas nécessairement tout entier à une stimulation puissante: il peut l'admettre selon une intensité variable.* 4.6 *On ne fait pas attention à une stimulation puissante si l'on est en conversation avec une personne "importante", et même si l'on en subit une contrainte momentanée, il se peut que ce ne soit qu'une orientation secondaire, marginale, un être-empporté, un raptus strictement momentané ne s'accompagnant pas d'une attention "détaillée".*

Selon ce texte, on peut être occupé attentivement à un thème particulier qui nous motive et en même temps tourner notre attention –sans la fixer– vers des éléments n'appartenant pas au thème, qui se détachent de manière transitoire ou en tous les cas apparaissent en plus dans notre champ d'attention. Dans notre cas, le thème principal sera le fait de porter attention à ce que l'un de nous dit, tout en essayant de saisir comment nous apercevons au passage des éléments sensibles, émotionnels, intellectuels qui peuvent se détacher dans le champ d'attention. En sommes-nous conscient ? Pouvons-nous le rendre conscientisable ? Sommes-nous capables de repérer le mouvement d'accès à la conscience ? Que se passe-t-il quand un élément passe ainsi au premier plan ?

On l'aura compris cet article essaie de poser des questions de méthodes : comment à partir d'une description phénoménologique peut-on réactiver les conclusions en reprenant soi-même les situations d'expérience qui lui servent de support. Comment expliciter l'avènement d'une distraction sur le fond d'une attention maintenue ?

Introduction à la lecture du § 17 d' « Expérience et jugement ».

Pour comprendre ce paragraphe 17 « L'affection et l'orientation-vers du Je. La réceptivité comme degré inférieur de l'activité du Je », il faut le considérer comme un des épisodes d'un feuilleton complexe, dont il faut rappeler l'intrigue et résumer les épisodes précédents pour le rendre intelligible. Mais pour éviter les plus gros malentendus, je rappelle que les termes "affection", "affecter" sont pris dans le sens technique philosophique de ce qui affecte, qui a donc un effet sur le sujet, et non pas dans le sens plus courant d'être émotionnellement touché.

Ensuite, le rapport avec le thème de l'attention est immédiatement présent dans la question du "s'orienter-vers" c'est-à-dire du tout début de prise en compte d'un élément qui ne l'était pas encore. (cf. § 13, p 70 « *Partout où il est question d'attention, une telle activité de degré inférieur est sous-jacente* ».)

Le projet du livre et ses origines : la généalogie de la logique.

Si je commence par situer le contexte le plus général, ce paragraphe est situé dans un livre tardif d'Husserl « Expérience et jugement » édité en 1938, dont il a délégué l'édition –basée sur ses manuscrits– à l'un des assistants : Landgrebe, tout en suivant jusqu'au bout le résultat. C'est cette collaboration éditoriale qui fait que nous avons là sans doute le livre le mieux structuré et le plus intelligible de toute l'œuvre d'Husserl ! Mais en même temps les puristes sont prêts à considérer cet ouvrage comme n'étant pas de l'auteur, et n'hésite pas à le mettre à part dans les bibliographies.

Ce livre a pour but d'établir la généalogie de la logique : comment les opérations logiques les plus élaborées (la généralisation par exemple dans la troisième section finale) sont fondées sur l'expérience la plus élémentaire : l'expérience anté-prédicative (titre général de la première section) c'est-à-dire l'expérience avant toute conscience réfléchie, avant toute possibilité de mise en mots. On a ainsi une généalogie, au sens particulier d'une micro genèse, d'une explicitation de la constitution de tout acte complexe, constitution présente dans l'effectuation de tout acte et donc toujours disponible à nouveau pour une description et une analyse, pour autant que l'on puisse accéder aux couches les plus originaires. En complément de cette idée de genèse, on a donc l'idée d'originarité, d'originarité, et donc de fondement, de la détermination de sur quoi se fonde par généalogie les activités logiques intermédiaires (le jugement et la prédication) jusqu'aux activités les plus complexes qui fonde l'activité rationnelle et scientifique.

Le projet est donc extrêmement ambitieux et appartient bien au style de l'époque préoccupée de problèmes de fondation. D'une certaine manière, il reste dans la continuité des recherches initiales de l'auteur, puisque la recherche de la fondation de l'analyse mathématique l'avait d'abord conduit (sous l'influence de Weierstrass) vers le nombre, puis de là vers la couche antérieure, donc vers la question de la fondation du nombre, l'instrument de la réponse étant non plus les mathématiques mais la philosophie, et donc comme je l'ai présenté dans mon texte relatif à la formation intellectuelle d'Husserl, vers la philosophie comme psychologie descriptive. Enfin, en deçà de la fondation du nombre, une autre couche est apparue plus fondamentale : c'est-à-dire la logique –entendue non pas

comme une technique de calcul symbolique, mais comme la presque ultime couche transcendantale—une logique pure ou transcendantale. Husserl est donc resté depuis le début dans une recherche de fondation et ce livre « Expérience et jugement », de concert avec les « Essais sur la synthèse passive » et « Logique formelle et transcendantale » peuvent être considéré comme l'aboutissement ou le dernier état de la tentative fondationnelle d'Husserl. Comme dans tout projet génétique ou généalogique trois difficultés vont apparaître : la première concerne le point d'origine, la couche la plus originelle qui plus on s'en approche plus elle devient difficile à saisir, et actuellement nous avons la compétition des modèles émergentistes et des implémentations de type réseaux de neurones artificiels pour remettre en cause la pertinence de la recherche d'une origine ; la seconde, est celle de l'enchaînement des étapes, il faut qu'il soit continu, sans trous, la généalogie vaut ce que vaut le maillon le plus faible ; si par exemple, la transition entre prédonation et saisie qui est étudiée dans le § 17 ne marche pas, alors c'est tout le reste de l'édifice qui s'écroule puisqu'il lui manque une étape de fondation. Enfin, de manière plus insidieuse parce que touchant plus à la remise en cause d'une évidence, est le principe même de l'explication génétique, le fait qui n'est pas explicité par Husserl de la valeur causale, explicative, de cet enchaînement d'étapes. En effet, ce n'est pas parce que j'ai la description des étapes intermédiaires que j'ai nécessairement la loi qui les lie, le mécanisme qui fait passer d'une étape à l'autre. On touche aux problèmes d'explication par les causes et/ou les raisons, aux problèmes classiques en histoire de l'explication par ce qui précède. Je n'ai pas vu pour le moment où Husserl discute ce dernier point qui est pourtant central à la valeur de sa démonstration et à la valeur de toutes ses tentatives depuis le travail sur le nombre. Les avatars rencontrés par la psychologie génétique devraient nous avertir des difficultés à s'appuyer naïvement sur la genèse : présence de courbes en U manifestant le fait que les progrès et donc l'évolution ne sont pas linéaires comme on le pensait d'office, présence de cheminements vicariant montrant qu'il n'existe pas un enchaînement génétique aussi simple qu'on le croyait, impossibilité de se référer à un des événements empiriques pour rendre compte de la mise en place d'invariant aussi basique que la conservation de la quantité de matière, exemple de la recherche d'une causalité indirecte dans la construction des structures opératoires par la présence éducative de régularités et de ruptures de régularités, et donc référence à la structure du monde plus qu'à un comptage d'événements particuliers. Ainsi, il me semble qu'Husserl projette un modèle naïvement génétique, basé sur une correspondance simple entre un événement empirique comme la déception dans un

remplissement et la construction de la négation. L'argumentation paraît particulièrement faible.

Structure générale du livre : une introduction et trois sections ordonnées du plus élémentaire au plus général.

Ce livre est donc constitué d'une longue introduction qui motive la tentative et explicite la méthode qui va être suivie (« Sens et délimitation des recherches »). Puis l'on trouve trois grandes sections organisées suivant trois degrés de complexité croissants : la première « L'expérience anté-prédicative, réceptive », porte sur la couche la plus élémentaire et presque la plus originelle (la plus, plus, originelle, étant selon Husserl la structure de la conscience du temps qui est organisatrice de tout à la base) ; puis la seconde progresse vers « La pensée prédicative et les objectivités de l'entendement » ; enfin la troisième débouche sur « La constitution des objectivités générales et les formes du juger sur le mode du : en général ». Entre la première section et les deux suivantes il y a le seuil de la présence ou non d'une activité du Je, la structure réceptive examinée dans la première section étant considérée comme « passive » du point de vue du Je, soit comme le degré le plus bas de l'activité du Je.

Structure de la première section : trois chapitre de « complexité » croissante.

Le § 17 se situe dans le premier chapitre de la première section qui en comporte trois, organisés —là encore— suivant une progression dans la complexité : le premier chapitre § 15 à 21, « Les structures générales de la réceptivité » porte sur ce qu'il y a de plus élémentaire, de ce qui est pré-donné avant toute activité au sens fort du terme et cela relève donc des structures de la réceptivité, y compris le point de passage, la bifurcation qui introduit à des activités dirigées par le je. Le second chapitre « Saisie simple et ex-plicative » § 22 à 32 porte sur le premier degré de l'activité du Je : la saisie, c'est-à-dire le fait de tenir, de s'arrêter sur un objet d'attention, de le viser et sur ce qui peut immédiatement arriver dans la poursuite de cette saisie : la saisie ex-plicative. La traduction n'a pas trouvé d'autre moyen pour donner le sens de cette activité que de traduire avec le trait d'union, voulant dire par là qu'il ne s'agit pas d'une explication au sens causal ou motivationnel (les raisons) mais renvoyant plutôt au dépliement contenu dans « pli / catif », il s'agit d'une ex (déploiement) des plis¹ ! Le sens précieux de cette saisie explicite est justement la pénétration de l'attention dans la différenciation des fragments et des moments qui cons-

¹ Mais Maria Villela-Petit a proposé de remplacer cet ex-plication, tout simplement par explicitation ce qui me paraît beaucoup plus clair. Cf. (Courtine 1996) "L'expérience anté-prédicative" 239-260.

tituent un objet pris pour thème (pénétration dans l'horizon interne de l'objet dit Husserl de manière synthétique). Du point de vue de l'application de l'analyse phénoménologique à la pratique phénoménologique, c'est passionnant puisqu'il introduit à l'analyse du début de l'analyse d'un objet, le moment où on commence à le déplier dans ses parties et ses moments, une fois qu'il a été saisi et qu'il continue à être gardé-en-prise. Mais ce second chapitre est limité à la saisie d'un seul objet, ou d'une multiplicité donnée comme totalité figurale, alors que le troisième chapitre (§ 33 à 46) porte sur « La saisie des relations et ses fondements dans la passivité », la progression nous fait passer de la saisie d'un objet à la saisie d'au moins deux objets et de ce qui les relie.

Structure du premier chapitre de la première section : du champ de pré donation à l'éveil du Je, en annexe : l'origine des modalisations.

Trois délimitations restrictives préalables

Dans ce chapitre, les deux premiers § 15 et 16 sont consacrés à une présentation du champ de pré donation, à sa structure associative. Mais auparavant il faut souligner la délimitation de l'objet de recherche que se donne Husserl, car c'est un point de sa pratique scientifique qui n'est jamais analysée : quand on suit le déroulement de la présentation de ses résultats, il y a dans tous ses travaux une simplification de l'objet, une restriction à un domaine limité facilitant la description. Ces pratiques me semblent militer fortement pour examiner le travail d'Husserl, d'abord comme un travail scientifique (on peut se demander si compte tenu de l'époque où il travaille ce n'est pas plus un scientifique qui trouve une place en philosophie, plutôt qu'un philosophe qui cherche à mettre en œuvre une méthode scientifique –cf. l'article Logos 1911–). L'auteur va procéder à trois réductions successives qui vont restreindre de manière extraordinaire son objet. Soulignons qu'ici il ne s'agit pas de réduction au sens phénoménologique, mais de réduction en un de ses sens scientifique banal, qui réduit pour des raisons justifiées l'analyse à une partie seulement (l'autre sens classique étant le fait de ramener un niveau d'analyse à celui qui lui est sous-jacent, par exemple vouloir rendre compte du niveau émotionnel uniquement en termes de modifications hormonales, ou de la conscience uniquement en terme d'événements neuroaux).

Le paragraphe 15 justifie le fait que l'analyse qui va suivre se cantonnera à la perception externe exclusivement, pris comme exemple exemplaire valant en gros pour tous les autres actes intentionnels :

« Il s'agit là de structures qu'on peut trouver de la même façon dans tous les autres domaines de la conscience ». On a donc une première réduction qui se contente de restreindre l'étude à un seul domaine : la perception externe, motivée par sa valeur exemplaire et générale.

Puis, on a une seconde réduction scientifique qui est indiquée à la fin du § 15 et qui porte sur le monde personnel en tant qu'il est monde d'objets partagés et accessibles à d'autres que moi :

« Nous disons que ce qui joue ce rôle est pré donné dans notre univers de vie, et nous affecte sur le fond de cet univers. Mais, conformément à ce que nous avons dit en introduction, nous ferons ici abstraction du fait que le percevoir est toujours percevoir d'objets du monde, et d'abord de notre univers de vie. Car cela implique qu'il y a un étant objectif qui est tel qu'il n'est pas seulement perceptible par moi, mais aussi par d'autres, les hommes qui vivent autour de moi ».

Il s'agit donc de ne pas prendre en compte l'intersubjectivité dans l'analyse à venir, on va s'intéresser à un cas abstrait où le partage du monde n'est pas pris en compte (dans les leçons sur la théorie de la signification, cette dernière était étudiée sans la communication avec l'autre).

Une troisième réduction scientifique, beaucoup plus problématique, est mise en place au début du § 16 et s'étend à toute l'expérience antérieure que le sujet pourrait avoir :

« Prenons le champ de pré donation passive dans son originarité, laquelle ne peut être posée ici qu'abstraitement, c'est-à-dire en faisant abstraction de toutes les qualités de familiarité, de fiabilité selon lesquelles tout ce qui nous affecte est d'avance déjà là pour nous sur le fondement d'expériences antérieures. »

Cette dernière réduction scientifique, va rendre difficile la possibilité de comprendre sur quelle base le champ de pré donation se segmente en unités qui vont s'en détacher et même « être plus ou moins proche du Je », ou avoir une force affective plus ou moins grande. Car si l'on supprime toute référence à l'expérience antérieure, il ne reste plus que les réflexes innés avec lesquels on vient au monde (préhension, succion) et la pure intensité des stimulus qui vont agir sur les organes sensoriels dès qu'ils dépassent le seuil de détection purement physiologique, abstraction faite de leur sens, de leur inscription dans différentes formes de sédimentations qui pré organisent la structure du champ, quelles qu'en soient les zones (thématique, horizon, frange).

Avec ces trois réductions scientifiques, nous sommes arrivés à un point de vue extraordinairement abstrait, dans le sens où ce qui va suivre ne vaudra plus que comme expérience de pensée et dont on peut douter que l'examen d'une expérience vécue réelle trouve sa traduction. Donc, à la limite, si l'on suit le cadre posé à la lettre, cela disqualifie d'avance toute tentative de confronter ce qui est dit à la description d'une expérience vécue réelle, dans la mesure où aucune expérience vécue ne peut remplir ces conditions réductrices.

La présence et la structure du champ de pré donation

Ce § 15 qui restreint l'analyse à l'exemple de la perception externe, argumente sur le fait que la perception est déjà un acte du Je, est déjà « une opération active du Je ». (« *Le percevoir, l'orientation perceptive vers des objets singuliers, leur contemplation et leur explication, tout cela est déjà une opération active du Je* »). Donc, logiquement, si la perception est déjà une explicitation, alors il doit y avoir quelque chose qui lui est antérieur, sur quoi peut porter l'explicitation, est introduit ici le concept de pré-donation qui doit précéder la donation produit de l'acte perceptif. Et en généralisant : « *mais il y a toujours un champ de pré donation duquel surgit le moment singulier qui nous « excite » pour ainsi dire à la perception et à la contemplation perceptive* ».

En résumé, le § 15 établit les limites de l'étude et dans le cadre de la référence à la perception externe la nécessité d'un champ de pré donation toujours déjà là et qui va constituer la toile de fond de l'analyse qui va suivre. Cela est établi de manière logique, pour qu'un acte complexe (comme la perception) s'accomplisse, il faut qu'il s'applique à une matière qui doit donc déjà être là, puisque l'acte perceptif explicitant ne crée pas l'objet sur lequel il porte.

L'étape suivante, dans le § 16, consiste à donner des indications sur la structure et la dynamique de ce champ², de manière à introduire en particulier le fait qu'il a une dynamique autonome qui pourra donc affecter le Je même quand le Je ne s'en occupe pas et est activement déjà tourné vers un intérêt ou un thème particulier.

Puis le § 17 met en scène la manière dont le champ dans sa dynamique propre interfère, agit, sur le Je et comment il peut s'opérer un éveil du Je sur ce qui s'est détaché de l'arrière-fond du champ. Cette analyse dynamique met en scène le rôle de l'attention, ou le fait que l'orientation et l'éveil de l'attention sont essentiels pour comprendre ce qui se passe.

Les § 18, 19 et 20 reviennent sur la notion d'intérêt lié à l'orientation de l'attention et la mobilisation du Je. Le § 21 est un développement annexe qui vise à montrer comment la négation s'origine sur le fait d'une tendance déçue, ou de façon générale comment le doute, la possibilité etc sont générés par une forme ou l'autre d'empêchement.

Pour la lecture qui va suivre ce qu'il faut retenir c'est que les § 15 et 16 créent les conditions d'énonciation du §17 . Dans le programme de recherche du livre, le § 17 est le véritable moteur initial, il va établir la filiation ou la dynamique de l'éveil du Je à partir de l'activité autonome du champ de pré donation, ou encore à partir du fait que le champ perceptif a une force d'affection propre.

² Ces points sont bien plus longuement développés dans les « Essais sur la synthèse passive » récemment traduits en français (Husserl 1998, 1966)

Texte intégral extrait d'Expérience et Jugement d'Husserl

J'ai ajouté, pour la commodité du commentaire, des numéros de paragraphes, et au sein des paragraphes des numéros pour chaque phrases. Les chiffres entre parenthèses reproduisent la pagination de l'édition française.

§ 17 L'affection et l'orientation-vers du Je. La réceptivité comme degré inférieur de l'activité du JE.

1-1 Tout ce qui s'enlève dans un champ, l'articulation du champ selon les similitudes et les différences, et la constitution de groupes qui en résulte, le fait pour des membres singuliers de s'enlever d'un fond homogène, tout cela est le produit de synthèses associatives d'espèces très variées. 1-2 Mais ce ne sont pas des procès qui se produisent dans une conscience simplement passive, car ces synthèses de recouvrement ont leur force affective propre. 1.3 Nous disons par exemple de ce qui, du fait de sa non-analogie, s'enlève d'un arrière-fond homogène et s'en détache, qu'il nous "frappe"; cela veut dire qu'il développe une *tendance affective* dirigée vers le Je. 1.4 Les synthèses de recouvrement, que ce soit le recouvrement dans la fusion sans différence ou le recouvrement dans le conflit des non-semblables, ont une force affective propre; elles exercent sur le Je une stimulation qui le fait s'orienter, qu'il y cède ou non. 1.5 S'il vient à saisir un donné sensible à l'intérieur de son champ, c'est sur le fondement de ce s'enlever-per-rapport-à. 1.6 Le donné sensible s'enlève de par son intensité d'une pluralité de données co-affectants. 1.7 Il en est ainsi, (90) s'il y a par exemple dans la sphère sensible un son, un bruit, une couleur, plus ou moins insistants. 1.8 Ils se trouvent dans le champ de perception et s'enlèvent par rapport à lui, exerçant sur le Je, alors qu'ils ne sont pas encore saisis, une stimulation plus ou moins puissante, plus ou moins faible. 1.9 De même une pensée qui survient brusquement peut être insistante; ou encore un souhait, un désir, peuvent de l'arrière-fond accéder à la conscience avec insistance. 1.10 L'insistance est conditionnée par le mode, plus ou moins net, du s'enlever-sur : dans la sphère sensible, par les contrastes, les discontinuités qualitatives de l'écart plus ou moins notable ainsi créé, etc. 1.11 Dans le domaine des données non sensibles, il n'est assurément pas question de discontinuité qualitative de ce genre; pourtant, il y a là aussi quelque chose d'analogie : parmi les différents mouvements de pensée plus ou moins obscurs qui nous agitent, une pensée par exemple se détache de toutes les autres; et de préférence à elles, elle exerce une force impressive sur le Je qui se porte pour ainsi dire au-devant d'elle.

2.1 Il faut alors distinguer ces discontinuités (dans la sphère sensible, ce sont avant tout des discontinuités qualitatives ou intensives) qui "exercent" une action insistante, et tout ce qui peut en général, de manière analogue, être une *condition de cette action insistante, de l'action insistante elle-même*. 2.2 L'insistance a des degrés, et de plus ce qui exerce cette action, ce qui insiste est plus ou moins proche du Je. 2.3 Ces différences dans l'insistance et dans les stimulations correspondantes exercées sur le Je, nous pouvons les constater très aisément dans le champ de conscience par une vue rétrospective –ce sont des données que la phénoménologie peut monter –, de même que nous pouvons apercevoir le lien de cette gradation avec d'autres moments de l'impression, comme la continuité de la mise en relief, l'intensité (91), et tous autres moments plus médiats appartenant au domaine de l'association prise au sens le plus large.

3.1 Un élément nouveau se fait jour quand *le Je cède à la stimulation*. 3.2 La stimulation exercée par l'objet intentionnel tourné vers le Je attire celui-ci plus ou moins fortement, et il s'y abandonne plus ou moins. (3.3 note1 : il faut, à ce propos, rappeler une fois de plus que lorsqu'on parle ici d'objet, le mot est employé improprement. Car, comme on y a déjà insisté à plusieurs reprises, on ne peut parler d'objet au sens propre du mot dès le domaine de la passivité originariaire.) 3.4 Une tendance graduée relie les phénomènes, tendance de l'objet intentionnel à passer de la position *en arrière-plan* à la position *face au Je*; c'est un changement qui est corrélativement changement de tout le vécu intentionnel d'arrière-plan en vécu de premier plan : le Je se tourne vers l'objet. 3.5

Cette orientation-vers elle-même est d'abord un processus intermédiaire : le se-tourner-vers s'achève avec l'être du Je auprès de l'objet, et sa saisie par contact. 3.6 Avec cet abandon du Je à l'objet, une nouvelle tendance a fait son apparition : une tendance issue du Je et dirigée sur l'objet.

3.7 Nous devons donc distinguer :

1) La tendance qui précède le cogito, *la tendance en tant que stimulation* du vécu intentionnel d'arrière-plan, et ses différents degrés de force. Plus forte est cette "affection", d'autant plus forte la tendance à s'y abandonner, la tendance à opérer la saisie. Comme on l'a déjà montré, cette tendance a deux côtés :

a) L'*insistance*, l'attrait que le donné exerce sur le Je;

b) du côté du Je, *la tendance à s'y adonner*, le être-attiré-par, être affecté du Je lui-même. De ces tendances antérieures au cogito, on distingue :

2) L'orientation-vers comme *action qui résulte* de la tendance, en d'autres termes la transformation du vécu intentionnel d'arrière-plan (92) par laquelle il devient un cogito en acte. Le Je est alors tourné vers l'objet, il est de soi tendanciellement orienté vers lui. Ainsi, pour le dire en général, tout cogito, *tout acte spécifique du Je, est un élan-vers accompli par le Je et issu du Je*, avec des formes diverses d'effectuation. Cette effectuation peut être empêchée ou non empêchée, plus ou moins parfaite; de tout cela, nous aurons à parler bientôt de façon détaillée.

4.1 La force de tension de cette tendance a également des degrés divers. 4.2 Le Je peut être déjà attiré par un objet qui l'affecte d'une manière plus ou moins vive, et l'augmentation de l'intensité peut admettre un tempo variable : il peut aussi se produire une remontée subite de l'intensité. 4.3 Corrélativement, la nature et le tempo de ce qui s'ensuit peuvent présenter des différences analogues, mais sans que ces différences soient déterminées par les premières. 4.4 Le Je ne s'abandonne pas nécessairement tout entier à une stimulation puissante : il peut l'admettre selon une intensité variable. 4.5 Certes, l'augmentation de la force affective est déterminée nécessairement par certaines altérations du mode de la donnée perceptive de l'objet : ainsi, celle du sifflement d'une locomotive qui passe devant nous ; mais un tel mode de donnée ne suffit à lui seul à susciter une orientation du Je. 4.6 On ne fait pas attention à une stimulation puissante si l'on est en conversation avec une personne "importante", et même si l'on en subit une contrainte momentanée, il se peut que ce ne soit qu'une orientation secondaire, marginale, un être-empporté, un raptus strictement momentané ne s'accompagnant pas d'une attention "détaillée".

5.1 L'accomplissement de l'orientation-vers est ce que nous appelons *l'être-en-éveil du Je*. 5.2 Plus précisément, il faut distinguer l'être-en-éveil comme accomplissement factice d'actes, et l'être-en-éveil en tant que potentialité, comme état de pouvoir-accomplir-des-actes, état qui constitue la présupposition de leur accomplissement factice. 5.3 L'éveil consiste à diriger le regard sur quelque chose. 5.4 Être-éveillé veut dire : subir effectivement une affection; un arrière-plan devient "vivant", des objets intentionnels se rapprochent plus ou moins du Je, celui-ci ou celui-là attire à soi effectivement le Je. 5.5 Il est "auprès de l'objet" lorsqu'il se tourne vers lui.

6.1 En tant que le Je dans cette orientation-vers accueille en soi ce qui lui est pré-donné à travers les stimulations qui l'affectent, nous pouvons parler ici de la *réceptivité du Je*.

7.1 Ce concept phénoménologiquement indispensable de réceptivité n'est d'aucune façon en opposition d'exclusion avec le concept d'*activité du Je*, sous lequel il faut comprendre tous les actes issus d'une manière spécifique du Je comme pôle; il faut, au contraire, envisager la réceptivité comme le degré inférieur de l'activité. 7.2 Le Je consent à ce qui lui advient, et l'accueille en soi. 7.3 Ainsi distinguons-nous par exemple sous le terme de percevoir, d'un côté le simple avoir-conscience-de dans des apparitions originales (quels que soient les objets représentés dans leur vie originariaire). 7.4 De cette façon, un champ de perception complet se trouve –déjà dans la pure passivité – placé devant nos yeux. 7.5 D'un autre côté, il y a sous le terme percevoir, la perception active comme *saisir* actif d'objets qui s'enlèvent dans le champ perceptif qui les débordent. 7.6 De même nous pouvons avoir un champ de ressouvenir, et cela déjà dans la pure passivité. 7.7 Mais là aussi le simple apparaître du souvenir n'est pas encore sa saisie active, ni le ressouvenir dans son s'emparer-de ce qui apparaît ainsi (et nous "frappe"). 7.8 Manifestement, *le concept normal d'expérience* (perception, souvenir, etc.) vise l'expérience *active* qui se parachève ensuite en explication.

Essai de condensation du § 17

Rappel des résultats du §15 et 16

1-1 Tout ce qui s'enlève dans un champ, l'articulation du champ selon les similitudes et les différences, et la constitution de groupes qui en résulte, le fait pour des membres singuliers de s'enlever d'un fond homogène, tout cela est le produit de synthèses associatives d'espèces très variées.

Éléments de description

1.6 Le donné sensible s'enlève de par son intensité d'une pluralité de données co-affectants. 2.2 L'insistance a des degrés et de plus est plus ou moins proche du Je.

1.7 Il en est ainsi, s'il y a par exemple dans la sphère sensible un son, un bruit, une couleur, plus ou moins insistants. Ils se trouvent dans le champ de perception et s'enlèvent par rapport à lui, exerçant sur le Je, alors qu'ils ne sont pas encore saisis, une stimulation plus ou moins puissante, plus ou moins faible.

3.2 La stimulation exercée par l'objet intentionnel tourné vers le Je attire celui-ci plus ou moins fortement, et il s'y abandonne plus ou moins.

3.5 Cette orientation-vers est d'abord un processus intermédiaire : le se-tourner-vers s'achève avec l'être du Je auprès de l'objet, et sa saisie par contact.

3.1 Un élément nouveau se fait jour quand *le Je cède à la stimulation*. 4.4 Le Je ne s'abandonne pas nécessairement tout entier à une stimulation puissante:

3.6 Avec cet abandon du Je à l'objet, une nouvelle tendance a fait son apparition : une tendance issue du Je et dirigée sur l'objet.

Récapitulatif de l'analyse

3.7 Nous devons donc distinguer :

1) La tendance qui précède le cogito, *la tendance en tant que stimulation*, cette tendance a deux côtés : a) *L'insistance*, l'attrait que le donné exerce sur le Je; b) du côté du Je, *la tendance à s'y adonner*, le être-attiré-par, être affecté du Je lui-même.

2) L'orientation-vers comme *action qui résulte* de la tendance.

Définitions

5.1 L'accomplissement de l'orientation-vers est ce que nous appelons *l'être-en-éveil du Je*, il consiste à diriger le regard sur quelque chose.

6.1 En tant que le Je dans cette orientation-vers accueille en soi ce qui lui est pré-donné à travers les stimulations qui l'affectent, nous pouvons parler ici de la *réceptivité du Je*. 7.1 Ce concept phénoménologiquement indispensable de réceptivité n'est d'aucune façon en opposition d'exclusion avec le concept d'*activité du Je*, sous lequel il faut comprendre tous les actes issus d'une manière spécifique du Je comme pôle; il faut, au contraire, envisager la réceptivité comme le degré inférieur de

l'activité. 7.2 Le Je consent à ce qui lui advient, et l'accueille en soi.

Commentaire du § 17

Les buts de ce travail de commentaire sont multiples : le premier est sans doute d'aller au bout de son intelligibilité, de faire le tour ce qu'il contient comme information, de pointer les éléments qui resteraient peu clairs ou dont l'interprétation peut susciter des doutes parce qu'ambiguë. Je le fais pour moi, un peu poussé par l'exaspération d'un travail toujours insuffisant pour mettre au clair ce que ces textes veulent dire, dans la mesure où ils sont tellement complexes, avec des retours, des distributions d'informations à la fois relativement redondantes et en même temps plein de différenciations subtiles qui rend par exemple le travail de résumé très difficile. J'espère que ce travail pourra aider d'autres dans la lecture d'Husserl et qu'il m'apprendra de nouvelles choses s'il peut susciter des réactions de la part de ceux beaucoup plus experts que moi dans la connaissance de ce texte, ne serait-ce que parce qu'il a servi de support à un séminaire (95-96 si je ne me trompe) des archives Husserl cf. (Courtine 1996).

Mon second objectif est de lister ce qui soulève des questions dont les réponses peuvent appartenir à une reprise expérientielle et pourrait donner l'occasion de confronter nos descriptions aux conclusions d'Husserl (dans la mesure où lui-même donne peu de description, mais plutôt des assertions généralisantes dont on ne mesure pas toujours la portée). Par là je souhaite revenir sur le travail que demande la reprise d'Husserl en termes de réactivation expérientielle. Il me semble que nous nous laissons facilement séduire par telle ou telle concrétisation (nouveau nom que je donne aux exemples qui sont simplement illustratifs) qu'il propose au passage, sans véritablement creuser tous les attendus et le contexte dans lequel s'insère l'exemple qui nous tente. Ce paragraphe m'avait semblé à première lecture facile et même particulièrement clair par rapport à d'autres ... son approfondissement m'a plongé dans de nombreuses perplexités et doutes sur sa valeur.

Il est clair pour moi en travaillant ce texte, que je ne le lis pas comme un texte philosophique, mais comme un texte scientifique. Si je fais cet effort de commentaire systématique c'est parce que ce paragraphe me paraît exemplaire d'une ambiguïté entre une écriture scientifique et une écriture philosophique. Husserl met ici en place un modèle d'interaction dynamique entre le champ et le Je. Pour modéliser cette interaction il va introduire de nombreuses propriétés, qui ne sont pas toutes explicitées dans ce texte : synthèse, synthèse de recouvrement, synthèses associatives, tendance, être plus ou moins proche du je, céder ou consentir à la stimulation etc, j'y reviendrai en détail plus tard.

1- Le point d'entrée de la modélisation.

Le point d'entrée dans la modélisation est le niveau du cogito, d'un acte déjà complexe. C'est cohérent puisque c'est précisément le niveau où l'acte est conscientisé, ou il est déjà clairement saisissable comme intentionnel et ne pose pas de problèmes méthodologiques pour apparaître au phénoménologue et ainsi être décrit. Ce qui se situe avant ce cogito, est donc introduit de manière logique comme ne pouvant qu'exister auparavant, antérieurement à sa saisie intentionnelle. La couche génétiquement précédente est donc introduite sur le principe qu'il faut nécessairement qu'il y ait déjà quelque chose pour se tourner de manière active vers ce quelque chose. Mais pratiquement l'accès à ce qui est antérieur par essence au cogito, pose le problème de principe que ce dont le sujet n'est pas conscient au moment même ne lui apparaît pas et ne semble donc pas pouvoir faire l'objet d'une phénoménologie ! Il y a là une difficulté qu'Husserl a bien vue, et qu'il lève par une simple affirmation non discutée (2.3) selon laquelle les propriétés appartenant au champ, l'évolution de ce que je moi l'interaction champ/sujet sont « constatables très aisément » et « que la phénoménologie peut les montrer » :

« 2.3 Ces différences dans l'insistance et dans les stimulations correspondantes exercées sur le Je, nous pouvons les constater très aisément dans le champ de conscience par une vue rétrospective –ce sont des données que la phénoménologie peut montrer –, de même que nous pouvons apercevoir le lien de cette gradation avec d'autres moments de l'impression, comme la continuité de la mise en relief, l'intensité (91), et tous autres moments plus médiats appartenant au domaine de l'association prise au sens le plus large. »

Son texte joue un peu le rôle d'un contre-message, si c'est si aisé, est-il besoin d'interrompre le cours d'une analyse centrée sur le contenu, pour affirmer ce qui va de soi ? Pour moi **cela introduit une première question relevant d'une vérification expérientielle** : l'analyse a posteriori de la structure du champ, relativement à un événement singulier qui s'enlève sur l'arrière-fond est-elle accessible expérientiellement ? si oui, est-ce aisé pour tout le monde ? y a-t-il des conditions d'effectuation de telles observations ? Car si sur le plan des principes, on peut avoir l'impression que la proposition d'Husserl est fondée, sur le plan de la réalisation pratique il fait référence à des distinctions subtiles, pas à des ressouvenirs d'actes eux-mêmes déjà élaborés au plan réflexif. Sommes nous capables d'accéder à posteriori à ces différentes synthèses qui animent le champ de pré donation, sommes nous capables de distinguer a posteriori entre les intensités de stimulation, d'insistance, leur variation de degrés etc ? Si c'était si évident serait-il nécessaire de préciser que la phénoménologie « peut les montrer », ce dernier terme me semble bien devoir être lu comme la référence au plan des faits avant d'aller vers l'analyse eidétique. Si je ne peux pas

montrer (c'est-à-dire décrire dans sa singularité) une expérience où ce dont je parle est présent, alors ce dont je parle n'a qu'une existence hypothétique construite uniquement sur la base d'une nécessité logique par exemple, donc sans référence directe à l'expérience.

2- Les éléments de l'Interaction : le champ et le Je.

La modélisation met en scène deux termes : le champ et le Je, et ce dans le cadre d'une interaction où chacun des deux jouent un rôle, chacun module le rôle de l'autre, en pondère l'influence. Cette interaction est dynamique : des tendances, des insistances, des mouvements de rapprochement ou d'éloignement ont lieu, ils impliquent une gradualité et s'inscrivent dans une temporalité. Le tout conduit à un point de transformation, d'émergence d'une nouvelle situation, d'un nouveau mode de relation entre le champ et le Je. Nouveau mode qui n'est d'ailleurs pas un point terminal, mais seulement l'amorce d'autres développements génétiques plus élaborés. On a ainsi une véritable physique qualitative de la structure des échanges entre le champ (ici le champ sensible, relevant des organes des sens) et le Je.

Voyons ce qu'Husserl donne comme indications :

2.1 Le champ

La toile de fond est donc que le champ est structuré (synthèse passive, associative) et qu'il y a donc de l'hétérogénéité de manière constitutive.

Deux paramètres sont indiqués comme jouant dans le fait qu'un élément s'enlève sur le fond, qu'il se détache,

- son intensité, avec la loi dérivée : plus c'est intense, plus cela se détache, plus la stimulation est forte,

Contrairement à ce que la première réduction scientifique avait annoncé c'est le moment où l'auteur se sent obliger de considérer un autre cas que celui de l'expérience sensible, pour indiquer que pour les pensées il y a quelque chose « d'analogue », mais bien sûr « il n'est alors pas question de discontinuités qualitatives ».

- sa plus ou moins grande "proximité du Je",
Ce point n'est pas explicité, qu'est-ce qu'une "proximité du Je" ? On pourrait le comprendre comme une réintroduction de la structure des expériences passées qui font que certains stimulus sont plus familiers, plus pertinents pour le Je du fait de relations déjà formées, cf. le rapport à l'écoute de son propre nom au milieu

d'un brouhaha intense par exemple. Mais je ne suis pas sûr de cette interprétation.

Jusque-là on peut dire que cet énoncé est compatible avec ceux de la théorie de la forme et de toutes les analyses en troisième personne qu'elle a pu produire sur la structure du champ, sur l'effet objectif des lois de prégnances et leurs interactions avec la valeur sémantique des stimulus.

Dans la description de la dynamique des effets du champ Husserl introduit une série de termes problématiques. Le premier est une formulation objective neutre : « *ces synthèses ont une force affective propre, elles exercent sur le Je une stimulation* », ce qui n'est que la description du fait que le Je est affectable par le champ, par exemple que les stimuli sont bien dans son champ visuel.

Le terme suivant est plus curieux dans la mesure où il semble prêter une intentionnalité aux éléments du champ (intentionnalité au sens de finalité, de projet, pas au sens phénoménologique) indépendamment du sujet qui n'en a pas encore une conscience réfléchie, ainsi dans le langage d'Husserl le stimulus est plus ou moins « insistant » ? Ou bien « exercent une action insistante ». Le terme est ambigu, puisqu'il peut être entendu simplement comme synonyme de stimulation plus ou moins forte, plus ou moins intense ou comme « volonté », « intention » de produire un effet, d'obtenir un résultat. On sait qu'il y a des stimulus qui capturent littéralement

les organes des sens par leurs propriétés et leur intensité (un spot clignotant sur un fond homogène ne peut pas ne pas être regardé, une odeur de fumée ne peut pas ne pas être prise en compte jusque dans le sommeil, etc.) c'est sur cette base par exemple qu'ont été conçus de nombreux signaux de dangers, ou des effets publicitaires, dans tous les cas il s'agit de capturer l'attention sans l'assentiment du sujet. Mais précisément ce sont des exemples sans gradation et sans participation du Je, c'est le corps qui répond au sens le plus physiologique du terme et les stimuli ont été choisis par d'autres hommes, c'est la projection de leur propre intentionnalité que l'on retrouve dans la sonnerie d'un réveil ou d'un téléphone.

Le terme d'insister est maladroit en ce sens qu'il semble introduire une autonomie du champ de la production d'effets sur le Je. Mais l'ambiguïté est encore plus grande quand Husserl dit : « *ce qui se détache ... nous frappe ...*

cela veut dire qu'il développe une tendance affective dirigée vers le Je ». Le terme de « tendance » appartient à la psychologie de l'époque et s'est révélé peu clair dans le sens où il prête une force immanente, finalisée, à un sujet, mais il est pire quand on l'attribue à un objet, à un stimulus. Or tout le § 17 est structuré par la notion de tendance ! ?

Le dernier pas est celui de « dirigée vers le Je » qui parachève l'idée d'une intentionnalité propre au stimulus qui « se dirige » et pas n'importe où mais « vers le Je » ? Comment comprendre ce langage ? Comment traduire ce langage dans des termes qui se prêteraient à une vérification expérientielle ? N'y a-t-il pas là une confusion entre le plan objectif et ce que le sujet attribue, prête à ce champ, sans que cette interprétation finaliste doive être prise au sérieux ? Ou bien effectivement on passe sur le plan de la pensée magique, attribuant aux choses et au monde des intentions qui nous visent, ce type d'interprétation est usuel dans de nombreuses cultures, y compris la nôtre, mais est-ce cela qu'Husserl voulait dire ? Comment trancher entre ces différentes interprétations ? Faut-il simplement le faire ou laisser dans l'ombre cette partie de la modélisation ?

2.2 Le second membre de l'interaction : le Je

Passons du côté du Je, le second membre de l'interaction.

* Le Je est décrit comme « tendanciellement tourné vers le champ » et qu'il a « une tendance à s'adonner à cette stimulation », ce qui paraît acceptable, quoiqu'on ne voit pas ce qui pourrait permettre de confirmer ou d'infirmer cette déclaration, sinon qu'il faut bien conceptualiser le sujet comme un système stable et ouvert (formulation cybernétique reprise par la théorie opératoire de J. Piaget). Ce que déclare cette phrase c'est que le système est ouvert à la stimulation, il est constitutivement organisé par une protension principielle (c'est-à-dire que dans tous les présents vivants, il y a simultanément une ouverture, un contact, une conservation provisoire du juste passé) et il est aussi auto-générateur (il n'y a pas besoin de lui inventer un moteur, une source de changement, c'est comme si le mouvement – au sens le plus large – soit spontané) ; le qualifier de « tourner vers » c'est peut-être aller trop loin dans le sens où il est difficile de concevoir un autre choix que d'être dans le monde, et donc en relation avec quelque champ de stimulation possible en permanence. Pour le moment c'est une phrase qui n'apporte pas grand-chose.

* Husserl rajoute que le Je « est attiré », « que le donné exerce un attrait sur le Je », que le Je « a tendance à s'adonner à cette stimulation ». On a donc là une escalade vers l'attraction, voire l'addiction du Je pour la stimulation, mais là encore à quoi cela pourrait-il s'opposer ? En quoi dire cela est-il informatif ? Comment serait-il nécessaire de penser une consigne expérientielle pour qu'elle permette de formuler des questions qui nous permettraient de confirmer ou d'infirmer une telle description ? Il est vrai que si je réintroduis l'histoire du sujet, je vais montrer facilement en troisième personne que certaines informations, certains signaux sont détectés de façon plus précoce suivant le sens, la motivation, les besoins du sujet, toutes variables que l'on peut aisément manipuler expérimentalement. Mais il me semble qu'alors nous ne sommes plus au même niveau de description qu'Husserl, il s'agit de la sémantique du champ, de sa valeur pour moi.

Je me souviens d'avoir séjourné au mois de mars dans une maison de village mal chauffée, sans provision de bois. Toutes les promenades, tous les déplacements à pied ou en voiture se transformaient involontairement en détection d'indices basés sur : « ça se brûle, on peut le ramasser », « ça ne peut pas se brûler », « ça ne peut pas se débiter ou se transporter » le monde se résumait à la propriété de pouvoir être amené dans la cheminée ou non. Mais ce n'est pas un attirer-vers à un sens générique comme le suggère Husserl, c'est un attiré-vers motivé par des circonstances.

On sait que tout organisme mis dans un environnement nouveau a une activité d'orientation et d'exploration, est-ce de cela qu'il s'agit ? Qu'est-ce que veut dire Husserl quand il précise (avec en plus la modalisation : pour ainsi dire) que le Je « se porte pour ainsi dire au-devant de la stimulation » ! Surtout dans le cadre du moment où le Je n'est pas encore dans une activité intentionnelle, n'a pas encore de maintenir en prise, de visée ? Ne suffit-il pas de dire que les propriétés fondamentales du Je sont d'être organisé, ouvert et dynamiquement stable ? Peut-on lui prêter des « tendance à » en plus ? La question serait : si l'on fait abstraction de l'histoire du sujet, pourrait-on montrer qu'il est plutôt neutre, simplement ouvert à ce qui est possible, ou qu'il aurait une tendance à, ou qu'il n'aurait pas tendance à ?

Le second membre de l'interaction est semble-t-il analysé d'une façon tendancieuse par Husserl, mais comme on peut lui prêter avec certitude le fait que l'auteur n'est pas sot, la question demeure : ces déterminations problématiques du Je avant son éveil ont-elles un sens particulier qui m'aurait échappé, ou bien est-ce l'empreinte non questionnée de la psychologie et des théories de son époque ? [De plus, je ne découvrirais et ne prendrais conscience que très tardivement à la toute fin de la rédaction de ce texte, du fait qu'Husserl fixe l'attention sur le fonctionnement du Je, sans jamais donner une définition satisfaisant du Je, sans jamais préciser qu'est-ce qu'il entend par Je. Ce vide définitionnel, me

conduit à le remplir de mes présupposés de psychologue et à traiter ce Je comme un sujet, je ne crois pas que cela soit le sens que lui donne Husserl. Mais la question du Je comme pôle des vécus semble être une question très controversée au sein des publications philosophiques.]

3 La dynamique de l'interaction

Quelle que soit la valeur de l'analyse des deux éléments en interaction, il n'en demeure pas moins qu'il y a une interaction et qu'elle se déroule suivant trois étapes : un processus avant l'éveil du Je ; puis un passage, un point de changement et d'apparition comme résultat d'un élément nouveau : l'éveil du Je qui est donc le point de convergence de l'analyse ; un nouveau processus comme prolongement possible ayant elle-même sa dynamique propre esquissée en 3.7.2 et 4 en entier.

3.1 Avant l'éveil du Je

Le déroulement de cet **avant l'éveil** du Je est modélisé par Husserl :

- comme se déroulant de manière graduelle et non binaire : « une tendance graduée relie les phénomènes », « cette orientation-vers elle-même est d'abord un processus intermédiaire : le se-tourner-vers s'achève avec l'être du Je auprès de l'objet, et sa saisie par contact ».

- ce qui introduit une temporalité, un tempo, un rythme dans le déroulement de l'interaction,

- des étapes qualitativement différentes : différenciées par le fait que « l'insistance a des degrés », « qu'elle peut avoir des liens avec d'autres moments de l'impression, comme la continuité de la mise en relief, l'intensité, et d'autres moments plus médiats ... ».

- des esquisses de lois qui rendent compte de cette dynamique : « l'insistance est conditionnée par le mode plus ou moins net du s'enlever-sur », « plus forte est cette affection, d'autant plus forte la tendance à s'y abandonner », « le Je ne cède pas forcément », ou « le Je ne s'abandonne pas nécessairement tout entier ».

Sur tous ces points, il faudrait produire nos propres descriptions pour voir si notre modélisation recouperait celle d'Husserl. D'autre part, certains points ne présentent d'intérêt que si on peut en préciser la formulation et les paramètres, car sinon ce n'est ni vrai ni faux simplement trop vague : par exemple la gradualité, pourquoi pas, mais si on n'en passe pas dans la description empirique ... ; ou bien l'existence d'un tempo ... pourquoi pas ...

3.2 Le point de passage

« Un élément nouveau se fait jour quand le Je cède à la stimulation 3.1 », « le se-tourner-vers s'achève avec l'être du Je auprès de l'objet, et sa saisie par

contact 3.5», « une nouvelle tendance a fait son apparition : une tendance issue du Je et dirigée sur l'objet 3.6 », « l'accomplissement de l'orientation- vers est ce que nous appelons l'être-en-éveil du Je 5.1 ».

Ce qui est nouveau c'est l'existence d'un changement qui présente plusieurs facettes simultanées : 1/ le Je s'abandonne à la stimulation, 2/ il saisit par contact cet objet, 3/ cela s'accompagne de modification de la position du champ et de modification qualitative des vécus, 4/ enfin une tendance nouvelle fait son apparition « issue du Je et dirigée sur l'objet » que l'on peut qualifier d'activité –élan- vers accompli et issu– du Je et qui « **résulte** » de ce qui précède.

1/ Ce qui est un peu troublant c'est l'hésitation d'Husserl entre un langage descriptif passif : « le Je cède à la stimulation ^{3.1} », « il s'y abandonne plus ou moins ^{3.2} », « avec cet abandon du Je à l'objet ^{3.6} » et un langage actif, ou ambigu à limite d'une interprétation soit passive soit active, qui peut être entendue comme signifiant un choix volontaire ^{3 : 7.2}

« le Je consent à ce qui lui advient et l'accueille en soi ». D'autant plus que cette seconde formulation arrive au moment où Husserl réinterprète la passivité comme le degré inférieur de l'activité ? ! Consentir semble clairement relever d'un choix, d'une décision, même si c'est relativement à quelque chose que l'on peut concevoir comme s'imposant de par sa seule intensité.

Il serait intéressant de revenir sur nos propres descriptions de manière à déterminer s'il y a plusieurs types de passages possibles ou un seul et s'il relève d'un choix ou non. Il me semble que là encore il y a la matière à une exploration expérientielle préparée et structurée par une question relativement précise.

2/ L'achèvement de ce mouvement interactif est décrit : « avec l'être du Je auprès de l'objet, et sa saisie par contact ^{3.5} » qui n'existait pas auparavant. Quand Husserl parle de ce moment il le fait quasiment toujours en termes de métaphore kinesthésique : saisie, maintenir, contact, tenue, retenir. J'avoue que cela me séduit dans la mesure où j'ai tendance personnellement à faire de même, et à

³ On retrouve la même ambiguïté dans l'étude de la rétention dans les Leçons sur la conscience intime du temps, entre le côté actif et volontaire du « je le retiens encore du § 8 » et l'analyse expérientielle descriptive qui consiste à dire que c'est de la rémanence, que cela se tient tout seul, que c'est lié seulement au fait que le présent n'est pas un point, mais qu'il a une épaisseur, et pendant ce moment là ça se tient tout seul ; d'ailleurs dans e et j n'y a-t-il pas une distinction entre le champ de passivité et la saisie, ou même ici entre l'affection et le se diriger vers ?

trouver très commode ces métaphores (non, plus que commode, je les évalue comme étant subjectivement adéquate à la description de mon expérience). Alors que d'autres métaphores du monde intérieur de Husserl ne me conviennent pas du tout : comme ce passé qui pour lui inévitablement « tombe » ou « retombe », ou comme ces exemples qui quand ils sont encore vagues « flottent » devant lui.

Cependant, il est clair que cette formulation est et reste une métaphore et qu'il est difficile de savoir qu'en faire du point de vue scientifique. En fait quelle que soit la métaphore employée, qu'elle soit kinesthésique, visuelle, auditive ou autre (on pourrait faire une enquête, ne serait-ce que pour montrer que la métaphore kinesthésique n'est qu'une des métaphores possibles et ne correspond pas à un trait d'essence, mais à une variante possible du vécu de modification) la question est de savoir s'il existe effectivement un seuil, un point col, un point de changement subjectivement identifiable. Mais précisément la nature du critère de seuil n'est pas très claire, sachant que la dynamique du s'orienter-vers est elle-même graduelle (« le Je s'abandonne plus ou moins ^{3.2} »).

A quel moment, suivant quels critères déterminer qu'il y a contact, éveil-du-Je, qui n'existait pas auparavant ? Il me semble qu'il y a là des questions qui peuvent se prêter à une exploration basée sur une approche expérientielle.

3/ Ce moment particulier s'accompagne de deux modifications :

a) du côté du champ d'une modification de position : « ^{3.4} tendance de l'objet intentionnel à passer de la position en arrière-plan à la position face au Je » ; ce qui est une formulation spatialement curieuse, à moins qu'il n'y ait un problème de traduction, puisque ici ce qui est opposé c'est le fond à juste devant, alors que ce qui semblerait plus juste spatialement ce serait l'opposition sur le côté par rapport à ce qui est devant, dans la mesure où un objet peut être en face proche ou lointain, au premier plan ou à l'arrière plan. Peut-être la difficulté provient de la référence privilégiée à la perception visuelle où l'attention portée à un objet intentionnel se traduit par une focalisation au sens physique d'amener l'objet dans le champ focal qui a le plus haut niveau de discrimination. D'une manière ou d'une autre la prise en compte d'un nouvel objet dans le champ s'accompagne d'un ajustement positionnel, spécifique à la sensorialité impliquée. Est-ce là ce que vise Husserl ?

b) du côté du vécu intentionnel on a une modification qualitative : « ^{3.4} c'est un changement qui est corrélativement changement de tout le vécu intentionnel d'arrière-plan en vécu de premier plan : le Je se tourne vers l'objet », ici nous ne sommes pas dans une métaphore spatiale, mais dans une hiérar-

chie d'intérêt. L'arrière plan peut déjà affecter sans que le Je ne soit tourné vers lui (ne le prends pas pour thème, n'y porte pas intérêt), avec le changement, les vécus d'arrière-plan deviennent (plus ou moins) des vécus de premier plan, sur le modèle des distinctions propres aux mutations du passage de l'arrière-plan, au co-remarquer, ou du co-remarquer au remarquer secondaire, ou du secondaire au primaire dans lesquelles la « fonction élective » de l'attention n'est pas d'abord spatiale mais hiérarchisante : depuis ce qui est très privilégié vers ce qui l'est moins.

Ce qu'exprime là Husserl paraît séduisant au sens de convainquant de soi-même, pourrions-nous vérifier si nous savons retrouver les mêmes éléments descriptifs, la différenciation entre changement de position de l'objet et changement dans la hiérarchie d'intérêt est-elle pertinente, épuise-t-elle ce que l'on peut décrire qui nous paraîtrait essentiel pour saisir les traits caractéristiques des changements ?

4/ Enfin, appartenant à ce point de passage et simultanément au début de la suite apparaît une activité nouvelle du Je comme orientation active-vers, (le Je se tourne vers l'objet), dans laquelle apparaît un ^{3.7.2}« cogito en acte » (donc pas un cogito au sens réflexif, un cogito en acte est encore un cogito pré réflexif), et tout cogito est « un élan-vers accompli par le Je et issu du Je ». Il s'agit donc bien d'un passage sans ambiguïté à une activité du Je, à un élan vers. Le terme d'attention n'est pas présent dans ce paragraphe, mais toute la démonstration a bien pour but d'établir l'apparition de cette nouvelle tendance qui se confond avec un changement de direction de l'attention (cf. p 70).

Comme dans la question précédente il peut être questionné expérimentalement la possibilité de discriminer un avant l'orientation active et début d'engagement dans l'orientation active.

Ce qui est problématique c'est ici l'introduction d'une causalité : « 3.7.2 L'orientation-vers comme action qui **résulte** de la tendance ... ». Le terme résulter introduit un sens plus précis à la démarche d'Husserl. Cette généalogie est une manière de montrer que l'étape 1 est antérieure à l'étape 2, qu'il y a donc un précurseur plus proche de l'originaire, mais de plus que l'étape 2 est causée, résulte de l'interaction qui a précédé (pas seulement la tendance du je à être attirée par les objets, mais aussi la tendance des objets à insister auprès du Je ? ?). Il me semble qu'il y a là un point qui n'a pas été questionné sur le statut exact de la démarche génétique sur sa valeur descriptive / explicative, sur le modèle d'explication comme recherche des causes qui s'y introduit. Car pour établir une cause, il faut plus qu'une relation de succession, il faut établir la nature du mécanisme causal.

Il y a là non pas une question expérimentale mais une question théorique à clarifier.

3.3 Développements possibles de l'orientation-vers.

L'essentiel est fait, le passage a été analysé, expliqué, l'ouverture vers toutes les conduites plus complexes est opérée. Mais avant de passer aux niveaux immédiatement suivants : la saisie simple et la saisie explicite, Husserl prends le temps de détailler l'effectuation possible de cette orientation-vers naissante, ce qui va lui permettre en particulier à travers les modalisations de cette effectuation de rendre compte de leurs effets pour rendre compte de la genèse de la négation, de la possibilité etc.

i/ pour les modalisations, c'est à peine esquissé et renvoyé aux § à venir « ^{3.7.2} Cette effectuation peut être empêchée ou non empêchée, plus ou moins parfaite, de tout cela nous aurons à parler de façon détaillée ».

ii/ de la même manière que la force de la tendance en tant que stimulation avait des variations d'intensité, un tempo variable, la force de ce qui s'ensuit peut « 4.3 Corrélativement, la nature et le tempo de ce qui s'ensuit peuvent présenter des différences analogues », cependant Husserl suggère une rupture entre les variations de la stimulation et celles de la seconde « mais sans que ces différences soient déterminées par les premières ». Et il précise : « le Je ne s'abandonne pas nécessairement tout entier à une stimulation puissante : il peut l'admettre suivant une intensité variable. Certes, l'augmentation de la force affective est déterminée nécessairement par certaines altérations du mode de la donnée perceptive de l'objet ... mais un tel mode de donnée ne suffit pas à lui seul à susciter une orientation du Je. ... et même si l'on subit une contrainte momentanée, il se peut que ce ne soit qu'une orientation secondaire, marginale, un être-empporté, un raptus strictement momentané ne s'accompagnant pas d'une attention « détaillée » ». Husserl donne plusieurs concrétisations illustratives pour mettre en valeur cette indépendance possible entre les propriétés de la stimulation et le devenir de l'orientation du Je.

- par exemple, le sifflement d'une locomotive qui passe devant nous (4.4), cf. aussi p 70 « l'aboïement d'un chien qui « retentit à nos oreilles » sans que nous lui ayons antérieurement prêté attention, ni que nous nous soyons tourné vers lui pour le prendre pour thème.

- « On ne fait pas attention à une stimulation puissante si l'on est en conversation avec une personne « importante » ...

Si je me place avec l'œil du psychologue, il manque ici la dimension inhibitrice de l'attention, et de manière générale la dimension du contrôle qui n'est esquissés que par ses résultats (le Je ne s'abandonne pas nécessairement tout entier, ou le rôle du contexte : si l'on est en conversation avec une personne importante, donc si on maintient son attention ce qui est le plus fortement motivant, mais pour

cela on voit bien qu'il faut un mécanisme qui permette de gérer l'orientation de l'attention malgré les sollicitations parasites).

On a donc ici une modélisation de l'évolution possible du s'orienter-vers qui est caractérisée suivant trois paramètres : 1/ ses modalités, 2/ ses variations en intensité, suivant un tempo variable, 3/ sa détermination indépendante de ce qui l'origine.

Arriver à ce point de l'analyse du § 17 on peut voir que dans la séance du séminaire de pratique phénoménologique nous avons choisi d'étudier de manière expérientielle ce qui était le plus facile et le plus suggestivement indiqué par la présence d'exemples (de concrétisations illustratives). Le plus facile, parce qu'il est plus aisé de travailler avec l'orientation-vers une fois accomplie que d'analyser ce qui n'est pas encore apparaissant dans l'interaction insistante ; plus suggestif, parce que les concrétisations nous tendent les bras pour, non pas inventer une expérience, mais transposer celle qui nous est suggérée par la concrétisation. Dans un premier temps notre expérientiation a donc porté sur le contrôle de l'attention principale par rapport à ce qui pouvait s'imposer à elle de manière transitoire : se laisse-t-elle entraîner, comment s'opère le maintenir sur le thème principal, comment s'efface, disparaît, est lâchée, la stimulation passagère ? Mais bien sûr le fait qu'un nouvel élément du champ émerge, s'enlève sur l'arrière-fond permet de revenir sur la première partie de l'analyse : la dynamique du s'enlever d'un nouvel élément nous met au défi d'en retrouver la trace la plus originaire, dont nous savons qu'elle n'est accessible qu'*a posteriori*. Reste à savoir si nous avons des éléments de description sur le passage, l'apparition de l'éveil-du Je vis à vis de la nouvelle stimulation ? Ce qui m'apparaît maintenant en formulant ces questions après coup c'est qu'il aurait été nécessaire de faire ce travail d'étude du texte avant le séminaire de manière à se retrouver de plain-pied avec l'ensemble des questions possibles et pouvoir à la fois choisir l'expérientiation en connaissance de cause des possibles, mais aussi en repérant les questions qui se poseront de toutes manières. Je veux dire que quel que soit le point d'entrée toutes les questions se reposent à un moment ou à un autre pour autant que nous les ayons identifiées comme étant des questions à se poser. Une des fonctions de la lecture attentive des textes d'Husserl est de repérer à travers le cheminement de son analyse et l'expression des résultats partiels quelles sont les questions auxquelles il essaie de répondre et qu'il estime nécessaire d'aborder. Dans la mesure où ce travail est déjà fait, il serait important de s'en approprier les résultats pour pouvoir en vérifier le bien-fondé, et éventuellement se poser les questions qui n'ont pas encore été soulevées. Bien sûr, il n'est pas inintéressant de faire notre propre trace, mais en ce moment cela me fait penser à une recherche empirique qui n'aurait pas fait le tour des résultats déjà

précédemment établis ! Avant de revenir sur nos propres descriptions et ce qu'elles révèlent, finissons d'indiquer le contenu du § 17 jusqu'au bout.

Juste pour résumer tout ce qui précède : nous avons trois grandes questions de recherche correspondant aux trois étapes : avant l'éveil, l'éveil, le développement de l'éveil :

1/ Sommes nous capables de décrire l'interaction avant l'éveil ? Le faisons-nous dans les termes d'Husserl ? La description des éléments en interaction, de leur dynamique, l'évolution de l'interaction.

2/ Pouvons-nous décrire le passage à l'éveil du Je. Quel critère pour l'établir ? Est-ce une saisie ? Est-ce un contact ou autre ?

3/ Quelle est la dynamique de l'évolution de ce qui vient de s'enlever-sur ? Comment le Je le gère par rapport à l'ensemble de ce à quoi il porte attention dans toutes les modalités de la structure du champ et de la fonction élective de l'attention. Mais aussi comment se gère l'inhibition, le contrôle des directions principale et secondaire de l'attention ?

4. La fin du paragraphe : définitions l'être en éveil du Je, réceptivité du Je, concept normal d'expérience.

Ces trois derniers paragraphes posent des définitions. Ce qui chez Husserl est toujours intéressant à noter puisque chaque définition fixée devient opératoire pour la suite d'une manière très cohérente dans le style des mathématiciens.

4.1 Définition de l'être-en-éveil du Je.

« L'accomplissement de l'orientation-vers est ce que nous appelons *l'être-en-éveil du Je* ^{5.1} » ; et plus loin : « l'éveil consiste à diriger le regard sur quelque chose » ce qui est l'exacte définition de l'attention comme fonction élective.

4.2 Définition de la réceptivité du Je.

En tant que le Je accueille en soi ce qui lui est pré donné à travers les stimulations qui l'affectent, nous pouvons parler de réceptivité du Je (6.1). La question qui se pose dans cet échange de synonymes accueillir = réceptivité, est de savoir comment est établi le sens d'accueillir ?

L'activité du Je comprend tous les actes issus d'une manière spécifique du Je comme pôle (7.1) et par rapport à cette définition – dont je n'aperçois pas bien la valeur opérationnelle – la réceptivité est conçue non pas par opposition à l'activité, mais comme le degré inférieur de l'activité (inférieur par rapport à quelle propriété d'ailleurs ?). Ce qui conduit Husserl à passer du terme accueillir qu'il a utilisé jusqu'ici et qui est un peu ambigu (la fonction d'accueillir peut se concevoir dans un continuum d'activité, passivité) au terme plus activement connoté de consentir. Avec cette belle synthèse qui brouille les cartes : « Le Je consent à ce qui lui advient et l'accueille en soi. J'avoue que

pour ma part je ne me sens pas très éclairé. Peut-être cette ambiguïté est-elle constitutive de ce point de passage de l'amorce du s'orienter-vers ?

Dans le style inimitable d'Husserl, ce dernier nous fait la faveur de deux exemples qui sont plutôt me semble-t-il des illustrations des conséquences de ce qui vient d'être dit rattaché aux domaines de la perception externe et du souvenir.

« Ainsi distinguons-nous par exemple sous le terme de percevoir, d'un côté le simple avoir-conscience-de ... de cette façon un champ de perception complet se trouve placé devant nos yeux déjà dans la pure passivité (7.3/4) » et « d'un autre côté la perception active comme saisir active d'objets qui s'enlèvent dans le champ qui les déborde (7.5) ».

Extension à la mémoire : « de même nous pouvons avoir un champ de ressouvenir dans la pure passivité déjà », « mais là aussi le simple apparaître du souvenir n'est pas encore sa saisie active ... (7.6 et 7.7).

4.3 Définition du concept normal d'expérience

Cette définition fait échos à d'autres discussions introduites par Husserl à la fois dans l'introduction d'« Expérience et Jugement » et dans « Logique formelle et transcendantale » qui devait lui servir d'introduction. En ce sens le concept d'expérience est un grand enjeu puisque précisément il renvoie à la couche originaire et que son sens courant lui, renvoie à la première couche d'activité, celle ou l'orienter-vers, ou l'éveil du Je est déjà fait. Ce paragraphe a donc aussi pour but de différencier entre le sens courant et le sens technique d'expérience : « Manifestement, le concept normal d'expérience (perception, souvenir, etc.) vise l'expérience active qui se parachève ensuite en explication (7.8) ».

La réactivation expérientielle

Tâche retenue

A partir d'un travail de commentaire du § 17, nous avons choisi un cadre d'expérience. L'idée de base était d'écouter quelqu'un qui s'exprime, donc de fixer notre attention (de prendre pour thème) sur son discours, dans le fait de suivre ce qui est dit et de le comprendre et en même temps d'observer comment des éléments du champ (externe / interne cela n'a pas été délimité) auxquels nous ne prêtons pas attention, que nous ne « remarquons » pas, peuvent se détacher de l'arrière fond, voire s'imposer à nous, peut-être modifier le cours de l'orientation de notre attention, ou même modifier le thème et nous faire prendre un nouveau thème. L'expérience a été proposée une première fois dans la foulée de l'échange préparatoire à ce que voulions faire : « Vous qui m'écoutez, ... pouvez-vous en même temps

orienter votre attention vers ce qui traverse votre champ de conscience, ce qui s'enlève sur l'arrière-fond tout en continuant à suivre ce que je dis et même participer à la discussion ? »

Puis après un échange sur la manière de cadrer le protocole d'expérience nous décidons de refaire l'expérience "pour de bon".

Description de ma propre expérience

Je suis dans un cas un peu particulier parce que dans la première expérience, je ne faisais pas qu'écouter, mais je parlais en même temps que j'ai cherché à déplacer mon attention pour pouvoir contenir en même temps ce que je faisais et la conscience de ce qui traversait l'arrière fond et qui se détachait par moment de façon à la fois très nette et transitoire. Je reproduis mes notes ci-dessous, j'ai pris un exemple où pendant que je parle un bruit de mobylette m'est devenu apparent, le bruit a été progressif puisque l'engin arrive du bout de la rue qui est en sens unique et le début de la possibilité physique de l'entendre est assez loin puisque la rue est longue et que nous sommes loin du début. C'est un point important à considérer, puisque contrairement au champ visuel qui est déjà là en pleine actualité pour ce qui rentre dans mon champ visuel, le son est progressif, il va entrer dans l'arrière fond à la fois spatialement, physiquement, avec une intensité progressivement croissante, et intentionnellement. En fait c'est le cas de toutes les stimulations sensorielles transitoires qui physiquement s'éteignent : un visuel en mouvement (objet ou image sur un écran par exemple), un son, une musique, une odeur ou une saveur, une pression, un contact sur la peau ou le corps à travers les vêtements. Finalement le visuel statique est très particulier, dans le sens où il est le seul à être immobile et permanent.

Fac-similé de ma feuille de note, rédigée à la fin de l'expérience en même temps que tout le monde avait la consigne d'écrire, ce qui nous a prit à peu près une demi-heure. J'ai repris les mots exacts et la présentation spatiale y compris la numérotation. Au moment de l'écriture nous n'avions encore eu d'échange verbal entre nous sur le contenu de nos expériences personnelles.

- 1- quand je parle en faisant attention à ce que je dois dire (je l'élabore, je suis actif) alors il y a peu de choses qui me détournent.
- 2- Quand j'écoute, les focalisations annexes semblent s'imposer à partir d'une certaine force, intensité (pour le son), et dans le juste après-coup je mesure ce qui précède, comme si à

partir de maintenant j'entendais ce qu'il y avait avant, pour le visuel cela semble différent.

Si j'essaie de remonter encore plus en amont, j'ai l'impression que le son avant d'être son, est comme une forme-mouvement, qui se lève et vient vers moi, grise, comme une boule, et j'en associe la compréhension au sentiment intellectuel, au fait que je ne suis pas tourné dans le souvenir vers des formes sans contenu objectif précis.

Mais dès que je m'accorde sur ces signaux alors il est manifeste par exemple qu'il y a un précurseur non sonore du son - du moment où le son est saisi.

Au moment de la saisie, l'exemple que j'évoque et que je reproduis à chaque passage dans la rue, me montre qu'il y a une intention de ne pas garder qui est présente, de ne pas adhérer, de ne pas retenir, qui pourrait être autre, soit que j'y aurais de l'intérêt, soit que je manquerais de détermination.

L'aspect précurseur ne m'est pas apparu immédiatement, mais comme dans une présentification du moment de la saisie qui donne en même temps "à la volée", au passage, furtivement, une indication qui ne peut être qu'entraperçut, qui ne peut pas être fixé.

*. précurseur dans l'ombre de ce qui est saisi,
qualité de l'acte de saisir/acceuillir*

*parce que cela s'impose
mais de ne pas retenir,*

rythme de la fluctuation ? aspects qualitatifs de l'émergence suivant la saillance du stimulus.

Amplification et commentaire de ma description

En résumé, la lecture du § 17 nous a donné trois grandes questions de recherche correspondant aux trois étapes : avant l'éveil, l'éveil, le développement de l'éveil :

1/ Sommes nous capables de décrire l'interaction avant l'éveil ? Le faisons-nous dans les termes d'Husserl ? La description des éléments en interaction, de leur dynamique, l'évolution de l'interaction.

2/ Pouvons-nous décrire le passage à l'éveil du Je. Quel critère pour l'établir ? Est-ce une saisie ? Est-ce un contact ou autre ?

3/ Quelle est la dynamique de l'évolution de ce qui vient de s'enlever-sur ? Comment le Je le gère par rapport à l'ensemble de ce à quoi il porte attention dans toutes les modalités de la structure du champ et de la fonction élective de l'attention. Mais aussi comment se gère l'inhibition, le contrôle des directions principale et secondaire de l'attention ?

Je vais reprendre ma description en suivant le fil de ces questions. Ce qui va me conduire à amplifier mon écriture, dans la mesure où la

première rédaction ne cherche pas à répondre à des questions aussi structurées. Par contre, la reprise de mon expérience avec ces questions, me conduit à rendre explicite des informations présentes implicitement pour moi dans ce que j'avais écrit mais non développées. En particulier, dans la première paragraphie qui suit je décris maintenant ce qu'était l'anté-début de l'expérience, sa mise en place.

Eléments contextuels de mon expérience : l'initialisation de l'expérience, l'attention phénoménologique.

Dans l'exemple que j'ai choisi de présenter, je suis occupé à ce que je suis en train de formuler, et en même temps que je continuais à parler, je me suis mis en projet de porter attention à ce qui peut advenir dans l'entour, de ce qui peut apparaître de nouveau (des sons, des images, des sensations, des pensées, des émotions, des modifications énergétiques) qui ne rentre ni dans ce que j'ai décidé de prendre pour thème : c'est-à-dire la discussion de la méthode que nous allions suivre, ni dans ce qui lui est directement périphérique comme faire attention aux réactions non verbales des autres participants, repérer si quelqu'un veut prendre la parole etc.

Pour réaliser cette posture j'ai modifié mon rapport au monde. J'ai élargi mon ouverture attentionnelle, ma visée, en essayant de contenir/acceuillir d'autres informations que celles auxquelles je suis attaché pour accomplir ce que j'ai à faire. Je suis donc attentif à ce qui pourrait s'imposer à moi comme stimulation venant de l'extérieur et ce que cela me fait à l'intérieur. Pour moi, il ne s'agit pas d'un dédoublement, ou d'un retour sur moi, mais d'une amplification, d'un élargissement ; en métaphore spatiale, au lieu qu'il y ait seulement un faisceau très étroit centré seulement sur ce j'ai pris pour intérêt, ignorant et minimisant le reste, je fais un effort (cela ne va pas de soi, il y faut une détermination, et un soutien pour conserver cette nouvelle posture intérieure, en même temps ce concept d'effort n'implique pas un gros effort, une contrainte pénible, mais au contraire un effort léger qui ne demande pas trop de ressources, qui ne demande pas trop d'attention pour être maintenu, ce qui si c'était le cas interférerait et perturberait l'attention principale, il s'agit d'un effort qualitativement léger et pourtant très soutenu) et j'élargis à la possibilité de faire attention – **en plus** du reste – à l'arrivée de nouveaux

n plus du reste— à l'arrivée de nouveaux objets intentionnels dans le champ global. Pour faire l'expérience proposée, je suis donc conduit à modifier profondément mon rapport au monde et à moi-même. Les expériences de l'an dernier où à différentes reprises j'avais proposé **après coup** de prendre pour objet d'attention, ce qui s'était passé avant que l'on prenne la décision de faire attention sur le mode phénoménologique, nous ont montré que si nous n'avions pas de projet d'observation (c'est-à-dire de diriger notre attention sur tel ou tel objet, tel ou tel fragments ou moments) il était encore plus difficile de restituer quoi que ce soit. J'aurais envie d'appeler cette attention particulière une attention phénoménologique.

L'expérience : stimulation sonore graduelle : un bruit de mobylette.

Je fais l'expérience de l'apparition dans le champ d'un nouvel élément : un son de mobylette qui lorsque l'engin passe devant l'immeuble s'impose à moi par son intensité désagréable puis s'éloigne.

C'est un cas particulier dans le sens où la dynamique du son est progressive, le bruit s'amplifie au fur et à mesure que la mobylette se rapproche du n°38 en venant depuis le début de la rue. Il y a une confusion possible entre la dynamique de l'interaction réputée graduelle par Husserl et la dynamique propre de la stimulation qui est elle-même graduelle.

Si j'essaie de suivre le canevas de questions dégagé de la lecture du § 17, je peux dans cette expérience envisager successivement mes propres éléments de réponses à partir des bribes de ma description initiale :

1/ La dynamique de l'interaction dans le champ de pré donation

Je n'ai en réalité pas pu faire autrement que d'écrire ce point en un tout dernier⁴ temps, je

⁴ Inévitablement, j'ai terminé par ce commentaire, par ce qui est le plus délicat à décrire puisque il se situe en amont des trois autres points que je vais décrire ensuite, dans la partie « pré », pré réfléchie par définition, donc pré donnée dans le sens d'antérieur à tout acte intentionnel, antérieur selon Husserl à l'éveil du Je, à la possibilité de tourner son regard, qui présuppose l'objet intentionnel déjà constitué et accessible à la saisie explicative (explicite).

le réinsère en tête de mon analyse pour en faciliter la lecture.

La première question était d'ordre méthodologique : est-il possible d'accéder dans l'a posteriori, après que l'éveil du Je se soit opéré à ce qui en est le précurseur ? Husserl dans le passage 2.3 du § 17 répond par l'affirmative sans avoir besoin d'argumenter, tout en ayant besoin de d'affirmer que c'est possible. Qu'en est-il pour nous, pour moi ?

En fait dans les éléments de compte-rendu que j'ai noté tout de suite après, c'est le point qui m'a le plus intéressé et que j'ai essayé d'explorer assidûment. Il s'agit donc d'exercer une activité qui me permette après coup de saisir un temps qui est objectivement déterminable (depuis le moment où la mobylette a tourné le coin de la rue jusqu'au moment où j'ai vécu qu'elle s'imposait à moi), mais par rapport auquel dans une première phase de restitution je n'ai rien à dire. Autrement dit, comment est-ce que je m'y prends pour tenter de retourner en deçà du moment (si ponctuel) ou de la plage (si graduel) du passage à l'éveil ? Quand j'ai travaillé sur la détermination d'un tel passage dans mon expérience, j'ai remarqué qu'en fixant mon attention sur le moment qui est au-delà de l'éveil, quand le remarquer du son est déjà bien assuré, en le présentifiant de manière à ce qu'il se redonne à moi dans un remplissement intuitif vivant, alors m'apparaissait comme « accolé », comme dans l'ombre immédiate (que je situe mentalement dans une image comme étant à sa gauche dans un mimétisme avec la structure de l'espace réel), un son comme un bourdonnement léger, comme une présence sonore faible et non identifiée.

Ce qui m'a frappé c'est que je ne peux pas présentifier ce bourdonnement sans me redonner d'abord le moment plus saillant qui le précède, un peu comme si j'étais condamné à une progression réfléchissante à rebours. Progression que je vis comme fragile à maintenir dans la présentification.

Arrivé à ce point, je me suis demandé s'il était possible de reconduire le procédé : y aurait-il un précurseur du précurseur qui me serait accessible ? Et ma réponse a été spontanément : non. Dans le sens où il me semblait que j'étais à la limite de ce qui m'était accessible a posteriori. Un peu par défi, et un peu en me basant sur la connaissance théorique selon laquelle "le sujet ne peut pas savoir à quoi il peut accéder

dans le domaine du pré réfléchi tant qu'il ne l'a pas tenté", puisque le propre du pré-réfléchi est de ne pas apparaître à celui là même qui l'a vécu tant qu'il ne l'a pas conscientisé, et donc de n'apparaître dans un premier temps que comme un vide, une absence de contenu, une absence d'expérience. Et donc, par défi, je me suis demandé de rechercher s'il y avait un pré-curseur du pré-curseur qui pouvait m'apparaître ? Je me le suis demandé verbalement (dans une parole intérieure), choisissant de me traiter comme un autre, et me donnant en quelque sorte une consigne de travail pleinement formulée, puis attendant (mettant mon activité en suspens) pour découvrir ce qui se passait. Et je dois dire que cela a fonctionné : accroché dans l'ombre du bourdonnement, il m'a semblé fugitivement entr'apercevoir un murmure qui se détachait très faiblement du fond sonore des bruits de la rue. Mais là encore, il m'a semblé que cette impression ne se donnait qu'à la faveur d'un accrochage à l'ombre du bourdonnement. Avec simplement une attitude d'écoute intérieure encore plus attentive, plus soigneuse, comme si je pouvais dans le ressouvenir tendre l'oreille pour saisir un filet presque imperceptible de son.

Pouvais-je aller plus loin ? Sans y croire, j'ai tenté de renouveler la manœuvre que j'ai décrite précédemment, dans l'esprit de me dire : au moins j'aurais essayé ! Dans un premier temps, il m'a semblé qu'il n'y avait rien dans l'ombre-attachée-au-murmure-reliée-au-bourdonnement-attaché-au-son-de la mobylette. Puis je me suis demandé, un peu sur le principe des nouvelles questions que nous avons exploré dans le cadre du GREX lors des ateliers du mois d'août⁵, s'il y avait encore *autre chose* à décrire à cet endroit, quelque chose *qui sous-tendait*, ou quelque chose de *différent de ce à quoi je m'attendais* ou que je recherchais. Ce qui m'est alors apparu, c'est une impression non-auditive, c'est-à-dire que le pré-curseur, le plus antérieur m'apparaissait accroché au reste, comme une forme venant de ma droite, comme une forme-énergie de couleur grise, venant dans ma direction (forme parce que cela se donne à moi comme une image mentale visuelle, énergie parce que cette forme me « pousse », me touche, viens vers ma position). Ce qui m'apparaissait était donc un pré-curseur visuel-ressentit d'une stimulation

sonore avant qu'elle devienne subjectivement un son.

Donc, au point où j'en suis rendu de la description de l'interaction dans la pré donation, la première réponse qui vient est qu'il m'est effectivement possible de retrouver a posteriori des vécus prés réfléchis, non conscientisés au moment même où ils étaient vécus.

Du point de vue de l'analyse de l'interaction, sur le versant du champ perceptif, je retrouve pour ma part trois pré-curseurs par rapport au moment où je me suis orienté-vers le son en l'identifiant simultanément comme bruit de mobylette. Donc une gradualité de la pénétration dans le champ, de la dynamique du s'enlever-sur le fond, déterminé me semble-t-il essentiellement par la gradualité du stimulus lui-même puisqu'il est clairement croissant, et par ses implications fonctionnelles puisqu'il rentre dans mon activité par son côté gênant, dans le sens où les bruits extérieurs font concurrence à mon activité de parole et d'écoute.

Quelles sont les propriétés de ces trois pré-curseurs (les moments dépendants). Les deux premiers (bourdonnement, puis avant murmure) sont indubitablement 1/ de l'ordre du sonore, quoique atténué. Il me semble que rétrospectivement je peux déjà identifier le bourdonnement comme 2/ un bruit mécanique par opposition par exemple à un bruit musical (mais j'ai vaguement l'impression qu'il y a des éléments contextuels qui font que je pré-juge qu'il s'agit de ce genre de chose), ce bourdonnement se redonne à moi comme 3/constant, 4/ sans rythme, 5/ laminaire, et comme un son 6/ de basse, il me semble encore avoir déjà 7/ une direction ou une zone d'origine, cela vient dans mon oreille droite orientée vers ce qui peut venir de loin de la rue, y compris depuis le début (c'est la limite physique des sources de bruits ordinaires possibles). Pour le murmure qui le précède et qui lui est accolé dans mon expérience, l'identification est incertaine, ressemble à une basse à l'orgue, une vibration, mais la localisation est déjà présente. Ce qui est encore plus antérieur ne m'apparaît pas comme de l'ordre du sonore, cela a déjà une vexion, une direction, comme une propriété d'appuyer déjà sur moi, d'exercer déjà une affection.

En ce qui concerne ce qui est le plus lointain pré-curseur, il ne m'apparaît 1/ pas comme sonore, mais comme une 2/force ; avec 3/une

⁵ Cf le n° spécial d'Expliciter consacré au « Sentiment intellectuel », n°27, décembre 98.

vection, une trajectoire qui vient vers moi, et accompagné d'une 4/ image visuelle dont je peux décrire la forme de manière floue et la couleur.

Par contre dans ce que je retrouve je n'ai pas d'impression quant au fait que l'un conduise à l'autre et ainsi de suite jusqu'à l'identification et à la saisie. Je sais intellectuellement que ce sont des précurseurs, et j'ai vécu le fait de les découvrir comme étant accrochés ou accolés à ce qui se distinguait mieux, mais sans aucun sentiment de transition, ou de cause. Je ne suis même pas sûr que je puisse dire, à partir de la présentification de mon vécu, si j'identifie ces différents sons comme appartenant à une même source. Autrement dit, dans le langage husserlien je n'ai pas, même rétrospectivement de remplissage intuitif relatif à une synthèse de recouvrement de type identité du même. Dans mon ressouvenir, je ne peux même pas dire que j'ai l'intuition d'une temporalité régressive, ces étapes se redonnent à moi sans structure temporelle intuitive. Intuitivement ce sont une succession de présents ponctuels, sans coordination intuitive avec un avant et un après. Je sais que l'une est avant l'autre, c'est d'ailleurs induit par la manière dont je m'y suis pris pour y accéder (me traiter moi-même comme un autre en me donnant une consigne linguistiquement pleinement exprimée intérioriquement). Mais il n'y a aucune dynamique temporelle, aucune succession, aucune anticipation.

Husserl distingue dans cette interaction deux éléments, le champ et le Je. Dans ma description et mon retour réflexif/réfléchissant le pôle du Je ne m'apparaît jamais pour le moment comme donnant lieu à description ? Si je fais retour sur le commentaire du § 17, je me rends compte que c'est un point que je n'ai pas questionné, j'ai accepté le pôle du Je comme acquit, tout en discutant sur le fait de lui attribuer « une tendance à être attiré par les objets », alors qu'il suffit de décrire le sujet comme constitutivement ouvert. Cependant si je peux retrouver des précurseurs du moment où il y a eu orientation-vers, c'est bien que l'information correspondante a été traitée par mon corps, par mes organes sensoriels qui ont été affectés à un niveau supra liminaire, et un début d'activité catégorielle, sémantique. Le fait qu'un vécu soit encore pré réfléchi n'en fait pas un rien, le pré réfléchi est déjà affection minimale sinon je ne pourrais le retrouver ensuite, ou le créer par la prise de conscience

(le créer au plan de la représentation, alors qu'il existait déjà en acte). Si le Je est déjà impliqué à ce niveau, je ne vois pour ma part qu'il ne peut l'être que par la présence à la fois agissante et non consciente (sans conscience réfléchie) de filtres catégoriels, de filtres liés à sédimentation des vécus antérieurs (la sédimentation agissante n'a pas besoin qu'il y eut une prise de conscience de ces vécus pour être active).

Par exemple dans les arts martiaux à distance : sabre ou karaté par rapport au judo pour lequel le contact est assuré dès le début, on peut apprendre à se mettre en « pilotage automatique », de façon à laisser le corps répondre sans focaliser sur l'adversaire, et donc probablement le laisser traiter des informations bien avant qu'elles soient sémantiquement identifiées. C'est un exemple dans lequel le Je s'emploie à disparaître comme pôle agissant.

Finalement, tout ce que je peux décrire sur le versant du Je c'est qu'il est effectivement ouvert à une possible affection, effectivement ouvert de manière pré réfléchie. Mais est-ce que cela a du sens d'en parler en termes de Je ? Je ne sais plus très bien, par défaut de comprendre ce que Je signifie exactement pour Husserl ? Je ou pas, je n'aperçois pas sur le pôle du sujet une gradualité dans sa mobilisation entre les trois précurseurs. Alors qu'eux-mêmes ont une gradualité. Mais cette gradualité paraît plus une gradualité d'identification, un gradient de sémantité, plus qu'une gradualité d'intensité d'affection. Ce qui me fait dire cela est qu'à aucun moment l'un m'apparaît intuitivement comme précurseur, ou successeur, cause ou conséquence d'un autre. Chacun paraît comme un morceau de présent plus ou moins riche en moments dépendants. Un peu comme si vu du point de vue micro-génétique chacun de ces états qui se distinguent pour moi pouvait conduire à n'importe quoi d'autre sans surprise, ni déception tant que l'identification sémantique « son de mobylette » n'avait pas été établi.

2/ Passage à l'éveil de la présence du son : le moment où j'ai identifié le son de la mobylette est le moment où le son a commencé à pénétrer dans mon champ auditif d'une manière sail-lante, mais il ne m'apparaît pas à posteriori comme un passage net, comme ayant la structure binaire d'un avant / après, plutôt comme une plage de gradation dont l'arrière s'affadi de manière indistincte, comme une plage de

transition dont je ne verrais pas le début, ou qui dont la trace se perdrait dans les flots. Dans mon expérience, le début de la présence de ce son apparaît comme une zone, comme un étant déjà là sans pouvoir repérer un début qui serait comme une coupure nette.

J'ai l'impression que cela a dû se passer à la hauteur du n° 30, ou peut être 100 m avant d'arriver sous les fenêtres, impression dans le ressouvenir d'un ronronnement dont j'anticipe le développement avec sa qualité de désagrément futur.

Il me vient à la relecture de ce texte un élément de comparaison dans le domaine visuel où à la différence de l'exemple sonore qui a lui même la qualité d'être progressif dans son intensité, ce qui s'est enlevé était déjà là devant mes yeux depuis le début. Un peu comme ces dessins de magazine où il faut chercher le chasseur dans l'arbre, et dont l'exploration avec les yeux a pour but de détacher une bonne forme qui a été soigneusement camouflée. Une jour au bord d'une rivière, je faisais la sieste allongé dans l'herbe, adossé à un talus confortable, les yeux fixés sur la rivière et les oreilles vaguement à l'écoute du murmure de l'eau. Devant mes yeux, un enchevêtrement de branches cassées, retenus par une souche et de jeunes troncs, le tout sans forme, comme on peut le voir quand une crue a entraîné des branches qui se sont accrochées aux souches sur les berges. J'étais là depuis au moins une heure, mes yeux avaient balayés maintes et maintes fois l'enchevêtrement qui était devant moi à 1mètres cinquante, quand subitement dans ce filet de branches un visage m'est apparu, ou plus prosaïquement un morceau de grosse branche, avec de petites branches qui en sortaient m'est apparu comme un masque avec des yeux, une bouche, un front, un nez, bref un visage complet très expressif. Il me semble que, dans ce cas, le passage a été tranché, un moment il n'y avait là qu'un fouillis, le moment d'après il y avait un visage puissamment expressif qui tirait à lui toute l'attention et faisait disparaître le reste. Pourtant mes yeux étaient passés bien des fois sur ce point. Ce qui me revient de manière rétrospective c'est que j'y avais identifié une densité, un élément plus sombre que le reste, arrêtant plus la lumière était là, mais sans plus.

Il me semble qu'à la lumière du début de comparaison que j'esquisse, le caractère de passage de l'éveil du je ne dois pas être de manière essentielle un seuil brutal, binaire, mais sa pro-

priété d'être une transition doit entrer en interaction avec les propriétés hylétiques des différents stimulations sensorielles. Il me semble aussi que du second exemple, on peut se demander si le fait d'avoir une attention vacante, flottante, en tous les cas non focalisée, sans projet particulier ne crée pas une condition pour que s'enlève de l'arrière fond des objets intentionnels surprenant, imprévus, autrement inaccessible par l'occupation projetée de l'attention. On est très proche du sens de l'attention développée par les psychothérapeutes et bien signalée par le psychanalyste T. Reik dans (Reik 1976) « Ecouter avec la troisième oreille ». Dans cette même veine la technique du « focusing » élaborée par le phénoménologue psychothérapeute américain Gendlin (Gendlin 1984 (1978)) offre la possibilité de créer délibérément cet espace de disponibilité pour laisser apparaître la réponse à une question sous la forme « d'un sens corporel » immanent que l'on laisse advenir.

3/ Le développement du juste après l'éveil à la nouvelle stimulation : à partir de ce moment de passage, j'ai saisi le son de manière secondaire, je ne sais pas faire la différence entre un co-remarquer et un remarquer secondaire, mais ce qui est évident c'est qu'il y a une chose en plus dans mon champ d'attention global qui interfère le cours de l'attention principale de ce que je prends pour thème sans l'interrompre.

Je repère cela, d'une part, au fait que j'ai pensé quelque chose de désagréable vis-à-vis des mobylettes et de leur vacarme en général (comme une pensée d'arrière-plan non développée, mi sentiment de désagrément et de rejet, mi formulation en langage interne non développé) ; d'autre part, au fait que j'ai fait un effort pour ne pas me tourner plus vers ce son et rester en relation avec ce que je disais, mon effort me permettait de l'éliminer ou de le repousser de ce sur quoi je portais mon attention de façon prioritaire (comme je parlais j'avais une priorité forte qui me soutenait dans la continuation de ma direction d'attention principale, mais si j'avais été dans une situation plus passive comme un moment de simple écoute de ce que dit l'autre peut-être que cette négociation de priorité d'attention ne se serait pas passé de la même manière, ni avec la même conclusion).

4/ La gestion de la suite : après l'éveil au son.

L'impression rétrospective issue de la präsenti-fication de ce moment est que je n'ai tenu ce son que pendant le temps où il était intense et gênant, puis que son effacement a été très rapide, je ne peux pas retrouver l'impression de sa disparition ou d'un lâcher prise, il a disparu sans ma participation active à son effacement. Cela paraît cohérent dans la mesure où si je m'étais mis en projet de l'effacer ou de ne surtout pas y prêter attention de façon certaine, j'aurais obtenu l'effet paradoxal inverse, et j'y penserais encore maintenant (ciel ! c'est pourtant bien ce que je suis en train de faire !). En revanche, l'attention portée à noter intérieurement cette expérience, l'appréciation et l'intérêt que je lui ai trouvé comme exemplification instantanée de ce que nous avons le projet de faire m'a incité à recommencer l'expérience sur d'autres sons. Ce point est important, parce que j'ai l'impression que si je n'avais pas été en projet de porter attention à cette expérience de superposition de courants d'attention, j'aurais laissé passer –comme je m'en suis rendu compte après coup– beaucoup d'autres stimulations qui n'étaient plus dans le projet de faire l'expérience de les accueillir. Il y a peut-être un biais dans toute la phénomé-nologie que nous essayons de faire : nos obser-vations et descriptions ne se font que dans le projet de les accomplir, quand nous n'avons pas ces projets en fait beaucoup moins de choses rentrent dans notre champ d'attention, comment savoir si c'est les mêmes choses ayant les mêmes propriétés quand nous faisons attention (phénoménologiquement attention) ?

J'écris que j'ai tenu le son pendant le temps où il était le plus intense, mais je ne suis pas sûr que cela soit juste de le décrire ainsi ? Quelle était la part où le son me tenait dans le sens où il s'imposait à moi par son intensité gênante, interférant avec le fait de parler sans avoir besoin de hausser la voix, et quelle était la part où du fait du projet d'attention phénomé-nologique j'y ai porté une attention tenue, pour pouvoir suivre de manière non moins tenue ce qui se passait en moi. Puisque l'attention à la manière dont je prête attention à ce son s'accompagne d'une attention à mon monde intérieur.

Pour conclure provisoirement ...

Il serait temps de réécrire ma description. Il me semble que j'ai fait un voyage assez considéra-ble depuis la notation synthétique saisie juste après l'expérience et les informations qui sont progressivement apparues au fil de l'essai de répondre aux questions suggérées par l'analyse d'Husserl. Je laisse ce travail en l'état pour pouvoir le partager lors du séminaire de recherche du mois de mars. Les développements que je n'ai pas le temps de fixer seront alors présentés oralement.

Bibliographie

- Courtine, J.-F. (1996). *Phénoménologie & logique*. Paris, Presses de l'école Normale Supérieure.
- Gendlin, E. T. (1984 (1978)). *Focusing au centre de soi*. Québec, Le Jour éditeur.
- Husserl, E. (1950 (1913)). *Idées directrices pour une phénoménologie*. Paris, Gallimard.
- Husserl, E. (199,1970). *Expérience et jugement*. Paris, P.U.F.
- Husserl, E. (1995 1908). *Sur la théorie de la signi-fication*. Paris, VRIN.
- Husserl, E. (1998, 1966). *De la synthèse passive*. Grenoble, Jérôme Millon.
- Reik, T. (1976). *Ecouter avec la troisième oreille*. Paris, Epi.
- Vermersch, P. (1998). "Husserl et l'attention." *Expliciter*(24): 7-24.
- Nécessité,

Explicititer

Numéro 33

Janvier 2000

*Husserl et l'attention*¹

3/ les différentes fonctions de l'attention,

Pierre Vermersch

CNRS, GREX

1- Introduction : l'intérêt pour le thème de l'attention

Ce texte vise à clore le cycle de lectures portant sur les écrits d'Husserl se rapportant à l'attention. Logiquement il aurait dû être le premier, car il s'appuie sur le texte le plus ancien qui développe une analyse de l'attention et présente la conception de base de l'attention. Même s'il est de fait précédé de quelques annotations relatives aux effets dus aux changements de visée dans la « Philosophie de l'arithmétique » 1891 (Husserl 1972). Pourquoi s'intéresser à l'attention, et encore plus aux conceptions de l'attention chez Husserl ? Les innombrables travaux contemporains sur l'attention en psychologie expérimentale, (Camus 1996), (Pashler 1998), (Pashler 1998), en neuro sciences (Bloch 1966), (Coquery 1994), (Parasuraman 1998), ne rendent-ils pas obsolètes les travaux non empiriques (qui ne sont pas basés sur un recueil de données factuelles) du début du siècle ?

1.1 Délimitation de mon intérêt pour la phénoménologie d'Husserl : la psycho phénoménologie.

Je rappelle –par précaution– que je ne m'intéresse pas à la phénoménologie, pour l'histoire de la philosophie, ni même comme intérêt philosophique, et surtout pas telle qu'Husserl la positionne épistémologiquement comme « science descriptive eidétique » sans aucun contact avec les sciences naturelles.

Mon interprétation, est que sa position doctrinale, est en même temps tactique. Son enjeu est d'être totalement à l'abri de toute accusation de psychologisme, pour cela il a choisi une position extrémiste, visant à le distinguer soigneusement de la psychologie pour qu'il n'y ait aucun amalgame entre psychologie et psychologisme et pour cela il s'est créé une position originale, quasiment intenable car extrême, pour laquelle la réduction transcendantale² a alors pour fonction de la couper totalement de toute référence empirique³ et de définir son propre terrain à l'écart et indépendamment des sciences formelles comme les mathématiques et des sciences empiriques. Ce n'est qu'une facette des effets de la réduction transcendantale, puisque le mur de feu qu'elle institue vis-à-vis de toute empirie se contourne par la nécessité de revenir vers le monde, puisque même les analyses relevant de la phénoménologie la plus pure (sous réduction transcendantale absolue) parlent du monde, des essences de ce monde, appartiennent à ce monde.

En revanche, et contre la volonté expresse de Husserl, je m'inspire de la démarche pragmatique de la phénoménologie pour travailler sur les vécus réels. J'utilise et développe sa manière de décrire les vécus, d'en faire apparaître les invariants, les différences essentielles, cela dans la perspective d'une science empirique particulière qui est celle de la psycho phénoménologie, ou psychologie de la subjectivité. A ce titre, je me situe au sein de la psychologie ou des sciences cognitives dans une sous-discipline qui vise à recueillir, analyser, valider des données issues du point de vue en première personne (donc, soit des données strictement issues de ma propre expérience, puisque en tant que tel il n'y a que moi qui puisse être en première personne, tout ce qui se passe pour les autres étant en seconde personne pour moi, soit cependant des données venant de personnes participant en tant que co-chercheurs à l'élaboration des invariants, position intermédiaire entre la première personne au sens strict et la seconde personne⁴), et des données en seconde personne produites par le témoignage, l'expression du vécu, d'autres personnes que moi. Dans le cas des données en première personne, j'ai la possibilité de comparer mon vécu, le souvenir de mon vécu, à la verbalisation que j'en fais pour déterminer si ce que j'exprime est fidèle à mon expérience, dans le cas des données en seconde personne, je n'ai pas le même accès direct (direct ne veut pas dire immédiat ou facile ou encore simple!)

1.2 La psycho phénoménologie est basée sur ce qui est accessible à la conscience réfléchie: le conscientisable

Dans une discipline qui se base sur des données en première et seconde personne et qui donc met au centre de ses préoccupations la **connaissance** de l'expérience vécue, ce qui est privilégié c'est précisément ce qui ne peut être documenté que par la description fournie par celui qui vit l'expérience. Cela n'épuise pas ce qui peut être dit de cette expérience, ni le fait de recueillir des observables comportementaux, des traces soit comportementales, soit issues d'enregistreurs permettant d'avoir accès à des indicateurs physiologiques et neurophysiologiques permettent de décrire d'autres propriétés sub personnelles. Mais le sens qu'elles ont pour le sujet, ou ce à quoi elles correspondent dans le vécu, exigent que soit connu le point de vue du sujet pour qu'on puisse établir une correspondance entre ces deux ensembles de données, condition pour développer une science complète d'un objet à double face, à la fois public et privé. Cet entrecroisement nécessaire a été souvent implicitement évacué par le fait que le sens pour le sujet est introduit involontairement par la projection de son vécu par le chercheur sur le résultat de ses données en troisième personne cf. (Dumas 1924) et (Guillaume 1942; Guillaume 1948).

On voit que l'élaboration d'une psycho phénoménologie est tout entière subordonnée à la capacité

qu'à un sujet de prendre conscience des éléments qui composent son vécu, d'où la question cruciale de la détermination des limites du conscientisable. Ce qui n'est pas conscientisé (qui n'a pas fait l'objet d'une conscience réfléchie) peut-il l'être? A quelles conditions? Jusqu'à quelle granularité de segmentations? Ce qui n'est pas spontanément conscientisé quand on se retourne vers son propre vécu, ou que l'on sollicite un autre que soi pour le faire, peut-il le devenir alors qu'il se donne comme non-présent dans un premier temps? Y a-t-il des pratiques qui déplacent la limite initiale? Des médiations inter-subjectives qui permettent de dépasser ces premières limitations? Des formations qui rendent le sujet expert dans la conscientisation de son propre vécu? On a un lien puissant entre psycho phénoménologie et conscience.

1.3 La psycho phénoménologie est épistémologiquement construite sur une autoréférence: dialectique instrument de connaissance/objet de connaissance.

En fait il faudrait même dire que ce lien (entre conscience et psycho phénoménologie) est constitutif de la discipline, la conséquence fondamentale est la nécessaire autoréférence de cette discipline à ses propres résultats, dans la mesure où chacun de ses objets d'étude est en même temps l'outil permettant de l'étudier.

1/ Ainsi, déjà à la base, la conscience telle qu'elle est accessible dans le vécu (objet d'étude), ne l'est que pour autant que j'en prenne conscience (instrument pour viser l'objet d'étude). Mais pour cela je dois tourner mon attention dans la bonne direction. 2/ Pour comprendre ce que c'est que de tourner son attention vers la conscience, je dois faire l'expérience de tourner mon attention et faire attention à la manière dont je m'y prends pour faire attention (relisez doucement). De nouveau, il y a auto référence: l'attention est à la fois l'instrument et l'objet suivant le point de vue où l'on se place. L'attention, comme instrument ne me demande rien d'autre qu'un savoir-faire pré réfléchi. Si l'éducation a pu m'aider à exercer, à développer mon attention sélective ou à la soutenir, la mettre en œuvre ne me demande pas de connaissances réfléchies (je n'ai pas besoin de connaître les propriétés de l'attention pour qu'elle soit mise en œuvre), en revanche, le perfectionnement de l'instrument, sa meilleure adéquation, la compréhension de ses fonctionnalités passent par le fait de faire spécialement attention à la visée attentive. 3/ Cependant pour pouvoir étudier ces vécus il faut que je les présentifie, que je les rende à nouveau présent à ma conscience, alors qu'ils ne sont plus présents tels qu'ils l'étaient par le simple fait d'être vécu, il faut les évoquer, les rendre accessibles d'une manière intuitive, authentique,⁵ dans une véritable évocation qui leur redonne leur poids de vécu. Pour cela, il me faut

donc mieux comprendre comment la présentification évocative est possible, quels sont ses paramètres, ses difficultés, ses différentes manifestations chez les différentes personnes. Et pour ce faire, je dois présentifier des moments où je présentifie, retrouvant ainsi la rétro référence fondamentale: pour étudier comme objet de recherche l'évocation qui présentifie un vécu passé, je dois évoquer un vécu passé (instrument) et le décrire. On pourrait reprendre la mise en évidence de l'auto référence à propos de chaque moment méthodologique: suspension, mise en mots et saisie descriptive, jugement sur la qualité de l'authenticité ou l'adéquation entre le ressouvenir de mon vécu passé et les mots que j'emploie pour les décrire etc. ...

Cependant tous ces points ont une importance inégale, l'évocation par exemple n'est qu'une condition à remplir pour que le vécu soit accessible de manière authentique à la saisie attentive qui en permet la description. Il me semble que l'outil cognitif central de la démarche de la psychologie de la subjectivité est la manière dont l'attention se tourne vers un point, puis vers un autre, car la saisie réflexive ou réfléchissante n'est rien sans l'activité exploratoire de ce qui est donné suivant la multiplicité des données intriquées, stratifiées, à accès conditionnel⁶. Pas plus que l'objet ne se donne en détail au dessinateur dans une seule perception, le vécu ne se donne à la perception immanente dans une seule saisie. Cette saisie doit être paradoxalement guidée par une ouverture au possible, par une qualité d'accueil qui autorise l'avènement de la réduction au sens de la conversion réflexive. En même temps, la sédimentation des activités de recherche sur sa propre expérience est présente, s'est capitalisée, elle guide par le savoir de la multiplicité des directions de visées suivant les thèmes de description, les différentes parties, les différents moments dépendants que l'on sait cerner. Saisir l'attention, mieux en comprendre les propriétés du point de vue du vécu comme de manière complémentaire du point de vue de l'objectivation est une direction de recherche prioritaire pour le développement de la psycho phénoménologie.

1.4 Du point de vue des domaines d'application.

J'aborde ce point un peu en détail du fait de l'actualité de mon travail de recherche, même si cela mobilise plus d'informations que celles issues directement de la phénoménologie. L'excuse et le lien, est que de travailler sur l'attention de manière expérientielle depuis deux ans, en approfondissant la lecture des textes husserliens rend tout simplement ouvert et sensible à la présence des gestes attentionnels dans l'analyse de l'activité de travail (ce pourrait être aussi bien une activité d'apprentissage, de formation, d'analyse de pratique, d'entraînement etc.).

Dans les recherches ergonomiques auxquelles je collabore dans le domaine de la conduite en salle de commande de grosses installations industrielles, le focus des analyses a porté d'abord, à juste titre, sur le repérage des écarts à la conduite prescrite, et toujours de façon légitime, sur une référence dominante au process technique pour comprendre le sens de ce qui se passait, ses conséquences en cas d'accident ou d'incident. Il me semble que l'introduction du thème de l'attention peut faire apparaître d'autres faits, d'autres significations pertinentes pour l'intelligibilité de l'activité de conduite.

En fait nous nous retrouvons ici dans le grand mouvement intellectuel de dissociation de la structure par rapport au contenu. Mouvement que l'on retrouve de diverses manières aussi bien dans la théorie opératoire de l'intelligence de Piaget, dans tout le mouvement structuraliste, dans les dissociations opérées par la PNL.

Par exemple, pouvoir analyser l'activité d'un sujet non pas en se rapportant au contenu de ce qu'il fait : corriger son orthographe, mais en le rapportant aux traductions sensorielles qu'il en fait : par exemple visualiser le signifiant ou le référent, écrire le mot pour en reconnaître la forme, se répéter le mot intérieurement. En connaissant la modalité sensorielle dans laquelle se déroule son activité (mais pas seulement, ce n'est pas la même efficacité de visualiser le signifiant ou le référent non linguistique, le second me sera de peu d'aide pour l'orthographe) j'ai déjà une idée sur les propriétés fonctionnelles de l'action en cours.

Le thème de l'attention permet de faire une lecture en structure encore plus dépouillée, puisqu'il ne s'agit même plus de se rapporter à l'inscription sensorielle, mais aux mouvements de la conscience, à ce qu'elle vise, qu'elle remarque plus ou moins. Le point central de l'intérêt du thème de l'attention est de ne pas faire partir dans des généralités, mais au contraire d'introduire une nouvelle fragmentation du cours d'action qui reste opérationnelle. C'est à la fois 1/un découpage en structure très précis et incarné et 2/ très généralisable, au sens précisément d'adaptable à tout moment de l'action, à toute tâche, et simultanément cela ne fait pas perdre la relation au détail de l'action, cela ne nous projette pas dans une abstraction généralisante dont on ne saurait plus ce à quoi elle réfère dans l'action elle-même!

Cette prise en compte de l'attention, ou du découpage de l'action par les mouvements ou les variations de l'attention nécessite de distinguer des types d'attention, et d'évaluer les exigences cognitives qu'elles impliquent.

Par exemple, toute lecture d'information imprévue (valeur numérique d'un enregistreur, n° de téléphone à lire sur une liste, prise de connaissance de l'instruction suivante, recherche d'un feuillet dans un classeur à partir de l'index) demande de s'arrêter un minimum de temps et de focaliser son attention sur un point spatialement délimité, puisque cela né-

cessite visuellement une saisie fovéale pour la lire, il en est de même pour effectuer un mouvement fin, précis. Dans les deux cas, on mobilise pendant un laps de temps une **focalisation de l'attention**. Ce type **d'attention focalisée**, implique un rétrécissement du champ de conscience à ce qui est spécifiquement traité à ce moment. Quelle que soit l'importance objective de ce qui est traité, le prix à payer cognitivement est le rétrécissement momentané du champ de conscience à un point de lecture, à un champ spatial très étroit. Et corrélativement, l'inhibition, l'occultation des autres informations pourtant co-présentes. La focalisation de l'attention semble en effet entraîner une limitation générale au traitement précis d'une seule information en même temps. C'est un temps provisoire de silence cognitif par rapport aux autres préoccupations en cours, par rapport à des buts co-occurents simultanés. Il est possible au mieux, de passer rapidement d'une focalisation à l'autre, mais pas de les traiter simultanément de façon précise.

En contrepoint à cette saisie fovéale, sur le modèle de la perception visuelle, il y a une saisie plus mobile, qui est le propre des opérations d'identification ou de détection, par exemple la simple reconnaissance de la présence / absence d'une information attendue, ou la reconnaissance d'une valeur reconnaissable par un indice ou un symbole, ne demandant pas de lecture fovéale. Ce type de prise d'information peut s'accompagner d'une mobilité spatiale comme dans l'activité du garçon de café.

Le champ de distinctions pertinentes pour qualifier l'attention est complexe et ce qui suit n'est encore qu'indicatif. Si l'on prend le critère temporel, l'attention peut être dite soutenue quand elle doit s'appliquer de manière continue à une même tâche, mais même soutenue elle peut être sélective suivant plusieurs modes : la visée fovéale que nous venons de voir, ou l'autre cas de la saisie périphérique simplement identifiante, mais l'attention peut encore être soutenue à vide comme la célèbre attention flottante du psychothérapeute, qui reste intensément présent à ce qui se passe sans viser une information en particulier, plus appliqué à une activité attentive d'accueil que de saisie. On peut choisir un critère spatial, et distinguer entre une attention mobile qui doit couvrir de nombreux lieux distincts d'où l'information peut provenir, comme le garçon de café, et une attention ciblée sur une seule localisation comme un écran radar. La distinction entre attention focalisée et attention non focalisée fait plutôt jouer le critère du type d'activités intellectuelles : l'attention sera nécessairement focalisée pour toute activité fovéale, précise, devant discriminer une information nouvelle dans un fond bruyant. Enfin, il me semble que l'attention focalisée est essentiellement une attention voulue, décidée (en fait la décision ne porte pas sur l'attention, mais sur le but de l'action à accomplir, et ce n'est que par voie de conséquence que pour accomplir cette action la seule manière de

le faire est de focaliser son attention), à la différence d'une attention captive, kidnappée par une saillance ou par un spectacle qui nous absorbe.

Si l'on suit une activité de conduite par le contenu technique de ce qui s'opère, on va naturellement segmenter les activités en suivant les cohérences techniques qui sont extrinsèques à l'activité. C'est-à-dire que par exemple, tout ce qui appartient au même thème technique va être considéré comme relevant d'une même opération. On risque alors d'objectiver comme continuités thématiques, là où il y a des discontinuités, voire des ruptures cognitives. Par exemple, une instruction demande de déterminer si une valeur est au-dessus ou au-dessous d'une valeur donnée. On pourrait décrire cela comme: lecture de l'instruction, documentation de la réponse, choix de la sortie. On a trois micro-opérations, mais elles se rapportent à la même chose, et elles semblent bien constituer légitimement une même opération. On peut aussi la regarder différemment, à la lumière des exigences attentionnelles : d'abord il y a une focalisation attentionnelle pour lire l'instruction, il faut la lire, la saisir fovéalement et la parcourir ; puis il faut documenter la réponse, ce qui signifie qu'il faut quitter des yeux la feuille, rompre cette focalisation, il faut alors marcher, il faut aller à travers une grande pièce vers le lieu où l'information est affichée, cela en sachant où l'on doit aller (mais ça cela fait partie de la compétence exercée journalièrement par les opérateurs), mais en gardant le doigt sur le point dans la page où l'on est en train de lire, au risque -si le doigt glissait- de ne plus savoir où il en est ; puis opérer une nouvelle focalisation attentionnelle, d'abord éventuellement pour choisir dans tout le panneau d'instrument quel est l'indicateur ou l'enregistreur qu'il faut lire, puis se focaliser plus étroitement pour lire la valeur affichée, quitter cette focalisation en conservant l'information en mémoire de travail pour pouvoir l'intégrer à la lecture de l'instruction ; refocaliser l'attention sur la lecture de l'instruction en lisant les sorties proposées du test.

Peut-être aurez-vous l'impression que cette analyse exagère les difficultés, que tout cela est bien simple, que cette **lecture-partition** (type de lecture qui doit déclencher une action adéquate à ce qui est lu comme une partition pour le pianiste, ou une recette pour le cuisinier) n'est pas très difficile. Cependant rappelez-vous que cela se situe en situation accidentelle (simulée, cependant), avec des effets attendus potentiellement graves, et qu'en même temps, il faut assurer la continuité de la conduite, alors qu'elle est sans cesse morcelée par les micro-tâches exigées. Rajoutez à cela, le téléphone qui sonne, des questions posées par d'autres agents, ou même des ordres, ou des demandes de discussion de conclusions, *le tableau des exigences attentionnelles s'alourdit de minutes en minutes*.

Ce n'est pas que les agents ne soient pas capables de l'assurer, mais là où l'on peut repérer un cumul d'exigences attentionnelles, des conflits de focalisa-

tions, des interruptions de saisies focales, on peut aussi repérer de nombreuses zones de fragilisation de la continuité de l'action (un point de comparaison possible, avec la différence qu'il n'y rentre pas en jeu une compétence professionnelle, ce sont les effets induits par le fait de répondre au téléphone tout en conduisant une voiture, ce n'est pas impossible, mais cela sature vite les ressources attentionnelles qui doivent alors gérer « la pénurie » ; dans le domaine strictement professionnel il semble que la comparaison avec certaines phases de pilotage aérien reproduit tout à fait ce genre de saturation, par la multiplicité des enchaînements et ruptures des focalisations attentives et d'accroissement des « ouverts »⁷).

A partir du moment où l'on introduit, la distinction entre attention focalisée et attention non focalisée, ou bien l'identification des ruptures de focalisation de l'attention imposées par la structure de l'activité de conduite (comme le passage d'une consigne à une autre avec obligation de revenir exactement à la première à l'endroit qui avait été quitté, ou bien l'interruption provoquée par un ordre, une demande d'information ou tout simplement une communication téléphonique dont l'amorce avait été initiée quelques minutes auparavant) on se met à segmenter l'analyse de la conduite suivant d'autres filtres. On trouve incidemment un moyen simple de se décentrer de la centration spontanée sur la technique en changeant de but, (je rappelle, le texte du n° 23 «Esquisse de la formalisation d'une pratique d'analyse de la conduite d'un processus industriel complexe», dans lequel je soulignais qu'un des moyens classiques d'opérer une réduction –d'arrêter de voir la réalité de la manière spontanée habituelle– est de se donner un but dont la visée oblige d'interrompre, pour l'atteindre, les habitus).

Par exemple, nous avons, avec Jacques Theureau, commencé à décortiquer des protocoles avec ces nouveaux filtres de lecture et il s'est avéré que ces ruptures de focalisation attentionnelle coïncidaient avec des erreurs de lectures, des sauts intempestifs d'instructions dans la consigne, des confusions entre des lignes qui se ressemblaient etc.

La seule prise en compte des directions d'attention, de leur continuité, de leurs ruptures, des points de rattachement permet ainsi de faire surgir des faits qui avaient généralement déjà été aperçus mais dont la cause semblaient incompréhensibles ou relever du simple hasard sans structure récurrente. On se rend compte, dès ces premiers essais d'analyse fondée sur la structure attentionnelle que l'on peut suivre utilement dans ces situations une **ergonomie de l'attention**, qui met en valeur les effets des types d'exigences attentionnelles, des charges attentionnelles induites par des interruptions de focalisation.

Dans le domaine de l'ergonomie et de l'étude en général des activités de travail, je crois que le modèle des modes de l'attention et de la structure du champ attentionnel développé voilà un siècle par Husserl peut inspirer de nouvelles observations et

renouveler l'analyse des protocoles recueillis. En effet, chaque agent, a en même temps des aspects de son travail qu'il prend pour thème, vers lesquels se tourne son intérêt et dans le même temps de nombreuses informations qu'il remarque, qu'il remarque de façon secondaire, ou simultanément qu'il co-remarque, ou que sont présentes dans son horizon interne et externe en arrière plan. Comment cette structure feuilletée peut être questionnée, comment s'opèrent les glissements d'un mode du remarquer à un autre, comment et sous quelle forme est conservée une vision d'ensemble ?

Relances et guidage des directions d'attention

A côté de ce domaine d'application de l'ergonomie de la conduite d'installation industrielle que l'actualité de mon travail de recherche me conduit à valoriser, l'attention au thème de l'attention m'a conduit, nous a conduit (les participants au GREX), à porter un nouveau regard sur la formulation des relances et de manière plus générale sur ce que nous faisons à l'autre du point de vue de la modification de ses directions d'attention dans l'interaction propre à la situation de médiation, que ce soit dans un entretien proprement dit ou dans le contexte d'une aide à l'explicitation plus ponctuelle.

Nous nous sommes rendus compte aussi à quel point le thème de l'attention modifiait le style de nos relances dans l'entretien d'explicitation, passant de questions sensoriellement fondées, privilégiant tel ou tel accès sensoriels, à des questions indépendantes de la modalité sensorielle mobilisée, des questions qui portent non pas sur ce qui est vu, senti, entendu mais des questions visant le niveau d'unification supérieure sûr «A quoi est-ce que vous êtes attentif à ce moment-là ?» ne préjugant pas du mode d'accès. Ou bien : « A quoi d'autres encore êtes-vous attentif ? Là encore, ce qui est remarquable et que j'avoue ne découvrir qu'après coup, est le fait que l'élargissement des questions ne s'accompagne pas d'une perte de précision de la visée, mais presque le contraire. Tourner l'attention de la personne vers ce à quoi elle fait attention, **la conduit à faire attention précisément à ce qu'elle faisait**, quel qu'en soit le contenu, quelles qu'en soient les modalités. Il y a un effet d'accroissement de la focalisation et de diminution de toutes les interférences qui sont apportées par un excès de précision dans la question. Là, la question devient structurellement précise et non précise en contenu et son effet est remarquable.

Nous avons aussi commencé à conceptualiser et à travailler expérimentalement sur l'effet des relances comme des modifications des directions d'attention chez celui à qui nous nous adressons, comme des modifications de ce qui est amené plus en lumière qui était présent mais pas encore pleinement remarquées ou même pris pour thème.

2- Le texte d'Husserl et son interprétation

Ce langage, que j'ai maintenant tendance à utiliser, provient d'un texte qui n'a été traduit que très récemment en français puisqu'il date de 1995 (Husserl 1995 1908). L'origine de ce texte se situe dans des leçons faites en 1907-1908, il s'agit donc à l'origine d'un texte manuscrit pour préparer un cours et non de la rédaction d'un ouvrage en tant que tel.

Le thème de l'attention apparaît dans le cadre des «Leçons sur la signification» et dès le début, l'attention est présente comme instrument pour pouvoir penser la différence entre l'attention portée au signifiant (saisit dans un remarquer primaire) par différence avec l'attention portée au sens, qui est lui l'objet de l'intérêt, l'objet du thème de l'activité. Le thème de l'attention n'est donc pas central au livre.

De fait, quoique connaissant la nécessité d'une phénoménologie de l'attention, Husserl ne produira jamais un texte complet sur ce sujet, mais aura besoin régulièrement d'en développer des fragments pour cerner l'objet d'étude principal. Ici dans «Les leçons sur la signification», il a besoin de montrer comment sont entrelacées l'attention au son du mot, et l'attention au sens, et pour cela il identifie et met en évidence deux sens fondamentalement distincts du terme «attention». Dans *Ideen I*, le fameux paragraphe 92 (Vermersch 1998) a pour but d'étudier l'effet des mutations attentionnelles sur l'objet visé, tant du point de vue noétique que noématique. Mais la vraie motivation est de mettre au point un des éléments essentiels de la méthode phénoménologique, le fait que ces mutations ne modifient pas les objets au point qu'elles les transforment et les rendent méconnaissables, il y aura toujours par exemple un noyau de sens noématique invariant. Ce qui permet de vérifier que la méthode phénoménologique peut bien atteindre ses objets sans les déformer par le seul fait de les viser. Dans le paragraphe 17 d'*Expérience et Jugement* (Vermersch 1999), l'attention est là pour montrer comment il y a éveil du Je, passage du champ de pré réflexion à la saisie attentive. L'attention est alors mobilisée pour montrer comment s'établit le passage essentiel entre ce qui est encore non saisi, et ce qui va arriver à la conscience. Mais le grand programme de recherche pressenti par Husserl sur l'attention et à chaque fois signalé comme nécessaire (voir le paragraphe 92 des *Ideen I*, où les notes de son journal intime reproduit dans la traduction récente des leçons de 1907 sur «La théorie de la connaissance» (Husserl 1998) ne sera pas réalisé.

Dans ce qui suit, les grands titres de paragraphes sont de l'éditeur, ils indiquent deux parties : la première traite du problème général de la clarification des fonctions de l'attention, la seconde en applique les résultats à la différence entre faire attention au signifiant (son, ou forme graphique) qui est alors simplement remarqué et faire attention au signifié, dans lequel le signifié est pris pour thème de l'atten-

tion, ce vers quoi notre intérêt est tourné. Chacun de ces termes ayant un sens technique propre à la phénoménologie et qui s'éclairciront par la suite. J'ai rajouté des numéros aux paragraphes typographiques pour pouvoir les citer commodément, mais j'ai découpé ces paragraphes typographiques pour pouvoir commenter des phrases, ainsi chaque à la ligne qui n'est pas numéroté est le produit de mon découpage et non celui de l'auteur. Vous trouverez à la fin le texte complet, non morcelé, ce qui vous permet si vous le souhaitez de commencer par lire l'auteur directement, sans mes commentaires.

Mes commentaires sont en italiques et en retrait à droite.

Chapitre I : Conscience de son de mot et conscience de signification

§ 4 Caractérisation phénoménologique du genre particulier de connexion entre les consciences de son de mot et de signification

a) Les fonctions de l'attention : le remarquer primaire et le viser thématique.

1- Séparons, pour les rendre claires, deux sortes de fonctions électives que l'on a coutume de confondre l'une avec l'autre sous le titre d'attention.

Deux idées sont ici importantes : 1/L'annonce d'une distinction entre deux fonctions différentes de l'attention qui est le but central que vise l'auteur, distinction qui n'est selon lui généralement pas faite, 2/ le fait que l'attention sous quelques formes que ce soit est une «fonction élective», elle «privilège», la réflexion sur l'attention est toujours organisée sur sa fonction sélective, autrement dit elle se présente dès l'abord comme la fonction modulatrice de la conscience.

Constatons tout d'abord en général que le titre d'attention concerne, quand on parle normalement, la conscience au sens intentionnel, au sens donc où une objectivité est consciente. Faire attention, c'est faire attention à des choses quelconques ; et si nous faisons attention à des pensées, à des vécus psychiques, à des data phénoménologiques, à des espèces, etc., ils deviennent alors précisément objectifs. Si nous opposons le faire attention au simple remarquer, il en va alors, pour le remarquer, de la même façon.

Toujours dans les préambules, mais en même temps tout à fait essentiel à la conception que Husserl a de l'attention, qu'elle soit « un intérêt » ou « un remarquer », l'attention se confond avec la conscience au sens de l'intentionnalité, on pourrait même dire « intentionnaliser » à la place de conscientiser, dans le sens où une chose qui s'ob-

jective pour un sujet est nécessairement consciente (tout au moins de manière pré réfléchie), est nécessairement l'objet d'un acte. On retrouvera toujours ce point hautement revendiqué par Husserl : on ne peut comprendre l'attention qu'en prenant en compte le fait que dans son essence elle est liée à l'intentionnalité, puisqu'elle n'est que la modulation de la conscience cf. le § 92, qui a précisément pour titre « Les mutations attentionnelles » (voir dans *Expliciter* n°24, Husserl et l'attention). Ou peut-être serait-il plus juste de dire qu'il s'agit de la dimension mobile, puisque à partir d'elle on peut parler des différentes directions de visées, une chose ne peut devenir consciente que si l'attention se tourne vers elle, la saisit, la choisit, la recherche ; mais précisément cette conscience, cette attention peut être plus ou moins claire, vague obscure, saisie dans un champ plus ou moins étroit, large, diffus. En fait, Husserl a vu dès le début de manière géniale que le thème de l'attention permettait d'envisager le domaine de la conscience de manière fonctionnelle et dynamique et que de ce fait cette dimension était la principale instrumentation de la méthode phénoménologique.

Une objectivité peut être consciente de différentes manières ; ces différentes manières peuvent concerner différents genres d'« actes » (c'est-à-dire précisément de vécus à l'essence desquels il appartient d'être « dirigés » sur de l'objectif) ; mais à cela s'entrecroise une différence qui est désignée, précisément, par les différents modes du remarquer et du faire attention.

Husserl comme il le fait et le fera souvent, installe toutes les variétés possibles avant de les limiter, comme s'il voulait à chaque fois montrer qu'il n'ignore pas la complexité à laquelle il s'attaque. Attention, le mot acte est ici un faux ami, il est pris dans le sens technique propre à sa phénoménologie, c'est-à-dire comme strictement synonyme d'intentionnel, d'objectivant. Les « genres d'actes » concernent les variétés comme perception, imagination, souvenir, mais aussi jugement, position, à cela s'entrecroise, c'est-à-dire interagit comme une classification à double entrée (à ne pas confondre avec entrelacer qui désigne deux choses qui se donnent simultanément et ne peuvent être distinguées qu'en les séparant par la pensée qui analyse (la préscission de Peirce) les différents modes (primaire, secondaire, d'arrière plan ou bien le remarquer et le faire attention sont-ils les modes ?).

Si nous maintenons l'appartenance du vécu intentionnel à son genre, l'acte reste ordinairement le même ; que ce soit, par exemple, une perception, et même une perception du même contenu, c'est-à-dire du même sens : les mêmes objets apparaissant en cela comme présents eux-mêmes, avec les mêmes déterminations, à partir des mêmes côtés, etc.

J'avoue ne pas bien voir ce qu'apportent ces précisions, sinon qu'elles balancent avec le paragraphe suivant, comme le constant s'oppose au mutant, au mouvement, dont il va être question, puisque l'attention sera saisie essentiellement à travers ses mouvements, mais ici ce qui est envisagé c'est que c'est le genre de la noèse qui reste constant (l'acte reste le même) alors que précisément dans ce qui suit c'est la dimension noématique, le découpage en objet, la délimitation d'un nouvel objet qui est en cause ... je sèche !

Puis il peut se faire qu'un mouvement se produise, qui se tourne, en le privilégiant, vers cet objet-ci, par opposition à d'autres objets perçus en même temps ou conscients de quelque autre façon.

Ce paragraphe a ceci de curieux qu'il ne contient pas de sujet, le précédent faisait encore référence à un « nous » de convenance remplaçant le « je » de l'auteur, mais là on a perdu totalement l'origine du mouvement qui advient ? qui se tourne ? La forme passive au moment où Husserl introduit pour le première fois cette chose essentielle à l'attention qu'est la sélectivité par la mobilité et qui traverse chaque instant de son œuvre, le « si l'on se tourne vers » qui fait sans cesse référence dans ses descriptions à la fonction de la visée attentive spécifique dans la méthode phénoménologique est ici introduit en occultant totalement ce qui la cause, qui la détermine, qui la module ! Certes l'attention sera (cf. §92 ou même de manière peut être plus contemporaine du texte que nous commentons « L'idée de la phénoménologie ») toujours par essence un acte du Je, il y aura toujours à un bout l'objet et à l'autre bout du « rayon » le Je.

Mais ici, il n'y a personne !!! ... il peut se faire qu'un mouvement se produise ... Et ce mouvement qui n'a pas de sujet va être décliné dans des variantes pour faire apparaître des distinctions dans les degrés hiérarchisés de l'attention, ici dans le mode du remarquer. Une autre interprétation est d'imaginer qu'Husserl ne préjuge pas de l'origine du mouvement, dans l'interaction entre le sujet et le champ de prédonation (cf. § 17 d'Expérience et Jugement), l'auteur a toujours envisagé une autonomie des pré objets dans le champ, dont il dit qu'ils attirent l'attention, qu'ils la sollicitent, envisageant une interaction forte entre une dynamique quasi autonome du champ perceptif et les intérêts du « Je ». Il n'y a pas de discussion sur le caractère volontaire ou involontaire du mouvement de l'attention, et la formulation passive ouvre la possibilité à toute interprétation, ou plutôt n'en fermerait aucune.

« Ou conscient de quelque autre façon », c'est-à-dire pendant que je perçois une chose, je peux me remémorer autre chose, éprouver simultanément une émotion, etc. le mouvement qui privilégie ne se situe pas nécessairement en opposition à des objets conscients dans le même genre d'acte, il peut aussi privilégier du mémoriser sur du perçu,

de l'imaginé sur du mémorisé, de l'évaluer sur du ressenti etc.

Mais il peut se faire aussi que ce mouvement qui se tourne d'une manière primaire en privilégiant, vaille pour un autre objet, tandis que l'objet dont on parle est certes perçu, mais n'est pas l'objet vers lequel le mouvement se tourne d'une manière primaire. Il devient encore remarqué, mais seulement d'une manière accessoire, secondaire.

On voit donc apparaître un second degré du remarquer, avec un caractère accessoire, secondaire au double sens de moins important et de ce qui reste après que l'on soit passé à autre chose. On peut imaginer que ces distinctions qualitatives puissent être multipliées suivant la complexité du champ et la nature de l'activité qui s'y accomplit. Notons encore que le moteur de l'analyse est toujours d'imaginer un mouvement, un changement, l'analyse de l'attention se situe toujours chez Husserl dans cette perspective d'un mouvement. En même temps cela fait que le mouvement lui-même n'est jamais thématisé.

Et on devra bien concéder encore un troisième niveau ; pendant que le premier objet, ou un groupe unitaire, se détache d'une manière primaire, la faveur du remarquer n'est accordée aux autres que d'une manière secondaire (il faut déjà prendre en compte la différence entre l'unité du groupe et l'appréhension singulière qui peut privilégier un membre) ; mais alors il reste encore un arrière-fond objectif, d'où ce qui est conscient d'une manière primaire et secondaire est en quelque sorte extrait, ou dont il se détache. Cet arrière-fond ne manque pas tout à fait, lui non plus, d'être remarqué ; mais il est remarqué sur un autre mode, sur celui précisément de l'arrière-fond.

Voilà le troisième degré distingué par Husserl qui ne l'envisage ici que relativement au domaine objectif. Husserl en récapitulant les deux distinctions précédentes y introduit aussi plusieurs enrichissements de détail, puisque c'est « un objet ou un groupe unitaire », nuance qui pointe vers la constitution de formes, de gestalt, et d'autre part il y a « un objet saisi dans le remarquer primaire auquel s'oppose la possibilité d'une pluralité d'objet » saisi de manière secondaire, c'est au sein de cette pluralité que devra probablement être située la notion de co-remarquer, enfin toujours soucieux d'ontologie formelle il distingue la possibilité que ce ne soit pas un objet par opposition à un autre, mais une partie par opposition à un groupe unitaire. Et l'indication d'une spécificité de la conscience d'arrière plan qui deviendra conscience d'horizon plus tard, cependant ici il n'est pas du tout analysé en quoi une telle conscience d'arrière plan est spécifique ?

Ces différences, qui deviennent ici aperçues comme

différences des manières dont les objets sont conscients, dont ils ressortent, dont ils apparaissent, pour le mouvement qui se tourne vers eux, en y étant privilégiés ou négligés, se constituent naturellement dans des différences concernant la conscience elle-même, les phénomènes d'actes eux-mêmes ; sans que nous puissions nous prêter ici à une recherche pour savoir si les différences phénoménologiques concernées concernent de la même manière tous les genres d'actes ou bien si elles reviennent par exemple aux actes émotionnels seulement en vertu des actes intellectuels (à savoir : « objectivants ») qui les fondent. Manifestement, avec le déplacement de cette fonction élective, c'est-à-dire avec le changement de caractérisation de la conscience concernée, il y a aussi à aller de pair, normalement, des différences de contenu. La perception reçoit par exemple, lors de la fixation, de nouvelles différences ; l'objet se détermine là où plus tôt il était indéterminé ; il est vu plus nettement, et présenté naturellement avec d'autres contenus de sensation et conscient avec d'autres composantes d'appréhension et éventuellement d'autres fonctions de prise de position. L'analyse montre toutefois que ces différences, qui, en règle générale, vont de pair avec les différences d'attention suivent leur cours indépendamment d'elles, s'entrecroisent avec elles.

Il y a là, en quelques phrases, mais de manière seulement esquissée, tout le développement du § 92 des Ideen I qui reprendra de manière plus systématique (point de vue noématique, noétique, egoïque les conséquences des variations) les différents effets des mutations attentionnelles. L'auteur développe un peu pour lui-même le thème de l'attention : il attire notre attention sur le fait que sa présentation (ces différences ici aperçues) se focalise sur le versant des objets, sur le versant noématique dira-t-il plus tard, alors qu'il s'agit bien de garder en tête qu'il s'agit de différences « concernant la conscience elle-même), et les phénomènes d'actes (les aspects noétiques). Au passage, il nous livre une hypothèse sur le fait que pour les actes émotionnels cela pourrait être autrement, sauf s'ils sont fondés par les actes intellectuels ?! Ce qui suit est curieux : Husserl souligne que ces mouvements de variations du préféré génère des effets sur la perception de l'objet : « plus déterminé », « plus net », « liés à d'autres contenus de sensation », « la liaison avec d'autres appréhension », « d'autres fonctions de prises de position », mais qu'il y a indépendance entre les variations de l'attention et les variations de la donation, tout au plus vont elles de pair, ou s'entrecroisent elles avec (sont en interaction je pense ?). Je ne suis pas sûr de comprendre cette liaison indépendante ?!

Ce qui a été principalement établi c'est la distinction entre différents degrés dans la préférence, ou dans la manière dont un objet (au sens large, mais nécessairement une totalité, une gestalt unitaire) est fixé, ou a un effet de saillance. Ici Husserl en distingue trois :

- le remarquer primaire qui correspond, perceptivement par exemple, à ce qui est au centre de mon attention, qui est ce qui est actuellement fixé,

- le remarquer secondaire qui est repéré d'une part comme ce qui a perdu la préférence, qui vient de la perdre, qui est encore perçu mais avec moins de force que ce qui est tenu dans le moment présent, à ce niveau peut intervenir le co-remarquer, les objets qui se détachent ne serait-ce qu'un peu et en même temps et donc nécessairement de manière secondaire, puisque le remarquer primaire est unitaire (il correspond me semble-t-il sans qu'Husserl le thématise à ce que je nommerai pour ma part une centration, ou un point d'attention focalisée, c'est-à-dire encore le temps et la tenue qu'il faut pour effectuer la lecture d'une valeur affichée ou d'un mot porteur d'information).

- l'arrière-plan qui est remarqué dans un mode particulier et à partir duquel se détache tous les objets potentiels, dans d'autres textes Husserl parlera plus volontiers de structure d'horizon à la fois horizon interne quand on rentre dans l'explicitation de l'objet (Expérience et Jugement) et horizon externe pour tout ce qui l'entoure. A noter, qu'il semble que Schütz ait donné en plus une typologie des glissements à l'intérieur du champ d'attention, puisque dans son livre sur le principe de relevance (Schutz 1970) il en analyse diverses variétés.

On a donc là le début d'un modèle de structuration du champ de l'attention possible, auquel s'ajoute plus tard une proposition de modélisation des composantes qui font qu'un des objets se détache du champ qui est alors conçu comme champ de prédonation.

2- p42

Or on doit bien prendre en compte, comme un des points fondamentaux de la doctrine de l'attention que l'on a constamment oublié de voir, que le fait de se tourner vers l'objet ne signifie pas le fait de se tourner vers les contenus de la conscience, soit que par là soient visées les sensations présentatrices qui logent réellement dans la conscience de perception, soit que par là soient visés les contenus sensibles imaginés, par lesquels se représentent les objets imaginés, et qui ne logent pas réellement dans la conscience imaginaire elle-même. Le fait de se tourner vers les contenus présupposerait des actes perceptifs, corollairement représentatifs, qui se dirigent sur ces contenus.

Rappel de la différence entre viser l'objet, et viser le contenu de ce qui est perçu, le noème, le premier est visé par mon regard, le second par la perception immanente, par l'aperception ; le premier

s'inscrit dans l'attitude naturelle, dans mon rapport spontané au monde, le second suppose une conversion réflexive, une première réduction pour pouvoir ne serait-ce que distinguer entre l'objet perçu et le perçu ! Le fait de se tourner vers les contenus de la conscience n'est pas le même acte que se tourner vers l'objet ! Il faut donc des actes différents, mais cela a pour conséquence en même temps que ces actes ne se rapportent pas aux mêmes contenus, que ces contenus deviennent autre, phénoménologiquement autre.

Mais il y a aussi à prendre en compte ce qui suit : phénoménologiquement, la conscience de perception devient autre si nous faisons attention de façon primaire au perçu, au lieu de le remarquer seulement de façon secondaire. Ce fait phénoménologique de devenir autre affecte spécialement aussi les sensations qui y sont entretissées, les contenus vécus de couleurs, etc. Ces différences phénoménologiques de l'attention, en tant que différences réelles de la conscience, ne sont pas des différences de l'attention portée aux contenus vécus de couleurs, aux sensations, etc. ; mais elles constituent les différences de l'attention portée à l'objet coloré apparaissant par opposition à d'autres objets.

3- Nous avons simplement parlé, jusqu'ici, des différences de privilège dans le mouvement qui se tourne vers des objets intentionnels, qu'ils soient perçus, imaginés, pensés ou quoi que ce soit. Nous allons maintenant accomplir une division. Nous allons, *en premier lieu*, établir une séparation entre le **remarquer** qui distingue et qui éventuellement est primaire et **l'attention** dans un sens quelque peu autre et très important, et, *en second lieu*, entre le fait **d'être-tourné-vers-un-objet** (1) et le fait **d'être-occupé-par-lui**, de l'avoir en vue, **d'être-tourné-vers-lui-comme-thème**, de la viser-en-ce-sens. C'est aussi **d'intérêt** qu'ici l'on peut parler. (les gras sont de moi)

Je dois avouer que la formulation de sa division m'a laissé un peu confus. Le texte laisse attendre, me semble-t-il que la division concerne le « en premier lieu » ceci et « en second lieu » cela, alors qu'à la suite du « en premier lieu » on a une division entre le « remarquer » et « l'attention ». Mon hypothèse de lecture me conduit à penser qu'on a un redoublement de la division formulé en deux manières différentes : la première fois simplement dans une opposition entre remarquer et faire attention, la seconde fois entre le remarquer comme le fait d'être tourné vers un objet par opposition à faire attention au sens d'être occupé par cet objet, de le prendre pour thème, de le viser, d'y porter intérêt.

Husserl juge bon d'introduire des exemples pour illustrer sa division, car la seule distinction entre être tourné vers un objet et être occupé par lui ne paraît pas très convaincante. Voici ses exemples

qui viennent dans les paragraphes suivants de son texte.

4- Nous considérons un paysage. Le regard glisse constamment d'objet en objet. Ce qui est à chaque fois « spécialement » perçu, ce qui est en règle générale fixé, a un certain privilège dans le fait de remarquer. Ce qui a-été-fixé-à-l'instant, n'a pas disparu pour la conscience ; il est encore représenté, peut-être encore perçu actuellement, mais il est dépourvu de ce privilège, à savoir celui du remarqué primaire. (Naturellement, il ne s'agit pas de la fixation en tant que telle. On sait bien que ce qui n'est pas fixé peut aussi être pris en compte d'une manière primaire.) Ce qui est remarqué de façon secondaire peut toujours avoir encore un privilège par rapport à quelque chose d'autre qui est co-perçu, par opposition à l'«arrière-fond» sur lequel tout ce qui est privilégié se détache. C'est là la première série de différences.

Il commence donc par un rappel des distinctions déjà établies dans la hiérarchie des «remarquer» en y rajoutant au passage, quelques points de détails. Ainsi, il distingue «ce qui est fixé» de ce qui «remarqué de manière primaire» en suggérant que l'on peut remarquer de façon primaire quelque chose qui n'est pas strictement au focus de la perception, qui n'est pas fixé au sens le plus ordinaire (je prends ici «fixer» au sens trivial de s'arrêter perceptivement sur un point, et non pas au sens technique qu'utilise Husserl par ailleurs qui équivaut à «déterminons une définition», «fixons un sens précis»). De plus il introduit ici le statut du «co», dans co-perçu, qui a le même rang que le remarqué secondaire, et qui n'est ni de l'arrière-fond, ni du remarquer primaire. Pour opérer cette distinction supplémentaire du co-perçu ou du co-remarquer il faut avoir implicitement introduit une segmentation en objets, en unités, en unité d'une pluralité de choses, par rapport auquel le «co» pourrait prendre sens. Cependant, cela ne résout pas le fait qu'il puisse y avoir une hiérarchie de privilèges dans le remarquer secondaire, et même une hiérarchie plus ou moins multiple puisque le co-remarquer introduit une suggestion d'analyse en nombre indéfini de niveaux et de types de relation entre co-remarquer, ce qui peut s'avérer tout à fait utile à l'application à l'analyse de l'activité. Husserl va maintenant introduire la distinction suivante : la considération intéressée.

5- Supposons maintenant que la considération du paysage soit une considération intéressée. Pendant que nous vivons dans cette considération, il survient toutes sortes d'incidents sans relation avec elle ; il y a quelqu'un qui parle, les mots sont appréhendés et remarqués, l'impression et la rayure des vêtements se fait remarquer du regard, etc.
Brève récapitulation de la présence d'un remarquer primaire :quelqu'un qui parle, les mots sont appré-

hendés, d'un remarquer secondaire : l'impression et la rayure des vêtements ... ce ne sont que des «incidents» relativement à la considération intéressée, même si le fait de dire qu'ils ont été remarqués veut bien dire qu'ils ont été perçus.

Mais ce n'est pas à tout cela que va l'intérêt ; ce n'est pas à tout cela que va un tel fait de se tourner, et, le faisant passer pour ainsi dire à l'état de thème dans la perception et les autres sortes d'actes. L'«intérêt» signifie ici une préférence particulière. *On est bien toujours dans la propriété fondamentale de l'attention : sa sélectivité, ou comme le dit Husserl dans la traduction française, sa fonction élective, le fait de privilégier ; et là l'auteur veut introduire un mode particulier du préférer, fondamentalement différent de la hiérarchie des remarquer, qui sont aussi une hiérarchie des préférer.*

Nous ne percevons pas seulement les objets du paysage ; nous «vivons» dans ces perceptions.

Comme le soulignera l'exemple développé un peu plus loin, Husserl pousse la différence entre le remarquer et le faire attention sur le plan de l'engagement dans la situation, de l'implication dans ce qui est pris pour thème, cela se traduit par la notion introduite par des guillemets du «vivre». Vivre est alors synonyme «d'être intéressé», pas seulement de poser ses yeux sur des parties du spectacle, de toute façon à moins de fermer les yeux il y a toujours quelque chose qui se présente au regard, mais l'observer, viser tel ou tel aspect qui nous motive, nous engage. Le propos va être étendu dans la phrase suivante aux autres genre d'actes : le souvenir, l'imagination etc. Et va encore être développé dans deux exemples qui visent à convaincre de la pertinence de la notion du «vivre».

De même, nous pouvons vivre dans le souvenir, vivre dans l'imagination, vivre dans la pensée, dans l'examen théorique, etc.

Il peut par exemple flotter devant nous, dans l'imagination, un paysage. Nous nous déplaçons en lui, tout en le considérant; nous suivons les événements qui se jouent dans l'imagination. Entre-temps, une réalité actuelle vient à s'imposer, une voiture vient à passer, un oiseau chante, etc. Nous le remarquons; mais nous ne nous en occupons pas en un sens particulier; nous n'y faisons pas attention en un sens spécial, quoique pendant un certain laps de temps cela soit remarqué d'une façon primaire. (Ou bien, engagés dans une série de pensées théoriques difficiles, nous appréhendons quelques phrases d'une conversation qui est tenue à côté de nous. Son sens est appréhendé de façon primaire; mais nous continuons à vivre dans le cercle de nos pensées, ce n'est que vers lui qui nous sommes spécialement tournés.)
Dans ces deux exemples, vivre dans l'imagination et vivre dans l'activité théorique, Husserl ne fait plus seulement jouer l'opposition de deux modes

attentionnels au sein d'un même genre d'acte comme de percevoir le paysage tout en regardant d'autres choses en passant comme le vêtement ou autre, il fait jouer maintenant l'opposition entre deux genres d'actes : d'un côté je vis dans l'imagination, tout en remarquant du perceptif visuel, ou bien je porte intérêt, je vis, je prends pour thème une recherche théorique tout en remarquant et même de façon primaire de l'auditif. Chaque fois qu'il effectue une reprise, il y rajoute des détails ou une variation qui élargit les propriétés de ce qu'il étudie.

Tous les ingrédients sont prêts, il va pouvoir conclure sur ce qu'il vise depuis le début, démontrer un sens particulier et nouveau du être-attentif.

6- Il y a donc là quelque chose de nouveau à venir au jour. Un être-attentif en un sens particulier.

Et voici un nouvel exemple, qui n'ajoute rien aux précédents sinon la variation dans le contexte et la mise en œuvre d'une direction de l'attention chez l'autre (exactement ce que nous faisons avec les relances dans l'entretien d'explicitation).

Si le maître dit : « soyez attentifs à l'objet », il vise alors cette attention. Il ne vise pas le fait d'être tourné de façon primaire au sens du remarquer primaire, mais le fait-de-vivre-dans-le-fait-d'être-tourné-vers-les-choses, ou bien, mieux encore, le fait de les faire-passer-à-l'état-de-thème.

Husserl va procéder dans son argumentation à l'inverse de ce qu'il a fait jusqu'à présent. D'abord il a progressé en installant la hiérarchie des préférences des différents remarquer, puis il a montré qu'il y avait une attention radicalement différente et nouvelle. Maintenant, il va revenir sur le fait que le remarquer même primaire, que le fait de tourner son regard vers les choses (regard aussi bien visuel que cognitif au sens large) n'était pas suffisant pour produire du faire attention au second sens, il y faut la visée d'un thème, il faut vivre non pas seulement dans le fait de regarder, mais dans le fait de prendre pour intérêt quelque chose de particulier.

C'est intéressant pratiquement, car cela recoupe bien les difficultés qu'il y a à former des stagiaires à l'observation. On leur dit regardez bien, écoutez attentivement, ils ouvrent leurs yeux et leurs oreilles et au final quand on leur demande ce qu'ils ont observé ... ben pas grand-chose. Pourquoi ? Parce que le remarquer, même primaire, ne dispense pas de viser thématiquement ce que signifie ce qui est vu et entendu, et pour cela les yeux et les oreilles n'y suffisent pas, il y faut une catégorisation cognitive qui voit et qui écoute non pas au premier degré, mais comme indiquant des niveaux de sens. A noter encore que la présence du maître, ici introduite, fait bien ressortir que le prendre pour

thème ne vient pas de ce qui est visé, mais du projet de celui qui fait attention avec un intérêt particulier qu'il porte lui-même ou que la médiation sociale et éducative l'invite à découvrir et à réactiver.

Pour cela, il ne suffit pas de diriger le regard sur les choses, de les remarquer en les privilégiant, et serait-ce même de les remarquer de façon primaire. Elles doivent être le thème de l'occupation, du fait du mouvement qui tourne l'intérêt, de la visée qui privilégie. Le changement du remarquer qui privilégie n'est pas un changement dans le remarquer thématique dans lequel vit l'intérêt. Et la différence ne se trouve manifestement pas dans le simple état empirico-objectif où certains groupes de choses sont en fait privilégiés, où le remarquer primaire, quoiqu'à l'occasion, il puisse être parfois tourné autrement, revient toujours à nouveau aux mêmes choses. Le revenir-toujours-à-nouveau à une mélodie troublante, à une rengaine qui nous poursuit, ne fait pas encore passer celle-ci à l'état de thème.

Très husserlien, cette note de détail qu'il rajoute : prendre pour thème, revenir vers l'intérêt, n'a rien à voir avec la persistance d'une scie musicale, ou d'une pensée qui m'obsède. Ce fait-là possible désigné comme état « empirico-objectif » est distinct de la constance de l'intérêt.

Ce n'est nullement de faits psychologiques que je veux parler, mais de différences phénoménologiques.

Note finale, que l'on retrouvera à la fin du paragraphe suivant : ces analyses ressemblent beaucoup à ce que pourrait dire un psychologue, toute la suite des exemples et des distinctions générées pourraient être le fait d'un chercheur attentif au fonctionnement cognitif, Husserl le voit bien et rejette d'avance toute interprétation empirique, quoiqu'on voit bien que cette interprétation est possible et très proche de ce qu'il fait. Il suffit de ne pas s'accrocher à la rupture de la réduction transcendante pour prendre cette analyse des types d'attention, et des invariants qui structurent les formes d'attention possibles pour se retrouver en psychophénoménologie, ce que ne veut surtout pas Husserl.

Arrivé là, je me demande pourquoi il n'y aurait pas une différence de thème ou d'intérêt sur le modèle du remarquer ? un intérêt primaire, secondaire, co-occurent, voire des intérêts d'arrière plan dans l'horizon interne ou externe ? Pour le moment le modèle des activités attentionnelles d'Husserl ne semble pas prévoir une structure feuilletée, co-occurrence du prendre pour thème sur le modèle du remarquer. Mais ici, pour l'étude de la signification, il n'a besoin que de l'opposition entre remarquer et faire attention au sens de prendre pour thème.

b) Application de la distinction à la conscience verbale

Je vous laisse apprécier sans trop de commentaire, le transfert de l'analyse précédente au domaine particulier des relations entre signifiant et signifié, et des deux modes de l'attention impliqués dans la prise en compte des deux.

Faisons maintenant usage de ces distinctions pour éclaircir la conscience verbale normale. Dans celle-ci, les deux fonctions sont entrelacées l'une à l'autre de manière intéressante. Le son de mot apparaît ; il est, de telle ou telle manière représenté, objectif. Mais il n'est pas visé. A lui, nous sommes attentifs et nous ne sommes pas attentifs, selon le sens que nous donnons au mot attention. Nous sommes attentifs : une fonction élective, celle du remarquer primaire, distingue le son de mot.

A noter au passage qu'il s'agit là d'un bel exemple de ce que signifie «entrelacé», données simultanément et ne pouvant être dissociées que par le pouvoir de l'analyse.

Nous lisons par exemple. Nous voyons le livre, entouré de toutes sortes de choses.

Positionnement d'un remarquer primaire, et d'un remarquer secondaire: le livre est entouré de toutes sortes de choses, il n'est pas tout seul, il y a toujours présentes toutes les strates hiérarchisées du champ de conscience.

Ce vers quoi nous sommes tourné, c'est le mot. La perception de mot a la distinction qui forme le caractère d'une perception qui remarque d'une façon primaire, mais elle n'a pas celle d'une perception thématique. Le signe d'impression n'est pas l'objet de l'intérêt. Il n'est pas notre thème. A la conscience de son de mot est entrelacée la conscience de signification, celle qui donne sens. C'est ici qu'est notre thème.

Voilà, l'objectif de l'analyse est atteint : la perception du signifiant est de l'ordre du remarquer primaire, celle du signifié d'une perception thématique. La suite va amplifier ce résultat et le généraliser à tout ce qui s'accomplit verbalement, jusqu'à lui prêter une tendance à renvoyer qui appartient à son essence phénoménologique. Pour moi, pauvre psychologue, je dirais que ce n'est pas étonnant puisque c'est le résultat de tout l'apprentissage du langage, de toute la pression éducative à assimiler la mise en correspondance entre signifiant et signifié. Cette tendance n'a rien d'originale, elle est tout entière construite, voire conditionnée sur la base des capacités linguistiques innées.

Avec la conscience de son de mot, ce n'est pas seulement la conscience de signification qui est donnée ensemble; mais cette dernière est, dans le fonctionnement normal du mot, et donc manifestement dans le cas de toute pensée et de toute connaissance qui s'accomplit verbalement, le support d'une distinction thématique. C'est du signifié que, dans ce sens spécifique, nous nous occupons ; c'est vers

lui que, en le visant, nous sommes tournés. La conscience de son de mot a manifestement pour fonction, non pas de retenir le remarquer primaire qui est accompli en elle, mais de le conduire à la conscience de signification qui est stimulée en même temps.

Mais pas seulement cela. En portant en soi une tendance à renvoyer qui appartient à son essence phénoménologique, le devoir qui renvoie au signifié et trouve en lui son terme, attribuée à celui-ci aussi en partage la dignité de thème, de ce qui est visé au sens spécifique, corollairement de ce vers quoi la visée se tourne. Le mot renvoie, d'une façon qui se fait sentir, à la chose ; nous devons vivre dans la conscience de signification, et par là, en y étant attentifs, nous en occuper. Ce devoir, la fonction du renvoi, est quelque chose qui se trouve là phénoménologiquement. C'est au mot qu'est accrochée, mais naturellement pas dans l'apparition sensible, la tendance à conduire notre attention vers l'objectivité signifiée. Il repousse de lui-même l'intérêt et l'entraîne vers le signifié. En soi, il a le caractère de l'irrélevance ; et c'est dans la conscience de signification par laquelle la flèche qui montre donne de part en part à signifier, que nous trouvons un terme et jetons le regard sur ce qui est le relevant en tant que tel.

C'est bien le mot en tant que signifiant qui est irrelevant, qui n'est pas la chose pertinente, objet principal de l'intérêt, ce qui est relevant c'est le signifié, la conscience de signification.

Cela ressort nettement si nous nous mettons à fixer précisément un regard attentif sur le son de mot. Nous vivons là la résistance au détournement de notre thème vers quelque chose d'étranger, et nous vivons le devoir qui continue à montrer, le fait d'être poussés vers les objectivités auxquelles nous devons être renvoyés à partir du son de mot dans le milieu du signifier.

Husserl suggère une expérience comparative, une variation : si nous prenons pour thème le son du mot, au lieu d'en faire juste un remarquer primaire, nous rencontrons là une difficulté, une résistance à la tendance à aller tout de suite à la signification. Prenons par exemple comme but, de repérer –pour l'imiter– la mélodie de l'énonciation du mot telle qu'une personne l'accomplit devant nous, son rythme, son timbre, l'intensité, la hauteur, pour ce faire, il faut suspendre l'intérêt pour la signification qui se donne, voire s'impose d'abord. C'est un exemple, qui fait bien reconnaître la modification de la modalité attentive, qui change de thème : passant de celui de la signification à celui de la «mélodie» de ce qui est dit, alors que jusqu'à présent cette ligne mélodique n'était que remarquer d'une manière secondaire. C'est aussi là, une expérience qu'il est facile de faire soi-même pour vérifier par l'examen de sa propre expérience si l'analyse proposée a du sens pour vous, pas seulement en pensant ce qui est dit, mais en l'expérimentant à nouveaux frais.

Il me semble donc qu'il ne s'agit pas ici de faits simplement psychologiques : il ne se trouve pas ici de fait, avant de devenir-obligés-d'aller- de-l'un-vers-l'autre, qui pourrait exister sans une quelconque conscience de cela ; mais il s'agit de moments immanents dans le vécu du mot fonctionnant normalement, du mot dans la fonction verbale consistant à se représenter et à penser. IL existe ici précisément une unité phénoménologique particulière entre conscience de son de mot et conscience de signification. C'est sur elle que se fondent ensuite des possibilités essentielles de modification, comme par exemple ces possibilités qui consistent à retourner l'intérêt, à résister à la tendance qui conduit au thème de la signification, ce qui fait que le mot, avec un caractère phénoménologique d'ensemble devenu autre, perd sa signification normale. Il appartient à celle-ci que le mot et la chose ne soient pas seulement représentés en général en même temps, chacun à sa manière, par sa fonction de représentation, mais que avec le mot, la chose soit visée, que la prise en considération primaire du mot passe, et passe, en cela, dans le remplissement d'une tendance, d'un devoir, à l'état du viser thématique de la chose, et cela, dans le milieu de la conscience de signification. Le mot se tient donc là comme ce qui montre en signifiant; c'est de lui que rayonne une flèche de visée qui montre, et qui trouve son terme dans la chose signifiée : l'intention verbale se remplit. Cette intention verbale est une tendance ; et le mouvement par lequel elle se remplit est un analogon de celui des autres tendances, par exemple des tendances de la volonté. La tendance verbale est remplie quand le mot exerce précisément sa fonction normale.

Conclusions

Ce texte d'Husserl n'apporte pas à lui seul tous les éclaircissements que l'on souhaiterait avoir sur la phénoménologie de l'attention. Il esquisse une hiérarchie de la structure du champ de conscience qui sera développé par Gurwitsch cf. (Gurwitsch 1957; Gurwitsch 1966) et par Schutz (Schutz 1970). La distinction entre les deux fonctions électives de l'attention : le remarquer et le prendre pour thème a beaucoup d'intérêt, et ne semble pas avoir été reprise dans les recherches empiriques sur l'attention.

A suivre les différents apports d'Husserl sur l'attention, depuis deux ans, il me semble qu'à côté des instruments de conceptualisation qu'il propose, ce qui m'a beaucoup apporté c'est la nécessité de penser l'attention dans ma manière de me rapporter à la structure de l'expérience subjective, nécessité de lui donner une place, d'en saisir les incidences dans la manière de regarder l'activité, de la découper suivant des principes qui se détachent du contenu de cette activité, en suivant l'organisation des actes découpées par la succession des modulations attentionnelles.

Annexe : le texte de Husserl sans commentaires.

§4 p 40 Caractérisation phénoménologique du genre particulier de connexion entre les consciences de son de mot et de signification.

a) les fonctions de l'attention : le remarquer primaire et le viser thématique.

§1 Séparons, pour les rendre claires, deux sortes de fonctions électives que l'on a coutume de confondre l'une avec l'autre sous le titre d'attention. Constatons tout d'abord en général que le titre d'attention concerne, quand on parle normalement, la conscience au sens intentionnel, au sens donc où une objectivité est consciente. Faire attention, c'est faire attention à des choses quelconques ; et si nous faisons attention à des pensées, à des vécus psychiques, à des data phénoménologiques, à des espèces, etc., ils deviennent alors précisément objectifs. Si nous opposons le faire attention au simple remarquer, il en va alors, pour le remarquer, de la même façon. Une objectivité peut être consciente de différentes manières ; ces différentes manières peuvent concerner différents genres d' « actes » (c'est-à-dire précisément de vécus à l'essence desquels il appartient d'être « dirigés » sur de l'objectif) ; mais à cela s'entrecroise une différence qui est désignée, précisément, par les différents modes du remarquer et du faire attention. Si nous maintenons l'appartenance du vécu intentionnel à son genre, l'acte reste ordinairement le même ; que ce soit, par exemple, une perception, et même une perception du même contenu, c'est-à-dire du même sens : les mêmes objets apparaissant en cela comme présents eux-mêmes, avec les mêmes déterminations, à partir des mêmes côtés, etc. Puis il peut se faire qu'un mouvement se produise, qui se tourne, en le privilégiant, vers cet objet-ci, par opposition à d'autres objets perçus en même temps ou conscients de quelque autre façon. Mais il peut se faire aussi que ce mouvement qui se tourne d'une manière primaire en privilégiant, vaille pour un autre objet, tandis que l'objet dont on parle est certes perçu, mais n'est pas l'objet vers lequel le mouvement se tourne d'une manière primaire. Il devient encore remarqué, mais seulement d'une manière accessoire, secondaire. Et on devra bien concéder encore un troisième niveau ; pendant que le premier objet, ou un groupe unitaire, se détache d'une manière primaire, la faveur du remarquer n'est accordée aux autres que d'une manière secondaire (il faut déjà prendre en compte la différence entre l'unité du groupe et l'appréhension singulière qui peut privilégier un membre) ; mais alors il reste encore un arrière-fond objectif, d'où ce qui est conscient d'une

manière primaire et secondaire est en quelque sorte extrait, ou dont il se détache. Cet arrière-fond ne manque pas tout à fait, lui non plus, d'être remarqué ; mais il est remarqué sur un autre mode, sur celui précisément de l'arrière-fond. Ces différences, qui deviennent ici aperçues comme différences des manières dont les objets sont conscients, dont ils ressortent, dont ils apparaissent, pour le mouvement qui se tourne vers eux, en y étant privilégiés ou négligés, se constituent naturellement dans des différences concernant la conscience elle-même, les phénomènes d'actes eux-mêmes ; sans que nous puissions nous prêter ici à une recherche pour savoir si les différences phénoménologiques concernées concernent de la même manière tous les genres d'actes ou bien si elles reviennent par exemple aux actes émotionnels seulement en vertu des actes intellectuels (à savoir : « objectivants ») qui les fondent. Manifestement, avec le déplacement de cette fonction élective, c'est-à-dire avec le changement de caractérisation de la conscience concernée, il y a aussi à aller de pair, normalement, des différences de contenu. La perception reçoit par exemple, lors de la fixation, de nouvelles différences ; l'objet se détermine là où plus tôt il était indéterminé ; il est vu plus nettement, et présenté naturellement avec d'autres contenus de sensation et conscient avec d'autres composantes d'appréhension et éventuellement d'autres fonctions de prise de position. L'analyse montre toutefois que ces différences, qui, en règle générale, vont de pair avec les différences d'attention suivent leur cours indépendamment d'elles, s'entrecroisent avec elles.

§ 2 p 42 Or on doit bien prendre en compte, comme un des points fondamentaux de la doctrine de l'attention que l'on a constamment oublié de voir, que le fait de se tourner vers l'objet ne signifie pas le fait de se tourner vers les contenus de la conscience, soit que par là soient visées les sensations présentatrices qui logent réellement dans la conscience de perception, soit que par là soient visés les contenus sensibles imaginés, par lesquels se représentent les objets imaginés, et qui ne logent pas réellement dans la conscience imaginaire elle-même. Le fait de se tourner vers les contenus présupposerait des actes perceptifs, corollairement représentatifs, qui se dirigent sur ces contenus. Mais il y a aussi à prendre en compte ce qui suit : phénoménologiquement, la conscience de perception devient autre si nous faisons attention de façon primaire au perçu, au lieu de le remarquer seulement de façon secondaire. Ce fait phénoménologique de devenir autre affecte spécialement aussi les sensations qui y sont entretissées, les contenus vécus de couleurs, etc. Ces différences phénoménologiques de l'attention, en tant que différences réelles de la conscience, ne sont pas des différences de l'attention portée aux contenus vécus de couleurs, aux sensation, etc. ; mais elles constituent les différences de l'attention portée à l'objet coloré apparaissant par opposition à d'autres objets.

§ 3 Nous avons simplement parlé, jusqu'ici, des

différences de privilège dans le mouvement qui se tourne vers des objets intentionnels, qu'ils soient perçus, imaginés, pensés ou quoi que ce soit. Nous allons maintenant accomplir une division. Nous allons, *en premier lieu*, établir une séparation entre le remarquer qui distingue et qui éventuellement est primaire et l'attention dans un sens quelque peu autre et très important, et, *en second lieu*, entre le fait d'être-tourné-vers-un-objet (1) et le fait d'être-occupé-par-lui, de l'avoir en vue, d'être-tourné-vers-lui-comme-thème, de la viser-en-ce-sens. C'est aussi d'intérêt qu'ici l'on peut parler.

§ 4 Nous considérons un paysage. Le regard glisse constamment d'objet en objet. Ce qui est à chaque fois « spécialement » perçu, ce qui est en règle générale fixé, a un certain privilège dans le fait de remarquer. Ce qui a-été-fixé-à-l'instant, n'a pas disparu pour la conscience ; il est encore représenté, peut-être encore perçu actuellement, mais il est dépourvu de ce privilège, à savoir celui du remarqué primaire. (Naturellement, il ne s'agit pas de la fixation en tant que telle. On sait bien que ce qui n'est pas fixé peut aussi être pris en compte d'une manière primaire.) Ce qui est remarqué de façon secondaire peut toujours avoir encore un privilège par rapport à quelque chose d'autre qui est co-perçu, par opposition à l'« arrière-fond » sur lequel tout ce qui est privilégié se détache. C'est là la première série de différences.

§ 5 Supposons maintenant que la considération du paysage soit une considération intéressée. Pendant que nous vivons dans cette considération, il survient toutes sortes d'incidents sans relation avec elle ; il y a quelqu'un qui parle, les mots sont appréhendés et remarqués, l'impression et la rayure des vêtements se fait remarquer du regard, etc. Mais ce n'est pas à tout cela que va l'intérêt ; ce n'est pas à tout cela que va un tel fait de se tourner, et, le faisant passer pour ainsi dire à l'état de thème dans la perception et les autres sortes d'actes. L'« intérêt » signifie ici une préférence particulière. Nous ne percevons pas seulement les objets du paysage ; nous « vivons » dans ces perceptions. De même, nous pouvons vivre dans le souvenir, vivre dans l'imagination, vivre dans la pensée, dans l'examen théorique, etc. Il peut par exemple flotter devant nous, dans l'imagination, un paysage. Nous nous déplaçons en lui, tout en le considérant ; nous suivons les événements qui se jouent dans l'imagination ? Entre-temps, une réalité actuelle vient à s'imposer, une voiture vient à passer, un oiseau chante, etc. Nous le remarquons ; mais nous ne nous en occupons pas en un sens particulier ; nous n'y faisons pas attention en un sens spécial, quoique pendant un certain laps de temps cela soit remarqué d'une façon primaire. (Ou bien, engagés dans une série de pensées théoriques difficiles, nous appréhendons quelques phrases d'une conversation qui est tenue à côté de nous. Son sens est appréhendé de façon primaire ; mais nous continuons à vivre dans le cercle de nos pensées, ce n'est que vers lui qui nous sommes spécialement tournés.)

§ 6 Il y a donc là quelque chose de nouveau à venir au jour. Un être-attentif en un sens particulier. Si le maître dit : « soyez attentifs à l'objet », il vise alors cette attention. Il ne vise pas le fait d'être tourné de façon primaire au sens du remarquer primaire, mais le fait-de-vivre-dans-le-fait-d'être-tourné-vers-les-choses, ou bien, mieux encore, le fait de les faire-passer-à-l'état-de-thème. Pour cela, il ne suffit pas de diriger le regard sur les choses, de les remarquer en les privilégiant, et serait-ce même de les remarquer de façon primaire. Elles doivent être le thème de l'occupation, du fait du mouvement qui tourne l'intérêt, de la visée qui privilégie. Le changement du remarquer qui privilégie n'est pas un changement dans le remarquer thématique dans lequel vit l'intérêt. Et la différence ne se trouve manifestement pas dans le simple état empirico-objectif où certains groupes de choses sont en fait privilégiés, où le remarquer primaire, quoiqu'à l'occasion il puisse être parfois tourné autrement, revient toujours à nouveau aux mêmes choses. Le revenir-toujours-à-nouveau à une mélodie troublante, à une rengaine qui nous poursuit, ne fait pas encore passer celle-ci à l'état de thème. Ce n'est nullement de faits psychologiques que je veux parler, mais de différences phénoménologiques.

Bibliographie

- Bloch, V. (1966). Les niveaux de vigilance. Traité de psychologie expérimentale. III Psychophysiologie du comportement. P. Fraisse and J. Piaget. Paris, P.U.F.: 79-121.
- Camus, J.-F. (1996). La psychologie cognitive de l'attention. Paris, Armand Colin.
- Coquery, J.-M. (1994). Processus attentionnels. Traité de psychologie expérimentale 1. M. Richelle, J. Requin and M. Robert. Paris, P.U.F.: 219-282.
- Dumas, G. (1924). Traité de psychologie. Paris, Alcan.
- Guillaume, P. (1942). Introduction à la psychologie. Paris, Vrin J.
- Guillaume, P. (1948). Manuel de psychologie. Paris, PUF.
- Gurwitsch, A. (1957). Théorie du champ de conscience. Paris, Desclée de Brouwer.
- Gurwitsch, A. (1966). Studies in Phenomenology and Psychology. Evanston, Northwestern University Press.
- Husserl, E. (1972). Philosophie de l'arithmétique. Paris, PUF.
- Husserl, E. (1995 1908). Sur la théorie de la signification. Paris, VRIN.
- Husserl, E. (1998). Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907). Paris, Vrin.
- Parasuraman, I., Ed. (1998). The attentive brain. Cambridge, MIT Press, Bradford Book.
- Pashler, H., Ed. (1998). Attention. Hove, Psychology Press Ltd.
- Pashler, H. E. (1998). The psychology of attention. Cambridge, MIT Press, Bradford B0ok.
- Schutz, A. (1970). Reflections on the Problem of Relevance. New Haven, Yale University Press.
- Vermersch, P. (1998). "Husserl et l'attention : analyse du paragraphe 92 des Idées directrices." Explicitier(24): 7-24.
- Vermersch, P. (1999). "Etude phénoménologique d'un vécu émotionnel : Husserl et la méthode des exemples." Explicitier(31): 3-23.
- Vermersch, P. (1999). "Phénoménologie de l'attention selon Husserl : 2/ la dynamique de l'éveil de l'attention." Explicitier(29): 1-20.
- Vermersch, P. (2000). "Quelles sont les limites du conscientisable ?" Explicitier(33). (à paraître).

NOTES

¹ extrait de Husserl E. (1908, 1995) Sur la théorie de la signification, Vrin, Paris. §4 p 40 Caractérisation phénoménologique du genre particulier de connexion entre les consciences de son de mot et de signification.

² Mise en suspens de toute croyance relative à l'existence du monde, et corrélativement mise en suspens pour toute prise en compte des propriétés de la réalité transcendante (extérieure au sujet), ceci pour atteindre une position phénoménologiquement pure, c'est-à-dire portant attention uniquement à ce qui est donné dans l'apparition du phénomène pour la conscience, position qui par principe se refuse à tout énoncé sur la réalité transcendante, qui est donc coupé de toute référence aux sciences empiriques au risque de perdre la position **pure**. Un des effets de cet arguments est de dénier a priori toute pertinence à un argument qui se référerait à la réalité empirique, ce qui permet à la limite de rejeter toute donnée psychologique ou neurologique et de se situer ailleurs dans une citadelle à la fois imprenable logiquement, mais totalement fermée sur sa position.

³ Cependant elle se heurtera toujours à la limitation originaire qu'il faut toujours viser un exemple pour analyser les essences, quitte à ne le considérer que comme « exemple quelconque » dont la délimitation contingente n'est pas du tout prise en compte ? Mais peut-on en rester indemne ? (cf. (Vermersch 1999)).

⁴ Le point de vue en première personne est pour moi strictement limité à mon point de vue, et ceci est vrai pour chacun des chercheurs dans ce domaine. De plus, il est délimité par ce dont je suis capable d'opérer le réfléchissement. Enfin, il n'est pas seulement caractérisé par ma position de témoin vis à vis de mon propre vécu, ce qui est vrai de chacun, mais de plus par mon expertise en tant que chercheur dans ce domaine, c'est-à-dire que j'ai les cadres de référence pour catégoriser mon expérience. Savoir se rapporter à sa propre expérience ne suffit pas pour en faire une connaissance scientifique. Il y faut aussi une formation à la recherche, une connaissance des cadres théoriques, une formation pratique à l'analyse des données à des fins de connaissance scientifique. Si ce n'était pas le cas, tous ceux qui ont fait une psychothérapie ou une psychanalyse serait des scien-

tifiques de la vie subjective, de même, tous les méditants seraient devenus des scientifiques. Or dans ces deux cas on a des connaisseurs, des «expérimentateurs», mais pas des scientifiques. L'idée de co-chercheurs est de rassembler des personnes qui savent de manière experte accéder à leur propre expérience en ayant de plus une motivation et une compétence de chercheur, pour faire l'expérience, pour la décrire, pour l'analyser. En revanche, le point de vue en seconde personne est celui où l'on recueille des données subjectives auprès d'une personne qui n'est pas impliquée dans l'élaboration de la recherche. De ce fait, les compétences liées à la recherche sont portées par celui qui écoute, qui recueille les verbalisations, et qui les mettra en forme dans le cadre d'une analyse des données. Le point de vue en seconde personne est bien un recueil de données subjectives, mais les compétences sont distribuées entre celui qui apporte son témoignage et celui qui les élabore dans une perspective de recherche scientifique (qui n'est pas le seul jeu de société existant).

⁵ Cf. Husserl et la stratégie de l'exemple sur l'intuition et l'authenticité (Vermersch 1999).

⁶ cf. l'article sur *Les limites du conscientisable* (Vermersch 2000)

⁷ Un ouvert, est une action qui ne s'achève pas d'être accomplie. Par exemple, Si je vous appelle au téléphone pour avoir un renseignement et que vous n'êtes pas là, je laisse un message sur le répondeur et je raccroche. J'ai créé un ouvert, dans le sens où l'action n'est pas achevée, il y a une attente, une mise en mémoire, et de plus j'ai créé ce faisant que je pouvais être dérangé par votre réponse à un moment qui ne me convient pas nécessairement et qui va s'imposer à moi. Par contre, si je vous demande votre nom, et que vous répondez, j'ai initialisé une action : demander le nom, et je l'ai terminé : j'ai la réponse que j'ai noté. L'action n'est pas restée ouverte, elle s'est refermée en s'accomplissant. Quand vous superposez plusieurs couches d'ouverts, vous créez une charge cognitive plus ou moins importante suivant votre capacité à gérer la gêne de ne pas avoir les réponses attendues, et suivant la manière dont le retour, ou la fermeture de l'ouvert va tomber dans votre cours d'activité.

& 77.- La Réflexion comme Propriété fondamentale de la Sphère du Vécu. Etudes sur la Réflexion.

P. 247-248

«Tout moi vit ses propres vécus ; toutes sortes d'éléments réels et intentionnels sont inclus dans ces vécus. Il les vit ; cela ne veut pas dire : il les tient « sous son regard », eux et ce qui y est inclus, et les saisit sous le mode de l'expérience immanente ou d'une autre intuition ou représentation immanentes. Tout vécu qui ne tombe pas sous le regard peut, en vertu d'une possibilité idéale, être à son tour « regardé » ; une réflexion du moi se dirige sur lui, il devient un objet *pour* le moi. Il en est de même des regards possibles que le moi peut diriger sur les composantes du vécu et sur les intentionalités (sur *ce dont* ils sont éventuellement la conscience). Les opérations réflexives sont à leur tour des vécus et peuvent comme telles servir de substrats pour de nouvelles réflexions, et ainsi à l'infini, selon une généralité fondée dans le principe.

Le vécu, réellement vécu à un certain moment, se donne, à l'instant où il tombe nouvellement sous le regard de la réflexion, *comme véritablement vécu, comme existant « maintenant »* ; ce n'est pas tout ; il se donne aussi comme quelque chose qui *vient justement d'exister* et, dans la mesure où il était non regardé, il se donne précisément comme tel, comme ayant existé sans être réfléchi. Dans le cadre de l'attitude naturelle il nous paraît aller de soi, sans d'ailleurs que nous ayons arrêté notre pensée sur ce point, que les vécus n'existent pas seulement quand nous sommes tournés vers eux et que nous les saisissons dans une expérience immanente ; nous croyons qu'ils existaient réellement, qu'ils étaient réellement vécus par nous, si au moment de la réflexion immanente nous en avons « encore conscience » à l'intérieur de la *ré-tention* (du souvenir « primaire ») comme « venant justement » d'exister.

Husserl Ideen I

Dynamique attentionnelle et lecture-partition

Pierre Vermersch

Dans ce texte il nous faut entrecroiser deux dimensions : l'une théorique qui a pour vocation de rendre intelligible les analyses, il s'agit des théories de l'attention ; l'autre thématique qui propose d'examiner l'activité des agents de conduite sous l'angle de leurs **activités cognitives** élémentaires effectives c'est-à-dire principalement lire, lire des consignes, des fiches, des valeurs affichées etc. Le but est de montrer tout une série de phénomènes qui ne deviennent perceptibles et intéressant que lorsqu'on effectue cette démarche. Ce faisant nous ne partons pas directement de ce qui a posé problème, ou qui a suscité un écart notable à la conduite attendue, mais plus modestement de ce qu'exige l'accomplissement des tâches élémentaires et des déficits potentiels qui peuvent être pointés. Déficit potentiel ou déficit sub optimal, sont des concepts qui viennent de la clinique neurologique de l'attention (Camus 1996), ils nomment des déficits qui habituellement ne se voient pas mais pourront apparaître si la personne est plus fortement sollicitée. Par exemple, si l'on transpose ce concept dans les situations courantes, téléphoner en conduisant sa voiture rapidement dans un trafic important ne provoque pas d'accident en soi, par contre cela sollicite une partie de l'attention, la route et le trafic ne sont plus gérés qu'avec une partie des ressources attentionnelles, une autre partie est dédiée à la conversation, il y a déficit potentiel parce que si il se produit une exigence immédiate de correction de trajectoire ou de freinage, le temps de réaction est nettement diminué. Quant l'attention est partagée entre plusieurs thèmes, la réponse à un thème particulier est ralentie, provoque plus facilement des lapsus, des erreurs, des oublis. Qu'en est-il

pour la conduite d'installations industrielles en phase accidentelle simulées ?

Le concept de lecture-partition

La tâche qui sert ici de support est très particulière, il s'agit d'un exercice pratiqué sur un simulateur pleine échelle (reproduisant physiquement quasiment à l'identique une installation industrielle de référence réelle) géré par un logiciel modélisant dans certaines limites l'évolution physique de l'installation de façon réaliste. Cet exercice a pour but d'apprendre ou de s'exercer à conduire l'installation dans des conditions d'accident ou d'incident sérieux. Dans ces cas, la conduite, réalisée par une équipe, se fait entièrement en suivant des consignes, c'est-à-dire dans notre cas des supports papiers (ce pourrait être des écrans informatiques) sur lesquels sont donnés la liste d'instruction à suivre pour établir un diagnostic de l'incident ou de l'accident en cause, et ensuite pour le conduire vers un état sûr, y compris en tenant compte de l'évolution du process. Toutes les activités annexes sont elles aussi réalisées en suivant des fiches de manœuvres, des fiches de mise en fonction, etc.

Ce qui domine donc cette activité de conduite accidentelle avec consignes, c'est l'activité de lecture.

Si par méthode, on pratique une suspension de notre vision habituelle de cette activité de conduite accidentelle, centrée sur toutes les dimensions "nobles" de cette activité (les compétences techniques, la qualité des personnels, les enjeux de sûreté), et que l'on passe à une vision minimaliste en faisant provisoirement abstraction du sens de ces activités, des compétences etc., alors on

pourrait dire que globalement les agents 23 lisent du texte, se déplacent à travers la salle de commande, agissent sur les organes de commande, communiquent, attendent. Mais d'abord, ils lisent sans cesse des consignes, des fiches etc. et toute l'activité de conduite est conditionnée par ce qui est écrit dans des consignes, il n'y a pas d'actes qui ne soient pas réglementairement initiés et déterminés par une lecture qui en fonde la légitimité et les définit.

Cette activité de lecture doit être plus précisément nommée : "lectures-partition" dans le sens où chaque instruction lue demande de réaliser un acte (communiquer, agir sur des organes, ou lire un enregistreur pour documenter des valeurs affichées requises pour déterminer un test dans un logigramme). La notion de "partition" est prise ici en analogie avec ce que génère une partition musicale, dans laquelle chaque signe est censé produire une action déterminée : jouer telle note, pendant telle durée, avec telles altérations, telle expression etc. ... Si l'on poursuit l'analogie un peu plus loin, on sait qu'en musique, la partition est la transcription écrite du résultat qui doit être obtenu, la notation du résultat sonore attendu. Cette notation n'est qu'un mauvais reflet de ce que l'exécutant doit faire pour produire ce résultat, en effet pour exécuter concrètement les appuis de touche, il faut interpréter la partition, la corriger et la compléter pour qu'elle soit un véritable guide d'action adapté. Un débutant est incapable de savoir ce qu'il faut jouer effectivement à partir d'une partition un petit peu complexe, quelle main joue quoi par exemple.

Dans la lecture-partition des consignes, il en est de même. Quoique ces consignes semblent avoir été construites pour supprimer tous problèmes de lecture, de compréhension, de continuité de la poursuite de l'exécution, une bonne connaissance préalable des "partitions" est de fait nécessaire pour que les agents les appliquent correctement. Il y a là une expertise, la constitution d'un habitus de lecture de consigne qui semble être largement sous-estimée, et que l'on retrouve cependant très

fortement dans les préoccupations des formateurs sur simulateurs.

La lecture-partition a ceci de spécifique qu'elle renvoie sans cesse à un autre lieu que celui où les yeux se posent, à une autre activité que simplement lire, elle est par nature continuellement interrompue par l'exécution des actions qu'elle requiert. Non seulement, comme dans toute lecture il faut suivre perceptivement les signifiants linguistiques pour accéder au sens des mots et des phrases, non seulement il y a un travail d'interprétation et de désambiguïsation propre à toute lecture, mais de plus les mots doivent être mémorisés pour valoir dans le temps qui va suivre immédiatement, temps pendant lequel la lecture va s'interrompre pour pouvoir faire attention à ce dont parle le texte, de plus les mots lus renvoient à des places spatiales où ces actions seront effectuables, ces places sont des cibles que l'on ne peut viser et atteindre que par un transport physique et attentionnel. La lecture-partition a vocation d'être à la fois sans cesse interrompue pour effectuer ce qu'elle exige, et d'être impérativement renouée avec précision dans le temps suivant pour assurer la continuité de la "partition" ou ici de la consigne. Il s'agit d'une activité beaucoup plus complexe et exigeante qu'il y paraît comme cela avait déjà été abordé dans un autre style de lecture-partition : l'utilisation d'une recette de fabrication de tarte aux pommes ((Vermersch and Noel 1982), (Vermersch 1985)) ou encore l'utilisation d'une notice de montage, d'un mode d'emploi, d'une gamme de fabrication etc.

Le point qui doit être souligné tant il est devenu invisible est que dans les phases de conduites d'incident ou d'accident les agents sont extrêmement engagés dans ce type d'activité. Or chaque moment de lecture leur demande de produire une attention focalisée, et ce faisant ils sont sans cesse sollicités pour réduire de manière fovéale leur visée attentionnelle, en changer la direction tout de suite après (lire conduit à faire, donc à passer de ce que je lisais, à un autre lieu, un autre document, une autre activité), puis de manière extrêmement stricte reve-

23 Avec des variations notables entre eux, suivant leur fonction.

nir au point qui est juste après ce qui a été lu, quelles que soient la multiplicité et la diversité des activités requises entre temps. Et ce, alors que ce retour n'est quasiment pas assisté puisqu'il repose quasi exclusivement sur la mémoire de travail : "Ou en étais-je" ? C'est probablement le point le plus faible des consignes papiers c'est quelle ne conserve pas la mémoire du point où en est l'agent et auquel il doit revenir.

Si cette activité de lecture-partition est à ce point centrale, dominante et obligée, il devient essentiel de l'examiner de plus près, non plus pour son contenu – ce qui a déjà été beaucoup fait légitimement jusqu'à présent – mais pour sa structure d'activité en essayant de la modéliser avant de l'articuler d'une part avec les données théoriques sur l'attention et d'autre part des exemples de conduite où on peut apercevoir des situations de déficits potentiels.

Modélisation du cycle élémentaire de lecture-partition

Le cycle élémentaire d'une lecture-partition consiste à lire une information, à la mémoriser pour pouvoir agir en conséquence, agir, puis revenir à l'information initiale afin de se caler pour déterminer quelle est la suivante à lire. Suivant les cas de figures les contraintes peuvent être assez différentes. Ainsi dans la lecture musicale pour jouer d'un instrument le problème clef est de lire avec suffisamment d'anticipation pour rester dans le mouvement, le déchiffrement est supposé acquis, et l'unité de lieu de l'exécution fait qu'à chaque lecture correspond une exécution sur l'instrument sans avoir à se déplacer, cependant si l'on regarde le clavier par exemple le retour à la partition peut se révéler périlleux. Dans la réalisation d'une recette de cuisine, l'espace est plus distribué, le lieu où est la consigne n'est pas exactement toujours le lieu de la réalisation, il faut donc se déplacer, y revenir, de plus l'exécution de certaines opérations peut se révéler longue et pendant ce temps la mémoire de la suite est perdue, d'où d'innombrables retours. Dans la lecture de consigne on a à la fois une grande dispersion spatiale (dans le type d'installation étudiée, et contrairement aux salles de commande informatisées), et des actions relativement fines et complexes proposées par chaque instruction, c'est-à-dire que leur exécution la plupart du temps supposera d'interrompre vraiment la lecture pour réaliser l'action requise. En fait il faudrait dès cette étape faire la différence entre des structures d'instructions élémentaires qui sont suffisamment différentes pour ne pas solliciter la cogni-

tion de manière strictement identique. Par exemple, entre une structure de liste de tâche à accomplir, ou chaque item de la liste renvoie à une action à effectuer et une structure de test où la valeur critère est à documenter, mais où une partie de l'activité s'effectue sur le papier pour déterminer l'embranchement approprié. Dans ce qui suit nous ne rentrerons pas dans le détail de ces différentes structures de partition, mais c'est un travail qui sera à accomplir tôt ou tard pour mieux comprendre l'activité de lecture-partition dans tous ses détails et implications. Dans notre modélisation nous avons repris le canevas de description propre à l'analyse phénoménologique selon Husserl. Ainsi, chaque lecture d'instruction de consigne, de fiche, etc. doit être décrite suivant plusieurs dimensions : une dimension noétique (les actes élémentaires), une dimension noématique (le contenu ou la matière des actes), et une dimension qui module cette corrélation acte contenu : la modulation attentionnelle (l'attention comme modulation de l'intentionnalité)²⁴ donc une dimension noétique au second degré un acte qui module l'accomplissement d'un autre acte.

Temporellement, on peut schématiser ce cycle suivant une structure à six temps, correspondant à des actes distincts, le sixième temps pouvant être aussi l'acte début de la séquence élémentaire étudiée. Par convention les temps où l'agent lit la consigne sont désignés par le terme "lecture", alors que les temps où il lit des verrines, des enregistreurs, des camemberts, d'autres documents, sont désignés par le terme "documenter", dans la mesure où ces phases là sont dépendantes des lectures qu'ils ont vocation de documenter avant de pouvoir passer à la lecture suivante.

Le tableau qui suit esquisse la description temporelle de la lecture de trois instructions a, b, c et développe finement le cycle de b (en grisé dans le tableau). Les instructions a et c ont été rajouté pour donner une modélisation en contexte : b se situe alors que le cycle de a est achevé, et c est l'instruction qui suit l'accomplissement de c.

²⁴ Nous laissons de côté dans cette description **la troisième dimension classique** de la description husserlienne qui doit en principe accompagner toute description phénoménologique cf. § 92 Husserl, E. (1950). Idées directrices pour une phénoménologie. Paris, Gallimard.

actes (description noétique)	contenu (noématique)	modulations attentionnelles noétique
0 ante-début : quitter la documentation de l'instruction a,		Lâcher a, désengagement
1B lire (l'instruction b) - acte perceptif, - acte sémantique, interprétatif, - acte de mise en mémoire, - acte d'évocation de ce qui est désigné pour valoir comme cible,	-texte de l'instruction b (perçu) - actes nommés ou impliqués (évoqués) - lieu où ces actes doivent s'accomplir (évoqué)	Engagement focalisant - focalisation attentionnelle + - inhibition collatérale = - rétrécissement du champ de conscience pour pouvoir effectuer la lecture
2B quitter - lâcher l'activité de lecture (de b) - ne pas lâcher l'information lue comme guide de visée	texte de l'instruction acte requis, lieu où l'accomplir, but à atteindre (mémorisés)	Désengagement perceptif - lâcher la focalisation précédente, - tenir en mémoire - ouverture possible aux co-présents,
3B viser la prochaine cible - mémorisation de la cible, - connaissance de ce à quoi l'instruction renvoie de façon éventuellement non formulée (ex. demander une valeur, sans formuler où elle doit être saisie ; demander une fermeture de vanne sans préciser où elle se ferme)	l'acte, le lieu (mémoire) lieu physique, spatial, visé	Engagement distant comme visée transport balistique, visée encore peu précise, visée comme orientation, ouverture au co-présents, aux signaux et indices, modèle de la trajectoire d'un geste qui s'effectue en deux temps cf. Paillard.
4B saisir , saisie fovéale, s'ajuster visuellement, posturalement, manuellement,	mémoire de l'acte lieu de la saisie : cadran, enregistreur, écran, tpl, rangement, objet de la saisie	visée ajustement de type accommodation fine, rétrécissement du champ de conscience à la cible en cours d'approche finale, inhibition collatérales d'autant plus forte que la saisie est exigeante
5B agir soit par le fait de - documenter , maintenir en prise, lecture documentation, (+ garder et rapporter l'information saisie pour documenter l'instruction lue) - communiquer - effectuer une action matérielle (garder et rapporter le résultat pour comparaison avec ce qui était demandé dans l'instruction)	mémoire de l'acte, engagement dans l'acte demandé : type d'acte, but, résultat attendu, critère d'atteinte du but, critère de fin de réalisation de l'acte	- focalisation attentionnelle, discrimination sensorielle fine inhibition collatérale, - peu de focalisation attentionnelle avec les tpl disponibilité pour les co-présents
6/2B' quitter la documentation de l'instruction b	objet saisi	Lâcher
7/3B' aller-vers / revenir à b pour trouver c	le lieu de l'instruction b (mémoire)	paradoxalement c'est le moment où le guidage est le plus faible et ne repose plus que sur la mémoire de travail de
8/4B' saisir c	saisir b comme moyen de viser la suite : l'instruction c	
9/1C phase de lecture de c	contenu de l'instruction	

En colonne on trouve les trois dimensions utilisées dans cette analyse. Les actes sont de type lire, arrêter de lire (quitter, cela peut paraître paradoxal de le désigner comme étant un acte mais les études sur l'attention montrent précisément que la mobilité de changement d'acte ou de changement d'objet n'est possible qu'à condition que ce qui a été saisi soit lâché, de nombreuses pathologies de l'attention repose sur une difficulté ou une impossibilité à opérer ce lâcher), viser comme action d'aller-vers, de s'orienter, et saisir au sens métaphorique du moment où le nouvel acte s'applique en s'ajustant finement à ce qui fait l'objet de l'attention. Chacun de ces actes peut être décomposer en actes plus élémentaires. Dans la colonne de la dimension noématique, le contenu qui est visé par un acte peut être du perçu, du mémorisé, du biffé (ce que j'ai perceptivement lâché, mais que je tiens encore en mémoire comme guide de mes actions futures). La colonne des modulations attentionnelles donne des indications sur le rétrécissement (focalisation, ouverture, compatibilité) du champ d'attention, ce que plus loin nous nommerons modulation des fenêtres attentionnelles ; sur l'engagement, le tenir-en-prise, le désengagement.

Si l'on décrit la structure noétique générique propre à la lecture-partition en la saisissant entre l'acte qui précède a, et celui qui suivra c, on peut la noter globalement comme suit :

a ... 1B/ lire (l'instruction b), 2B/ quitter, 3B/ viser, 4B/ saisir, 5B/ agir (selon b),... c

Mais en fait elle est plus complexe, puisque après 5B/ il y aura nécessairement un acte de type 2B'/quitter, 3B'/ viser b (pour y revenir), 4B'/ saisir b, comme moyen de déterminer l'entrée dans un nouveau cycle 1/ lire c etc. ... Puisque la visée de revenir à b, est de se caler précisément pour déterminer le passage à c. Par ailleurs, le cycle peut être plus compliqué si "agir selon l'instruction b" ouvre par exemple à un nouveau document et reporte beaucoup plus loin dans le temps le retour à b pour continuer vers c.

La structure de base boucle donc sur au moins deux cycle puisqu'il y a toujours deux temps distincts entre la saisie de lecture, et la saisie de documentation en réponse à ce que demande la lecture. Simplement le second tour doit de plus être strictement positionné pour obtenir la lecture suivante à celle qui vient de s'accomplir.

Ce schéma peut encore être lu non pas suivant le type d'acte, ou ce qui est visé, mais encore du point de vue des modulations attentionnelles possibles. On a plusieurs dimensions à cette modulation, d'une part la visée est dépendante d'un canal sensoriel mobilisé de façon prédominante, d'autre part le degré de focalisation qui détermine l'ouverture de la fenêtre attentionnelle en fonction de la tâche à accomplir, enfin les temps fonctionnellement différenciés entre la visée et la saisie (le premier est balistique, le second un ajustement), entre la saisie et le maintenir en prise (dans le second il y a continuité dans le temps de la saisie d'un même objet, de manière à accomplir une saisie explicitante), entre le maintenir en prise et le lâcher prise où désengagement de la saisie qui est une condition nécessaire au déplacement de la visée. Enfin comme le montre bien Husserl le champ d'attention est en permanence feuilleté en une pluralité de zone co-présente, l'une traitée de manière élective ou primaire, les autres de manière secondaire, co-présentes, présentes

comme horizon ou comme frange. Cependant ce que n'a pas vu Husserl qui ne s'est pas intéressé beaucoup à la dimension fonctionnelle qui n'était pas essentielle à la réalisation de son programme de recherche, ce qui est traité de façon primaire peut de plus nécessiter une focalisation et cette focalisation se fait momentanément au détriment de la possibilité de traiter les co-présents qui ne seront à nouveaux accessibles que lorsque l'attention passera sur un mode non focalisé. En particulier, dans le domaine visuel, dès que l'on est en mode de lecture et de désambiguïsation de l'information, non seulement le champ spatial couvert est très faible (2° environ) mais sa saisie produit une inhibition aux marges, et mobilise pendant un temps toutes les ressources cognitives (période psychologique réfractaire).

Cette esquisse de modélisation structure la compréhension de l'activité élémentaire de la lecture-partition des consignes, mais elle pourra servir de plus à étudier les interactions de communication entre agents en mettant en valeur les effets de l'interruption de l'activité de celui qui est adressé suivant le temps du cycle dans lequel il se situe. Si A adresse B au moment où B est en focalisation attentionnelle, si B réponds immédiatement en interrompant sa focalisation avant d'avoir achevé la saisie, il y a de fortes chances qu'il devra recommencer cette opération, mais de plus il y a de fortes chances qu'au moment où il reviendra à cette saisie il se trompe dans sa lecture de valeur affichée, il renoue à un autre endroit que celui qu'il venait de quitter. Du coup on a un outil pour évaluer les effets de l'articulation du travail entre deux agents et une série de questions sur la pertinence, les critères sous jacents à la décision d'interrompre l'autre en l'adressant.

Cependant, il pourrait et devrait être envisagé à un niveau encore plus détaillé qui permettrait de décrire ce que réclame comme activités et ressources cognitives chaque phase du cycle. Le but n'est pas de faire du plus détaillé en soi, mais de déterminer le "niveau de détail efficient", afin de rendre intelligible à l'analyse ergonomique ce que l'on demande à l'agent quand on lui fait

accomplir ce travail réputé facile de lecture de consigne. Il faut bien que ce niveau de détail soit abordé par quelqu'un, sinon ce serait comme vouloir comprendre le fonctionnement d'un ordinateur sans que personne ne maîtrise le langage machine qui détermine la réalisation logique des instructions les plus élémentaires, qui conditionnent en fait toute l'architecture qui lui est superposée.

Par exemple : la phase de lecture est connue pour ses problèmes de désambiguïsation du langage utilisé. Par le passé, avec les premières consignes événementielles, des phrases à construction négatives, des expressions contenant des déictiques potentiellement ambiguës, ont dû être modifiées car elles provoquaient trop d'erreurs d'interprétation ou de non compréhension. Ces difficultés sont certainement encore présentes de manière minimisée.

Mais de plus l'activité qui est demandée à l'agent n'est pas seulement de lire, mais aussi de traduire l'indication en cible à rejoindre (une valeur est requise explicitement, mais le lieu où elle sera documentée non), de plus il doit la garder en mémoire de travail pendant la phase de visée, qui implique quelques fois de grands déplacements en salle de commande, quand ce n'est pas un passage préalable au rangement de classeur.

On a donc déjà quatre sortes d'activités (cognitives) associées et distinctes pour la seule phase de lecture d'une instruction de type liste : lire, rendre intelligible ce qui est lu, traduire ce qui est lu en cible à atteindre, le mémoriser pour pouvoir se détacher de la lecture et atteindre et saisir la cible.

Le but de cette analyse détaillée n'est pas de rendre dramatique ce qui somme toute constitue la compétence normalement attendue d'un agent de conduite qualifié, mais de repérer le "niveau de détail efficient" de ce que requiert l'exécution correcte de la tâche, de façon à pouvoir diagnostiquer les maillons faibles où qui peuvent le devenir sous l'effet par exemple d'une interruption.

Par exemple, on peut contraster les effets de deux interruptions qui s'inscrivent dans une même phase d'un cycle de base de l'activité de suivi de consigne de B (la phase

5/ de documentation pour l'instruction) suivant le fait qu'il accomplit cette phase entièrement ou qu'il l'interrompt en répondant à la sollicitation externe.

- Le premier exemple est celui d'une interruption au sein même d'une focalisation attentionnelle. Elle est provoquée par une sonnerie de téléphone qui intervient pendant la phase 5 du cycle, au moment où il documente un test à partir de la lecture sur un écran. L'opérateur choisit d'interrompre cette phase pendant son exécution, donc avant de l'avoir achevée et d'avoir fait retour à l'instruction. Au retour, il reprend la réalisation de la phase 5/ et se trompe dans sa lecture.

- Le second exemple, s'initie aussi pendant la phase 5 du cycle de base, A demande oralement une information pendant que B est en train de lire des valeurs affichées sur des camemberts. B ne répond pas immédiatement, il finit d'abord de documenter, puis revient à l'instruction, et enfin découvre qu'elle le conduit à changer de page, il tourne alors sa page, et seulement à ce moment se tourne vers son interlocuteur pour lui répondre. Il n'a pas pris risque de rompre la continuité de son application de la consigne puisqu'il a attendu d'être positionné à un endroit stable et facilement identifiable.

On pourrait esquisser les conseils suivant lesquels chaque agent peut être vigilant soit pour lui-même, soit pour la prise en compte des autres : " ne vous interrompez pas pendant les phases sensibles, allez jusqu'à un point de stabilité avant de vous interrompre ", ou bien en direction des émetteurs potentiels : " vérifiez que l'autre n'est pas dans une phase sensible avant de chercher à capter son attention, Est-il en train de lire ? Est-il en train de recueillir une information ? A-t-il le regard disponible ? Avez-vous le contact visuel pour l'adressage ? etc. " . Mon but ici est de montrer le sens que peut avoir la détermination du NDE (niveau de détail efficient). Ici ce NDE est celui du moment où un agent quitte l'exécution de la micro-tâche qu'il accomplit par exemple pendant le temps de documentation, pour rendre intelligible ce qui se passe il aura fallu décompo-

ser la consigne en cycle élémentaire, puis ce cycle en phase, puis décrire en quoi consiste d'effectuer cette phase pour en comprendre les exigences, et enfin décrire la façon dont cette phase est a été accomplie par l'opérateur pour savoir comment elle a été segmentée ou non.

Revenons à la description détaillée des différentes phases du cycle.

Nous avons donc déjà examiné la phase 1 initiale de lecture d'une instruction et toute sa richesse cognitive qui mérite que l'on puisse l'appeler lecture-partition. Comportementalement cette phase est manifestée par l'attitude de lecture du document porté ouvert sur le bras gauche, la tête orientée vers la feuille, souvent un doigt suivant le texte, la feuille un peu approchée du visage pour en faciliter la lecture. Cette phase est fragile à la mesure du travail de prise d'information et d'interprétation qu'elle exige, mais de plus comme elle est une phase de mémorisation pour pouvoir se détacher de la feuille dans les phases suivantes, elle est fragile du point de vue de cette mise en mémoire, toute interruption à ce moment peut compromettre cette mise en mémoire, l'altérer. Autant dire que cette phase pourrait s'accompagner d'un panneau "ne pas déranger".

La phase 2, est une phase qui consiste à quitter l'instruction, une phase de lâcher-prise, préalable à l'activité suivante. On peut se demander s'il y faut réellement une compétence ? Chez le sujet sain, non stressé, cette phase est masquée par le fait qu'elle se déroule presque à tous coup sans accroc. Cependant chez le sujet choqué, sous l'effet d'un stress, sous l'effet d'une pression de résultat cette phase peut devenir fragile, chez le malade en clinique neurologique de l'attention elle ne s'accomplit plus et le sujet peut rester englué dans ce qui a capté sa saisie attentionnelle. Dans le témoignage, ou dans la recherche phénoménologique dans lesquels il n'y a pas de suite définie a priori souvent, la production verbale s'interrompt du fait que la personne est momentanément incapable de déplacer la focalisation de son attention parce qu'elle ne lâche pas ce qu'elle a saisi attentionnellement. Il faut souligner de plus que le lâcher concerne l'activité perceptive de lecture, de direction de l'attention vers le texte, mais dans le même temps il y a un garder en prise de ce qui est requis, du but à atteindre, du lieu au quel il faut se rendre pour le réaliser, mais ce garder en prise n'est plus perceptif, il est mnémorique et probablement sous tendu pour certains opérateurs d'images mentales et discours privé ou de sub vocalisa-

tion. Comportementalement cette phase peut s'observer par le fait que l'agent lève la tête de la consigne, souvent il vocalise à voix basse, ou subvocalise (les lèvres bougent sans qu'aucun son soit produit), quelques fois un doigt se pose sur l'endroit qui vient d'être lu. Etre interrompu, ou accepter de se laisser interrompre à ce moment c'est prendre le risque de perdre les informations mémorisées et d'être obligé d'accomplir à nouveau la phase de lecture, ou d'oublier une partie de ce qu'il y a à faire, la fragilité ici vient du fait qu'il s'agit d'une étape transitoire dans la dynamique d'un enchaînement de phase qui doit conduire à la phase de documentation/action.

La phase 3, est une visée vers le nouveau lieu d'application de l'attention. Elle existe essentiellement du fait de la spatialisation induite par la taille de la salle de commande et la distribution des platines, chaque lecture peut envoyer l'agent à plusieurs mètres de là où il se trouve, lui faire parcourir des aller retours de toute la salle de commande dans les cas où il doit au préalable aller chercher un recueil de fiche et le ramener jusqu'à la table pour pouvoir trier le document qui l'intéresse. Dans cette phase de transport vers la cible de l'activité, l'essentiel est pour l'opérateur de se rappeler ce qu'il doit faire, il peut apercevoir l'endroit où il se dirige, éviter les autres agents, il peut au passage prendre de l'information indicielle (ne demandant pas de lecture sémantique fine), écouter ce qui se dit plus loin, avoir une vision d'ensemble de la salle. Comportementalement c'est donc un déplacement physique. En fait cette phase a justement une composante motrice : le corps se déplace, et une composante d'orientation. Ces deux composantes sont particulièrement bien en évidence dans l'exemple où un agent commence à se déplacer rapidement avant de s'être orienté, avant d'avoir déterminé où il doit aller compte tenu de là où il est. On le voit alors commencer à marcher en s'éloignant vers la gauche, et brutalement faire demi tour pour revenir à l'endroit où il était, ou bien partir vers la droite, ou encore faire un tout complet sur soi-même. En un sens c'est la phase où la focalisation attentionnelle est la moins serrée, sauf qu'il doit y avoir un maintenir en prise du but et des conditions de sa réalisation, l'agent peut être interrompue très momentanément pour des questions simples, mais pas pour une nouvelle élaboration qui aurait toutes les chances de lui faire perdre sa commission... La phase 2 et la phase 3 dont des moments de distraction possible dans lesquels l'agent est susceptible d'être détourné involontairement par un événement un peu plus saillant. On peut les considérer comme des temps où l'agent doit se réguler lui-même contre les effets de toute sollicitation intempestive.

La phase 4 est saisie. La cible est atteinte, ou presque, est là un ajustement fin permettant la lecture, la prise en main d'un TPL etc. doit être assurée, il s'agit de saisie attentionnelle modulée par la modalité sensorielle mise en œuvre. La saisie est différente la plupart du temps de la visée en ce sens que toute atteinte de cible se décompose en un temps balistique d'ajustement grossier en direction de la cible et un temps d'ajustement fin final pour exécuter l'action prévue. Dans cette phase par exemple, le corps se penche en avant pour mieux lire une valeur, le corps se fixe dans une posture pendant que la tête ou les mains s'ajustent. C'est un temps d'engagement attentionnel fort qui est dans une dynamique d'aboutissement. Etre interrompu à ce moment devrait provoquer des erreurs de lecture, ou la nécessité de recommencer.

La phase 5 est action. Elle est action subordonnée à la mémoire de l'instruction qui lui donne sens. C'est la phase du cycle qui est la plus diversifiée, puisqu'elle peut être une lecture de valeur pour documenter un test, l'état d'un organe, une communication comme informer un autre agent d'une état de chose ou d'une action qu'il doit effectuer, une manœuvre ponctuelle comme fermer une vanne, ou une manœuvre de régulation plus étalée dans le temps pour obtenir un ajustement à une valeur particulière. Cette phase est surtout fragile est exigeante si c'est une lecture, qui encore une fois demande la focalisation attentionnelle la plus élevée. Cependant la lecture de cette phase n'est pas aussi complexe que celle de la phase 1, elle n'engendre pas le projet d'une nouvelle action, elle est identification d'une valeur, et simple projet de retour à l'instruction. Paradoxalement c'est une des phases peut-être la plus robuste en elle-même, sa dimension sensible porte plutôt sur la nécessité qu'elle débouche sur un retour efficace en un point qui lui doit être mémorisé. Une interruption à cette phase, doit provoquer une reprise de la lecture de la valeur, mais elle risque aussi comme on nous en avons eu l'exemple de faire oublier le retour précis à la consigne qui reste ouverte.

C'est ainsi que la phase 6, n'est pas différente -en structure- de la phase 2 puisqu'elle demande d'abord de quitter l'attention du lieu de l'action, puis la phase 7 est aussi une visée comme la phase 3. Visée à la fois plus simple puisqu'il ne s'agit que de revenir à la feuille de consigne en cours de parcours, mais paradoxalement bien plus fragile du fait que l'espace graphique de la consigne est bien moins différencié que l'espace de la salle de commande, de nombreuses lignes se ressemblent, des mots identi-

ques se retrouvent en des lieux proches. En fait ce retour est un des moments les plus délicats et les plus sources d'erreurs du fait qu'il est le plus fortement ambigu. De ce fait, la saisie comme phase 8 identique en structure à la phase 4 est plus délicate car il s'agit de se repérer dans l'espace d'une feuille parmi des textes et de repérer en phase 9 l'instruction que l'on a renseignée ou accomplie. La phase 10 est relecture de l'instruction que l'on vient d'appliquer, non pas nécessairement pour la relire, mais surtout pour identifier si c'est celle que l'on vient d'appliquer de manière à se déplacer vers la suite. Ou si l'identification de position est simple le passage quasi immédiat à la ligne ou à l'instruction suivante. Et le cycle reprend. En détaillant ce cycle il peut être intéressant de le décrire comme comportant 10 phases même si certaines de ces phases ont la même structure. Ce qu'il semble important de noter est que le moment le moins fragile du point de vue de l'attention est celui qui se situe entre deux cycles complets, une fois que le retour à l'instruction qui a été au point de départ du cycle est documentée ou accomplie, et que la détermination de l'instruction suivante à traiter est assurée. Il y a là un temps où l'agent est réellement disponible à s'interrompre pour traiter une demande hors de son propre thème d'intérêt. C'est encore plus vrai quand cette fin de cycle correspond à un changement plus important, comme la sortie d'un bloc dans une page, ou le passage au haut de la seconde moitié de la page, ou encore lors de la tourne à une autre page dont le début sera quoi qu'il arrive ... le début, et ne demande aucune détermination particulière sauf à savoir que l'on est dans la bonne page.

Note – Exploration de la compatibilité entre lecture et autres activités

La saisie de lecture, suppose une immobilisation de la tête, un rétrécissement du champ visuel à la saisie fovéale pour pouvoir lire les mots, une affectation de la majeure partie des ressources attentionnelles pour suivre le sens de ce qui est lu et se représenter ce à quoi cela renvoie puisque cette lecture est toujours dans une tension indicative d'un ailleurs matériel, spatial, distinct du lieu de la lecture.

Modulation de cette proposition générale :

- Certes plus une séquence est connue et où on peut lui substituer la mémoire de ce qui a déjà été lue, moins l'information est inattendue, plus l'agent peut déjà être dans la réalisation de la suite : action de prise d'information, déplacement dans la salle pour aller au bon endroit. Probablement il faut distinguer différents type de lecture : par exemple à certains moments il y a une liste de

chose à faire, et pour chaque item de la liste il faut la quitter des yeux pour effectuer une action qui va momentanément occuper les ressources attentionnelles et il faudra donc faire un retour adéquat (il faudrait là prendre un exemple et le détailler sémantiquement, spatialement, temporellement). Alors que la lecture d'un test est peut être mieux délimitée, il n'est pas concurrencé par l'information qui suit ou qui précède parce qu'il est comme un îlot d'activité différente de tout ce qui l'entoure, au pire le problème se posera de revenir à la suite s'il y a un déplacement à effectuer pour y répondre. Cependant, si l'on distingue les différentes entrées sensorielles, et des niveaux d'exigences dans le traitement de l'information (par exemple différence entre saisie sémantique, saisie indicielle, ou description en termes de degrés de saillance / degrés de pertinence), on doit pouvoir envisager que lors de la lecture sémantique, qui est la plus exigeante au point de vue des ressources attentionnelles (mais par exemple calculer un résultat, ou tracer une courbe à la main pour déterminer un résultat peut être tout aussi exigeant - comment font les aviateurs ? qui ont eux à faire de tels calculs),

Lors de la saisie sémantique, le canal visuel est totalement mobilisé,

- compatibilité visuel/visuel : on pourrait imaginer qu'il serait sensible à la modification brutale de l'intensité de l'éclairage ou de la couleur d'ambiance, mais guère plus; (alors que sur écran on peut aussi kidnapper son attention par un signal visuel mobile, flash etc.).

- compatibilité visuel/auditif : alors que le sujet peut entendre probablement un indice, ou un signal sonore comme le battement d'une alarme, mais plus difficilement traiter un message sémantiquement riche transmis oralement. Le problème de la saisie visuelle c'est qu'elle est la modalité qui rétrécit le plus le champ d'attention sensoriel, elle limite le monde à la dimension de ce qui est fovéalement saisi (on le voit bien dans le contre exemple de la saisie visuelle dans la conduite automobile qui doit rester mobile et cantonnée au traitement des indices et des signaux, d'où la difficulté de lire des panneaux routiers inhabituels serrés comme on les trouve en amont des grandes villes et des échangeurs). Alors que tous les autres sens laissent précisément la vision disponible : je peux écouter en regardant, je peux ressentir, goûter, sentir en continuant à regarder et à écouter. Donc la compatibilité saisie visuelle sémantique et canal auditif est possible mais limitée à un traitement pauvre.

- compatibilité visuel/ kinesthésique ou olfactif : (je ne prends pas en compte le gustatif mais on pourrait imaginer dans la chimie qu'un goût dans la bouche puisse apparaître en fonction des événements) Il en est de même, pour un toucher (quelqu'un qui tape sur l'épaule pour attirer l'attention par exemple) qui ne peut valoir que comme signal, de même le passage de quelqu'un fortement parfumé, qui pourrait entrer dans le champ de conscience.

Dans tous les cas, la seule chose qui peut être traité c'est venant de l'extérieur quelque chose qui s'il est saisi va avoir pour valeur d'interrompre la direction d'attention en cours, et non rendre possible un nouveau traitement cognitif.

Tout ce que je viens d'écrire concerne la compatibilité du traitement des entrées, il faut aussi examiner la compatibilité en termes de traitement cognitif entre la saisie perceptive et les courants de pensée, les préoccupations en cours, les mouvements du corps, la formulation de parole à destination d'autres ou de soi. Que peut faire en même temps un sujet pendant qu'il lit une information qu'il doit traiter au niveau sémantique ?

Par exemple, à commencer par le domaine auditif peut être plus simple à analyser, pendant que l'opérateur va vers le téléphone, et pendant qu'il répond, il lève la tête, il lit des écrans, il s'adresse même à quelqu'un d'autre sans le regarder, il note quelque chose. Toutes ces possibilités sont à la fois un avantage et un inconvénient. Avantage, dans la mesure où le sujet n'est pas coincé de manière étroite dans ce qu'il est en train de faire. Inconvénient, il détourne une partie de ses ressources attentionnelles de ce qu'il est en train de faire, et ce faisant crée -sans s'en rendre compte directement, il faudra l'incident pour l'objectiver- les conditions d'une interférence, d'un lapsus, d'un oubli. Le meilleur exemple actuel est donné par l'utilisation du téléphone portable en voiture, et même par le fait d'avoir une conversation téléphonique en voiture avec un kit main libre, le retard au freinage, l'identification d'un obstacle peuvent être facilement multiplier par deux. Il est vrai que dans la conduite d'une installation nucléaire les délais de réponse ne sont pas de cet ordre, par contre si l'on transpose de la conduite automobile à la gestion de sa propre conduite, on peut imaginer que tous les points que l'on a évalué comme sensibles, source de fragilisation (gestion des ouverts, et spécialement le retour au fil conducteur après avoir quitté une instruction ou un document), vont se prêter précisément à des micro dérapages de lecture, à des ruptures d'enchaînements des séquences normales, à des traitements partiellement erronés des

informations, ou même paradoxalement à la non saisie d'informations en provenance d'autres sources (autres agents, alarmes, etc.).

Dans la compatibilité avec la saisie fovéale visuelle,

- la lecture est compatible avec des mouvements du corps qui restent simple : marcher, se lever, se tourner, dissocier le mouvement de la tête et du buste, et qui ne comporte pas d'obstacle, ni de visée précise en final.

Simple comme de se tourner pour ne pas gêner le passage de quelqu'un, tendre un document, tendre la main pour en saisir un (mais c'est celui qui donne qui ajuste la cible). Sans obstacle, et sur un parcours ouvert familier ou dont l'encombrement est connu sans avoir besoin de repère visuel, sinon il faudra traiter une autre information visuelle que celle de la lecture. Sans visée précise finale, comme de poser quelque chose à un endroit précis, effectuer un mouvement de la main sur une commande, dans tous les cas les gestes précis demandent la même attention fovéale et la même délimitation de l'attention.

- **compatibilité avec l'activité de pensée ?**

Et que puis-je dire de l'activité de pensée, du raisonnement, de la formation de représentation détaillée, simultanée à la lecture. Je m'oriente fortement vers la théorie du canal unique, une activité attentionnelle précise engageant des ressources cognitives effectives d'élaboration de données sémantiques / discursives, est incompatible avec tout autre traitement similaire, ou de même niveau d'implication. Tout au plus, on peut penser à une activité de jonglage cognitif, où il y a un passage très rapide entre une préoccupation, un traitement et un autre, mais pas strictement simultanée. La question qui peut se poser, s'il y a passage rapide, ou interruption momentanée, c'est comment le retour s'effectue, comment la réorientation dans l'activité retrouvée s'installe ?

Conclusion provisoire.

L'activité de lecture, au sens d'une saisie sémantiquement riche dans laquelle il y a une vraie information à saisir et à désambigüiser est une des activités les plus exigeantes du point de vue des ressources attentionnelles, elle semble radicalement incompatible avec toute autre activité simultanée de haut niveau cognitif. Autre conclusion : dans des situations d'activité collective où les temps de focalisation attentionnelle stricte sont fréquents du fait des activités de lecture ou de documentation des informations, les interruptions de ces focalisations auront toujours un effet important. Autrement dit, lorsqu'un agent adresse un autre agent, il se peut qu'il

l'interrompte à un moment fragile de son activité, et de toutes les manières il lui demande de changer transitoirement de direction d'attention. Le fait que cette activité soit fragile ne veut pas dire que l'interrompre va provoquer forcément des conséquences négatives, mais souvenez vous du concept de déficit potentiel, le fait d'être interrompu dans un moment de focalisation est un facteur de charge de travail aggravant, et donc entame potentiellement les ressources disponibles, augmente la fatigue, peut produire du stress relationnel.

Camus, J.-F. (1996). La psychologie cognitive de l'attention. Paris, Armand Colin.

Husserl, E. (1950). Idées directrices pour une phénoménologie. Paris, Gallimard.

Vermersch, P. (1985). "Données d'observation sur l'utilisation d'une consigne écrite : l'atomisation de l'action." Travail Humain(401): 55-62.

Vermersch, P. and C. Noel (1982). Organisation d'une action dans un temps donné à partir d'une consigne écrite. Rapport CREFO-ORCEP. Lille: 415-460.

Ce texte est une version modifiée de l'apport que peut donner le fait d'intégrer la dimension attentionnelle dans l'analyse de l'action. Il fait partie d'un travail plus vaste réalisé en collaboration avec Jacques Theureau (CNRS), Geneviève Fillippi (EDF, R&D), Geneviève Saliou (EDF, R&D), dans le cadre d'une recherche EDF, R&D et CNRS.

Des effets individuels à l'analyse du collectif.

Un exemple : les effets attentionnels des adressages interruptifs.

Pierre Vermersch CNRS, GREX

(ce texte est une de mes contributions à un rapport concernant un travail collectif de recherche mené conjointement avec Jacques Theureau, CNRS, Geneviève Phillippi, EDF, Geneviève Saliou EDF dans le cadre d'un contrat CNRS/ EDF R&D)

Un des fils conducteur que nous avons suivi met en évidence l'importance des focalisations attentionnelles dans la « fenêtre-micro », focalisation correspondant à des temps de lecture-partition désambiguïsante, au moment où un agent est centré sur la lecture de la consigne, et celles qui suivent cette lecture comme documentation précise d'une valeur pour répondre par exemple à un test. Nous avons souligné dans le chapitre précédent le peu de moments où les agents sont véritablement orienté vers la fenêtre attentionnelle salle de commande. Ces aspects individuels de focalisation attentionnelle ne représente pas la totalité des activités de conduite, mais elles sont fortement présentes du fait de la conduite avec consigne, et elles sont exigeantes en termes de qualité de l'activité cognitive requise par une lecture partition.

Ce cadre de référence, peut jouer le rôle d'une direction d'analyse mettant en valeur un aspect de la conduite, même s'il n'en recouvre pas toutes les facettes : si les focalisations attentionnelles sont importantes, alors tout ce qui sera susceptible de les mettre en péril sera important à prendre en compte, à la fois par ses effets directs de distraction, et par ses effets silencieux de source de déficit potentiel.

Parmi toutes les causes de rupture, ou de menace d'interruption de ces focalisations, il pourrait y avoir des sources internes à l'agent, comme des préoccupations, des pensées sources de distraction. Mais compte tenu de l'enjeu de la situation de conduite accidentelle, il est peu probable que ce soit une variable importante, par contre les sources exogènes à l'opérateur comme les adressages qui lui sont fait par d'autres agents sont nombreuses : téléphone, communication orale.

On voit donc qu'une des manières de rentrer dans la description et la modélisation de l'articulation collective est d'examiner les adressages comme cause de modulation de l'activité d'un agent par un autre, sans que cela prétende épuiser toutes les facettes de l'articulation collective.

Nous avons donc à mener deux analyses complémentaires en parallèle. Car il nous faut étudier séparément ce qui se passe pour chacun des agents impliqués. Ces deux analyses sont cependant dissymétrique, l'adressé est dans le fil de son activité, l'adressant aussi mais, lui, de plus, interrompt l'activité du premier. Pour l'adressé, il faut examiner la nature de son activité, afin de comprendre ce dont il a besoin pour l'accomplir (nous avons insisté sur les exigences des focalisations attentionnelles que supposent les activités de lecture partition), puis la manière dont il gère l'adressage interruptif, la manière dont il consent ou non à l'interruption, dont il retarde ou non la réponse pour se donner par exemple le temps d'atteindre une position sûre, et enfin comment il gèrera la nouvelle activité incidente requise par la sollicitation de l'autre et le retour à son fil d'activité précédent. Pour l'adressant, il nous faut comprendre quel est le besoin qui va le conduire à agir, puis évaluer la pertinence du fait que le moyen qu'il utilise pour satisfaire son besoin passe par la sollicitation vers un autre (plutôt qu'un document, une attente silencieuse, une réévaluation de l'urgence de son besoin par exemple), et enfin, quand il le fait, de quelle manière prend-t-il en compte ou non les besoins de l'autre ? Comment s'en informe-t-il ? Comment procède-t-il à l'adressage ? Sachant en particulier que dans la plupart des cas il n'y a pas de contact visuel dans la mesure où les agents sont tournés vers leur consigne où vers les platines de la salle de commande. De telles analyses pourraient nous permettre d'apercevoir la face subjective de l'activité collective telle qu'elle est intériorisée par chaque acteur de manière réflexivement consciente ou non. Le projet d'adressage interruptif est un bon signe révélateur des présupposés de la relation que l'adressant a vis à vis de l'adressé, de la prise en compte des besoins de l'autre en comparaison avec les siens.

Dans cette analyse, nous nous intéressons spécifiquement à toutes les occurrences d'interruption de l'activité d'un agent. C'est en

ce sens que le collectif est présent comme espace d'action d'un agent sur l'autre par le biais de tout ce qu'il communique aux autres dans l'unité relative de l'espace de la salle de commande ou chacun peut plus ou moins bien entendre et voir à la fois ce qu'il communique verbalement et non verbalement, et ce qui se communique du fait des actions manifestes qu'il exécute. Cette articulation entre agents est différente du couplage agent/consigne, agent / salle de commande, agent / installation. En un sens, il n'y a pas de grande différence sous l'angle du contrôle que l'agent récepteur a sur ce qui survient dans sa direction (une communication, une instruction de consigne, une IS etc.), en un autre sens, un agent en tant qu'émetteur a la possibilité de se contrôler dans l'émission de ses communications, d'apprécier les conséquences éventuelles de l'interruption qu'il provoque, de la nécessité de le faire ou non. Nous n'avons que très peu de verbalisations directes sur ce que vit un agent lors d'une interruption ou ce qu'il vit lorsqu'il décide d'interrompre l'autre, ou qu'il fait face à la réponse de l'autre à son adressage. Les communications en retour nous informe de nuances importantes dans la réception de la communication interruptive par la modulation de la réponse. Par exemple, le fait que la communication soit acceptée en y répondant en retour par l'information demandée ou que la communication provoque une interruption forte par le fait que l'émetteur doit répéter sa question, ou encore qu'il contient la demande en répondant par un refus de s'en occuper. ce thème semble suffisamment important pour qu'on s'y intéresse à partir d'une analyse principalement inférentielle, complétée dans certains cas par des commentaires obtenus en auto confrontation qui donnent des aperçus de la subjectivité à l'œuvre dans ces interactions. Ces interruption sont essentiellement induites par des communications orales, des demandes du CE, des demandes et informations de l'OEV et de l'OR au SUP, des demandes du SUP à l'OPR, de l'OPR à des rondiers ou à l'OEV. Le caractère de communication orale de ces interruptions est important à prendre en compte, d'une part parce que l'ouïe est omnidirectionnelle et toujours ouverte (alors que les yeux sont toujours orientés directionnellement ou peuvent être clos), et que précisément dans la mesure où l'activité des agents est dominée par une activité visuelle : lire, documenter, il est tentant de surajouter à cette activité visuelle une communication orale qui passera presque à

tout coup. De plus, si l'agent ainsi adressé connaît la réponse à fournir, si elle ne lui demande aucune élaboration cognitive supplémentaire, si elle ne suppose pas une saisie d'informations supplémentaires qui engendrerait un déplacement de la saisie visuelle attentionnelle, si elle ne lui demande pas de changer d'action pour en entreprendre une nouvelle, alors les communications orales peuvent assez facilement se surajouter au maintien de l'attention visuelle en direction d'un texte ou d'une saisie de valeur, comme du maintien d'un courant de pensée orientée vers une élaboration de solution.

L'étude de ces interruptions communicationnelle s'articule et prend son un sens avec les variations induites de la dynamique attentionnelle. Cependant cette dimension n'épuise pas les facettes de l'analyse. En particulier, la conscience des effets de l'interruption sur l'autre, le choix de s'imposer à l'attention de l'autre, la conscience de sa propre manière de communiquer, la perception des effets parasites sur le but commun de l'équipe, de nombreuses questions sont à documenter pour mieux saisir la gestion de l'intersubjectivité telle que chacun la conçoit, et dans quels degrés d'implicite et d'évidence tacite. Ces questions sont par exemple en partie documentées par les absences de communication, dans des moments où pourtant tout semble pousser à l'échange du fait de l'incertitude de la situation.

On a ainsi au moins deux facettes complémentaires, l'une tournée vers l'objectivation des effets attentionnels d'une interruption, l'autre plus orientée vers la subjectivité de celui qui interrompt ou qui est interrompu. Donc on pourrait dire encore, une analyse sur l'aval de l'interruption, une autre sur l'amont.

Idéalement, pour répondre à nos questions il faudrait pouvoir documenter cinq rubriques que l'on peut schématiser par les cinq colonnes du tableau ci-dessous dont nous pouvons esquisser la structure :

1/ inobservables verbalisables subjectivité de A	2/ observables de A	3/ INTERACTIONS observables de A avec B	4/ observables de B	5/ inobservables verbalisables subjectivité de B
<i>? fictif ? j'ai le droit de l'interrompre, et de toute façon ce n'est pas grave, c'est juste pour avoir une petite information, ça ne dérange pas, on est juste au début</i>	A cherche un document	A : de l'autre bout de la salle : tu as sorti le RMC ? ... S'approche de quelques pas A : heu ... Jean-Claude ? B : silence	B dos tourné, penché vers un enregistreur B : silence, il documente une instruction, phase 5	<i>?fictif ? finissons cette étape, il ne faut pas que je m'interrompe tant que je n'ai pas pris l'information et que je suis revenu à la consigne, c'est prioritaire</i>
<i>?fictif quand même il pourrait me répondre, c'est pas grand chose, peut-être il m'a pas entendu, je vais aller le voir comme ça saurais où est le RMC et ce sera fait ...</i>	A s'approche à le toucher de A	A en insistant : tu as sorti le RMC ??? et en s'approchant B : mmm ... B : Hein ? B : ben il est là bas, en pointant du menton vers la table	dos tourné, revient à la consigne, lit, tourne la page, B : mmm ... B : Hein ? et alors se tourne vers le A pour lui répondre,	<i>? fictif terminons, voilà ensuite je passe à la page suivante, bon qu'est-ce qu'il veut, ben enfin si le RMC est pas au rangement c'est qu'il est sur la table, il n'a qu'à vérifié au lieu de me demander.</i>

Ce tableau illustre l'empilement de données qu'il faut pouvoir réunir et mettre en relation. Non seulement il faut le descriptif de l'activité de chaque agent, et tous les éléments de l'intelligibilité de ses actes rapportés à la situation, ce qui représente déjà un gros travail de transcription de données vidéos, de reconstitution du parcours dans les consignes, de mise en relation avec les événements et l'état de l'installation, plus la description à travers le découpage en unités significative élémentaires. On a donc deux descriptions individuelles à documenter. Mais encore faut-il que les données objectivables comme les observables soient enregistrées. Il faut rajouter à cela la nécessité de documenter ce qui n'est pas observable, qui est quelque fois inférable, mais pas toujours et qui ne peut être mis à jour que par l'expression verbale de celui qui l'a vécu. Si l'on veut dépasser les inférences que l'on peut tirer à partir des traces et des observables il faut que les

colonnes 1 et 5 soient documentées, et ce dans un sens qui éclaire ce qui sous tend les choix qui président à l'interaction : Quelles sont les intentions ? Les buts ? Qu'est-ce qui sous-tend la décision d'interrompre l'autre, de répondre, de refuser d'être interrompu, de rester silencieux ? Quels sont les critères qui sont privilégiés ? Quelle est la mission qui se donne comme prioritaire ? Quelle fondement identitaire permet de s'autoriser ou non à interrompre ou à consentir à être interrompu ? Prenons quelques exemples pour illustrer ces propositions d'analyse, sachant que nous serons presque tout le temps limité au contenu des colonnes 2, 3, 4 auquel s'ajouteront les inférences que l'on pourra s'autoriser à partir de ces données en s'appuyant d'une part sur quelques catégories descriptives et d'autres part sur des dimensions interprétatives comme le besoin, les critères de décision, la prise en compte des besoins de l'autre :

Description de l'activité de l'adressé :

- nature de l'activité en cours de l'adressé, type de fenêtre et de mode attentionnel,
 - gestion de l'adressage par l'adressé, réponse différée, immédiate, refus, (description et inférences)
 - type d'activité engendrée par le fait d'être adressé,
 - effet de l'interruption au moment de la reprise de l'activité interrompue,
- Description de l'activité de l'adressant
- nature de l'activité en cours,
 - nature du besoin, appréciation de son importance, voire de sa pertinence, (description et inférences)
 - moyen de satisfaction de ce besoin,
 - choix de l'adressage d'un autre agent pour satisfaire ce besoin, (pertinence, nécessité)
 - mode d'adressage : prise en compte de l'autre ou non (description et inférences)
 - suite de l'activité à partir de la satisfaction de ce besoin.

Quelques études de cas

Non rupture de la focalisation attentionnelle, double tâche momentanément compatible.

Exemple d'une interruption légère (classée ainsi parce que l'OPR qui est interrompu n'a pas besoin de réfléchir pour répondre).

[14 de l'OPR] 7.3

L'OPR a commencé d'appliquer le DOS, à ce moment le CE l'interrompt: Est-ce que vous avez appelé l'IS? OPR: Non, ... tu le fais Claude? + attente et gestion de la réponse du CE pour confirmer qu'il gère cette tâche, ce que d'ailleurs il ne fera pas, puisqu'il se contente de s'éloigner et de passer à autre chose.

C'est un premier exemple simple :

Description de l'activité de l'adressé. OPR

- l'OPR est en train d'appliquer le DOS, au moment précis où il est interrompu il est hors champ de la caméra complètement à gauche à l'emplacement du rangement des documents, nous ne savons donc pas avec précision dans quel phase du cycle de lecture partition il se trouve. Simplement nous savons qu'à cette étape il est guidé par la consigne d'orientation.
- son besoin est de rester focalisé sur son activité de diagnostic, basé sur le suivi de la consigne.
- quand le CE l'adresse, il consent à répondre, et accepte immédiatement l'interruption, sans lever la tête cependant,

- il répond à la demande d'information, et l'OPR n'a pas besoin de réfléchir, ou de saisir une nouvelle information, pour avoir la capacité de répondre à la question posée, puisqu'elle ne demande aucune élaboration car la réponse est une donnée directe, et ne demande aucune désignation de lieu qui l'obligerait à indiquer ou à nommer un endroit.
- cependant il fait plus que répondre, puisqu'il propose de déléguer l'exécution de la tâche auprès de la personne qui le questionne. Ce qui suppose qu'il obtienne en plus une réponse en retour, puisque sa réponse contient elle-même une question.

- pour autant il ne prête pas attention apparemment à la réponse du CE, et continue à poursuivre sa lecture-action du DOS qui donc a été à peine interrompue.

Description de l'activité de l'adressant : le CE

- Le Ce vient d'entrer en salle de commande, il est devant la table et met de l'ordre dans ses documents, ce qui lui prend un certain temps, sa consigne lui demande de s'informer du fait que tout ce qui devait être fait l'a été, et il est dans la nécessité de le faire, c'est dans sa mission, ce qu'il fait est donc bien pertinent et nécessaire.

- il ne peut s'informer pour le vérifier qu'en s'adressant aux agents déjà présents, il ne peut le faire qu'en adressant un autre agent, le moyen mis en œuvre est donc adapté et pertinent,

- l'adressage est direct, sans préambule, il arrive derrière l'OPR et pose la question, question qui sert donc en même temps d'entrée en matière, cependant l'adressage n'est pas nominatif, il n'est pas dirigé vers un agent en particulier (vous avez ...) sinon que l'OPR est le seul dans sa proximité immédiate, le "vous" semble désigner "ceux qui étaient présent au départ" c'est-à-dire les deux opérateurs.

- (on voit dès ce petit exemple, une différenciation des moments de l'adressage : 1/le fait que ce soit telle personne qui soit adressée, soit par le contact visuel ou corporel préalable, ou bien oralement en désignant celui qui est adressé, cf. le contre-exemple des commandes des garçons de café, et l'intérêt de l'adressage non personnalisé comme n'engageant pas la nécessité de répondre, 2/ l'entrée en matière et la présence d'une phase de négociation, 3/ l'expression de la demande)

- ayant reçu la réponse, qui est négative, il passe à autre chose, sans répondre en retour à la demande de l'OPR de le faire, mais un peu plus tard il lance un appel téléphonique avec le

son ouvert, ce qui lui permet de continuer à suivre sa consigne sans rester collé au combiné, mais l'appel aboutit à un signal occupé. Dans la mesure où il s'agit d'une simulation, et qu'aucun IS ne viendra on peut penser qu'il a fait tout ce qui pouvait être fait à ce moment, et il ne se crée pas un ouvert sur la venue de l'IS.

Commentaires

L'adressage a bien produit une interruption de l'OPR, mais toutes les conditions semblent réunies pour qu'elle ne provoque pas une rupture attentionnelle ni au niveau de la fenêtre attentionnelle, ni au niveau du thème, mais une simple dérivation momentanée, autorisée par le fait que la demande est orale et compatible avec la lecture (pas d'incompatibilité des fenêtres attentionnelles visuelles et auditives), et surtout avec l'activité mentale requise pour répondre qui n'engendre pas un nouveau thème attentionnel en compétition avec celui qui est déjà investi. Il est imaginable que dans certaines activités demandant une attention plus soutenue, le simple fait d'être ainsi interpellé altère plus ou moins gravement le maintien en prise de l'attention et compromette l'efficacité de l'activité en cours.

Du côté de l'adressant on constate qu'il est dans sa fonction, le besoin auquel il répond est celui de s'assurer qu'à cette étape tous les agents ont bien été convoqués, il n'a pas d'autre moyen de le faire que de le demander à un des agents.

Ce premier exemple nous montre donc une interruption sans conséquence pour l'activité de celui qui est adressé.

Exemple 2 : Le SUP adresse l'OPR sans prendre en compte son travail, l'OPR autorégule l'interruption en achevant son cycle de base.

16 de l'OPR 7.3

L'OPR est activement engagé dans le DOS, et le SUP lui pose une question factuelle : Tu as sorti le RMC Jean-Claude ? L'OPR ne répond pas. Il n'est pas disponible à la communication ou/et ne se sait pas adressé par l'autre. Le SUP répète la question : Tu as sorti le RMC ? L'OPR sort de sa consigne : Hein ? et la réponse est toute simple : ben il est là ! en désignant du menton la table centrale.

Description de l'activité de l'adressé, OPR

- l'agent est dans le suivi du DOS, il est dans un moment où il est penché en avant vers un indicateur pour documenter une valeur, tout en tenant sa consigne à la main de la main gauche et en tenant le point où il en est avec l'index de la main droite, il est donc engagé dans une activité de lecture précise, et il est au milieu d'un

cycle de lecture-partition, dans le moment où il effectue ce que lui demande la consigne, avant de pouvoir y revenir. Il s'agit donc d'un moment sensible, où s'il s'interrompt il faudra qu'il le reprenne. Il tourne donc le dos à la salle de commande. Son besoin à lui à ce moment est de ne pas être dérangé pour pouvoir accomplir sa tâche.

- on ne sait pas clairement à quel moment il se sait adressé, mais ce qui est clair c'est qu'il ne répond pas immédiatement, il ne consent pas immédiatement à être adressé et à se prêter à la communication, au préalable il achève son cycle de lecture-partition, en ce sens qu'il termine de documenter la valeur qu'il recherchait, revient à la page de sa consigne, vérifie où il en est ensuite, et à ce moment-là seulement se tourne vers l'adresseur pour lui répondre. On a donc un cas très clair et exemplaire d'un refus de réponse immédiate à la demande d'adressage, et à une démarche de recherche d'un point de stabilité avant de répondre.

- pour répondre, il se tourne vers l'adresseur qui s'est approché entre temps, pour lui indiquer de la voix et du geste où se trouve le document recherché, tout en tenant avec le doigt le point où il en est dans sa consigne.

- il revient immédiatement à la suite de son travail, ne prêtant aucune attention manifeste à son adresseur.

Description de l'activité de l'adressant

- au début de cette séquence, le SUP suivait sa propre consigne,

- besoin de trouver le RMC dans quel but ? (on verra que lorsqu'il l'aura trouvé, il n'en fera rien immédiatement, il s'agit là d'une activité préparatoire semble-t-il)

- premier moyen aller le chercher là où il est rangé, de manière autonome il répond lui-même à son besoin,

- il ne le trouve pas à cet endroit, second moyen adresser un autre pour s'informer et trouver le RMC, (question : quel est le critère qu'il mobilise qui fait qu'il est plus important de déranger un autre que de différer l'atteinte du but, ou mobiliser d'autres recherches personnelles, objectivement sa conduite manifeste que satisfaire immédiatement son besoin, est plus important que de prendre en compte les besoins des autres, objectivement voulant dire ici que le fait de se manifester de cette façon établie de fait une hiérarchie des priorités qu'il en soit réflexivement conscient –que cela soit sa décision explicite- ou non. Interpréter un sens objectif, revient à considérer que ce que fait le sujet fait passer un message déterminé

quel que soit ses intentions propres qu'il pourra déclarer. Si A interrompt B en l'adressant, objectivement il fait passer en priorité le fait d'être dans l'attention de B. Bien sûr une telle démarche peut être faite dans le souci du bien de B, par exemple les cas où je l'adresse et l'interrompt parce qu'il a oublié quelque chose, ou que sa sécurité est en jeu, où qu'il doit se soumettre à une directive qui prime ses buts personnels en cours. Objectivement le critère d'interruption est toujours qu'il s'agit d'une priorité plus grande que la sienne propre.)

- description de l'adressage

En fait, il est intéressant de reprendre la description de cet exemple en intégrant la spatialité de la salle de commande, le mouvement corporel des acteurs et la dimension non verbale :

- Le SUP vient de l'extrémité gauche de la salle, là où sont rangés tous les classeurs, il va faire approximativement douze pas pour rejoindre l'OPR, ce qui permet de donner une indication temporelle de là où se situe ce qu'il dit ; alors que l'OPR est lui au début du pupitre à droite orienté vers les platines et donc tournant le dos à la salle et en particulier à tout ce qui peut venir depuis le rangement des classeurs, il ne voit personne directement. De plus il est dans une phase d'action dans laquelle il documente des valeurs affichées qu'il lit sur des camemberts (enregistreurs). Il vient de se pencher en avant pour pouvoir lire correctement les valeurs affichées sur les verrines du haut de la platine. Il est donc attentionnellement engagé, physiquement à la fois posturalement, visuellement, dans une focalisation attentionnelle propre à la phase de saisie discriminante d'une information documentée.

- A ce moment, le SUP, alors qu'il est encore loin, à l'autre bout de la salle (quand il commence à s'adresser à l'OPR il est encore hors du champ de la caméra), adresse sa question en marchant vers l'OPR (pas 1 et 2): tu as sorti le RMC ? A cet instant il n'a pas la possibilité de vérifier si l'OPR sait qu'il s'adresse à lui, ni s'il est occupé à quelque chose qui demande qu'il conserve sa concentration (qu'il reste strictement orienté vers le thème qu'il poursuit). L'OPR ne réagit pas, il est toujours tourné en direction des platines,

- (pas 3 vers 4) le SUP rajoute en hésitant le prénom de l'OPR : heu ... Jean-Claude ... ? essayant sans doute de compenser le fait que l'autre ne réagit pas. En effet, la seule façon de savoir si l'on s'adresse à vous lorsque vous ne

voyez pas l'émetteur et qu'il y a plusieurs possibilités est d'être identifié par le nom, le prénom ou la fonction. L'OPR ne répond toujours pas.

- (pas 4 vers 11) le SUP s'avance sans rien dire, et presque à toucher l'OPR le SUP réitère sa question : « tu as sorti le RMC ? », dans une tonalité insistante, de plus il s'impose à l'autre en venant par le côté gauche à la fois dans le champ visuel et dans le quasi contact au niveau des épaules, il obtiendra ainsi que l'autre se tourne vers lui. Pendant que l'OPR revient vers sa consigne, sans encore se tourner vers le SUP, il produit une première réponse : un mmm, puis au moment où il tourne sa page, une seconde réponse qui semble plus une réponse d'orientation dans la communication : hein ... Finalement, sans reprendre encore une nouvelle phase de lecture, il se tourne lentement vers la table pour indiquer verbalement et non verbalement avec son menton ben ... elle est là.

- Le SUP repart en montrant des signes de confusion d'avoir posé une question à laquelle il aurait pu répondre de lui même. (Probablement à ce moment le SUP surréagit, mimant la confusion pour la galerie d'observateurs et la caméra. C'est typiquement un moment où seule la verbalisation en première personne donne quelque chance de documenter la réaction subjective du SUP à ce qui vient de se passer). L'OPR repart dans une nouvelle phase de lecture.

Commentaires

Cet exemple pourrait montrer un nouveau niveau d'interruption, dans le sens où le SUP tente d'adresser l'OPR à un moment où il n'est vraiment pas disponible, et où d'autre part il est manifeste qu'il ne peut pas savoir que c'est lui qui est adressé. Il nous manque le témoignage direct de l'OPR pour savoir à partir de quel moment il a pris conscience qu'il était nommément interpellé, ce qui permettrait de mieux questionner l'intervalle de temps pendant lequel il a écarté l'interruption pour arriver jusqu'à un point du cycle de travail où il peut lui même se rendre disponible à l'autre. Car on voit que l'OPR a bien géré l'interruption, puisque alors qu'elle lui était adressée dans une phase sensible (phase 5 du cycle de lecture partition), il la repousse, jusqu'à une interruption objective globale qui est provoqué par le fait qu'il est arrivé à un tourné de page. Il ne répond que lorsqu'il est disponible. Si l'on regarde encore plus finement on peut voir que non seulement il a prit le

temps d'accomplir sa phase de documentation, mais il a aussi pris le temps auparavant d'accomplir la phase de retour à la consigne et d'opérer une lecture focalisée qui lui permet à la fois de terminer et sortir de la page en cours et l'orienter vers un changement de page. Par contraste, dans l'exemple que nous avons déjà vu, il a consenti à s'interrompre pour répondre au téléphone précisément en phase sensible de saisie documentation, au moment où il doit documenter une réponse, on a vu que le retour à ce moment se fera avec une erreur de positionnement dans la lecture.

Ce mode d'adressage interruptif est fréquent dans cette équipe : [27OPR] Le SUP s'adresse à l'OPR : C'est dans les classeurs, les RCR ? OPR : Ouais c'est dans les classeurs comme ça (il vient d'aller les chercher et de les poser sur la table). Ou encore, toujours dans le début : SUP : tu es dans la R18 ? ... tu es dans la R18 ? (OPR est au téléphone, regarde la consigne qu'il a en main) oui.(en fait c'est récurrent durant tout l'essai dans la relation SUP et OPR).

On peut donc traiter cet exemple de plusieurs points de vue.

- D'une part examiner la conduite du SUP. Quel est son besoin ? Il a besoin d'un outil documentaire le RMC, sur lequel doivent être notés un certain nombre de choses. Il y a une nécessité objective congruente avec la conduite de l'accident. Sa première réponse est d'aller chercher le Recueil, là où il est rangé, avec tous les autres documents. Ce faisant il reste autonome et répond à son besoin avec les moyens qui lui sont accessibles. Il ne le trouve pas (puisqu'il a déjà été sorti par un autre). Et là pour satisfaire son besoin, il choisit de s'adresser à un autre (alors que le recueil ne peut pas être à trente-six endroits !). La question se pose de savoir dans quelle mesure la satisfaction de ce besoin requiert de mobiliser des ressources déjà mises à contribution (les autres agents sont déjà engagés dans une activité suivie et attentive). sous l'angle de sa communication, des choix qu'il fait, de l'anticipation des effets qu'il risque de produire sur l'autre. Ici la communication ne tient pas compte de la disponibilité de l'OPR, ou pire la présuppose comme donnée quoiqu'il arrive, il n'est donc pas nécessaire pour le SUP d'en vérifier la pertinence. Ce n'est qu'un exemple isolé, mais cette conduite nous permet de faire des hypothèses sur les croyances et les critères du SUP dans sa façon de communiquer, hypothèses qu'une verbalisation directe

selon lui permettrait de corroborer et de préciser. En amont de cette analyse de la communication qu'il opère de manière peu judicieuse, se pose la question de la pertinence de sa demande. Il est parti à l'armoire aux classeurs pour semble-t-il chercher le RMC, qu'il ne trouve pas, et que ce soit avant d'y aller, ou après avoir découvert qu'il n'y était plus, jamais il n'envisage que ce recueil ne peut être qu'au seul endroit possible restant, s'il n'est pas sur les rayonnages de rangement, c'est-à-dire sur la table centrale à la disposition de ceux qui auront besoin de cocher ou de vérifier l'état des cochages. Le RMC est un outil partagé, s'en informer s'est envisager un nombre de possibles limités. On peut se demander encore dans le cadre de la comparaison entre conduite normale et accidentelle, si l'on a pas ici une résurgence des pratiques normalement habituelle de la communication en salle de commande entre un manager et ses agents. Dans ce contexte, où généralement (quoiqu'il puisse y avoir des transitoires qui démentent cette généralité) l'arrivée en salle de commande pour s'informer ou demander quelque chose aux opérateurs se fait sur le mode de la communication conviviale par opposition à une communication de situation de crise où chaque acte dirigé vers l'autre peut avoir une incidence sur la qualité de son travail, voire générer des erreurs essentiellement dues à des ruptures attentionnelles.

- On peut aussi envisager cet exemple sous l'angle de la conduite de l'OPR, ce dernier est engagé dans l'application du DOS, et plus précisément au moment où il commence à être adressé par le SUP, dans une phase de documentation d'une instruction, ce qui est remarquable dans sa façon de faire c'est de déporter le moment de son interruption au moment où le suivi de consigne lui donne une pause relative entre deux pages de consigne. Il est donc aller jusqu'à la fin de ce qu'il documentait, et même jusqu'à la fin du cycle de lecture-action, pour se positionner sur la lecture suivante avant de s'interrompre. Il serait intéressant de savoir si cette stratégie était délibérée, si elle fait partie de sa compétence explicite pour lui.

- Au delà de son exemple particulier il y a là une conduite qu'il paraît intéressant de modéliser et de reverser dans les objectifs pédagogiques de la formation des agents de conduite, au titre de l'attention portée à sa tâche versus l'attention portée à l'autre.

- Enfin, du point de vue méthodologique cet exemple fournit une illustration de ce qu'est la

recherche du niveau de détail efficient, NDE. C'est-à-dire, le niveau de détail qui permet de saisir l'intelligibilité de ce qui se passe. Ici pour saisir ce qui est efficient dans la production d'intelligibilité il faut du côté du SUP descendre à l'analyse de la distance à laquelle il s'adresse à l'autre, au fait qu'il voit ou non les yeux de l'autre (pas d'adressage visuel), qu'il s'assure qu'il est entendu, et que son adresse touche la bonne personne (utilisation tardive du prénom). Du côté de l'OPR, pour apprécier l'adéquation de ses actes il faut suivre les étapes de la réalisation du cycle de base de lecture-action, et repérer qu'il ne quitte sa consigne des yeux qu'après avoir documenté ce qu'on lui demandait, avoir saisi le point suivant, s'être mis en position d'exécuter la suite en tournant la feuille pour se positionner sur la lecture future. La pertinence des détails n'est pas fournie par le contenu de la communication seule, mais par le jeu interactionnel non verbal qui s'est réalisé entre le SUP comme émetteur de la communication et l'OPR comme « victime », ou plutôt « destinataire » de la communication.

Prenons un second exemple, entre les mêmes agents, dans le même sens de communication, mais où l'intervention du SUP tombe à un « bon » moment du cycle de base de l'OPR.

Exemple 3 : Intervention du SUP → OPR à un moment propice pour ce dernier
68 de l'OPR

Le SUP arrive dans le dos de l'OPR à un moment où celui-ci vient de terminer une page et n'a pas encore engagé la suite, quoique ayant déjà tourné la page. On voit bien au niveau du non-verbal que l'OPR est facile à déranger et quoiqu'il n'intègre pas tout de suite la demande se tourne pour répondre derrière lui au SUP.

Cet exemple est proche du précédent dans la mesure où la structure de la communication est identique : un interlocuteur de dos tourné vers son document, celui qui interpelle dans sa logique propre s'adressant à lui comme si cela allait de soi qu'il soit disponible, mais le contraste avec le précédent exemple repose sur le fait que cela tombe à un moment du cycle de base de l'OPR où il est facilement disponible, il est lui même dans l'intervalle entre deux cycles, à l'endroit où il lui est facile de poser, quoiqu'il faille quand même le solliciter pour qu'il réponde.

Regardons un autre exemple dans lequel ce qui varie c'est le mode d'approche du SUP vis à vis de l'OPR.

Exemple 4 : Intervention respectueuse du SUP → OPR,

où le SUP attend que l'OPR ait fini son instruction pour provoquer une rupture par une demande d'application de la fiche R17 MES des GMPP : 71/72 de l'OPR.

L'OPR est toujours dans sa consigne dans la page 3ra, il est orienté vers la platine, le nez dans sa consigne, le SUP s'approche silencieusement de lui, lentement, par derrière, se met sur son côté droit à deux mètres, appuyé lui aussi contre la banque, et attend silencieusement de repérer un trou dans la réalisation de la consigne (en tout cas c'est ce qui semble pouvoir être inféré de sa manière de faire ?), pour pouvoir lui demander d'appliquer la fiche RCR R17. L'OPR interrompt sa consigne, une fois qu'il a compris qu'on lui demandait d'appliquer une fiche, et va chercher la fiche et se met au travail.

Exemple 5 : Le CE qui veut aider l'OPR le dérange

cf. 42 de l'OPR

L'OPR est occupé à sa consigne, le CE à sa gauche à l'autre bout du pupitre. Dans un premier temps le CE à distance, demande à l'OPR si il veut qu'il lui acquitte les alarmes, l'OPR ne répond pas comme s'il n'avait pas entendu (entendait-il les alarmes ?). Le CE s'approche lentement sans rien dire jusqu'à être à un mètre de l'OPR et lui répète la question en insistant, l'OPR ne répond pas immédiatement et sort de sa consigne (il lève la tête, et la tourne vers le CE brièvement) pour donner son accord et replonger immédiatement dans sa consigne.

Il me semble que l'on a là un exemple où un agent souhaitant soulager le travail d'un autre, crée une interruption dans un moment du cycle qui est sensible et qui dérange l'autre de l'accomplissement de sa tâche. Faut-il déranger l'autre ? Quand est-ce approprié (le moins dérangeant) ? Quand est-ce justifié ?

Exemple 6 : non interruption « soigneuse » : l'attente silencieuse.

Exemple

18 à 20 de l'OPR (essai 7.3)

Dans l'analyse des interruptions intersubjectives dans le cadre du collectif, il est intéressant de souligner les temps où un des membres de

l'équipe s'abstient d'interférer. Nous venons de le voir dans l'exemple précédent au titre de la fonction de récepteur potentiel de l'échange : l'OPR ne s'est pas laissé interrompre tant qu'il n'a pas rejoint une position stable.

Ici l'exemple est tout en creux : *l'OPR s'abstient de dire quoi que ce soit, ne manifeste rien, se tiens en retrait par rapport au SUP attendant discrètement que ce dernier ait fait sa boucle de diagnostic dans le DOS. Il serait particulièrement intéressant de savoir comment l'OPR détermine son attitude, si elle est attentivement délibérée ou n'est qu'un effet de discrétion généralisée ou de personnalité.*

UE 18, OPR communique au SUP la conclusion de son application du DOS comme il est prévu qu'il le fasse. Mais à l'image nous n'avons pas d'indication sur la manière dont cette communication est reçue. L'OPR va chercher ECP1, sans l'ouvrir et communique au SUP : 19 je te laisse faire ta boucle. Pendant la période qui suit, il se met en retrait de la platine, garde la consigne sur son bras gauche, sans l'ouvrir, ne dit rien, ne manifeste rien non verbalement sinon un signal général de retrait. Quand le SUP a abouti à sa conclusion, la même que la sienne : prendre ECP1, il confirme « ouais », et sur un autre ton dit « c'est bon » comme signal qu'il commence l'application de la consigne.

Ce que l'on voit bien documenté à l'image vidéo, c'est la position d'attente en retrait, sans manifestation autre que cette posture. Bien sûr, on peut penser que le SUP sait que l'OPR attend, il doit percevoir le fait qu'il est disponible pour l'observer et suivre les étapes de son cheminement (il nous faudrait recueillir le témoignage de son vécu pour savoir comment il se situe intérieurement, qu'est-ce qui le distrait, ou au contraire l'assiste dans sa concentration à appliquer le DOS). Cet exemple fait partie des conduites prescrites dans la formation des agents de conduite : laissez l'autre faire son tour de diagnostic, sans l'influencer, sans le distraire, et même attendez-le.

Exemple 7 : contrôle par refus d'interruption
40 de l'OPR, il est sollicité par le SUP sur une question directe, et répond (en ce sens il est bien interrompu quand même) en demandant à l'autre d'attendre : « je ne suis pas encore arrivé-là, moi ! »

ou 84 du SUP

L'OEV soumet un point qui lui paraît problématique : « Petit problème, les TPS sont en

service et je n'ai pas de débit ASG. ... alors je ne comprends pas du tout », le SUP est très net « Bon attend ! on verra ça, je t'en reparlerais si j'ai du nouveau ».

Cet exemple est intéressant dans la mesure où il a fait l'objet d'une demande de verbalisation en auto-confrontation qui décrit la motivation de SUP à ne pas se laisser interrompre.

En fait il semble qu'il y ait là un thème générique, propre au fait que deux agents font des parcours parallèles, et doivent s'informer de leur progression, mais aussi s'attendre pour laisser jouer la redondance, du coup chacun est en capacité d'interrompre l'autre soit pour l'informer, soit pour confirmer, soit pour lever un doute sur ce qui est demandé, ou sur le fait que ce qui est demandé a été exécuté. Il serait intéressant de suivre de plus près les échanges entre l'OPR et le SUP pour créer une typologie de ses échanges et pouvoir ainsi réfléchir aux effets imprévus des consignes parallèles et leur aménagement en terme de communication qu'elles provoquent.

Notes génériques :

0/ De manière globale la conduite accidentelle avec consigne a créée les conditions pour que les agents soient très souvent absorbés dans une fenêtre attentionnelle excluant les autres agents comme interlocuteurs directs : lecture de la consigne dans lequel le regard est tourné vers la page, travail sur les platines pour faire ce que demande la consigne dans lequel l'agent tourne le dos à la salle. Aussi la majeure partie des activités se déroulent-elles sur la base d'une non communication directe (mais il n'en reste pas moins que la salle est suffisamment petite pour que l'on entende ce qui se dit, pour que l'on devine en rétine périphérique les mouvements des autres, les présences, pour que l'on sente les tensions, les agacements, les plaisanteries).

Cette situation d'absorption prégnante crée un nouveau problème : comment adresser quelqu'un qui vous tourne le dos ? Quelles informations peut-on prendre pour essayer de limiter le dérangement quand l'autre est absorbé par la lecture ? En particulier, s'ouvre un espace d'évaluation de la nécessité vraie d'interrompre l'autre. Quand cette nécessité existe, qu'importe que l'autre soit dérangé, soit interrompu, parce que précisément une nécessité surpasse toute les autres affaires en cours. Mais hors de ce cas de figure, on voit bien apparaître dans tous nos exemples -que nous

pourrions multiplier- une « éthique » de l'interruption, et une dimension pragmatique au sens de ce qui est efficace pour un fonctionnement optimal de l'équipe.

C'est un effet secondaire du gain de guidage obtenu par la mise au point des consignes événementielles, puis des consignes APE papier, puis encore plus loin des consignes APE informatisées, ce guidage par la forme qu'il prend et par l'activité qu'il exige des acteurs tend à les isoler au sein de l'équipe, et du coup les communications prennent une nouvelle dimension dès lors qu'elles peuvent être facilement interruptives quand ce n'est pas intempestives. Un peu comme si une équipe qui passe en conduite accidentelle, entre dans un nouvel univers relationnel, dans une nouvelle logique de communication, où les effets d'une demande doivent être évalués par celui qui l'exprime à l'aune des besoins de l'autre et pas seulement des siens. Les moments de coordination prévues par les consignes ne posent pas ce genre de problèmes puisque si l'un est arrivé avant que l'autre ait fini, il peut se contenter d'attendre et celui qui termine, adresse le premier, dont il sait qu'il attend confirmation. Cependant, cette dernière situation ne reste simple que pour autant que le décalage temporel n'est pas trop important, si l'attente se prolonge, le fait même qu'il y ait un agent qui attende produit une pression relationnelle sur celui qui se sait attendu.

Qu'est-ce que c'est dans un travail d'équipe que de respecter le travail de l'autre et quand est-ce que l'activité de l'un prend le pas sur celle de l'autre, devient prioritaire et m'autorise à le déranger, à l'interrompre ? Qu'est-ce qui dans le mode de communication interruptive « sans précaution à l'autre » est issue de la conduite normale ? des relations hiérarchiques transposées dans la conduite accidentelles pour des agents qui n'entretiennent pas réellement de relations de coordinations le reste du temps ? C'est particulièrement sensible dans l'essai 7.3 pour la cascade hiérarchique CE → SUP, SUP → OPR, OPR → OEV. On voit bien à plusieurs reprises que pour l'OPR, l'OEV est implicitement disponible à tout instant, et que la plupart du temps il s'adresse à lui de la manière dont le SUP le fait avec lui-même !

Qu'est-ce que c'est qu'un mode d'adressage attentif à l'autre ? L'autre qui est à portée de voix est-il à tout instant immédiatement disponible parce que je l'ai sous la main ? Est-ce lui, qui doit apprendre à résister à la sollicitation de

l'autre, quelle que soit sa position hiérarchique par ailleurs, et ne répondre que lorsqu'il a rejoint une position stable dans son cycle de base (sauf urgence impérative) ?

La position du SUP à la lumière d'un examen de la dimension non seulement verbale mais aussi non verbale de la communication (ce pour quoi la vidéo est indispensable) est particulièrement délicate, à la fois il doit se coordonner avec les opérateurs, il est donc émetteur de demande d'information, une partie de son rôle est tournée vers le recueil d'informations, donc la nécessité d'être à l'initiative de l'adressage, et compte tenu de la structure générale il lui est très difficile de savoir quand est-ce que c'est le bon moment. En même temps on peut à tout moment s'interroger sur la pertinence de ses demandes, sur leurs fonctions réelles : recherche d'information ou dimensions relationnelles ? Dans l'essai 7.3 par exemple, il semble plus d'une fois être à l'initiative de communications qui ont des effets interruptifs sur l'OPR, communications qui ne semblent pas vraiment nécessaires, qui sont redondantes où qui pourraient être documentées autrement qu'en posant la question. Mais d'autre part le SUP a une fonction de recueil d'information, il doit être informé, il est donc le récepteur désigné de toute sorte de messages de coordination, par rapport auxquels il a vocation à être normalement interrompu, indépendamment de son propre rythme d'activité ou de son propre cycle. Or à certains instants il est lui même pris dans la réalisation d'une consigne ou d'une fiche, et devient comme les opérateurs fragile à l'interruption, alors qu'il continue à être la personne réceptrice d'information par définition. Enfin, se surajoute à cela le fait que le CE le prend volontiers à témoin pour réfléchir et commenter ce qui est en train de se passer et aussi s'informer lui-même sur les actions des opérateurs.

Dans toute cette discussion on voit bien apparaître la question de savoir comment chacun porte « l'autre en soi », comment chacun porte en soi « qui il est par rapport à l'autre », quelles représentations explicites ou implicites il a de l'autre, qui l'autorise de le traiter comme étant à sa disposition en réponse immédiate à son besoin, ou au contraire comme étant quelqu'un dont il est nécessaire de vérifier comment il peut rentrer dans son espace attentionnel alors qu'il est occupé.

Objectivement, hors des cas de figures où la communication est imposée par la consigne, où toute situation d'urgence vraie, toute commu-

nication adressée à un autre a pour conséquence le fait que je demande à l'autre de s'occuper de moi, et donc établit que je suis plus important que l'autre, qu'il est légitime qu'il s'occupe de moi et plus de lui. Dans la relation hiérarchique une telle disposition est délibérée et cultivée au motif de l'obligation de disponibilité du subordonné. Dans la relation infantile, la communication interruptive est le fait d'un égocentrisme de l'enfant qui ne peut prendre en compte les besoins des parents, et l'on sait à quel point tous les moyens peuvent être mobilisés pour obtenir l'attention de l'adulte. Dans les relations adultes il y a eu un apprentissage de l'attention portée à l'autre, une éducation, et une découverte des effets en retour plus ou moins fortement négatif quand l'un essaie d'imposer sa demande à l'autre alors que ce n'est pas judicieux. Les situations de crises ou de travail à forte composante sécuritaire ont progressivement imposées une discipline de communication, d'autant plus forte que ces communications s'opéraient par radio ou téléphone. Il s'agit de ne pas encombrer inutilement la fréquence, de laisser libre la ligne pour de véritables urgences. Par rapport à ces quelques modèles de communication le fonctionnement communicationnel d'une équipe de conduite en charge d'un incident ou d'un accident ne semble pas avoir fait l'objet d'une réflexion systématique définissant des compétences à acquérir, et par voie de conséquences des objectifs pédagogiques à atteindre dans les cycles de formation sur simulateur, et donc les critères d'une véritable professionnalisation alors même que les instruments de conduites créaient de nouvelles exigences en matière de focalisation attentionnelle. Si nous prenons l'analogie avec les formations à l'attitude d'écoute. On sait que paradoxalement ces dernières sont surtout l'occasion de prendre connaissance de ses surdités, c'est-à-dire quand est-ce que l'écouter préfère donner des conseils qu'aider l'autre à s'exprimer, ou comment il compare sa propre expérience à celle de l'autre l'empêchant d'entendre la spécificité du vécu de l'autre etc. Se former à la communication c'est tout autant sinon plus prendre conscience de ses propres modes de communication spontané de façon à apprendre à les contenir quand c'est nécessaire, que d'apprendre comment communiquer.

Annexe

En simplifiant on peut représenter ces différents aspects suivant le schéma suivant, dans lequel est représenté un seul agent : cet agent a à ses propres yeux une identité professionnelle, une appréciation des connaissances qu'il possède, de son niveau, des valeurs et des croyances qui l'animent sans pour autant faire l'objet d'une conscience réfléchie, mais qui pourrait

venir au jour à condition d'être questionnée spécifiquement. Cet premier ensemble peut-être désigné par l'étiquette « moi selon moi ». Une telle appellation s'oppose au jugement des autres qui désignerait plutôt « moi selon x », x étant par exemple mon collègue ou mon hiérarchique etc. Dans tout cela, il y a en moi un sous ensemble qui porte sur « l'autre selon moi », c'est-à-dire mes connaissances, mes croyances, de qui est l'autre. Tous ces éléments de représentation ouvrant droit de manière plus ou moins implicites à mes attentes sur ce qu'il devrait faire, mes droits à l'interrompre ou inversement à ne pas le déranger. Mais plus finement encore, mon comportement est en partie dicté par ce que je crois que l'autre pense de moi, de ce que je crois qu'il connaît de moi, de ce que je croie qu'il apprécie ou n'apprécie pas de moi et qui me conduisent à pré réagir de manière positive ou négative, autrement dit il y a un pôle « moi selon l'autre, selon moi ». Notons que l'expression « selon moi » est utilisée pour souligner que ce n'est pas nécessairement la vérité qui est exprimée, mais les représentations ou les croyance qu'une personne a sur elle, sur l'autre, sur ce que l'autre pense d'elle etc. Le « selon moi » précise et souligne la dimension subjective, donc propre au point de vue du sujet.

Ainsi par exemple, un jeune opérateur réacteur, se vit selon lui comme devant faire la preuve de sa compétence (qui par ailleurs a été objectivée par un cursus de certification) devant le SUP et peut-être l'ensemble des membres de l'équipe, (selon lui il doit prouver sa compétence, et donc probablement selon lui elle n'est pas vraiment reconnue). Il pense que le SUP est trop tatillon, a trop tendance à empiéter sur ses prérogatives, (l'autre selon lui). Par ailleurs, selon lui il croie que le SUP (qui a d'ailleurs l'âge de son père) ne le reconnaît pas, ne l'apprécie pas, ne lui fait pas complètement confiance (lui selon l'autre, selon lui). Au résultat on observe que l'OPR fait peu de comptes rendus, et que la coordination est rendue difficile. Au débriefing, il argumentera dans le sens qu'il est autonome, qu'il sait ce qu'il fait et qu'il n'a pas besoin d'être vérifié à tout moment (donc une revendication en partie déplacée d'être reconnu dans sa compétence, malgré son âge).

« **Moi selon moi** »

moi actuel (par exemple moi professionnel)
connaissances, compétences pratiques,
représentations sur moi selon moi, imago de moi
croyances
critères, identité, mission, selon moi.

Ce que je crois devoir faire ou non pour un autre (comment je gère
ma relation aux autres, (la partie de moi qui est tournée vers le groupe
de façon positive ou non)

« **L'autre selon moi** » :

imago de l'autre

les représentations que j'ai de l'autre,
les connaissances que j'ai de son travail, de ce
qu'il sait faire, de ce dont je croie qu'il a
besoin,

« **Moi selon l'autre, selon moi** »

imago de moi par l'autre

Qu'est-ce que je croie que l'autre pense, sens,
apprécie, de moi, (selon moi)
les représentations que j'ai de moi selon ce que
je croie ou connais du point de vue de l'autre

On a là une piste tout à fait intéressante et relativement simple à documenter de l'articulation individuel et collectif, sous l'angle des besoins que chacun remplit dans sa manière de communiquer avec l'autre, avec les autres. Et des moments où ce besoin individuel prend le pas sur le besoin de l'autre.

On voit dans la série d'exemples ci-dessus qu'il existe de nombreux cas de figures de la manière dont ces interruptions sont gérées et de manière complémentaire comment ces interruptions sont dérangeantes ou non suivant le moment du cycle attentionnel dans lequel se situe l'activité de l'interlocuteur. Bien entendu ce qui nous importe c'est de repérer les aspects dérangeants comme source potentielles de déficits attentionnels pouvant engendrer des oublis, des confusions d'instructions, des erreurs de lecture, des lapsus ou ce qui est lu est interprété à l'envers (on en a des exemples en 7.3, quand le SUP répond non à un test qui est oui et qu'il se rattrape immédiatement, ou quand l'OPR UE61 annonce de manière erronée qu'il a cochée l'aspersion auto indisponible alors qu'il aurait dû dire « appoint auto », le SUP relève le lapsus). Chacun de ces micros événements n'a rien de dramatique en lui-même mais est potentiellement porteur d'erreurs plus importantes.



La prise en compte de la dynamique attentionnelle : éléments théoriques.

Pierre Vermersch

Une partie de notre travail s'est orientée vers la dimension attentionnelle de l'activité des agents, ce que l'on peut nommer comme une prise en compte de la **dynamique des fenêtres attentionnelles**. La manière de traiter et d'exploiter ce thème de l'attention est suffisamment nouvelle par rapport aux publications classiques (Bloch 1966; Braun *et al.* 2001; Broadbent 1958; Camus 1996; Coquery 1994; Cowan 1997; Geissler 1909; Hatfield 1998; James 1901, 1890; La Berge 1995; Luck 1998; Mack & Rock 1998; Parasuraman 1998; Pashler 1998a; Pashler 1998b; Pashler & Johnston 1998; Pashler 1998c; Ribot 1894; Titchener 1973; Wright 1998; Wundt 1912) pour nécessiter une présentation du cadre théorique de l'attention en soulignant l'articulation entre approche phénoménologique (Husserl 1950; Husserl 1991; Husserl 1995; Vermersch 1998, 1999, 2000b) et approche psychologique de l'attention. Dans un premier temps nous présenterons les principales propriétés de l'attention auxquelles nous ferons appel. Nous les utiliserons ensuite pour éclairer certains aspects de la modélisation de la conduite accidentelle / incidentelle, et en particulier pour mieux comprendre le cycle élémentaire de la lecture-partition de consignes APE et des effets des interruptions dues aux communications.

Propriétés des « modulations attentionnelles »

Ayant clarifié le niveau où se situe le découpage descriptif des fenêtres attentionnelles (cf. chapitre 2), il est nécessaire de préciser le sens de cette expression et de déployer les concepts qui permettent d'opérer et de penser les descriptions en fonction de l'attention.

Si l'on adopte une approche subjective³ de l'attention cf. (Vermersch 2000a), l'attention est conçue dans la lignée phénoménologique de Husserl comme ce qui module « la conscience de » (Vermersch 2001 a). Autrement dit, d'un certain point de vue, conscience et attention désigne le même objet scientifique envisagé suivant deux points de vue différents. Choisir le point de vue de l'attention c'est décrire les propriétés fonctionnelles de la conscience, sa structure, ses transformations dynamiques.

Une des propriétés essentielles de la conscience c'est sa structure intentionnelle, autrement dit toute conscience est conscience de quelque chose. En conséquence, dans notre expérience, nous ne saisissons jamais la

conscience directement, nous ne la saisissons que par ce dont nous avons conscience, donc par son contenu, tel qu'il nous apparaît, ce que la phénoménologie désigne pas le « noème ». La structure intentionnelle est une structure tripartite, il y a le contenu (noème), il y a l'acte (noèse) qui vise ce contenu et qui fait que c'est intentionnel, et il y a un sujet (ego) qui vise ce contenu particulier. Autrement dit, toute conscience est structurée par un pôle sujet, qui vise à travers un acte, un contenu particulier.

Si maintenant on fait l'expérience imaginaire d'un sujet qui vise un contenu particulier, à travers un acte unique comme de voir, et que l'on pense ce rapport comme constant pendant un moment, alors même dans cette constance quelque chose peut encore varier, tantôt c'est telle partie de ce qui est vu et qui est privilégiée, tantôt c'est telle autre, tantôt c'est un certain intérêt qui organise ce que je regarde, tantôt un autre. Ces variations de découpage ou d'éclairage selon lesquelles on a conscience à travers un acte particulier d'un contenu donné, ces variations sont précisément selon Husserl les phénomènes que l'on regroupe sous le terme d'attention. Nous voyons que les phénomènes attentionnels ne sont saisissables qu'à un haut niveau d'abstraction, puisque pour les prendre en compte il faut se situer au sommet d'une pile d'abstractions successives :

- 1/ modulation de la conscience : l'attention
- 2/ conscience et niveaux de conscience (multiples : conscience réfléchie, conscience directe, pré donation)
- 3/ actes particuliers (actes perceptifs : voir, entendre etc., actes aperceptifs : se souvenir, imaginer, raisonner, etc.
- 4/ contenus de conscience (rapportés à l'acte par lesquels ils sont saisis, du vu perçu, du vu souvenu, du vu imaginé par exemple, du conceptuel sans nécessairement un support imagé ou quasi sensoriel qui l'accompagne etc.)
- 5/ structure élémentaire des contenus, parties, propriétés élémentaires, significations, etc.

Pour cerner les propriétés essentielles de l'attention, nous mettrons de côté plusieurs aspects, par exemple le pôle sujet, ou le fait que ce dont nous sommes conscient puisse l'être sur un mode direct ou sur un mode réfléchi. Mais si nous avons à questionner à nou-

³ « subjectif » est ici pris dans le sens générique, de ce qui propre au point de vue du sujet.

Expliciter

Journal du Groupe de Recherche sur l'Explicitation n°44

L'action comme fenêtre attentionnelle ?

Jean-louis GOUJU

Université Paris XII, GEDIAPS, GREX

Cette contribution est guidée à la fois par le souci de présenter la façon dont je procède pour dépouiller un protocole d'entretien d'explicitation et l'interpellation des propositions de Pierre dans *Expliciter* n°43. C'est donc une forme de T.P. qui fait suite au cours magistral de notre dernière rencontre ... Le fil conducteur de ce texte est la définition de ce qu'est une action et de la complexité de son organisation, depuis les postures traditionnelles dans le champ de l'analyse des pratiques sportives, jusqu'à une définition des actions comme fenêtres attentionnelles, avec les questions que cela suscite. Et puisque c'est un TP, je me servirai des extraits d'un protocole issu de l'étude de cas d'une athlète de haut niveau en course de haies (Gouju, 2001). L'intégralité est disponible sur le site du GREX...

1- L'action en quelques définitions forcément caricaturales...

Décrire et analyser les actions sportives s'effectue majoritairement à partir de postures issues du dualisme cartésien. En d'autres termes, les actions motrices recouvrent deux réalités bien distinctes et hiérarchisées. D'un côté un certain nombre de principes ou de lois qui gouvernent tout mouvement, de l'autre ces mouvements qui peuvent se voir, se mesurer ou s'enregistrer, comme applications pratiques de ces principes.

Les analyses des actions efficaces sont issues de cette distinction. Par exemple,

on va analyser l'action d'un champion en considérant qu'il représente un respect optimum de ces lois du mouvement. Une action c'est, par exemple, deux réalités ;
- un certain déplacement d'un centre de gravité vis à vis de la position de la tête, plus ou moins proche de ce que les lois de la biomécanique indiquent. Et l'on explique alors cette action en terme de respect d'une loi de la biomécanique...

- la mobilité d'un corps ayant un point de départ convenu dans l'espace et dans le temps. Le corps n'est ni plus ni moins que ce mobile animé que tout bon entraîneur schématise au tableau noir en « bon-homme fil de fer ».

Dans ces deux cas, ces définitions laissent place à des modes d'investigations tout à fait classiques et reconnus valides, puisque l'action est analysée indépendamment du sujet qui la produit. Nous dirons que l'analyse est objective. L'action n'est que le segment d'une analyse effectuée en dehors du sujet.

Dans cette lignée, la psychologie cognitive classique décrit l'action motrice comme la mise en œuvre contrôlée d'une pensée préalable. Les différentes théories du contrôle moteur postulent alors que le sujet met en œuvre un certain nombre de connaissances pour agir (Lachman, Lachman & Butterfield, 1979). Ces connaissances étant des codages (représentations) de la réalité. Le champion ayant les connaissances les plus fidèles et

proches de ce qui existe réellement. Analyser une action passe alors par la mise en évidence des connaissances procédurales d'un sujet. On lui fait faire des dessins, on le fait écrire ou verbaliser dans des conditions standards, en dehors de l'acte lui-même, puisque ces connaissances sont préalables et plus ou moins indépendantes de l'acte sportif.

L'action reste ici une construction abstraite, très souvent correspondante aux segments d'analyse que nous avons évoqué dans le paragraphe précédent, c'est à dire que les connaissances verbalisées sont placées dans des catégories préalables... Bien évidemment, ces postures laissent un goût d'inachevé, y compris chez les chercheurs, et les connaissances des entraîneurs ou des enseignants sur les actions des pratiquants dépassent de très loin les connaissances valides des chercheurs (Féry, 2001).

Naissent alors d'autres définitions de l'action, qui tentent de lever ces obstacles ou bien de déclarer toute recherche inutile.

- Signalons une théorie cognitive qui assigne la responsabilité des actes complexes à des représentations occurrentes, c'est à dire des assemblages très volatiles qui ne se constituent que dans l'acte, et qui disparaissent aussitôt (Le Ny, 1994). Ne pouvant accéder à ces entités, leur recueil est impossible autrement que par inférences à partir du comportement.

- Une autre théorie a permis de grandes avancées. C'est celle de la psychologie soviétique qui s'appuie sur ce que l'on appelle la théorie du reflet (de la réalité) dans la conscience du sujet (Galperine, 1966 ; Savoyant, 1979 ; Vygotsky, 1934/1996). Elle décrit l'action, non comme deux réalités distinctes et hiérarchisées, mais comme une seule et même réalité à deux facettes.

- Une facette psychologique, reposant sur des engagements et des constructions propres aux individus ou aux groupes dont ils font partie.

- Une facette publique, qui, un peu comme un iceberg, est la partie publique et visible de l'action.

Si nous nous intéressons à la partie psychologique, l'action repose sur le but immédiat que poursuit quelqu'un, et plus précisément sur les représentations qu'il s'est construit du monde, de par son vécu

individuel ou collectif. C'est ainsi que certaines représentations dites fonctionnelles, permettent l'efficacité, sans forcément être proches de la réalité (Leplat, 1985 ; Weil Fassina, Rabardel et Dubois, 1993), mais plutôt comme déformations de cette dernière. Ce courant a été développé dans le domaine du sport (Bouthier, 1989 ; Bouthier et Durey, 1995 ; David, 1993)

Mais un autre aspect est intéressant. Ces actions, en tant que poursuite d'un but immédiat et mobilisation de représentations du monde, reposent sur le fait que la conscience soit nécessaire (Leontiev, 1976). Cela permet de repérer une action. Car derrière, en profondeur, se trouvent les moyens d'exécution de cette action qui eux, peuvent être mobilisés sans nécessiter la pleine conscience... Cela permet de décrire les actions du point de vue de la conscience d'un sujet, et du point de vue d'un équipement qui lui est propre. Nous atteignons ici des façons de décrire les actions (Von Cranach, 1982) sur deux plans distincts et intégrés. Signalons que ces deux plans sont intégrés à un troisième dont nous traiterons peu, qui est celui de l'activité. L'activité repose sur le motif d'agir et les représentations que nous partageons avec un groupe (représentations sociales)...

Mais il reste une difficulté qui est l'objectivation de ces représentations pour objectiver les actions, car, dans cette théorie, elles n'existent que dans la tête du ou des sujets... Les atteindre reste hypothétique et souvent délicat, car effectué en dehors du contexte ou bien par inférences à partir du comportement ou des verbalisations. C'est encore le chercheur qui définit ce que sont les actions, et la réalité reste la référence. Restait alors à franchir encore un obstacle qui est le changement de référence depuis la réalité vers le sujet...

La définition sur laquelle je m'appuie en grande cohérence avec l'approche psychophénoménologique, me semble t il, est celle d'une action comme processus complexe de présentification d'un monde (Vermersch, 1996a ; 1996b ; 1999 ; Havelange, Lenay, Stewart, sous presse) dans une situation. L'action n'est pas une modification d'un monde générique que l'on considérerait comme réel, mais consiste à faire surgir un monde spécifique, que l'on a construit par notre expé-

rience, et dans lequel nous avons un engagement, une forme d'attention. Le monde dont nous parlons n'existe pas en dehors de l'action. Schématiquement, nous construisons en permanence, et en même temps, un monde fait de signes signaux et symboles et l'équipement qui nous permet d'appréhender ces signes, c'est à dire de la signification, du sens et de la sensibilité. Le monde se limite et se remplit de ce que nous avons construit... Ainsi nous ne sommes pas en train d'extraire quelque chose du monde générique pour le coder et le traiter, nous vivons le monde de notre expérience, un monde qui nous est spécifique.

Mais ce surgissement est contextualisé, cela signifie que cette co-émergence ne provient pas de nulle part. Il y a donc un contexte, humain, social, physique, comme la demande d'un enseignant... Et il y a un sujet, qui existe au delà de cette rencontre, qui est donc porteur d'une certaine identité (Faingold, 1998 ; Gouju, 2000). Cet ensemble fait que ce que nous pouvons décrire d'une action n'est pas générique, mais propre et spécifique à la complexité et la singularité d'une situation. Cette position s'appuie sur la démarche énaïve (Varela, 1989, Varela, Thompson & Rosch, 1993) pour signifier qu'une action co-émerge d'une situation, et ne peut se décrire qu'au travers trois éléments indissociables que sont

-L'engagement d'un pratiquant caractérisé par la focalisation de l'attention dans des circonstances bien définies

- Un ensemble d'éléments qui se présentent à cette forme d'attention et qui constituent le monde spécifique de cette action.
- Une expérience sémiotique en tant que conceptualisations de ce pratiquant qui donnent du sens à ce qui se présente (Eco, 1997)

Les opérations sous jacentes, intégrées aux actions, sont ici du domaine des signaux sensibles tels que de la kinesthésie, du bruit, de l'odeur... bref, toutes les modalités nécessaires à notre efficacité sans nécessité la focalisation de notre attention. Elles se composent

- De l'usage d'un moyen (lien à l'action)
- D'un référent sensible (type de signal appréhendé)
- D'une expérience sensible (qualifiant ce qui est appréhendé)

Cela me permet de considérer qu'une action n'appartient qu'au « point de vue du sujet », avec toute sa subjectivité et son expérience et n'existe alors complètement que dans un cas singulier (Vermersch, 2000a ; Vermersch, 2000b) Je ne prends par pour appui les représentations qu'il possède dans sa tête, mais le monde qui existe pour lui du fait même de sa situation et de l'action. Il me semble qu'il y a là une rupture importante qui me permet de prendre ce qui apparaît au sujet en tant que tel, sans la réfutation préalable de l'objectivité ou de la validité extrinsèque. C'est sur cette voie que je recueille en Ede des aspects manifestement très importants pour les pratiquants et totalement ignorés de la littérature traditionnelle, parce qu'appartenant strictement à la subjectivité du pratiquant (sensation de l'adversaire...). C'est aussi sur cette voie que je m'interroge sur la complexité de détermination des actions, à la fois dans leur survenue et arrêt (dynamique), mais aussi dans leur complexité interne, en profondeur et stratification...

2- Un exemple en courses de haies

J'ai choisi pour illustrer cet aspect de vous présenter un extrait de protocole que j'estime assez caractéristique. Il s'agit d'une athlète de très haut niveau qui court le 100 mètres haies peu avant les jeux Olympiques de Sydney. Elle possède donc un degré d'expertise très élevé. La course de haies est un exercice extrêmement standardisé au cours duquel l'athlète franchit dix haies de hauteur identique et avec des intervalles fixes entre elles. Cette athlète portait un grand intérêt à un entretien d'explicitation dans la mesure où le ressenti de cette course était extrêmement négatif alors qu'elle battait son record et que le regard de son entraîneur était, lui, très positif... Ce premier extrait illustre la définition de l'action telle que nous venons de la présenter, c'est à dire une forme d'arborescence action-opérations..

B179 Si on revient à ce coup de feu, à quoi tu fais attention dès que tu entends ce coup de feu là, c'est quoi la première chose ?

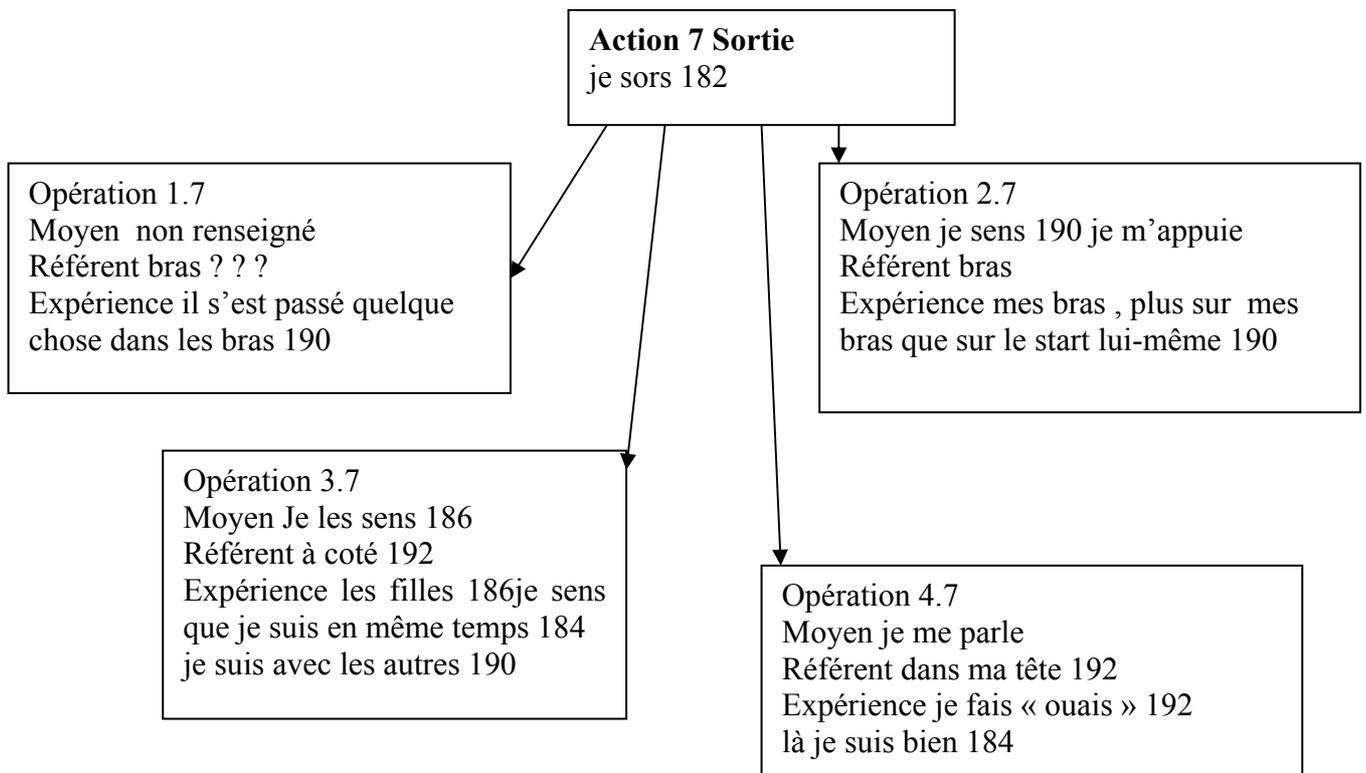
A180 C'est Quoi ? (**silence**)

B181 Prends ton temps, laisse revenir tranquillement

- A182 Donc je suis en position (**silence**) et là je me dis « faut que tu sortes bien »/ non en fait je me dis « il faut pas te laisser distances dès le départ » parce que je sais que les filles qui sont là elles sont de bonnes adversaires, elles sont bien... Donc là là je me dis « faut pas te laisser distance » et je sors (**ancrage très profond**)
- B183 Ta première action c'est de sortir...
- A184 Et là je suis bien (**A ne sort plus de son ancrage, elle écarquille les yeux**), je sens que je suis en même temps
- B185 Alors tu sens que tu es bien
- A186 Je les sens les filles donc e : parce que ça m'est déjà arrivé de sentir mais de me sentir vraiment « la rue » (**rire**) et là je suis contente (**sourire très marqué**) je me dis « ça y est »
- B187 ça y est, bon, et avant de ressentir ça, y a quelque chose dans ton corps, où est ce que cela se passe au moment du coup de feu, si tu essayes de laisser revenir...
- A188 Moi je pense que c'est au niveau des bras
- B189 Tu fais, tu sens quelque chose de tes bras ?
- A190 je m'appuie plus sur mes bras que sur le start lui-même (**geste mime sur la table**)

Je sens que, ouais, je sais pas, je sens une.. / quoi (**éclat de rire**) il s'est passé quelque chose dans les bras et derrière je suis avec les autres

- B191 Je suis avec les autres, c'est plutôt , tu sens comment ça « je suis avec les autres » ?
- A192 Ben e : je sors et e : je sens les filles à coté donc e : je sors et dans ma tête je fais « ouais » (**ton très vif**)
- B193 Ouais, y a cette voix, tu entends cette voix... et maintenant... y a cette voix, tu es bien sortie...
- A194 Ouais
- B195 Qu'est ce qui est important maintenant ?
- A196 L'enchaînement c'est l'important là. (**geste rotatif rapide des mains**)
- Nous avons ici un exemple classique d'action. la focalisation se porte sur le jaillissement des starting blocks que l'athlète appelle « sortie ». Elle met en œuvre des moyens qu'elle identifie dans ses bras, et elle évalue cette action par la sensation des adversaires. Soit le schéma suivant



J'insiste ici sur le fait que l'action correspond bien à une focalisation de l'attention qui se confond avec une visée intentionnelle. L'athlète est actrice et auteur de sa focalisation...

3- Vers une évolution de ce modèle

Lorsque nous dépouillons les entretiens, nous ne pouvons pas toujours classer et catégoriser selon des visées intentionnelles.. Nous mettons en évidence des focalisations dont nous

pourrions estimer, en premier abord, qu'elles sont bien des focalisations, mais plutôt des focalisations subies... C'est l'attention du sujet qui est captée, notamment par les effets des actions entreprises précédemment. Si nous conservons notre définition des actions comme focalisations de l'attention, nous sommes amenés à repérer des actions-focalisations subies et des actions-focalisations « d'auteur »..

Et puis nous rencontrons encore une autre catégorie que sont des moments très forts où le pratiquant semble ne plus rien ressentir, c'est comme un tableau qui est noir au premier abord et qui se remplit doucement, par petites touches... Il n'y a donc pas véritablement de focalisation de l'attention au sens de notre première définition... et pourtant c'est un moment important...L'extrait concerne une période de la course où cette athlète vit une perte complète de repères, elle perd le « fil de sa course ». C'est après la cinquième haie.

Je vous le laisse découvrir !!!

A306 ça va, enfin, pas de souvenir (**geste rotatif de la main assez lent**)

B307 Pas de souvenir

A308 Je me souviens de la cinquième (**rire**)

B309 Bon, on arrive tout d'un coup à cette cinquième ?

A310 Pourtant je suis dans mon truc

B311 Alors de quoi tu te souviens sur cette cinquième ? Et à partir de quand justement tu te dis que tu t'en souviens ?

A312 c'est la fille d'a coté

B313 La fille d'a coté

A314 Ouais

B315 Alors est ce que tu pourrais revenir un petit peu à ce moment là si tu veux bien hein ?

A316 ouais ouais ouais

B317 A quel moment c'était ? Avant la cinquième, après la cinquième ?

A318 Ben quand j'ai passé la cinquième (**silence, penchée en avant**) et voilà et e : et, je sais pas si : , j'ai comme été bloquée quoi, j'ai pas réagi en fait

B319 Alors ou est ce que tu n'as pas réagi ?

A320 Ben derrière, et je me suis/ enfin/ j'ai subi en fait la haie, parce que je l'ai vue et e : enfin je l'ai pas vue mais sentie..

B321 L'autre ou la haie ?

A322 La fille là, la fille (**geste de la main gauche**)

B323 Tu la vois avant ?

A324 Ouais ouais, parce qu'on est à peu près en même / elle a peut être un petit peu, un

petit peu d'avance, mais rien quoi... et là, elle file (**geste rapide du tranchant de la main et yeux écarquillés**)

B325 Elle passe et toi tu as quoi comme sensations, tu as la sensation qu'elle file mais toi ?

A326 J'ai la sensation d'être à l'arrêt.

B327 Toi tu as la sensation d'être à l'arrêt

A328 Et elle pfuitt ouais

B329 D'accord, mais toi, pas particulièrement de déséquilibre : : , de choc.... quelque chose dans le pied

A330 Non non, parce que je suis dans mon truc quoi quand même

B331 C'est dans ton champ visuel, c'est du bruit... Tout à l'heure tu la voyais pas tu la sentais...

A332 Là je la vois, je vois sa jambe avant.

B333 Tu vois que sa jambe ?

A334 Ouais, je vois sa jambe ouais

B335 Est ce que tu vois d'autres choses ? Jambe droite, jambe gauche ?

A336 Sa jambe droite

B337 Tu vois son pied, toute sa jambe ?

A338 ouais ouais, je vois la jambe et je vois qu'elle s'en va

B339 Et maintenant si on redéroule ?

A340 Et là je m'énerve, enfin, je m'énerve pas mais (**rire**) je suis pas bien, (**rire**) je suis pas bien du tout, parce que là je m'en veux en fait, je m'en veux. Parce que je me suis occupée d'elle et pas de ce que je faisais moi. E : du coup j'ai été surprise et e : (**silence**) j'ai pas baissé les bras mais je dis « oh merde » je continue mais bon, allez (**geste de dépit et d'abandon de la main qui s'en va vers le haut et l'arrière**), je termine la course quoi. Et je me sens pas me battre.

B341 C'est quoi cette sensation quand tu te sens même pas te battre ? C'est quoi ?

A342 Le rythme, j'entends même plus le rythme et je continue quoi, je termine ma course.

(**Suit une partie moins intéressante pour notre débat...**)

A368 Ouais, c'est sur la fin de la course, mais je me sens quand même je sens vraiment que, à la fin de ma course, ça revient, je sens que ça revient (**geste rotatif des mains**) mais à un moment j'ai un trou, au milieu...

B369 Si on revient sur ce trou, au plein milieu.. en plein milieu, après la cinquième ?

A370 Ouais, entre la cinquième et, je sais pas, la neuvième à peu près, je sais plus exactement, je sais pas vraiment mais je sens que j'ai un trou.

B371 Et ce trou, c'est e : :

- A372 Comme si e : j'étais déconcentrée, et e : **(bruit de bouche de dépit)** et après je me... **(geste rotatif rapide)** je sais pas.
- B373 Et cette lourdeur, elle vient dans le trou ?
- A374 Ouais ouais
- B375 Qu'est ce qui est lourd ?
- A376 **(silence)** je sais pas mais e : en fait je me sens pas **(silence)** je sais pas, j'ai l'impression que : : mon pied : : je sais pas, dans le pied...
- B377 Si tu veux on y revient un peu... quel pied ?
- A378 Plutôt le pied gauche
- B379 Le pied gauche, tu sens quelque chose là dans ton pied gauche ?, c'est le pied lui-même qui est lourd ?
- A380 J'ai l'impression que j'ai pas, je peux je peux et : : enfin e : : attaquer **(geste de la main)** enfin l'impulsion en fait j'arrive pas à : : **(geste)** comme il faut et tout et balancer quoi **(geste et ancrage très fort)**
- B381 D'accord, alors il y a le pied, là, qui repart plus, t'es un peu déconcentrée...
- A382 Ouais, je suis déconcentrée
- B383 Et en dehors de ce pied, dans cette tête un peu déconcentrée, là, comme tu dis, Qu'est ce que tu sens d'autre, juste là, juste à ce moment là ?
- A384 **(silence, ancrage plutôt vers le haut)** j'ai chaud, j'ai chaud
- B385 Tu sens que tu as chaud, tu sens cette chaleur ?
- A386 Ouais, j'ai chaud, ouais et j'ai l'impression que mes bras ils font n'importe quoi en même temps **(geste des bras)**
- B387 Oui ? Cette sensation de chaleur existe où ? C'est quelque chose de général ?
- A388 Je sais pas je sais pas, j'ai chaud
- B389 Et alors, ces bras qui font n'importe quoi ?
- A390 J'ai l'impression qu'ils partent dans n'importe quel sens et j'arrive pas ...
- B391 Y a des moments précis où tu as cette sensation ?
- A392 Ouais
- B393 Alors, quand est ce qu'ils partent ?
- A394 Ben, quand j'attaque la haie, j'ai l'impression que je : : **(geste d'ouverture des bras)** j'arrive pas à contrôler..
- B395 Tu ouvres ?
- A396 Ouais, j'arrive pas à contrôler ce que je fais et je suis bien quoi... Je laisse aller **(geste de le main)** y a un moment où, comme ça, je sais pas pourquoi je me remets dedans...
- B397 mmm mmm Donc ces bras qui s'en vont, ce pied un peu lourd, cette sensation de chaleur, de déconnecté, tout ça c'est après la cinquième...
- A398 Ouais, je sais pas mais c'est bien là...

Lorsque j'ai procédé au traitement de cette partie, j'ai connu le pire embarras puisque je percevais bien que tout ceci appartenait à la même rubrique, mais que cette dernière était très particulière, car elle ne correspondait à rien si je m'en tenais au concept de visée intentionnelle... Et qu'ensuite, tout le vécu négatif de cette athlète venait probablement de ce fait... Je vous présente ici la façon dont j'ai procédé pour reconstituer cela .

Action 13 Continuer (j'ai un trou) 368

Opération 1.13

Moyen Je suis 340

Référent absent

Expérience Pas bien du tout 340

Opération 2.13

Moyen j'entends plus 342

Référent auditif

Expérience j'entends même plus le rythme 342

Opération 3.13

Moyen je me dis

Référent voix intérieure

Expérience je dis « oh merde » 340

Opération 4.13

Moyen je termine 340

Référent ? ? ? ?

Expérience la course quoi 340 ça passe 344

Opération 5.12

Moyen Je sens pas la sixième 344

Référent absent

Expérience je la sens pas, elle passe 344

Opération 6.13

Moyen et référent absents

Expérience j'ai un trou, au milieu 368 Comme

si e : j'étais déconcentrée 372

Opération 7.13

Moyen je sens 366

Référent dans le pied 376 le pied gauche 378

Expérience j'ai l'impression de m'alourdir 366

l'impulsion j'arrive pas 380

Opération 8.13

Moyen Je sens 384

Référent Chaud 384

Expérience j'ai chaud, j'ai chaud 384

je suis déconcentrée 382

Opération 9.13

Moyen j'ai l'impression 386

Référent mes bras ils font n'importe quoi 386

quand j'attaque la haie 394

Expérience j'arrive pas à contrôler.

Opération 10.13

Moyen je suis 396

Référent absent

Expérience Je suis bien .Je laisse aller 396

Voilà, vous pouvez remarquer que ...quelque chose ne colle pas. Déclarer que « j'ai un trou » est une focalisation ou une visée intentionnelle est délicat.. La lecture du dernier « Expliciter » m'a donc

immédiatement renvoyé à cet extrait, et je souhaiterais vous faire partager et avoir votre avis sur les quelques réflexions suscitées.

4- Vers les fenêtres attentionnelles comme nouvelle définition de l'action

J'ai donc été interpellé par l'article de Pierre en tentant, bien évidemment, d'établir des parallèles entre ce qui y était exprimé et le cadre conceptuel que je mobilisais, par exemple dans l'extrait ci-dessus.

Le premier point est repris dans la portion suivante. « La structure fondamentale de l'attention est d'être organisée par un intérêt (que cet intérêt soit réflexivement conscient ou non), et c'est à partir de ce principe que s'organise un champ d'attention avec un centre, ce qui est pris pour thème, et ce qui lui est périphérique et relié : un champ thématique (...) On a donc un principe organisateur, l'intérêt, et à partir de là une stratification de tout ce qui pourrait faire l'objet d'une saisie attentionnelle. » (Vermersch, 2002, page 28). Il m'a semblé ici que l'intérêt, plus large que l'acte particulier, était de l'ordre de l'activité compétitive de cette athlète, au sens de l'ensemble des actes effectués ce jour là sur cette piste... Par contre, le « pris pour thème », le centre attentionnel de l'acte investigué, est effectivement ce qui pose problème ici. Tout se passe comme si n'existaient ici que des éléments périphériques, des petits bouts attentionnels un peu épars dont le centre est absent... La seconde remarque est que ces éléments ne peuvent pas vraiment se considérer comme moyens d'exécution d'un acte... En ce sens, le terme de périphérie est plus adapté que celui de moyen... Nous nous éloignons donc d'un agencement logique qui veut que certains moyens soient mis en œuvre dans un certain ordre pour atteindre un but. Si cela reste vrai d'un point de vue d'une action générique, le point de vue du sujet bouleverse cette logique et instaure une complexité et une finesse supérieure.

La seconde phase de cette petite enquête se situe un peu plus loin .. « Il est une seconde fonction de l'attention qui est celle du « remarquer », indépendante du thème, elle est plus ou moins passivement

soumise aux saillances actuelles des contenus propres à chaque type d'actes » (page 29). Le terme de « passivement soumise » est ici déterminant, car il indique bien que ce qui est remarqué n'est pas strictement dépendant du thème et organise aussi les actes... Pour ma part, je classais ici des focalisations d'auteurs et des focalisations subies... Je crois surtout que cela participe au changement de thème, et donc d'action. Ceci signifie que ce qui est pris pour thème n'est pas issu seulement d'une programmation préalable contrôlée, mais surgit à partir de « remarqués » qui entraînent à leur suite un nouveau thème, plaçant instantanément le premier dans une forme de pénombre. « La fonction du remarquer est dépendante en quelque sorte (...) de notre activité permanente (...) et génère des sources de sortie de l'activité thématique » (page 30). Nous rejoins ici les hypothèses de la cognition située (Suchman, 1987 ; Lave, 1988) qui placent les déterminants de la cognition du côté de la situation plus que du côté de la programmation préalable ...

Il me semble même que le cas que je vous présente exprime plus que cela, presque un conflit entre le « pris pour thème » et le « remarqué »... En effet, l'athlète dit bien qu'elle est « dans son truc »... ce « truc » en question étant son thème, l'enchaînement d'un certain nombre d'actes, très présents en début de course, et beaucoup moins ensuite... Et tout d'un coup, l'adversaire fait irruption... comme « remarqué », prend la place du thème, et l'occulterait en quelque sorte, créant ainsi le « trou ».....

La question qui subsiste est alors celle de la survenue de cette adversaire qui existait déjà, puisqu'elle est abondamment mentionnée dans l'entretien. Pourquoi est elle si troublante là, alors qu'elle ne l'était pas auparavant ? Est ce simplement parce qu'elle la double et s'en va vers la victoire ? ? ? Je ne le pense pas, et une autre clé se trouve peut être dans les propositions de Pierre. « Chaque type d'acte génère des fenêtres attentionnelles –types » (page 30) et ces fenêtres types impliquent une certaine structure d'actualité... Or, si nous examinons les fenêtres de cette athlète, nous pouvons au moins déterminer deux types.. Le premier

serait « elle dans son couloir » et le second « elle dans la course »... Nous voyons à d'autres moments que d'autres fenêtres existent, impliquant la présence des spectateurs, ou bien au contraire plus limitatives... Tout se passe alors comme si le conflit existait alors entre deux fenêtres... L'adversaire vient bouleverser la structure d'actualité. ce qui était secondaire devient primaire et vice versa, probablement à un moment précis où cela n'était pas possible. Les conséquences en sont la perte momentanée de thème, et ce qui se passe pour elle n'existe plus que sous forme très périphérique, c'est la chaleur, la lourdeur des jambes, ce sont les bras qui ne sont plus tenus etc etc...

A votre avis, quelle a été la question posée au chercheur ? ? Cette athlète aurait elle été plus rapide encore si elle était restée « présente » à sa course ? ? ? Et, avec elle, une seconde question : « Si oui, comment lui permettre de rester plus présente ? ? ». Bien évidemment, ces questions se trouvent sans réponse immédiate, mais seulement avec quelques hypothèses. Je pense notamment que cette athlète était en début de saison et ne disposait pas encore des moyens nécessaires au fait de mener une course entière sur « le combat contre un adversaire » Le maintien de sa vitesse maximum requérait encore l'usage de fenêtres attentionnelles très focales. Devoir passer sur une autre fenêtre était par conséquent trop difficile et perturbant pour sa structuration de l'attention. Mais l'intérêt majeur de ces questions est en fait leur reformulation possible. Elles sont en fait « Quelles actions doit elle mener pour aller plus vite » ?

5- Les actions comme fenêtres attentionnelles ; nouvelle définition ?

La question ci dessus est très intéressante, car elle permet de complexifier le cadre conceptuel de l'organisation des actions, notamment du point de vue de leur dynamique organisationnelle. Il s'agit bien de comprendre comment l'engagement dans un acte, comment le fait de prendre pour thème, ouvre une fenêtre sur un monde spécifique. Par exemple, sortir des starting blocks après un coup de feu n'est pas qu'une procédure, c'est une ouverture de fenêtre qui n'existe que pour un sujet,

compte tenu de son expérience de cette situation, du contexte propre, et de l'identité qu'il possède dans cette situation bien précise.

Mais ce que ce modèle apporte est en fait la description de l'ouverture de plusieurs fenêtres à la fois, toutes susceptibles de ressurgir au premier plan (par des remarqués)... Dans notre exemple, l'athlète ouvre à la fois la fenêtre « moi et mon couloir » et « moi et les adversaires ». Ces deux types de fenêtres sont deux mondes spécifiques, dans lesquels notre athlète possède des expériences spécifiques. Comprendre ce qui s'est passé, c'est mettre à jour un peu mieux sa dynamique attentionnelle entre ces différentes fenêtres. Je pense alors que l'entretien, tel que je l'ai mené à cette époque, ne peut répondre en finesse à ces différentes questions. Enfin, paradoxalement, je suis en accord avec le fait que cela fait inmanquablement ressurgir le point de vue du chercheur, qui prédétermine l'existence de différents types de fenêtres... Un peu comme si le chercheur déterminait des actualités potentielles extrinsèquement, pour un sujet qui les vit en Ede, intrinsèquement, se rapprochant en cela des cadres mobilisés par J. Theureau, (1992). Cette double exigence est assez fascinante, mais j'avoue que de ce côté là, au moins pour l'analyse des pratiques sportives et ce que j'en connais, nous sommes en « terra incognita ».

Bibliographie

- Bouthier, D. (1989). Les conditions cognitives de la formation d'actions collectives. *Le Travail Humain*, **52**, 175-182.
- Bouthier, D., Durey A. (1995). La compétence d'un entraîneur de rugby. *Education permanente*, **123**, 65-79.
- David, B. (1993). *Place et rôle des représentations dans la mise en œuvre d'une APS ; l'exemple du rugby*, Thèse non publiée, Université Paris Sud, Orsay.
- Eco, U. (1997). *Kant et l'ornithorynque*. Paris : Grasset.
- Faingold, N. (1998). De l'explicitation des pratiques à la problématique de l'identité professionnelle : décrypter des messages structurants. *Expliciter*, **26**, 17-20.
- Fery, Y. A. (2001). Que savons nous de nos mouvements ?, *STAPS*, **55**, 7-23.
- Galperine, P. I. (1966). Essai sur la formation par étapes des actions et des concepts. In A. Leontiev, A.Luria, A.Spirnov (Eds.) *Recherches psychologi-*

ques en URSS (pp168-183). Moscou : Les éditions du progrès.

Gouju, J. L. (2000). De la didactique à l'identité : passage par l'entretien d'explicitation. In C. Gohier et C. Alin (Coord.), *Enseignant formateur : la construction de l'identité professionnelle*, (pp. 181-195). Paris : L'Harmattan.

Gouju, J. L. (2001) *Objectivation de l'organisation de l'action : contribution à l'intervention didactique en athlétisme*. Thèse de doctorat non publiée, Université Paris Sud, Orsay.

Havelange, V., Lenay, C., Stewart, J. (sous presse). Les représentations: mémoire externe et objets techniques, *Intellectica*.

Lachman, R., Lachman, J. L., Butterfield, E. C. (1979). *Cognitive psychology and information processing*. Hillsdale : Lawrence Erlbaum.

Lave, J. (1988). *Cognition in practice*. Cambridge : Cambridge University Press.

Levy, J. F. (1994). Les représentations mentales. In A. Richelle, J. Requin et M. Robert (Coord.), *Traité de psychologie expérimentale*, (pp. 183-223). Paris : Presses Universitaires de France.

Leplat, J. (1985). Les représentations fonctionnelles dans le travail. *Psychologie Française*, **30**, 269-275.

Leontiev, A. N. (1972/1976). *Le développement du psychisme*. Paris : Éditions sociales.

Savoyant, A. (1979). Éléments d'un cadre d'analyse de l'activité : quelques conceptions essentielles de la psychologie soviétique. *Cahiers de Psychologie*, **22**, 17- 28.

Suchman, L. (1987). *Plans and situated actions*. Cambridge : Cambridge University Press.

Theureau, J. (1992). *Le cours d'action, analyse sémio-logique, essai d'une anthropologie cognitive située*. Berne : Peter Lang.

Varela F. (1989). *Connaître : les sciences cognitives*. Paris : Editions du Seuil.

Varela, F., Thompson, E., Rosch, E. (1993). *L'inscription corporelle de l'esprit*. Paris : Editions du Seuil.

Vermersch, P. (1996a). Pour une psychophénoménologie, *Expliciter*, **13**, 01-06.

Vermersch, P. (1996b). Pour une psychophénoménologie ; problèmes de validation. *Expliciter*, **14**, 1- 11.

Vermersch, P. (1999). Pour une psychologie phénoménologique, *Psychologie Française*, **44**, 7-19.

Vermersch, P. (2000a). Approche du singulier. In J.-M. Barbier (Coord.), *L'analyse de la singularité de l'action* (pp.239-256). Paris : Presses Universitaires de France.

Vermersch, P. (2000b). Définition, nécessité, intérêt, limite du point de vue en première personne comme méthode de recherche, *Expliciter*, **35**, 19-35.

Vermersch, P. (2002). La prise en compte de la dynamique attentionnelle : éléments théoriques, *Expliciter*, **43**, 27-39.

Von Cranach, M. (1982). The psychological study of goal directed action: basic. In M. Von Cranach & R. Harre (Eds.), *The analysis of action*, (pp.35- 73). Paris : Maison des sciences de l'homme.

Vygotsky, L. (1934/1997). *Pensée et langage*. Paris : La dispute.

Weil- Fassina, A., Rabardel, P., Dubois, D. (1993). *Représentations pour l'action*. Toulouse : Editions Octarès.

Intérêt et thème attentionnel

Discussion de l'interprétation du protocole de JL Gouju

Pierre Vermersch

J'ai tendance à donner le maximum de poids à la réplique 340, dans le sens où elle donne les clefs de la manière de courir de l'athlète.

A 340 « Et là je m'énerve, enfin, je m'énerve pas mais (rire) je suis pas bien, (rire) je suis pas bien du tout, parce que là je m'en veux en fait, je m'en veux. Parce que je me suis occupée d'elle et pas de ce que je faisais moi. E : du coup j'ai été surprise et e : (silence) j'ai pas baissé les bras mais je dis « oh merde » je continue mais bon, allez (geste de dépit et d'abandon de la main qui s'en va vers le haut et l'arrière), je termine la course quoi. Et je me sens pas me battre. »

Je pourrais reprendre le détail des autres répliques pour montrer tous les endroits où elle indique qu'elle est avant tout dans la prise en compte d'elle même, mais je veux alléger la

discussion et laisser à chacun la possibilité de reparcourir le protocole pour qu'il se forme sa propre opinion. L'objectif de ce TP proposé par Jean-Louis Gouju, étant bien de regarder un protocole déjà connu, déjà exploité sous un nouvel angle. Je me risque donc exprimer un désaccord avec sa propre interprétation, dans l'idée d'engager un débat qui pourra être repris au prochain séminaire du GREX.

Mon idée est que l'athlète est centrée sur elle-même, sur ce qu'elle doit se demander pour obtenir la meilleure performance (par exemple au début elle se donne des consignes à elle-même), et que paradoxalement dans sa course elle s'occupe d'abord d'elle-même, dans le sens de se stimuler, de se réguler et au total de se contrôler. C'est paradoxal parce qu'on pourrait penser qu'elle est occupée de la

haie, de la course, des concurrentes, ces dimensions sont présentes mais sur un mode d'actualité moins prégnant que son contrôle sur elle-même. Donc son thème primaire, c'est elle, ou plus précisément le contrôle qu'elle entend maintenir sur elle-même à tout moment de la performance et probablement dans l'ante-début. Ce qui pour un novice serait le thème primaire, principal, central, est, pour une experte, secondaire, présent sur le mode d'un thème secondaire, ou du champ thématique (ce qui participe sur un mode secondaire à la pertinence du thème).

Dans son thème principal, son contrôle, elle est à la fois en mode distribué dans la mesure où elle surveille et encourage tout ce qui est pertinent à sa performance. Et très resserrée sur ce thème, avec des frontières très fortes sur tout ce qui lui est extérieur. On pourrait dire encore qu'elle a appris à inscrire son thème principal, dans une fenêtre attentionnelle qui ne la contient qu'elle, qui exclue les autres, qui marginalisent les constituants de la course : haie, distances etc. But : se contrôler

Moyen : se parler, vérifier que la sensation est bonne, sinon se parler, se demander le résultat, ne pas se laisser surprendre,

182 là je me dis « faut que tu sortes bien », « il faut pas te laisser distancer dès le départ » , « faut pas te laisser distancer » ,

(ce qui va se passer c'est qu'il y a plus tard menace de se laisser distancer, puisqu'elle perçoit sa voisine comme filant en avant)

186 « je me dis ça y est »

192 « je sens les filles d'à coté »

Son contrôle est apparent en ce que chaque fois qu'elle donne des informations sur les autres c'est dans le cadre de ses accès autorisés, prévus, contrôlés vers les autres, alors que l'apparition de l'avant jambe droite de son adversaire est une surprise, une prise d'information non planifiée.

La réplique 340 montre que ce qui lui pose problème est qu'une saillance s'insère dans le thème, qu'un remarquer s'impose qui a la propriété d'être contradictoire avec tout ce qui l'organise, puisque son thème exclut l'extérieur en même temps qu'il la centre sur son auto contrôle. Or ce qu'elle se reproche, (je m'en veux) ce n'est pas de s'être occupé d'elle, mais d'avoir cessé de se contrôler (je me suis pas occupé que de moi), d'avoir cessé de réagir (je me sens pas me battre), ou d'avoir été surprise (défaut de contrôle), et de ce fait elle a perdu le contrôle de son contrôle (à un moment j'ai un trou au milieu) (j'étais déconcentrée), laissant le corps continuer à faire ce qu'il sait si bien faire pour une experte comme elle, et elle ne se rejoint elle-même que vers la neuvième haie. Sentant de nouveau qu'elle est dedans, mais n'ayant pas récupéré

le contrôle.

Son action c'est de s'occuper d'elle-même, l'exécution motrice de la course est passée au second plan. Du coup son thème, c'est l'effet du contrôle sur elle-même, et le risque qu'elle prend c'est que tout ce qui altère ce contrôle lui fait perdre contact avec son thème, et la course dans son expérience se passe sans elle (mais c'est elle qui court, donc sans la relation qu'elle a apprit à entretenir avec elle-même dans ce travail).

A-t-elle eu une bonne performance parce qu'elle s'est oubliée elle-même, doit-elle apprendre à diminuer son contrôle, ou bien le contrôle qu'elle a eu jusqu'à la cinquième haie, a-t-elle eu un effet TGV sur sa performance (on gagne sur la première partie du trajet, au départ de Paris) et la seconde partie n'a été qu'un suivi des voies anciennes. Faut-il qu'elle apprenne à renforcer son contrôle ou à le modifier ? Son contrôle fait-il sa force ou son talon d'Achille ?

Retour sur les propriétés de l'attention

1/ L'attention est toujours portée dans sa sélectivité par un intérêt, comme thème (pas comme acte ou comme contenu).

Il y a d'une part ce qui fait thème pour la personne, ce à quoi elle porte intérêt, qui définit un centre et une direction de visée en terme non pas physique (sensoriellement) ou noétique, mais thématique, le reste étant ce qui sert la visée de ce thème, probablement non pas de façon unitaire ou unique mais multiple et simultané.

Le thème n'est jamais que ce qui est temporairement en mode d'actualité maximale, il est donc fluant. Le statut de chaque élément du champ d'attention est labile dans le temps, il est relatif à chaque centration.

2/ le thème est susceptible de s'inscrire dans une fenêtre attentionnelle.

Ensuite ce thème, quand il se traduit par une noèse particulière s'articule à la forme précontrainte du monde et de l'activité engagée, ce qui fait que ce thème va s'organiser en tant que centre du champ au travers de la délimitation d'une fenêtre attentionnelle, qui n'est que la forme sédimentée des contraintes multiples (cela s'oppose à l'hypothèse selon laquelle le centre aurait une extension totalement graduelle de manière continue, alors que l'hypothèse des fenêtres attentionnelles va dans le sens d'une organisation graduelle discrète et typifiée),

3/ au sein de la fenêtre attentionnelle : mode focalisé, distribué, flottant, etc.

Enfin, au sein de la fenêtre attentionnelle thématique centrale et envisagée à travers une noèse ou une syncinésie de noèse (kinesthésie coordonnée avec de la vision et un état émotionnel par exemple) peut

s'exercer sur un mode focalisé comme une saisie fovéale, une saisie spatialement ou objectivement délimitée : juste le bout du pied droit, juste la vision de la cible dans le viseur, ou une saisie distribuée.

4/ il y a donc des frontières multiples, et des propriétés diverses de ces frontières.

Il y a ce qui délimite le thème, et range dans une dépendance de pertinence le champ thématique, l'horizon thématique, et tout ce qui n'est pas en relation avec le thème et s'inscrit dans le remarquer ;

Il y a ce qui est délimité par la forme de la fenêtre attentionnelle, la question se pose de la force contenante des frontières, de la difficulté à changer de fenêtre dans le double sens de passer à une autre de même structure (passer d'un document à l'écran) ou de passer à un autre format de fenêtre – passer de la page à la salle, de moi aux autres co-présents. Il semble que dans l'exemple de la sauteuse de haie cette frontière est relativement rigide, et son abolition fait sauter l'organisation thématique toute entière.

Il y a aussi la frontière de la saisie fovéale, ou de la saisie focalisée pour quitter la seule modalité visuelle. L'effet de centration est connu pour générer une inhibition périphérique, pour valoriser de façon déséquilibrée l'information pris dans la centration par rapport à d'autres qui devrait lui être coordonnées. La question se pose de l'articulation entre mode focalisé et mode distribué, ou mode mobile de la focalisation, parcours d'information. En particulier lors de l'engagement du corps dans une action finalisée, il est bien connu de tous les pratiquants que la focalisation attentionnelle accompagne l'achèvement du résultat même au moment où ce n'est plus nécessaire pour la réaliser (la balle a été renvoyée, l'adversaire a été projeté –je pense plus à l'aiki-do qu'au judo-, la touche a été enfoncée au piano) il est cependant difficile de décrocher la visée attentionnelle pour qu'elle s'occupe déjà de l'avenir, avant que le geste en cours soit achevé. Comme s'il y avait une adhérence spontanée de la visée attentionnelle à l'acte en train de s'achever et une difficulté à dissocier l'acte et la visée attentionnelle.

5/ La déception thématique

L'exemple de JL Gouju est encore intéressant par l'exemple de déstructuration de la visée thématique du fait de son mode d'organisation. Mon hypothèse étant que le thème de cette athlète c'est son contrôle d'elle-même, tout ce qui modifie ce contrôle de manière incontrôlée perturbe le contrôle lui même. A ce moment le thème s'effondre, il n'est plus présent, mais son absence affecte l'athlète. On pourrait encore dire que le thème persiste, dans le

sens où elle continue à s'occuper de son état interne, du défaut de réponse, du fait qu'elle a été surprise, de l'absence de réaction, mais ce thème a perdu sa fonction organisatrice de l'action. Cependant, le fait que l'athlète soit de haut niveau fait que même lorsque son organisation basée sur l'auto contrôle disparaît dans sa fonction positive, il existe de manière sous jacente un autre niveau de contrôle auquel la conscience réflexive participe pas ou peu. Peut être aurait on pu avoir des informations restées à l'état pré réfléchies ou en deçà (pré intentionnel, dans le domaine de la pré donation) qui montreraient comment s'est organisée sa performance entre la cinquième et la neuvième haie.

On a donc deux facettes de la déception thématique, celle où ce qui serait visé de manière anticipée comme présente ne le serait pas, je me retrouve à viser de l'absence effectivement absente. Et celle où le caractère structurant, organisateur de l'activité disparaîtrait au profit d'une dimension passive ou dommageable : la personne poursuit sa centration thématique sur le contrôle d'elle même, mais non plus pour se demander des choses, mais pour se faire des reproches, pour s'étonner de ne plus être celle qu'elle devrait être. Comme si à ce moment il n'y avait pas de méta procédure de régulation du contrôle et que le déficit ne pouvait plus qu'être subi.

Commentaires

Pour le moment je semble donc être en désaccord avec les interprétations de la partie quatre. Mon interprétation est que pour cette athlète son thème n'est pas la course, mais son autocontrôle, même si la course se trouve dans le champ thématique. Il y a comme une bascule chez cette expert, ce qui fait habituellement (normalement ?!) centre thématique pour les autres est pour elle dans les co-présents de manière secondaire (et efficace ne l'oublions pas). Quand elle décroche, elle ne décroche pas de la course, mais d'elle-même, ou plutôt son thème est toujours celui de l'autocontrôle et ce qui domine ce sont les effets seconds réactifs à son mode normalement attendu, elle n'a justement pas changé de thème (peut-être un peu vers la fin). Dans le remarquer primaire qui la déstabilise, il n'y a pas changement de thème, mais effet sur la manière dont le thème primaire est visé.

La question de la survenue, s'éclaire de son thème, l'autre n'existe que prévu, que comme projet de s'informer, pas comme pénétration sans contrôle. Le reste du temps il semble que pour cette personne les autres appartiennent au mieux au champ thématique (non visé, mais co-présent par sa pertinence), au pire rétrogradé au rang d'horizon ou de halo

thématique (non visé, co-présent sur un mode d'actualité plus faible que les éléments du champ). Du coup je ne crois pas que « ce qui était secondaire devient primaire », ce qui est primaire reste primaire, mais la saillance du remarquer modifie l'activité nourrie par le thème, puisque non seulement il y a un thème mais il y a des noèses, là il s'agit pour la personne de se parler, de vérifier qu'elle est dans son truc, etc. Du coup, on peut se demander si dans la logique de son activité, elle n'a pas rejeté les autres dans le domaine du hors pertinence ?

L'athlète n'ouvre pas plusieurs fenêtres, je ne le croie pas, au contraire tout me semble

plaider dans le sens d'un monisme attentionnel dans son cas. Dans son mode de fonctionnement, elle n'a tout simplement pas la place pour une autre fenêtre attentionnelle que celle qui est sédimentée comme attention à elle-même, comme autocontrôle efficace et non pas contrôle d'elle dans son environnement, qui la conduirait à un autre format de fenêtre attentionnelle spatialement plus large, et intégrant les autres d'une manière plus complète. C'est comme si elle avait appris à tout miser sur l'autocontrôle d'elle-même, sur la présence très faible des autres au sein de cet autocontrôle .

Retours sur cette nouvelle interprétation

Réponse de Jean-Louis Gouju

Soulignons tout d'abord la richesse de cet exercice de confrontation d'interprétation, et sur ce que cela révèle. L'exercice d'analyse d'un protocole d'Ede n'est jamais indépendant de ce que les conditions d'entretien ont suscité chez l'interviewer, ni indépendant du cadre conceptuel préalable au traitement des données. Cet exercice d'interprétation « en double » l'atteste en plusieurs exemples.

La réplique 340 est le premier d'entre eux. En effet, la phrase « là je m'en veux en fait, je m'en veux. Parce que je me suis occupée d'elle et pas de ce que je faisais moi. » est incohérente au premier abord, puisque rien n'indique auparavant qu'elle s'est « occupée d'elle » et que cela ait été une action distincte. Par conséquent, j'avais décidé plus ou moins consciemment de la considérer comme un artefact d'entretien, et cela maintenait la cohérence de mon interprétation. Un autre analyste, plus indépendant de cette recherche, peut, lui, repartir de là et repérer une autre cohérence ...

La détermination du thème primaire en est un deuxième. Toutes les autres analyses d'entretien (cf les protocoles de la thèse lisibles sur le site du GREX) caractérisent une certaine structure. A savoir un certain nombre de procédures en début de course qui, manifestement, forment des thèmes centraux et qui caractérisent donc des actions. Et ensuite, au fil de la course, ces mêmes procédures qui changent de statut pour devenir de moins en moins conscientes et plutôt servir de moyens au service d'un seul grand thème qui est « l'enchaînement ». (Cela signifie que, les haies revenant systématiquement à la même hauteur et avec le même intervalle entre elles, le franchissement de chacune d'entre elles ne nécessite plus la focalisation de l'attention, qui

se reporte vers un thème apparemment plus global comme « maintenir la vitesse » ou bien « enchaîner les actions »). Et toutes les courses se manifestent par des incidents plus ou moins prononcés qui créent, quasi systématiquement, un retour à la situation de départ avec des focalisations bien précises. La répétition de cette structure dans les autres entretiens finit par induire sa recherche dans ce dernier. Or ici, l'expertise de cette athlète caractérise justement une autre structure qui est plutôt la permanence d'un thème qui se met en place dès le début de la course. Nous avons noté par ailleurs que, pour elle, tout se passait comme si les haies n'existaient pas... Elle n'en parle que très rarement... Et ensuite, l'incident ne ramène pas de focalisations initiales, mais éteint en quelque sorte, le son, la lumière et le reste... Nous avons donc ici une structure très paradoxale...

Enfin, le thème de l'auto-contrôle est, lui aussi, paradoxal lorsque l'on travaille sur des cadres théoriques qui ne sont pas la psychologie computationnelle mais plutôt ceux des théories de l'émergence et de l'énaction (VARELA, 1989). Le thème de l'auto-contrôle renvoie aux problématiques du contrôle moteur dans le champ des STAPS, et ce sont les limites de ces modèles qui sont à la base de ma recherche. Il faut donc être bien « rempli » d'un autre cadre théorique tel que la psychophénoménologie pour revenir librement vers des appellations aussi connotées...

L'analyse de Pierre dévoile donc bien ce qu'il y a derrière « être dans son truc »... Et cela ne facilite pas l'analyse de la course puisque nous obtenons alors, en caricaturant, un dualisme entre une expérience qui ne se traduit que par une action, et un corps qui fait longtemps la course en dehors de l'expérience du

sujet... Tout se passe alors comme si cette athlète laissait son corps faire la course, pour vivre, elle, autre chose!!! Ce qui est bien souligné lorsque Pierre écrit « Peut être aurait on pu avoir des informations restées à l'état pré réfléchies ou en deçà (pré intentionnel) qui montreraient comment s'est organisée sa performance entre la cinquième et la neuvième haie. »...

Je voudrais ensuite relever la difficulté de traiter ce bout de protocole en termes de « fenêtres attentionnelles ». La lecture de l'article de EXPLICITER 43 amène à la conclusion que l'entrée en activité caractérise l'ouverture potentielle de plusieurs fenêtres, et que le passage de l'une à l'autre exige certaines conditions.. « Mais cette notion ne doit pas nous faire oublier que, si la notion de fenêtre offre un cadrage de ce vers quoi est tourné l'agent, au delà de ce cadrage et sur un mode différent, d'autres fenêtres sont potentiellement présentes simultanément » écrit Pierre, page 30. D'où l'idée d'une « irruption » intempestive d'un certain élément, l'adversaire qui file, qui n'appartient pas à la fenêtre centrale et première, mais à une fenêtre différente, potentiellement présente... Et qui déstructure l'ensemble... Je pense que d'autres TP

s'imposent alors sur la détermination de fenêtres potentiellement présentes...

Enfin, pour conclure, l'hypothèse de l'auto contrôle fait bien avancer le débat sur les questionnements des entraîneurs. En d'autres termes, est ce une force ou un talon d'Achille ? Cette athlète calerait bien son contrôle d'elle même sur une « certaine » présence de l'adversaire, mais pas n'importe laquelle, c'est à dire sur l'évolution d'une position relative en vitesse et en position. Ceci fait alors partie d'une seule et même fenêtre, accessible par des variations du mode attentionnel... Cela signifie alors qu'elle n'est pas prête à subir une certaine catégorie d'événements, comme une adversaire qu'elle perçoit autrement que comme cela devrait se présenter Comme Pierre le remarque, les frontières de sa fenêtre sont assez rigides, elle est en monisme attentionnel... Et alors on peut attester que c'est un gros handicap à haut niveau, puisque, contrairement à ce que l'on pourrait croire, il existe bien des stratégies de « lutte contre tel ou tel » dans des épreuves aussi individuelles et standardisées que les courses de haies. On peut imaginer, à partir de là, quelques réponses possibles à ce problème de « trou » entre la cinquième et la neuvième haie...

Regard proustien, signalé par Pierre André Dupuis

Proust n'a pas seulement, avec l'épisode de la madeleine, donné un précieux témoignage de la « mémoire concrète » (Cf. L'entretien d'explicitation 1994, p.91-94). Il a aussi décrit, dans un article du Figaro paru en 1907, le décrochage du regard en relation avec « l'exploration active du passé ». Tout y est ou presque, même s'il semble qu'il n'y ait que du « visuel », pour Proust, dans les mouvements oculaires, et même si, dans leurs gestes évocatifs, les plus beaux yeux du monde nous touchent encore par leur beauté...

« Nos yeux ont plus de part qu'on ne croit dans cette exploration active du passé qu'on nomme le souvenir. Si au moment où la pensée va chercher quelque chose du passé pour le fixer, le ramener un moment à la vie, vous regardez les yeux de celui qui fait effort pour se souvenir, vous verrez qu'ils se sont immédiatement vidés des formes qui les entourent et qu'ils reflétaient il y a un instant. « Vous avez un regard absent, vous êtes ailleurs », disons-nous, et pourtant nous ne voyons que l'envers du phénomène qui s'accomplit à ce moment-là dans la pensée. Alors les plus beaux yeux du monde ne nous touchent plus par leur beauté, ils ne sont plus, pour détourner de sa signification une expression de Wells, que des « machines à explorer le temps », des télescopes de l'invisible, qui deviennent à plus longue portée à mesure qu'on vieillit. On sent si bien, en voyant se bander pour le soutenir d'un regard, fatigué de tant d'adaptation à des temps si différents, souvent si lointains, le regard rouillé des vieillards, on sent si bien que sa trajectoire, traversant « l'ombre de jours » vécus, va atterrir, à quelques pas devant eux, semble-t-il, en réalité à cinquante ou soixante ans en arrière. Je me souviens combien les yeux charmants de la princesse Mathilde changeaient de beauté, quand ils se fixaient sur telle ou telle image qu'avaient déposée eux-mêmes sur sa rétine et dans son souvenir tels grands hommes, tels grands spectacles du commencement du siècle, et c'est cette image-là, émanée d'eux, qu'elle voyait et que nous ne verrons jamais. J'éprouvais une impression de surnaturel à ces moments où mon regard rencontrait le sien qui, d'une ligne courte et mystérieuse, dans une activité de résurrection, joignait le présent au passé. » (Marcel Proust, « Sentiments filiaux d'un parricide », repris in *Ecrits mondains*, 10 /18, 1993, p. 436-437).

veau des opérateurs, ces distinctions seraient essentielles, puisque par exemple, on ne peut verbaliser que ce qui est devenu réflexivement conscient, et que ce qui ne l'est pas encore reste cependant potentiellement accessible et verbalisable, mais pas immédiatement, il faut d'abord en opérer le réfléchissement (Vermersch 1994; Vermersch 2000a; Vermersch & Maurel 1997). Dans le cadre de la modélisation de la conduite, nous nous cantonnerons aux données effectivement disponibles.

Nous traiterons successivement :

a- la structure fondamentale du champ de l'attention organisée par un thème, c'est-à-dire ce qui est un intérêt pour le sujet, ce qui par différence définit un champ thématique de tout ce qui est autour du thème et lui est pertinent, et de manière plus périphérique et secondaire tout ce qui constitue la marge thématique,

b- la médiation des actes ; ce thème est ce qui est visé, par tous les moyens disponibles au sujet, mais cette visée s'opère toujours par l'intermédiaire d'actes particuliers (perceptions, raisonnement, mémoire etc.), qui vont filtrer la visée thématique par leurs contraintes propres, de plus étant donné un acte particulier, à côté de ce qui est la visée thématique, il y a toujours la possibilité que des saillances exogènes ou endogènes (un son plus fort qu'un autre, une pensée qui surgit) sollicitent l'attention en dehors de ce qui est pertinent au thème en cours, cette seconde fonction de l'attention est la fonction du « remarquer », contrairement au « prendre-pour-thème » qui est la fonction de visée élective attentionnelle, le « remarquer » est fonction uniquement des saillances transitoires.

c- les fenêtres attentionnelles types ; parmi ces contraintes, au sein de chaque type d'acte, des fenêtres attentionnelles peuvent être définies, comme un nombre limité de cadrage-type, on le verra de manière plus détaillée sur l'exemple des fenêtres-attentionnelles liées à l'acte de perception visuelle

d- les modes d'actualité par rapport à l'ensemble du champ de conscience et son feuilletage tel que le décrit la théorie phénoménologique de l'attention de Husserl ;

e- les modes dynamiques ; au sein de chaque fenêtre attentionnelle type, principalement les modes distribués versus focalisés ; (il faudrait dire : au sein d'un thème déterminé, à travers le médium d'un acte particulier, cadré momentanément par une fenêtre-type visuelle, il y a encore différents modes de circulation de l'attention).

f- les différents temps du cycle de toute dynamique attentionnelle : visée attentionnelle avec son caractère balistique, saisie attentionnelle avec son caractère focal, maintenir-en-prise de

l'attention quand le même objet doit être exploré, ou si c'est un objet temporel, doit être suivi pour apparaître avec ses propriétés, le désengagement de la saisie attentionnelle, le déplacement de la visée attentionnelle d'un saisie à une autre, avec une grande variété de mode de déplacements étudiés par (Arvidson 2000; Gurwitsch 1957; Gurwitsch 1966, 1985; Schutz 1970).

a/ L'attention est organisée par un intérêt

La structure fondamentale de l'attention est d'être organisée par un **intérêt** (que cet intérêt soit réflexivement conscient ou non), et c'est à partir de ce principe que s'organise un champ d'attention avec un centre : ce qui est *pris pour thème*, et ce qui lui est périphérique et relié : *un champ thématique*, et un *horizon thématique* pour tout ce qui pourrait être pertinent de manière plus lointaine ou indirecte. On a donc un principe organisateur, l'intérêt, et à partir de là une *stratification de tout ce qui pourrait faire l'objet d'une saisie attentionnelle effective*. Ayant défini cette structure initiale : thème, champ thématique, horizon thématique, l'idée de stratification ou de feuilletage est importante pour réintroduire immédiatement une dimension potentiellement dynamique dans cette structure qui peut apparaître figée, le centre demeurant le centre, le champ le restant comme champ périphérique etc. Or, s'il y a stratification, cela signifie qu'à chaque instant une partie seulement de ce qui pourrait servir l'intérêt est saisie, ce qui est saisi est au centre et constitue le thème, et la continuité de la saisie assure la continuité de la visée thématique, mais ce qui est périphérique peut à tout moment passer au centre, ou ce qui vient d'être au centre, passer en périphérie en fonction des mouvements de l'attention, donc des mouvements de la visée. On a donc à la fois une structure feuilletée et une dynamique de déplacement de la visée telle qu'elle est incarnée par des actes particuliers à chaque instant. On voit que la fonction principale de l'attention est de moduler le couplage sujet / monde à travers un intérêt et des actes qui en médiatisent l'accès.

b) L'attention est toujours médiée par un acte particulier

Cet « intérêt » motive une visée, et cette dernière se réalise à travers des actes particuliers. Il n'y a pas de saisie attentionnelle qui ne se fasse par le médium d'un acte soit sensoriel, soit non sensoriel comme le souvenir, l'imagination, le raisonnement, etc. Cette médiation, est importante à prendre en compte, parce que précisément ce qui fait thème pour un agent est toujours plus large que ce qui peut se donner par un acte particulier, et réciproquement on ne peut jamais confondre un

intérêt avec un acte particulier qui en assure transitoirement la visée à titre principal.

Par exemple, si l'intérêt est de conduire un accident dans une installation industrielle, l'activité visuelle de suivre la consigne n'est qu'une facette de ce vers quoi l'agent dirige son attention, en même temps s'opère une écoute de ce qui s'échange, en même temps un raisonnement sur les conséquences de ce qui est diagnostiqué peut s'opérer en parallèle etc. Inversement le fait que ce soit la vision qui de toute évidence soit principalement mobilisée comme acte, n'épuise jamais ce à quoi le sujet fait attention dans le sens de ce qui fait thème pour lui. En conséquence, la notion de thème comme élément central du champ d'attention ne reçoit une acception spatiale que relativement à une dominante d'activité visuelle, proprioceptive, sonore, et encore n'est-ce que très approximatif. Il serait abusif d'attribuer aux notions de centre, de périphérie et d'horizons une valeur uniquement spatiale, ils sont tout autant une valeur d'espace de possible, d'espace temporels, le terme d'espace dans toutes ses expressions perdant son sens strict lié à la corporéité.

Insistons encore sur le fait que à chaque médiation assurée par un type d'acte spécifique les propriétés de l'attention sont modulées par les contraintes de réalisation de cet acte. Pour traiter de l'attention en détail il faudrait donc pouvoir le faire séparément pour chaque type d'acte, puisque chaque acte est délimité par des contraintes fonctionnelles particulières. Par exemple, dans le domaine des actes perceptifs qui ne sont seulement qu'un des domaines des actes intentionnels, puisqu'il y a encore tout ce qui relève de la mémoire, de l'imagination, du raisonnement, il faudrait encore spécifier au sein des actes perceptifs pour chaque sensorialité : vision, audition, proprioception etc. Ainsi, la perception visuelle comme acte par lequel je prends conscience des propriétés spatiales, colorées, etc. est délimitée par le champ des longueurs d'onde, par la forme du champ visuel, par la différence entre fovéa et rétine périphérique, par la fonction binoculaire, par la dynamique balistique des saccades et le rôle des fixations, par la vitesse angulaire suivant laquelle l'œil peut se déplacer pour viser une nouvelle cible etc. etc. Nous ne pouvons donc pas traiter de « l'attention visuelle » comme si les contraintes et propriétés de la vision n'existaient pas. Les données théoriques générales de l'attention (distinction centre, marge, cadre délimitant en fenêtre etc.) vont se voir contraintes et spécifiées par les propriétés de la vision. Il en est de même spécifiquement pour chaque sens. Mais il en est encore de même pour chaque acte intentionnel autre que perceptif, comme le souvenir,

l'imagination, l'évocation, le jugement. Le domaine de la mémoire par exemple est parcouru de contraintes temporelles, mémoire iconique à très court terme, mémoire de travail, mémoire à long terme, et de contraintes modulaires liées au type de mémoire : mémoire épisodique, mémoire sémantique, mémoire pour les visages, mémoires corporelles (chacun étant relativement autonome). Nous n'allons pas traiter de chacun de ces aspects ici, mais il nous faut garder en tête qu'au fur et à mesure que nous approfondirons une facette, les autres restent simultanément présentes dans la mesure où chaque vécu est une superposition d'actes simultanés : pendant que je regarde quelque chose, un souvenir me revient, où une pensée anticipant un désagrément à venir, où etc.

Pour avancer ici dans la description des propriétés des modulations attentionnelles nous privilégierons la perception visuelle. Mais il faudra garder à l'esprit qu'isoler une telle activité est pour une part une fiction simplifiante. Ce qui dans le cadre de la modélisation de la conduite accidentelle, justifie cette simplification, et qui constitue le fil conducteur de ce chapitre est celui de la dominance des activités de lecture, qu'elles soient lecture de consigne, de fiche, de synoptique, d'enregistreurs, d'état de voyants ou de TPL. Il faudra donc nous rappeler que l'activité des opérateurs ne se résume pas à la perception visuelle, ni à l'attention visuelle.

Supposons que nous examinions l'activité des opérateurs principalement à travers l'attention visuelle, il faut cependant **rajouter** deux éléments à prendre en compte dans le modèle général de l'attention que nous présentons :

- on a deux fonctions sélectives de l'attention : à côté de celle que nous avons déjà vu, celle de « l'intérêt », celle qui délimite la visée attentionnelle par le thème, il en est une seconde qui est la fonction du « remarquer ». Cette seconde fonction est indépendante du thème, elle est plus ou moins passivement soumise aux saillances actuelles des contenus propres à chaque type d'acte, et aux prégnances provenant des significations sédimentées qui nous rendent plus ou moins sensibles à certains contenus du fait des expériences que nous en avons déjà. Par exemple, dans le domaine visuel, pendant que je lis attentivement une instruction (ce qui sert la fonction première, basée sur une organisation par l'intérêt), un mouvement en périphérie sollicite ma vision, et tout en continuant à conduire la consigne (le thème), je découvre qu'il y a une personne de plus dans la salle (remarqué). Ce qui est du domaine du remarquer peut toujours devenir une source de distraction interrompant la continuité de la visée thématique, mais

aussi une source d'alerte pour prendre en compte autre chose que ce qui nous absorbe et qui peut être vital pour nous. La fonction du remarquer, est dépendante en quelque sorte du fait que nous ne cessons de regarder, d'entendre, de sentir, de penser, de se souvenir, et que cette activité permanente –au sens où nous n'avons pas de procédé pour l'arrêter– génère des sources de sortie de l'activité thématique. Il existe même des stimuli qui « kidnappent » l'œil ou l'oreille et ne peuvent pas ne pas être saisi et donc ne peuvent pas ne pas être remarqués.

- pour chaque type d'acte à travers lesquels la visée attentionnelle s'opère, on peut définir des fenêtres attentionnelles types qui apportent un cadrage pragmatique aux modulations attentionnelles.

c) Chaque type d'acte génère des fenêtres-attentionnelles types.

Dès que l'on spécifie un type d'acte qui est à l'œuvre, (même s'il n'est pas le seul acte mis en œuvre à ce moment, il faudrait à la fois traiter de chacun séparément et de leur co-manifestation), cet acte contraint la délimitation de ce qui fait centre thématique, de ce qui fait champ et horizon. L'attention a toujours suscité des métaphores visuelles autour du rayon lumineux, de la clarté, de la fenêtre. Comme toute métaphore l'idée de fenêtre est dangereuse, du fait des propriétés limitées que supporte l'image analogique qu'elle suscite, dans ce cas la tendance à ne penser la fenêtre que comme espace physique défini. Nous adopterons cette idée de fenêtre pour mettre en valeur le fait que ce qui est saisi, ce qui fait centre thématique, est toujours *délimité* à chaque instant dans ce qui en constitue le contenu le plus prégnant. C'est-à-dire que le champ d'attention a toujours un centre et une périphérie, et que ce qui à chaque instant est le centre, est borné, a des frontières, a une extension limitée et s'oppose à ce qui n'appartient pas à ce centre. Mais cette notion ne doit pas nous faire oublier que, si la notion de fenêtre offre un cadrage de ce vers quoi est tourné l'agent, au delà de ce cadrage et sur un mode différent d'autres fenêtres sont potentiellement présentes simultanément. Autrement dit à chaque fois que se délimite un centre, on définit un **cadre de saisie**, mais cela ne doit pas être compris comme une annulation totale de ce qui n'est pas au centre, le champ et même la périphérie restent présent sur un *mode d'activité* distinct du centre. Si l'on file la métaphore un peu plus avant, on pourrait dire qu'une fois que l'on a montré qu'il y avait une fenêtre, et qu'elle ouvre sur un spectacle délimité, d'une part les murs qui tiennent cette fenêtre n'ont pas disparu, ni la porte qui perce ces murs et permet d'entrer dans la pièce et de

regarder par la fenêtre, mais d'autre part ce qui est ainsi vu au travers du cadre de la fenêtre, est plus étroit que tout ce qui pourrait être vu et que la fenêtre ne permet pas de voir actuellement, le seul fait de se déplacer va changer ce que l'on peut en voir, et sans le voir actuellement je sais même de manière non réflexivement conscient que ce que je vois est contiguë à du non vu qui s'étend au delà. Bref, on l'aura compris l'image de la fenêtre est indispensable pour comprendre la structure fonctionnelle de l'attention dans son caractère délimité, à condition de se souvenir que cette structure est toujours plus large que cette fenêtre, et que toute saisie attentionnelle se fait sur le fond de ce qui n'est pas saisi. Le rapport entre ces deux espaces reposant comme nous le verrons plus loin sur une différence de mode d'actualité.

Si je résume ces propositions :

/ l'attention s'organise en fonction d'un « intérêt », et en même temps comme « remarquer » elle peut être captivée par des saillances,

/ cet intérêt est toujours incarné par l'intermédiaire d'actes particuliers qui spécifient des contraintes fonctionnelles (tout saisie attentionnelle n'est pas possible à tout moment),
/ l'attention est toujours structurée comme un champ, il y a un centre et une stratification de périphérie,

/ pour chaque acte particulier, on peut définir un cadre, une fenêtre, au sein de laquelle l'attention est mobile. Il faudra donc différencier : 1/ la mobilité au sein de la fenêtre et 2/ la mobilité faisant passer d'une fenêtre à une autre, qui constituera la mobilité au sein de l'ensemble du champ possible.

L'exemple des fenêtres-types visuelles

Déplions plus finement l'exemple des fenêtres attentionnelles liées à l'activité visuelle, puisque nous en avons besoin pour analyser l'activité de lecture-partition propre au suivi de consigne.

L'attention considérée relativement à la mise en œuvre de la vision est toujours délimitée par une fenêtre attentionnelle que l'on peut définir par son extension spatiale. Mais bien sûr, cela reste une simplification de la dynamique attentionnelle, puisque ce qui fait centre pour l'attention c'est toujours son thème, c'est-à-dire l'intérêt vers lequel l'agent est orienté. Et ce thème ne se restreint jamais à l'activité d'un seul sens, ou un seul type d'acte, ces derniers n'en sont que les supports instrumentaux fonctionnels à chaque moment. Simplement dans notre cas, l'activité visuelle étant fortement sollicitée, coïncidant souvent avec ce qui fait thème pour l'agent, il est intéressant de

suivre plus en détail l'analyse des fenêtres attentionnelles visuelles, mais on se souviendra toujours pour un schéma général qu'il s'agit là d'une simplification tactique.

Les fenêtres attentionnelles visuelles pourraient être en nombre indéfini dans la mesure où on les concevrait comme inscrites dans une gradualité continue de toutes les tailles et formes spatiales possibles. Ce qui pour nous a une grande valeur pragmatique est la possibilité de définir un modèle de fenêtre visuelle type, c'est-à-dire de passer d'une gradualité potentiellement infinie à une énumération limitée de quelques fenêtres-types. Cette typification est essentiellement rendue possible par le fait que les supports autorisant une activité visuelle technique, culturelle, ludique, pratique, se sont standardisés historiquement par la mémoire des buts, des outils, de leur adéquation aux propriétés de l'œil. L'attention visuelle se déploie dans un univers culturel structuré par la mémoire des objets, des outils, des espaces pratiques, autant d'aspects d'une mémoire portée par la forme du contexte et que Stiegler (Stiegler 1996a; Stiegler 1996b; Stiegler 2001) nomme rétention tertiaire⁴. Ainsi quand on spécifie un type d'acte, ici la vision, on spécifie aussi les types de contenu et les types d'objets habituels qui en sont le support. Par cette sédimentation, nous pouvons définir quelques fenêtres visuelles types, qui nous serviront ensuite quand nous reviendrons plus précisément à la conduite accidentelle avec consigne. Nous avons distingué cinq fenêtres visuelles types, sans prétendre à l'exhaustivité, ces cinq fenêtres correspondent à cinq situations typiques ou encore cinq rapports instrumentaux typiques, par ordre de taille spatiale croissante : le bijou, la page, la salle, la cour, le paysage. Nous les reprenons ci-dessous, en détaillant celles qui nous seront les plus utiles.

⁴ Dans le langage de la phénoménologie de Husserl, la rétention désigne une forme de mémoire, la rétention primaire est celle qui fait que chaque chose, chaque événement qui vient de m'arriver ne disparaît pas immédiatement mais reste présent à ma conscience tout en suivant un processus de dégradation mnémonique si je n'en fais rien (la queue de comète rétentionnelle), la rétention secondaire, nommée encore ressouvenir est le fait de se rappeler de manière vivante, donc de réactiver quelque chose qui a été vécu et a déjà fait l'objet d'une rétention primaire auparavant, enfin la rétention tertiaire désignerait selon Stiegler tout les supports externes au sujet qui fixe et porte de manière durable le contenu des souvenirs, que ce soit par l'écrit, par l'enregistrement analogique ou numérique, par les outils, les objets, les espaces structurés comme le sont les maisons, les parcs, les paysages.

Cependant avant de réaliser ce programme, il paraît nécessaire de préciser qu'il ne s'agit pas d'une typification fondée sur une théorie de la grandeur spatiale, mais d'un enregistrement des usages les plus courants. Nous n'avons pas de théories sur le fait que la taille d'une page se soit stabilisée principalement autour du A4, il a existé des différences historiques importantes, des usages très décalés, mais en gros par rapport à la lecture (propriétés des yeux), par rapport à la position de lecture confortable (distance œil document), par rapport à l'encombrement commode sur une table, où pour être porté à la main on a un espace type qui s'est bien sédimenté de manière stable. S'il y a un fondement théorique de cette typification, elle reposerait donc plus sur une théorie de la sédimentation des rétentions tertiaires en formes historiquement limitées.

Les fenêtres-types de l'attention visuelle que nous proposons de prendre en compte sont les suivantes :

1- fenêtre micro,

Cette fenêtre-type, correspond à l'attention dans la lecture désambiguïsante ou à l'attention de la brodeuse sur son point de croix, de celui qui retouche une photo à l'écran, ou de celui qui taille un bijou.

Cette fenêtre est liée à une focalisation fine, c'est-à-dire en terme visuel à 2° d'angle, impliquant la saisie fovéale, et simultanément l'immobilisation du corps. Sa traduction comportementale est donc assez facilement observable et peut donc aisément être pris en compte par un autre. Ses effets sont à la fois une magnification de ce qui est cadré, une inhibition aux bords, et une occultation de ce qui n'est pas cadré et crée le phénomène maintenant bien étudié d'inattention blindness (Mack & Rock 1998), c'est-à-dire le fait que ce qui est extérieur à la zone fovéale est ignoré, non vu, non rapporté par les sujets même quand c'est tout à fait visible distinct, isolé. Quand on fait varier la taille de la zone fovéale on voit que cette aveuglement attentionnel, suit cette variation, seuls échappent à cette cécité les stimuli fortement porteur de signification : son propre nom, un smiley rieur. Réciproquement, dans cette fenêtre les saisies d'ensemble, les effets de texture, le parcours rapide des différentes localisations est impossible. Par exemple, si on lit un mot, une phrase dans une démarche de désambiguïsation, alors l'espace de la page n'est pas accessible simultanément, et pour pouvoir s'orienter et comparer, évaluer il faut pouvoir changer de fenêtre, passer de la fenêtre-focale à la fenêtre-page et ce faisant on perd la lecture désambiguïsante au profit d'une lecture d'orientation, de signalisation.

2 - fenêtre-page

ou encore fenêtre de lecture, fenêtre d'écran d'ordinateur comme lieu de lecture, Correspond en gros aux performances de la lecture, et à l'espace d'une page, d'un écran, cela donne la possibilité d'une recherche d'entrée dans la page, d'une orientation dans cet espace, l'attention est focalisée sur cette page et cette focalisation délimite un espace au détriment des autres espaces possibles. Il est relativement facile de passer d'un lieu-page, à un autre-lieu page ou écran, à condition qu'ils soient situés dans des conditions d'accès comparables. L'attention distribuée est possible, dans l'espace de la page. Et tant que je ne me suis pas ramené à une fenêtre micro, je peux faire attention à plusieurs choses spatiales à la fois.

Il semble, que l'on puisse mettre dans la même catégorie la fenêtre écran de télé, mais dans un autre usage que celui de la lecture, puisque l'écran est support d'image et de films. Il s'agit toujours d'une saisie globale du sens de l'image, sauf quand on rentre dans des usages de lecture de l'image les images médicales, le travail de retoucheur d'images, de lecteurs d'images géographiques etc. où on revient à une activité de lecture, même si elle n'est pas lecture de signifiants linguistiques.

3 - fenêtré-salle,

Correspondant à la taille d'une salle d'enseignement, ou encore à ce que l'on distingue aisément dans une salle de classe, une salle de contrôle. Permettant une attention divisée, la saisie de signaux, même s'il y a une focalisation sur une personne, un lieu, cette fenêtre contient toujours une multiplicité de parties spatiales différenciées. Cependant, quand on fait du dessin par exemple une nature morte on peut avoir une focalisation momentanée équivalent à une fenêtre micro, ou de lecture à distance, mais le cadrage fait que ce qui peut rentrer simultanément comme source de distraction est bien plus important, puisque contrairement « au cadrage page », ce que je vise est contenu dans un cadre plus large. Avec la fenêtré-salle apparaît un point nouveau par rapport aux précédents, car on entre dans des extensions spatiales qui contiennent le sujet, qui sont plus grandes que lui, et pour explorer cette fenêtré type il faut bouger le corps, bouger la tête, se tourner, en conséquence une fenêtré salle ne se donne toujours que par partie en fonction de l'orientation de la tête et de l'espace délimité par la champ visuel.

A ces trois premières fenêtres-types qui vont nous être utiles pour la modélisation de la conduite accidentelle on peut rajouter deux fenêtres types plus large.

4 - fenêtré-cour : c'est-à-dire de parc, de cour de récréation, de travaux publics, de portions de rues, de petites places,

Cette fenêtré large, est typique de l'activité d'orientation pour se déplacer, elle intègre les indices, repères, qui sont saisissables à l'œil nu, et congruent avec la taille moyenne des aménagements urbains, des carrefours de voies tracées, même en pleine campagne. Cela correspond encore à la fenêtré attentionnelle du chasseur. Donc toutes les activités de détection / orientation à distance.

5 - fenêtré-paysage.

Par exemple, il est possible de décrire la fenêtré attentionnelle d'un conducteur expert comme panoramique, dans la mesure où il prend l'information loin en avant, alors que le conducteur novice utilise une fenêtré attentionnelle qui est délimitée par ce qui se trouve devant lui, comme la voiture qui est juste devant, donc non plus une fenêtré panoramique mais une fenêtré large. On sait que sur route ou autoroute la fenêtré large ne permet pas d'anticiper par exemple les freinages intempestifs qui lorsque les répercussions arriveront sur la voiture qui est juste devant seront très difficiles à maîtriser.

Commentaires sur les fenêtres-types visuelles
Chaque fenêtré-type spatiale est un monde, une totalité :

Sa saisie a tendance à *exclure* momentanément les autres fenêtres, donc les autres mondes pourtant co-présents, et vers lesquels l'agent pourrait se tourner, tourner son attention en changeant de focale.

Chaque monde est donc momentanément sur le mode de l'actualité, la totalité du monde, et reproduit à son échelle les mêmes phénomènes d'exploration, de micro focalisation, de déplacement, orientation et désorientation dans son espace comme si les phénomènes d'échelle ne jouaient pas, pour le sujet impliqué.

Au sein de chaque monde tout n'est pas donné d'un coup, il y a toujours une mobilité intra mondaine possible, sans compter la mobilité inter thématique d'une même visée spatiale.

Chaque fenêtré est un monde en soi et prend la place de tout l'espace disponible, comme si les autres mondes n'existaient pas, en conséquence on peut se perdre dans une page comme dans un espace cent fois plus grand, la rue, une page devient aussi grande pour l'attention qu'un espace physiquement cent fois plus grand. L'espace de la brodeuse travaillant sous la loupe accrochée à son cou est sur 2 millimètre un espace riche et différencié qui comporte de nombreuses places différenciées, puisqu'il y a quatre trous disponibles, d'innombrables détails à prendre en compte

visuellement, entre le point d'entrée exact de l'aiguille quand elle arrive d'en dessous le canevas, la tension du fil visible à la boucle, sa forme, la longueur de l'aiguillée restante pour pouvoir sortir ou non commodément etc.

On devrait pouvoir transposer cette typique des fenêtres attentionnelles au delà de la vision, même si la traduction spatiale est la plus évidente à objectiver, la transposer aux autres sens, la transposer à l'aperception évocative, mais surtout l'envisager dans le détail pour les activités de mémoire, de raisonnement relativement au courant de pensée, à ce sur quoi le sujet se base pour élaborer sa pensée, ses projets, on pourrait retrouver les dimensions de l'équilibration augmenté d'un découpage typique permettant de mieux cerner l'activité intellectuelle.

d) les modes d'actualités de l'attention et la structure feuilletée du champ de conscience

Il faut bien comprendre que cette caractérisation en fenêtres-types de l'activité des opérateurs, est elle-même une manière de focaliser la modélisation sur ce qui a valeur d'actualité maximale au moment même. Le modèle de l'attention que l'on peut extraire de la phénoménologie implique une structure d'actualité plus nuancée et plus complexe.

Le schéma est qu'à tout moment d'autres fenêtres possibles sont présentes suivant des modes d'actualités graduels différents. Ainsi au sein de chaque fenêtre-type, dans la limite de son cadrage, il y a ce qui est visé spécifiquement et les co-remarqués simultanément présents. Quand l'opérateur explore une page, il est orienté successivement vers les différents pavés de textes, mais ceux qu'il ne lit pas au moment même sont co-présents, et une forme de conscience plus ou moins réfléchie du fait qu'il sont là et même de ce qu'ils doivent probablement contenir est sans cesse présente, sur le mode d'actualité de tout ce qui est disponible immédiatement en tournant l'attention vers ce point de la page plutôt qu'un autre.

Chaque fenêtre-type a son domaine de co-présence, y compris la fenêtre-focale. Les co-présents sont donc ceux qui sont contenus dans la même fenêtre. Mais au delà de cette fenêtre il y a des présents secondaires, qui correspondent à toute modification de fenêtre type. L'agent est en train de lire une page, mais il peut s'en détourner et regarder le RMC posé à côté de lui, il sait ce qu'est le RMC, il ne le visait pas, mais il était en disponibilité pour être saisi plutôt que la page qu'il lisait. Ce mode d'actualité des présents-secondaires est probablement moins prégnant, que les co-remarqués, ne serait-ce qu'en terme d'accessibilité, mais il n'est pas sûr que cette

remarque ait valeur tout à fait générale. Au delà des présents secondaires est un horizon de lieux, d'objets, de personnes, de connaissances, certaines accessibles dans l'espace-salle, d'autres non, qui constituent l'actualité globale de ce qu'est en train de vivre l'agent. L'horizon peut devenir actif arriver à l'actualité première dans tel ou tel de ses aspects lors d'un accident si les agents extérieurs à la centrale et à l'entreprise sont mobilisés, si les habitants sont concernés etc. Il existe à tout moment une multitude de couches simultanément présentes dans tout vécu, mais à chaque instant ces différentes couches ne sont pas présentes sur le même mode d'actualité, et en particulier une fenêtre domine les autres de son actualité, celle vers laquelle la personne est momentanément tourné de façon principale.

On a donc besoin d'un modèle qui prenne en compte les fenêtres-types attentionnelles, et la structure feuilletée de champ de l'ensemble de ce qui peut faire actualité suivant différents degrés et modes. La difficulté méthodologique cruciale, sera de pouvoir documenter comment ce qui est en dehors de la fenêtre en cours est pris en compte par l'agent. En particulier, lorsqu'il est pris par une fenêtre-focale, comment continue-t-il à avoir une fenêtre non plus visuelle, mais concernant ses activités cognitives, comment il garde en vue une fenêtre attentionnelle contenant les conséquences à plus long terme. Quels cadrage thématiques sont opérant ? Quels cadrages temporels ? La difficulté théorique est de préciser ce que sont les degrés de l'actualité.

Le point le plus simple est que ce qui est actuellement saisi par l'attention, ce qui fait thème, et est au centre de la fenêtre attentionnelle est affecté du plus haut degré d'actualité. Cet degré d'actualité pourrait être nommé le présent attentionnel, ou la présence attentionnelle si l'on insiste plus sur la dimension d'activité de la personne. A l'autre bout de la variation la situation est moins simple, dans la mesure où le degré zéro de l'actualité, le mode de l'inactualité (cf. le § 92 d'Idées I de Husserl), est un mode dans lequel un objet, une information est totalement inactif. Mais ce mode d'inactualité est de degrés zéro, ce qui n'est pas rien, ce qui se distingue du rien. En effet ce qui est au degrés zéro d'actualité a toujours la potentialité d'être réactivé par la mémoire. Le degré zéro est un mode d'actualité, par contre ce qui ne m'a jamais affecté, vers lequel je n'ai jamais tourné mon attention, est plus qu'inactuel, il n'est rien pour ma conscience. Alors que le degré zéro n'est pas rien pour ma conscience. Il est gros d'une dynamique d'éveil toujours possible (Husserl 1998). Cependant reste à établir des degrés

intermédiaires entre le présent attentionnel et le degré zéro d'actualité. En particulier, il serait intéressant de prendre en compte comment une chose vers laquelle je ne suis pas tourné actuellement reste, active comme but, comme rendez-vous temporel dans l'avenir, dont je m'occuperais en me souvenant que je dois m'en occuper. Un travail théorique et empirique plus approfondi serait nécessaire pour déployer ce domaine.

e) Modes attentionnels dynamiques : modes focalisé, distribué, flottant, ...

Au sein du champ de conscience nous venons de voir que chaque strate simultanément présente l'est sur un mode d'actualité différent, dont la propriété la plus évidente est celle de la gradualité de la vivacité de présence, mais dont on peut imaginer que d'autres propriétés liées par exemple à la facilité d'actualisation, seraient à mettre au clair.

Un autre mode important est celui de la distinction entre mode focalisé et mode distribué de l'attention. Cette distinction n'épuise certainement pas tous les modes possibles, les cliniciens ont décrit le mode spécifique de l'attention flottante (Reik 1976) comme façon de faire attention dans la séance, mais les pratiquants de la méditation ou de la prière ont aussi décrit avec forces détails des qualités attentionnelles auxquelles on pouvait accéder au fur et à mesure du perfectionnement de la pratique. Cependant nous n'aborderons pas ici ces différents modes et nous cantonnerons aux premiers modes : focal, distribué. Rappelons que chacun de ces modes doit être situé en référence directe à une fenêtre attentionnelle type. Le mode focal consiste à ne saisir qu'une partie restreinte du contenu de la fenêtre-type, le point important est que certaines activités ne sont réalisables qu'en mode focal, comme la lecture qui s'accompagne d'une désambiguïsation, comme la réalisation d'une activité motrice fine. Le mode focal accroît la magnification (l'intensité) de ce qui est saisi, et produit une inhibition aux frontières, il a tendance à occulter momentanément tout ce qui n'est pas dans la saisie fovéale. Le mode distribué permet de faire dominer le déplacement de la visée attentionnelle sur la saisie proprement dite, de fait il y a bien une saisie quand même au passage mais elle ne peut porter que sur des signaux, des indices, des présences/absences clairement discriminable sans nécessiter un maintenir-en-prise. Dans la fenêtre-salle, en mode distribué il est possible de parcourir les différents signaux qui se voient de loin, le mode focalisé dans ce cas peut-être lié à l'attente d'un signal particulier, mais il n'est focalisé que relativement au fait qu'il y a poursuite de la saisie en un point particulier, pendant ce temps là le champ visuel reste lar-

gement ouvert aux distracteurs basés sur les saillances du type mouvement, changement de luminosité, etc. Dans la fenêtre-page, la focalisation porte sur les découpages en mots et la saisie de leur signification, mais s'il y a difficultés l'agent va changer de fenêtre et passer en fenêtre-micro, à chacune de ces fenêtres appartient un mode distribué mais qui traite les focalisations possibles sur des échelles différentes. On peut être dans la fenêtre-page et parcourir les blocs pour chercher celui qui contient tel formulation ou telle information, de même en fenêtre-micro parcourir tel détail de l'expression, examiner le début et la fin d'une phrase, ou les différents aspects d'un programme qui couvre la taille d'un timbre poste.

En résumé certaines activités cognitives requiert le passage en mode focalisé, et le cadre d'une fenêtre-micro, c'est le cas en particulier pour toutes les activités de désambiguïsation, de saisie fine et précise. Soulignons que la conduite avec consigne à tendance à ne proposer que ce mode attentionnel, et laisse peu de place à l'exercice d'une saisie plus globale ou plus mobile au sens de l'attention distribuée.

c) Moments types du cycle de la dynamique attentionnelle : saisies, désengagement, mobilités.

Les deux points que nous venons d'examiner sont statiques, soit ils décrivent les fenêtres attentionnelles, soit la structure des modes possibles, il reste à prendre en compte les aspects plus dynamiques liées aux transitions entre chaque moment d'un cycle attentionnel.

Le temps essentiel de l'attention est celui de la **saisie** ou de l'éveil, si l'on veut considérer les deux possibilités d'une part celle qui est déterminée à partir de l'intérêt thématique que je porte à quelque chose et qui détermine une visée, d'autre part le fait qu'une chose se détache éveille mon intérêt et me conduit à m'arrêter dessus, à la distinguer.

Ce temps de saisie peut être léger comme le fait de **toucher** de son attention un point en passant, comme on le fait dans l'attention distribuée. Il peut être une véritable saisie explicite cf. (Husserl 1991) et (Vermersch 1999) qui s'arrête, explore, parcourt, dès lors cette saisie se prolonge en **maintien-en-prise**, et la capacité à développer ce type d'attention soutenue est une condition fondamentale de toute activité cognitive élaborée. Etant dans le domaine technique, et de plus avec des personnels très compétents il est inutile de s'étendre sur ce point, mais dans le domaine de la formation, de l'éducation voire de la rééducation la capacité à ne pas se laisser distraire, c'est-à-dire à poursuivre le maintenir en prise malgré l'éveil de l'attention par des objets hors du thème est une condition nécessaire à

l'atteinte d'objectifs de formation. A une autre échelle, on verra que chaque agents dans les moments où il doit mettre en œuvre un tel maintenir-en-prise pour opérer son travail de lecture, est soumis à la distraction potentielle des demandes que d'autres vont lui adresser qu'il soit disponible ou non, la capacité à gérer ces distractions pourra apparaître comme une condition de réalisation de sa mission, inversement le soin qu'il portera à ne pas déranger l'autre dans les phases d'attention focalisée sera un élément important de l'efficacité de l'équipe.

Un des points les plus intéressants des travaux cognitifs récents sur l'attention est de montrer qu'il y a un mouvement important dans l'acte de se **désengager**. Toute mobilité des visées attentionnelles est subordonnée au fait que l'attention soit désengagée de la saisie précédente. Les effets de ce désengagement ont été bien établi dans la littérature expérimentale à propos du phénomène des « saccades express » (Wolfe 1998), mais il paraît intéressant de le transposer aux autres échelles de temps. Enfin, précisément, le désengagement permet et est conditionné par le changement de visée, il y a donc un **déplacement** de la visée attentionnelle, un passage d'une focalisation à une autre, d'une saisie à une autre. Ce déplacement peut être qualifié suivant des formes très différentes (Arvidson 2000) suivant qu'il s'agit d'un simple déplacement au sein du même objet ou de la même fenêtre attentionnelle comme nous l'avons vu avec le mode distribué de l'attention, mais ce peut être un mouvement de focalisation conduisant à un changement de fenêtre type dans le sens d'un rétrécissement, ou le mouvement inverse d'élargissement, dans chacun de ces deux cas il y a changement de fenêtre type ; mais d'autres changements peuvent avoir lieu plus détachés du seul aspect perceptif, comme le changement de thème : quoique ce soit que je saisisais dans mon attention visuelle, je saisis autre chose ou la même chose mais pour y chercher un nouvel aspect, la fenêtre n'a pas changé mais mon intérêt a changé. Enfin, nous pourrions reprendre les lois de la prise de conscience développé par Piaget (Piaget 1937; Piaget 1941, 1974a, b, c, d, 1975) pour donner des indications sur l'ordre possible des déplacements attentionnels successifs au long d'un apprentissage, ou de l'assimilation de nouvelles données lors d'une situation problème. Par exemple, l'ordre de ce qui attire l'attention comme allant de la périphérie de l'action vers ce qui lui est plus central, ou l'effet de biais produit par le primat initial systématique des informations positives (au sens de physiquement présentes, manifestées) par rapport aux informations négatives

(qui n'apparaissent que dans un second temps par différence, puisque ce qui apparaît ce sont leur absence).

Les mouvements dynamiques attentionnels sont donc de trois ordres : la saisie, avec ses qualités et tout particulièrement la poursuite de la saisie d'un même objet dans le maintenir-en-prise, le désengagement de la saisie, le déplacement de la visée avec ses différentes qualités d'une part différenciant l'orientation de la nouvelle visée, son mode de déplacement (balistique, approche finale fine), et les types de saut que ce déplacement produit (changement d'intérêt, changement de focalisation, changement de fenêtres).

Nous n'avons pas cherché à développer tous les aspects de l'attention, mais seulement ceux qui peuvent nous apparaître pertinent à la date actuelle relativement à la modélisation de la conduite que nous étudions. Essayons de faire retour vers les conduites que nous avons étudiées avec ce cadre théorique attentionnel.

Dynamique attentionnelle et conduite accidentelle avec consigne

Si nous revenons plus précisément au domaine du nucléaire, l'application de la lecture en terme de fenêtre-types permet de voir immédiatement que dans les salles de contrôles 1300, en situation accidentelle (cette dernière précision est importante à rappeler parce que c'est elle qui conditionne la dominance du cadrage page par l'obligation de suivre des consignes) on a sans cesse un passage entre fenêtre page, fenêtre micro au sein d'une page, fenêtre salle à la fois vision de partie de panneaux et espace inter subjectif. On pourrait alors montrer le découpage de l'activité d'un agent en fonction non pas du contenu de ce qu'il fait, mais de la fenêtre attentionnelle dans laquelle il se situe à chaque instant. Ce qui domine alors (nous le présenterons plus loin de manière détaillée) est le passage d'une première fenêtre-page correspondant à la lecture d'une instruction, à une fenêtre-focale pour saisir ce qui est lu, le désambiguïser, en mémoriser les implications, en délimiter les conséquences dans le futur immédiat en terme d'actions à accomplir, puis transport vers une autre fenêtre-page (son équivalent quand c'est un secteur d'enregistreurs qui est ciblé), puis nouvelle fenêtre-focale pour désambiguïser et saisir la valeur, retour à la fenêtre-page initiale, nouvelle ouverture de la fenêtre focale correspondant à l'instruction etc. ...

La fenêtre-salle ne s'ouvre que, 1/pendant le transport à travers la salle de commande, où l'espace-page est lâché pour voir où l'opérateur va, et où il peut à ce moment avoir une attention distribuée sur l'ensemble des

panneaux et des personnes, 2/ quand l'action requise consiste à communiquer avec un autre agent, la plupart du temps il quitte l'espace-page pour le faire, 3/ lorsqu'il est en attente de coordination avec un autre et que de ce fait il ne peut plus avancer dans l'exécution de la consigne, il lâche l'espace page pour passer à l'espace salle, 4/ lorsqu'il est interrompu dans son travail sur la fenêtre-micro en cours par une demande externe qui lui est adressé et à laquelle il ne peut répondre sans ouvrir une nouvelle fenêtre attentionnelle, 5/ au simulateur la fenêtre salle est ouverte dans les premières 20 mn en attendant le démarrage du scénario accidentel par l'apparition des premières alarmes.

Du point de vue attentionnel, ce qui domine c'est donc un va et viens permanent entre les fenêtres-pages, les fenêtres-micro et un peu les fenêtres-salles, plus précisément l'importance de la lecture désambiguïsante, ou du fait d'aller documenter une valeur pour répondre à un test met l'accent sur l'attention focalisée au sein de la fenêtre-micro. En même temps c'est l'activité la plus fragile, puisque toute saisie focale demande une immobilisation du reste de l'activité, y compris corporelle. On aura donc une clef de lecture essentielle qui sera liée à tout ce qui interrompra ces moments de focalisation, interruption comme des communications intempestives ne tenant pas compte de l'activité de l'agent engagé dans une focalisation. On doit donc s'attendre à repérer les sources exogènes d'interruptions de l'activité de l'opérateur rapportée à sa dynamique attentionnelle.

Par exemple, le moment où une personne rappelle, parce qu'elle a pris connaissance du message, peut tomber juste au moment où l'opérateur est en train de prendre une information pour documenter la réponse à une instruction et le conduire à interrompre sa lecture pour aller répondre au téléphone. Il y a eu rupture de focalisation attentionnelle relative à la lecture de l'information et passage à une nouvelle visée attentionnelle, le désengagement a été provoqué par l'extérieur, mais l'opérateur y a consenti. Répondre au téléphone est un nouvel engagement attentionnel, au niveau de l'attention visuelle il est dans une fenêtre salle et parcourt ce qui l'entoure sans s'arrêter, au niveau de l'attention auditive il n'a rien d'autre à faire que de saisir ce qui lui est dit, il n'y a pas un gros travail de discrimination, au niveau de la thématique intellectuelle, le contenu du message n'exige pas non plus une focalisation. Une fois reposé le téléphone, et dans la mesure où cette communication n'engage pas une nouvelle visée qui prendrait le pas sur tout ce qu'il a à faire, il revient à la focalisation précédente qui est à reprendre à

nouveau frais, avec un risque non négligeable que le retour soit mal positionné. Paradoxalement le fait de ne pas prendre en compte ce à quoi l'agent fait attention, mais ce que cela lui demande de faire attention de telle ou telle manière à la fois nous éloigne de tout dispositif technique particulier et à en même temps nous permet de saisir des nuances extrêmement précises des sources d'erreurs potentielles propres à l'activité de chaque agent, et des effets que la gestion des communications opère au sein du travail collectif.

Revenons plus en détail sur l'articulation entre lecture-partition comme activité majoritaire et dynamique attentionnelle.

Toute prise d'information sous forme de lecture de « signes » (par opposition ici à de simples identifications de présence / absence, ou de dépassement de seuil, qui sont de l'ordre de l'« indice » ou du « signal ») nécessite une focalisation attentionnelle, c'est-à-dire un moment où l'acteur ne peut être attentif qu'à une seule chose, où il exclut provisoirement de son champ de conscience d'autres informations, où il ne peut saisir le contenu de l'information lue que s'il ne fait que cela. On fait donc l'hypothèse d'une relation forte entre activité de lecture (lecture de document papier, mais aussi lecture de l'affichage sur les écrans ou les enregistreurs) et fermeture momentanée du champ d'attention sur une seule focalisation, inhibant et excluant de façon transitoire le reste. Or, justement, comme on l'a noté en 3.2, ce qui domine l'activité de conduite accidentelle avec consignes, c'est une **activité de lecture-partition** que nous avons nommée **lecture-partition**.

Le point qui doit être souligné tant il est devenu invisible est que les acteurs sont extrêmement engagés dans ce type d'activité. Il y a constamment des **changements de focalisation**. Pour ce faire, il faut que l'acteur discrimine ce qu'il perçoit de façon précise, donc restreigne son champ perceptif visuel. Une telle lecture conduit la plupart du temps, ailleurs, à la fois sémantiquement et spatialement. Elle conduit à une autre instruction, mais aussi à un transport de la personne vers un autre lieu de la salle de commande, vers une autre lecture comme c'est le cas quand elle va lire une valeur affichée, ou bien elle conduit vers un autre document qui doit être recherché à son lieu de classement, et feuilleté jusqu'à identification de la fiche recherchée. Il y a alors un nouveau lieu de focalisation, etc. mais avec la caractéristique que tôt ou tard l'acteur reviendra au document principal qu'il a momentanément quitté, au lieu précis où il s'est interrompu, de manière à assurer la continuité impérative de sa lecture séquentielle.

À ces changements de focalisation qui doivent être gérés en mémoire de travail par les acteurs, se rajoutent des ruptures qui interrompent le suivi du fil des documents. Pendant que l'acteur poursuit la réalisation d'un réglage, une raison extrinsèque à son activité l'interrompt et lui demande de suspendre le remplissage de son activité pour se tourner vers une autre⁵. Ce peut être, plus localement, des **ruptures de focalisation** : pendant le relevé d'une série d'informations affichées sur un écran mural, le téléphone sonne, ou un autre acteur sollicite une réponse ; l'acteur répond brièvement à cette sollicitation et retourne immédiatement à sa consigne.

Par exemple, l'OPR a commencé à appliquer le DOS (Document d'Orientation et de Stabilisation), à ce moment le CE l'interrompt : Est-ce que vous avez appelé l'IS ? OPR : Non, tu le fais Claude ? L'OPR s'interrompt, mais on voit bien qu'il n'a pas besoin de réfléchir, ou de saisir une nouvelle information, pour avoir la capacité de répondre à la question posée, cependant il fait plus que répondre, puisqu'il délègue l'exécution de la tâche auprès de la personne qui le questionne. Ce qui suppose qu'il obtienne en plus une réponse en retour, puisque sa réponse contient elle-même une question. Il y a eu interruption, mais toutes les conditions semblent réunies pour qu'elle ne provoque pas une rupture d'ouvert, mais une simple dérivation momentanée autorisée par le fait que la demande est orale et compatible avec la lecture, que l'activité requise pour répondre n'engendre pas un nouvel ouvert qui serait en compétition avec celui qui est déjà investi. Mais, de plus, on peut penser que l'activité d'appliquer le DOS est elle-même suffisamment morcelée, pour intégrer des interruptions simples. Il est imaginable que dans certaines activités demandant une attention plus soutenue, le simple fait d'être ainsi interpellé altère plus ou moins gravement le maintien en prise de l'attention et compromette l'efficacité de l'activité en cours.

Conséquences et aspect collectif des ruptures de focalisation

Ces ruptures constituent une source potentielle d'erreurs au moment de la reprise au point où l'activité s'était interrompue. Par exemple, une sonnerie de téléphone intervient pendant une phase du cycle de base, au moment où l'OPR documente un test à partir de la lecture sur un écran. Ce dernier choisit d'interrompre cette phase pendant son exécu-

tion, donc avant de l'avoir achevée et d'avoir fait retour à l'instruction. Au retour, il reprend la réalisation de la phase interrompue et se trompe dans sa lecture.

Ces ruptures créent et exigent donc de la part des acteurs qui y sont soumis une activité de repérage et de contrôle supplémentaire pour assurer la continuité de leur activité. Par exemple, pendant la même phase, le SUP demande oralement une information pendant que l'OPR est en train de lire des valeurs affichées sur des camemberts. Ce dernier ne répond pas immédiatement ; il finit d'abord cette lecture, puis revient à l'instruction, et enfin découvre qu'elle le conduit à changer de page ; il tourne alors sa page, et seulement à ce moment se tourne vers son interlocuteur pour lui répondre. Il n'a pas pris le risque de rompre la continuité de son application de la consigne avant d'être positionné à un endroit stable et facilement identifiable.

Inversement, les acteurs dont l'activité propre exige qu'ils interrompent celle de l'un de leurs collègues, développent une activité supplémentaire de repérage de cette dernière et de contrôle du mode de son interruption. Par exemple, l'OPR communique au SUP la conclusion de son application du DOS comme il est prévu qu'il le fasse. Il va chercher la consigne ECP1 et, sans l'ouvrir, il communique au SUP : « je te laisse faire ta boucle ». Pendant la période qui suit, il se met en retrait, garde la consigne sur son bras gauche, sans l'ouvrir, ne dit rien, ne manifeste rien ni verbalement ni non verbalement sinon un signal général de retrait. Quand le SUP a abouti à sa conclusion, la même que la sienne : prendre ECP1, il confirme « ouais », et sur un autre ton dit « c'est bon » comme signal qu'il commence l'application de la consigne. Ces deux sortes d'activités supplémentaires se combinent.

Ce n'est pas un hasard si les exemples que nous avons choisis pour illustrer ces trois sortes de conséquences des ruptures de focalisation concernent la relation entre un acteur et le collectif auquel il participe. C'est parce que toutes concernent essentiellement cette relation.

Dynamique des fenêtres attentionnelles et cours d'expérience

On est bien là dans un découpage qui est le fait de l'analyste et non pas de l'agent lui-même. En même temps on ne pourrait guère s'attendre à ce que l'agent sache documenter de lui-même ce genre de questions. Le travail de co-chercheurs en phénoménologie de l'attention a montré que spontanément personne ne sait décrire son attention au delà d'être capable d'indiquer globalement ce à quoi on faisait attention. Mais la justification de l'introduction d'une logique extrinsèque, au

⁵ Comme nous l'avons déjà écrit plus haut, contrairement à Husserl, nous employons ici le terme « ouvert » plutôt que celui de « thème » qui concerne plutôt le discours, le récit ou la contemplation que l'action.

sens de non formulée par l'agent, et de chercher à introduire une logique intrinsèque dans le fil de Jackson (Ey 1975), Baillarger qui est de chercher ce qui donne une cohérence propre au déroulement de la conduite du sujet (Vermersch 1976). On a ainsi un découpage extrinsèque à la conscience réflexive de l'agent qui vise à rendre compte au delà de ce qu'il saurait en dire de la cohérence intrinsèque de sa conduite. Du coup ce que nous cherchons à faire et d'obtenir des réponses essentiellement sur la base d'inférence tirées des observables et des traces, qui cherche des réponses à des questions comme : Comment l'acteur gère ses ressources attentionnelles ? Comment ces dernières sont mobilisées ? En même temps, nous ne pouvons documenter actuellement ces questions, sur la base des enregistrements, des « débriefings » et des auto confrontations qui ont pu être réalisés, que grâce à des inférences fondées sur la familiarité de l'équipe EDF avec la conduite accidentelle et sur la mise en relation des protocoles et des activités matérielles identifiables sur la bande vidéo, donc indirectement. Pour pouvoir les documenter directement, il faudrait disposer lors des auto-confrontations de réponses à des questions plus précises comme : Et là, à quoi étiez-vous attentif ? Et à ce moment, qu'est ce que vous preniez en compte ? Et juste au moment où vous terminez ce point, comment vous vous y prenez pour reprendre le fil de l'activité que vous aviez quitté ? Et quand vous êtes sollicité par le téléphone, au moment où vous lisez l'écran, comment gérez vous le choix d'activité ? Quand vous venez d'être interrompu, comment vous y prenez vous pour reprendre le fil ? Et là, quand vous terminez votre fiche de manœuvre, comment savez-vous ce que vous devez faire ensuite ? etc ... Cette liste de questions illustre le principe propre à toute approche de la subjectivité de l'agent, de lui-même il ne saurait pas en dire grand chose, car pouvoir dire suppose que l'on sache à propos de quoi on peut parler, et le fait d'être familier avec sa propre subjectivité ne rend personne connaisseur de sa propre subjectivité. Par contre, le guidage par un questionnement approprié non inductif auquel l'agent consent, permet de diriger son attention vers des aspects de son expérience qui existe dans son vécu, mais dont il n'a pas la conscience réfléchie ni les catégories pour les réfléchir ; la médiation du questionnement fait opérer à la fois une découverte des aspects de l'expérience, et leur réfléchissement pour en opérer la verbalisation. Ce mode de recueil ne préjuge pas que l'intervieweur sache tout de l'expérience de l'autre, au contraire le questionnement d'explicitation fait surgir des as-

pects de l'expérience que l'analyste ne pouvait pas imaginer, mais son guide de questionnement ne repose pas sur une pré connaissance de l'expérience de l'autre (il serait omniscient, peu probable), mais sur une expertise sur la structure de toute expérience humaine, sur une familiarité affinée sur la structure de tout déroulement de conduite, sur une écoute lui permettant d'entendre dans ce que dit l'autre ce qui peut faire l'objet d'une fragmentation. Pour opérer de tels guidages il faut savoir questionner les universaux de l'expérience, et entendre ce que ne dit pas l'autre à travers ce qu'il dit pourtant déjà. Pour accomplir cette tâche il ne faut pas faire l'hypothèse de contenus particuliers, mais toujours et encore des structures qui doivent être présentes sur un mode ou un autre. L'enjeu d'une telle démarche est importante puisqu'elle trace la voie d'une conciliation entre un primat de l'intrinsèque compris comme documenté par le point de vue du sujet et un primat de l'intrinsèque compris comme recherche de la cohérence propre au sujet qu'il en soit réflexivement conscient ou pas. On ne saurait se passer des deux.

- Arvidson P. S. (2000) Transformations in consciousness : continuity, the Self, and Marginal consciousness. *Journal of consciousness Studies* 7: 3-26.
- Bloch V. (1966) Les niveaux de vigilance. In: *Traité de psychologie expérimentale. III Psychophysologie du comportement* (eds. P. Fraisse & J. Piaget) pp. 79-121. P.U.F., Paris.
- Braun J., Koch C. & Davis J. L. eds. (2001) *Visual attention and cortical circuits*. MIT Press, Cambridge.
- Broadbent D. (1958) *Perception and communication*. Pergamon Press, London.
- Camus J.-F. (1996) *La psychologie cognitive de l'attention*. Armand Colin, Paris.
- Coquery J.-M. (1994) Processus attentionnels. In: *Traité de psychologie expérimentale 1* (eds. M. Richelle, J. Requin & M. Robert) pp. 219-282. P.U.F., Paris.
- Cowan N. (1997) *Attention and memory*. Oxford University Press, Oxford.
- Ey H. (1975) *Des idées de Jackson à un modèle organo-dynamique en psychiatrie*. Privat, Toulouse.
- Geissler L. R. (1909) The Measurement of Attention. *American Journal of Psychology* 20: 437-529.
- Gurwitsch A. (1957) *Théorie du champ de conscience*. Desclée de Brouwer, Paris.
- Gurwitsch A. (1966) *Studies in Phenomenology and Psychology*. Northwestern University Press, Evanston.
- Gurwitsch A. (1985) *Marginal Consciousness*. Ohio University Press, Athens.

- Hatfield G. (1998) Attention in early scientific psychology. In: *Visual attention* (ed. R. D. Wright) pp. 3-25. Oxford University Press, Oxford.
- Husserl E. (1950) *Idées directrices pour une phénoménologie*. Gallimard, Paris.
- Husserl E. (1991) *Expérience et jugement*. P.U.F., Paris.
- Husserl E. (1995) *Sur la théorie de la signification*. VRIN, Paris.
- Husserl E. (1998) *De la synthèse passive*. Jérôme Millon, Grenoble.
- James W. (1901, 1890) *The principles of psychology*. MacMillan, London.
- La Berge D. (1995) *Attentional processing : the brain's art of mindfulness*. Harvard University Press, Cambridge.
- Luck S. J. (1998) Neurophysiology of selective attention. In: *Attention* (ed. H. Pashler) pp. 257-298. Psychology Press, Hove.
- Mack A. & Rock I. (1998) *Inattentive blindness*. MIT Press, Bradford,, Cambridge.
- Parasuraman I. ed. (1998) *The attentive brain*. MIT Press, Bradford Book, Cambridge.
- Pashler H. ed. (1998a) *Attention*. Psychology Press Ltd, Hove.
- Pashler H. (1998b) Introduction : contemporary attention theory. In: *Attention* (ed. H. Pashler) pp. 1-12. Psychology Press, Hove.
- Pashler H. & Johnston J. C. (1998) Attentional limitations in dual-task performance. In: *Attention* (ed. H. Pashler) pp. 155-190. Psychology Press, Hove.
- Pashler H. E. (1998c) *The psychology of attention*. MIT Press, Bradford BOK, Cambridge.
- Piaget J. (1937) *La construction du réel chez l'enfant*. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel.
- Piaget J. (1941) Le mécanisme du développement mental et les lois du groupement des opérations : Esquisse d'une théorie opératoire de l'intelligence. *Archives de Psychologie* XXXVIII: 215-285.
- Piaget J. (1974a) *La prise de conscience*. P.U.F., Paris.
- Piaget J. (1974b) *Recherches sur la contradiction. 1 Les différentes formes de la contradiction*. P.U.F., Paris.
- Piaget J. (1974c) *Recherches sur la contradiction. 2 Les relations entre affirmations et négations*. P.U.F., Paris.
- Piaget J. (1974d) *Réussir et comprendre*. P.U.F., Paris.
- Piaget J. (1975) *L'équilibration des structures cognitives problème central du développement*. P.U.F., Paris.
- Reik T. (1976) *Ecouter avec la troisième oreille*. Epi, Paris.
- Ribot T. (1894) *Psychologie de l'attention*. Alcan, Paris.
- Schutz A. (1970) *Reflections on the Problem of Relevance*. Yale University Press, New Haven.
- Stiegler B. (1996a) *La technique et le temps 1/*. Galilée.
- Stiegler B. (1996b) *La technique et le temps 2 La désorientation*. Galilée, Paris.
- Stiegler B. (2001) *La technique et le temps : 3/ Le temps du cinéma et la question du mal-être*. Galilée, Paris.
- Titchener E.-B. (1973) *Psychology of Feeling and Attention*. Arno Press.
- Vermersch P. (1976) Une approche de la régulation de l'action chez l'adulte. Registre de fonctionnement, déséquilibre transitoire et microgenèse. *Bulletin de Psychologie* XXX: 604-611.
- Vermersch P. (1994) *L'entretien d'explicitation*. ESF, Paris.
- Vermersch P. (1998) Husserl et l'attention : analyse du paragraphe 92 des Idées directrices. *Expliciter*: 7-24.
- Vermersch P. (1999) Phénoménologie de l'attention selon Husserl : 2/ la dynamique de l'éveil de l'attention. *Expliciter*: 1-20.
- Vermersch P. (2000a) Conscience directe et conscience réfléchie. *Intellectica* 2: 269-311.
- Vermersch P. (2000b) Husserl et l'attention : 3/ Les différentes fonctions de l'attention. *Expliciter*: 1-17.
- Vermersch P. & Maurel M. eds. (1997) *Pratiques de l'entretien d'explicitation*. ESF, Paris.
- Wolfe J. M. (1998) Visual search. In: *Attention* (ed. H. Pashler) pp. 13-74. Psychology Press, Hove.
- Wright R. D. ed. (1998) *Visual attention*. Oxford University Press, New York.
- Wundt W. (1912) *An introduction to psychology*. George Allen, Londres.

(Extrait de ma contribution à un rapport de recherche EDF-CNRS, mené conjointement avec J. Theureau, G. Fillippi, G. Saliou).

L'attention entre phénoménologie et sciences expérimentales, éléments de rapprochement

Pierre Vermersch

0/ introduction,

Cet article se situe dans la perspective des travaux de phénoménologie de l'attention entrepris à Paris avec plusieurs groupes de recherche depuis quatre ans¹. Le but premier est de délimiter ce que pourrait être un programme de recherche sur l'attention pour les années à venir. Nous avons découvert puis approfondi la conception husserlienne de l'attention, complétée par l'approche de deux de ses élèves Gurwitsch et Schütz. Mais nous n'avons pas cherché à mettre en relation cette conception avec les recherches menées par la psychologie expérimentale, la neurophysiologie, ou les études de cas apportées par la pathologie neurologique. De ce fait notre travail est resté principalement herméneutique et expérientiel, herméneutique, car il fallait s'approprier les conceptions phénoménologiques de l'attention ; expérientiel, par la description en première personne d'exemples de vécu attentionnel, mais sans avoir mis au point un véritable programme de recherche et donc sans avoir essayé de dégager quelles sont les questions de recherche qui méritent d'être étudiées, approfondies, ciblées, dans l'étude de l'attention. Ce qui nous a laissé insatisfait, et nous à aussi laissé fragile aux biais historiques de la méthode des exemples, j'y reviendrais plus loin.

Dans une perspective plus large, celle très actuelle de la comparaison et du rapprochement des méthodologies, le thème de l'attention est un bon support pour étudier les complémentarités et différences entre les niveaux d'études qui devraient être complémentaires, comme le devrait être le

point de vue en première, seconde et troisième personne. Le point de vue en première personne est représenté essentiellement ici par les travaux de phénoménologie de Husserl, mais aussi par les apports de la psychologie introspectionniste et de la psycho phénoménologie. Les travaux en troisième personne se présentent sous l'étiquette de la scientificité la plus exigeante, en même temps les paradigmes utilisés privilégiant les situations de laboratoires très contrôlées tombent avec évidence sous le coup des critiques du manque de validité écologique de ce qui est si soigneusement étudié, au point de se demander comment pourra se faire le retour vers les conduites finalisées, l'apprentissage, le travail, la rééducation ... Par exemple ce à quoi le sujet doit faire attention est toujours déterminé par un autre que lui, les temps d'enchaînements entre essais (de plusieurs centaines d'affilées) sont distribués indépendamment de sa disponibilité, le sens de ce qui lui donné à voir est pauvre, voir vide, ou pire, l'expérimentateur ne connaît pas la signification projetée sur le matériel expérimental et en réalité ne contrôle absolument pas les effets de cette projection sur la performance, il n'y a jamais de travail cognitif sur des tâches productives finalisées et permettant au sujet de savoir s'il a réussi, ce dans une durée de réalisation qui correspondent aux tâches de la vie courante qu'elle soit professionnelle ou autre.

Dans ce qui suit, l'appellation phénoménologie de l'attention recouvre tous les apports du point de vue en première personne, quand Husserl est cité ce n'est généralement pas dans sa seule perspective propre, mais plutôt dans l'usage moderne que l'on peut faire des résultats de son travail de pionnier sans pour autant endosser tout son propre programme de recherche qui ne correspond pas à mes projets².

Cet article a donc pour but d'aider à dégager des questions et des programmes de recherche dans le domaine de l'attention, et pour

¹ : le séminaire de pratique phénoménologique, le séminaire du groupe de recherche sur l'explicitation, le séminaire du Collège international de philosophie CIPH, et celui du Centre de recherche en épistémologie appliquée CREA. Que soient ici remerciés tous ceux et celles avec qui j'ai partagé expériences et élaboration théoriques.

² Cf. par exemple (Vermersch 1999b), (Vermersch 2000a).

cela de comparer les conceptions et les résultats issus de démarches qui devraient être complémentaire en principe mais qui de fait sont exclusives l'une de l'autre. L'abondance des données issues des recherches expérimentales est telle qu'il est impossible d'en faire un recensement exhaustif, j'ai donc cherché quelques axes privilégiés par la plupart des auteurs et qui permettaient de faire jouer le rapprochement entre les différents points de vue.

1/ Statut de l'attention

Dans la mise en relation des programmes de recherche phénoménologiques et psychologiques une des différences les plus radicales est celle du soin apporté ou non à la clarification théorique du statut de l'attention. Bien sûr, c'est une des bases de la méthode phénoménologique que de se préoccuper de distinctions eidétiques avant toute étude empirique, les psychologues rétorqueront peut être qu'une fois cette clarification eidétique faite, elle ne cerne pas pour autant les propriétés de l'objet d'étude et qu'il n'en reste pas moins nécessaire d'opérer le recueil de données empiriques en s'attendant à ce que les observations, enquêtes, expérimentations effectives nous apprennent des choses que la seule analyse théorique ne nous aurait pas fait découvrir.

A commencer par le fondateur de la phénoménologie, chaque fois qu'Husserl écrira sur l'attention ce ne sera pas à titre principal³, mais à titre de clarification instrumentale relativement à un problème de phénoménologie générale qui suppose qu'un aspect de l'attention soit clairement positionné pour être résolu. Ainsi, en prologomènes à une phénoménologie de la signification⁴ a-t-il besoin de distinguer deux formes d'attention toutes deux également nécessaire, l'attention portée au son ou à la forme visuelle des mots, de l'attention portée simultanément en direction de la signification indiquée par ces supports sensoriels. Dans le tome un des *Idees directrices*, travaillant sur les conséquences de la structure noético-noémati-

que sur la méthode phénoménologique, il a besoin de préciser les effets des variations de l'attention sur ce qui peut se donner à la description⁵. Le changement de direction de l'attention ou le changement d'objet modifient-ils cet objet (analyse des conséquences sur le versant noématique) ? Ou bien, les modifications dans la donation du noème, par exemple dans les degrés de clarté suivant lesquels il se donne, modifient-elles ce noème ? En préalable à ces questions, l'auteur doit situer l'attention. Sa réponse constante est que l'on ne peut étudier l'attention qu'en relation avec la conscience, qu'en tant qu'elle est un type de modification de l'intentionnalité, qui à la fois opère des « mutations » et à la fois ne modifie pas fondamentalement la structure intentionnelle dans ses trois composantes : noétique, noématique et égoïque⁶. La citation ci-dessous n'est qu'une note dans un de ses livres majeurs, pourtant elle résume bien à la fois le statut de l'attention et sa critique de l'absence de réflexion sur ce point chez les psychologues de son époque.

« 7L'attention est un thème central de la psychologie moderne⁸. Le caractère sensualiste de cette dernière n'apparaît nulle part de façon plus frappante que dans sa manière de traiter ce thème : pas une fois, en effet la relation eidétique entre attention et intentionnalité – à savoir le fait fondamental que l'attention n'est qu'une espèce fondamentale de modifications intentionnelles- n'a été mise en lumière jusqu'à

⁵ cf. (Husserl 1950) en particulier le paragraphe 92 et mon commentaire (Vermersch 1998)

⁶ De ce fait ce paragraphe est un mini traité sur l'attention dans ses relations avec l'intentionnalité et par voie de conséquence (auto réflexivité de la méthode phénoménologique) sur toute la phénoménologie dans la mesure où l'attention est par ses fonctions électives et sa mobilité l'instrument premier de l'exploration phénoménologique des vécus cf. sur cette perspective (Vermersch 1998).

⁷ Note de Husserl, page 322 de l'édition française de (Husserl 1950) § 92 Les mutations attentionnelles au point de vue noétique et noématique ». pp 317-322 .

⁸ Ce texte est écrit en 1911, il se réfère à la modernité de son époque : Wundt, l'école de Wurzburg, Lipps, Pfänder, Stumpf etc. Ce qui rend d'autant plus étonnant le caractère actuel, contemporain, de la critique formulée par Husserl il y a bientôt un siècle.

³ Ce dont il a eu souvent le projet par ailleurs : cf. les notes personnelles de 1906 sur le programme de travail qu'il estime nécessaire d'accomplir (Husserl 1998b) p 400-405.

⁴ Cf. (Husserl 1995) en particulier les paragraphes 3 et 4 et mon commentaire (Vermersch 2000c).

présent, du moins à ma connaissance. ... qu'on est ici au commencement radical et premier de la doctrine de l'attention et que toute la suite de l'étude doit être conduite dans le cadre de l'intentionnalité et ne peut être, bien entendu, traitée d'abord comme une étude empirique, mais avant tout comme une étude eidétique. »

Le point central est le fait que l'attention « n'est qu'une espèce fondamentale de modifications intentionnelles », ou comme il le formule au début du paragraphe « un type remarquable de mutation qui affecte la conscience ». De cette simple indication plusieurs conclusions peuvent être dégagées, la première est qu'attention et conscience ne sont jamais disjointes, mais ne se confondent pas non plus dans la mesure où la modulation attentionnelle a le statut d'un moment dépendant de la conscience. De même que la couleur n'est pas détachable d'une surface, l'attention n'est pas détachable de la conscience. Cependant on peut dissenter par ailleurs et séparément sur certaines propriétés de la couleur, comme on peut le faire pour les propriétés de l'attention. En revanche si l'on veut saisir toutes les propriétés phénoménologiques liées au couplage monde/corps, une couleur n'est détachable ni des propriétés de l'œil humain, ni de la lumière qui la baigne, de la texture de la surface, de la saturation des pigments etc. De la même façon, certaines propriétés de l'attention comme ses performances, ses limites, la plasticité de sa modification par l'apprentissage et l'exercice ne vont apparaître que liées à un contexte empirique particulier, à un engagement dans une structure de tâche productive et finalisée. En second lieu, puisque l'attention se présente comme une modulation de l'intentionnalité, donc comme un objet dynamique, il ne va pas m'apparaître directement, mais par le contraste entre deux changements qui se sont opérés, en conséquence il ne va pas pouvoir être mis en évidence directement comme un acte, mais comme une différence, une modification, une mutation de la visée, du cadrage, de la focalisation de cet acte. On a pas affaire à un apparaître direct, mais à un apparaître qui ne peut se donner que comme objet d'entendement parce que résultat d'un contraste entre deux états de choses. Nous sommes ainsi averti de la

difficulté à procéder à une saisie phénoménologique de l'attention, essayer de tourner son attention directement vers l'attention⁹ de manière naïve ne produit pas de description directe de l'attention¹⁰. Elle donne seulement la découverte statique de ce à quoi je suis attentif, c'est-à-dire ce qui est vu, entendu, elle peut donner – moyennant – la réduction phénoménologique et le changement de visée l'acte de voir d'entendre, d'imaginer, mais pas encore l'attention. En tant que telle, elle ne peut m'apparaître rétrospectivement que comme résultat d'une comparaison de deux moments entre lesquels la direction, la focalisation, le mode, ont changé et apparaissent donc en plus du visé (le noème) et de la visée (la noèse). Enfin, cette manière de concevoir l'attention comme modulation de, permet en retour, à un niveau théorique plus général de voir une nouvelle facette de la conscience, dans le sens où la conscience n'est pas seulement caractérisée par l'intentionnalité et sa structure ternaire indissociable (noème, noèse, ego), elle est aussi caractérisée par différentes espèces de mutations. Les phénomènes attentionnels en constitue une espèce, les degrés de la conscience en constitue une autre¹¹.

⁹ Ce qui est toujours possible dans la mesure où la réalisation en acte de la visée attentionnelle ne requiert pas en préalable sa compréhension en tant qu'objet intellectuel !

¹⁰ La mise à l'épreuve de cette démarche dans le cadre du Groupe de Recherche sur l'Explicitation nous a clairement montré la difficulté initiale qu'il pouvait y avoir à saisir la manifestation de l'attention dans son propre vécu. Pourtant la simple pensée de l'attention semble laisser augurer d'une grande évidence dans l'apparaître or cette clarté intellectuelle est complètement erronée !

¹¹ cf. la présentation du modèle des niveaux de la conscience dans (Vermersch 2000a). On a ainsi une approche de la conscience qui est déjà qualifiée par trois déterminations : une statique, la structure intentionnelle ternaire, et deux dynamiques : d'une part la dynamique des changements de saisie par les modulations attentionnelles, d'autre part les passages d'un type de conscience à une autre : de l'affection non consciente à la conscience directe, de cette dernière à la conscience réfléchie, cette dernière dynamique introduisant ainsi deux mécanismes de rupture : l'éveil ou la saisie attentionnelle entre le champ affectant

La difficulté méthodologique, est que si l'attention est une modification de la conscience, c'est qu'elle est à la fois toujours présente dans tous les actes intentionnels et qu'en même temps il faut pouvoir la distinguer de tout ce à quoi elle est en permanence associée. Il est très facile, par exemple, de glisser de l'analyse de l'attention à l'analyse de la perception visuelle, c'est-à-dire glisser du point de vue de la modulation de la conscience à l'acte intentionnel qui la sous tend. C'est tellement vrai que les études de psychologie expérimentales sur l'attention qui ont pourtant principalement portées sur les phénomènes auditifs grâce au paradigme de l'écoute dichotique à partir des années 50¹², ont disparues de la rubrique « attention » pour ne se retrouver que dans des publications spécialisées sur l'audition. Husserl affirme fortement le caractère distinct de l'attention en tant qu'objet d'étude, sans pour autant l'argumenter dans le détail¹³ mais semble renvoyer à des études antérieures à 1911 qu'il reste pour le moment difficile à identifier dans les textes publiés. En tant que modulation, l'attention

et la conscience directe, la réflexivité entre la conscience en acte et la conscience réfléchie.

¹² L'écoute dichotique est une situation expérimentale où le sujet porte un casque et reçoit des messages différents et simultanés sur chaque écouteur cf. (Scharf 1998)

¹³ Nous avons déjà parlé plusieurs fois dans nos chapitres préparatoires d'un type remarquable de mutation qui affecte la conscience ; elle se combine avec tous les autres types de phénomènes intentionnels et forme ainsi une structure sui generis tout à fait générale de la conscience : ...; nous disons que le regard se tourne et se détourne. Les phénomènes qui répondent à cette description présentaient une réelle unité et se détachaient avec une complète clarté et un relief distinct. 1.3 Toutes les fois qu'on parle « d'attention » ils jouent le rôle principal, sans toutefois s'isoler au point de vue phénoménologique des autres phénomènes ; c'est mêlés à eux qu'ils sont désignés comme des modes de l'attention. 1.4 Nous voulons pour notre part conserver le mot attention et parler au surplus de mutations attentionnelles, mais en nous référant exclusivement aux phénomènes que nous avons nous-mêmes distinctement séparés, et également aux groupes des mutations phénoménales solidaires qu'il nous faudra décrire de plus près par la suite. »

semble donc pouvoir être caractérisée par le fait qu'elle est la noèse d'une noèse, que son noème généralement non réfléchi est une noèse qu'elle contrôle et fait varier. Et le fait même de pouvoir distinguer entre ce qui varie et ce qui fait varier indique la présence d'une instance distincte pouvant faire l'objet d'une étude particulière. Husserl le montre d'une manière admirable du point de vue du raisonnement scientifique en faisant une expérience de pensée : il suppose pour simplifier qu'une seule noèse de perception soit mise en œuvre¹⁴, avec une seule chose noématiquement fixée, un temps déterminé d'exploration pendant lequel ce qui est fixé reste constant :

« Il est alors évident que ce vécu maintenu fixe peut subir des altérations que nous désignons précisément sous ce titre : simples changements dans la distribution de l'attention et de ses modes » p318 op.cit., et un peu plus loin :

« ...En quoi consiste le changement ? Si l'on souligne et que l'on compare les composantes noémiques parallèles il consiste, disons-nous, uniquement en ceci : dans un cas c'est tel moment de l'objet, dans un autre cas c'est tel autre qui est « préféré » ; ou bien : un seul et même moment est tantôt « remarqué à titre primaire », tantôt seulement à titre secondaire, ou simplement « tout juste encore co-remarqué », à moins qu'il ne soit « complètement non-remarqué », tout en continuant d'apparaître. Il y a précisément différents modes qui appartiennent spécialement à

¹⁴ Dans le paragraphe qui précède cette mise en scène imaginaire, il a pris le temps de décrire la complexité et l'entrelacement des noèses dans la concrétude d'un vécu. Cependant sa réduction scientifique (cf. Vermersch 2001) est contestable dans la mesure où le fait de délimiter en pensée chaque aspect du vécu, ne garantit pas que ce soit possible en fait, ni que cela élimine des variables non vues. Autant une expérience de pensée en mathématique est simple par le fait que l'espace des possibles est connu ou délimitable avec précision, autant dès que l'on touche au vécu on ne sait jamais avec certitude pour le moment si l'on a bien pris en compte toutes sources de variations pertinentes, et la psychologie scientifique n'a cessée depuis un siècle de montrer l'importance de certaines variables qui étaient ignorées.

l'attention comme telle. Les modes d'actualité forment ainsi un groupe qui se détache du mode de l'inactualité, que nous nommons purement et simplement inattention, et qui est le mode si l'on peut dire de la conscience morte. » p319 op.cit. Nous reviendrons plus loin sur le type de modifications de préférence, de degrés de priorité et de mode que l'auteur décrit. Le point important est que dans ce passage il cherche à mettre en évidence l'essence de l'attention : c'est-à-dire ce qui peut encore varier¹⁵ quand on a créé les conditions pour que plus rien ne varie dans la structure intentionnelle (la noèse est fixée, il n'y en a qu'une seule par hypothèse, le noème est fixé, il n'y en a qu'un seul, l'ego pur est fixé, c'est celui de cet observateur à ce moment délimité dans son extension temporelle), alors il existe encore une source de variation possible, une modulation, correspondant à la distribution de l'attention, dont il faudra décrire plus tard le détail.

L'attention est ce qui peut encore changer dans la conscience quand on a rendu constant tout ses autres aspects.

Un auteur contemporain comme Wolfe¹⁶ va procéder d'une manière comparable pour cerner l'attention, en se limitant à la modalité visuelle. Cependant, là, la mise en évidence se fera sur le mode empirique et non plus imaginaire. Il choisit une tâche dans laquelle le sujet peut voir une figure géométrique dessinée à l'écran : il y a une couronne de L, ces L sont orientés dans toutes les directions, au centre du cercle une croix est dessinée qui servira de point de fixation au sujet de telle façon qu'il n'y ait pas de mouvement des yeux, et la présentation sera faite en un temps suffisamment bref pour qu'il n'y ait pas de saccades oculaires¹⁷. Dans cette couronne

¹⁵ Toutes choses égales par ailleurs cela n'épuise pas ce qui pourrait varier quand la structure intentionnelle reste constante, ainsi peuvent encore varier l'émotion, les modalisations (doute, négation) etc.

¹⁶ cf. l'analyse de (Wolfe 1998),

¹⁷ On se souvient que la perception visuelle s'organise à la base en une succession de fixations et de saccades, les saccades étant des mouvements de type balistiques de l'œil dont nous ne sommes pas réflexivement conscient. Les saccades permettent de passer d'une fixation à une autre, elles sont d'une au-

de L, se situe un X et un T renversé. Si l'on fixe le centre du cercle sans bouger les yeux alors le X est immédiatement saillant, il y a un phénomène de pop-up, de surgissement, mais spontanément on n'aperçoit pas la présence du T. Maintenant, si l'on vous demande de chercher le T « you may not see it, until some sort of additional processing is performed. Assuming that you maintained fixation, the retinal image did not change. Your attention to the « T » changed your ability to identify it as a T. » p 13 op. cit. Ce qui est fixé et contrôlé ici ce sont les conditions comportementales : une seule fixation oculaire, un stimulus dessiné de manière déterminée et délimitant strictement (semble -t-il) l'expérience perceptive. A ce moment pour opérer l'identification, des mouvements -non plus de l'œil, puisqu'ils sont fixés- mais de l'attention portée à la recherche de la lettre T sont opérés, ce ne sont pas des mouvements physiques du globe oculaire, mais des changements de direction de l'attention au sein de ce qui est déjà visible¹⁸, cette variation est une variation « covert » de recherche de cible, elle a été mise en évidence dans une expérience analogue par Helmholtz (1909) dès la fin du 19^{ème} siècle. De nouveau, dans cette démonstration de mouvements qui ne sont pas des mouvements physiques comme ceux de la direction du regard, tout est rendu constant par l'immobilité pour mettre en évidence une mobilité restante qui n'est pas du même type que les précédentes. La démarche est très semblable à celle d'Husserl, transposée dans le registre de l'empirique, la différence est l'éclairage du résultat. Si dans les deux cas l'attention est une variation, chez Husserl elle est modification de la conscience et en ce sens elle peut, me semble-t-il être nommée une modulation de la conscience, alors que dans la tradition de la psychologie expérimentale tout se passe comme si cette mise en évi-

tre nature que les changements de direction de regard, d'orientation de la tête ou du corps. Les saccades se produisent en moyenne au rythme de 3 à 4 par secondes, les fixations durent elles, en moyenne 250 ms cf. (Hoffman 1998) pour une présentation de base.

¹⁸ Ce que Yantis nomme « the conspicuity area » cf. (Yantis 1998) p 230.

dence de la variation, se suffit à soi-même sans avoir à être rapportée à un cadre plus large. Ce qui domine les différentes approches récentes de l'attention¹⁹ c'est la dimension fonctionnelle : l'attention est essentiellement présentée comme « ce qui sélectionne », ce qui filtre, ce qui magnifie ce qui est ainsi sélectionné ou inhibé de ce qui ne l'est pas. Cette conception n'est pas fautive, mais le fait d'être isolée du cadre que fournit l'intentionnalité justifie la critique de Husserl dans la mesure où elle induit une faiblesse théorique. Par exemple, de nombreux auteurs publiant sous le titre de l'attention se demande à un moment ou un autre de l'analyse de leurs résultats si ce qu'ils étudient relève bien de l'attention. Sans cesse ce qui est sélectionné (le contenu) prend le pas sur ce qui module, contrôle, la sélection, ou bien le « sélectionner » (l'acte) étant par exemple sensoriel, visuel, alors la sélection est attribuée à la perception pas à la visée attentionnelle, il n'y a plus de distinction entre le niveau des actes élémentaires et celui de la modulation attentionnelle. Dès lors il semble que par défaut il n'y ait plus guère besoin du concept d'attention qui n'apparaît plus que comme une complication théorique inutile.

Une autre conception moderne de l'attention (toujours rapportée à la vision) est celle d'une « glue », de ce qui assemble des traits élémentaires en formes et objets identifiables. Cette conception vient du travail de Treisman²⁰, suivant laquelle la perception se fait d'abord par la sélection précoce des traits élémentaires (features) – couleurs, orientation, texture, taille etc.- qui se projettent à un premier niveau neurologique de manière distincte dans les aires visuelles primaires V1, et seulement après sont assemblées pour constituer des tous de plus haut niveaux y compris plus loin encore des objets. Cette théorie qui implique une sélection précoce soulève à la fois la question de la sélection donc de la distinction des propriétés élémentaires et celui de leur rassemblement

en totalités signifiantes comme le sont les objets. Suivant l'auteur, ce rassemblement, ce « binding » est une des fonctions de l'attention. Cette conception sera intéressante à comparer avec l'approche génétique de l'éveil de l'attention et du modèle du champ de pré donation chez Husserl pour ce qui concerne l'idée de discrimination précoce non consciente, la notion de trait élémentaire ne peut que questionner le phénoménologue sur le fait de savoir s'ils sont conscient, ou non, ou encore s'ils peuvent être conscientisable, rendu réflexivement conscient a posteriori. Les auteurs contemporains spécialisés dans l'étude de l'attention ne font guère de place aux rapports avec la conscience, quitte à assimiler l'une à l'autre. Ce n'est pas étonnant dans la mesure où le thème de la conscience n'est redevenu un domaine scientifiquement correct que depuis peu, alors qu'auparavant sous l'influence du béhaviorisme il était devenu exclu de l'aborder. Par ailleurs, la pratique de l'expérimentation, de la conception des situations, du recueil, du traitement des données est une activité artisanale qui tend à développer sa pleine auto-justification liée au travail long, difficile, très expert que l'on doit accomplir selon des critères exigeant et dont la réalisation peut paraître largement gratifiante et auto-suffisante. Suivant le principe du contrôle strict des variables expérimentales, chaque expérience soulève une multitude inépuisables de nouvelles variables qui peuvent être explorées dans de nouvelles expérimentations dans la filiation des précédentes. C'est ainsi que l'on voit apparaître des programmes de recherches qui pendant dix ou vingt ans essaient d'épuiser l'espace de variation qui a été initialisé par les premières expériences. C'est une pratique très rassurante et satisfaisante, tout au moins pendant un temps. Mon écriture sur ce point n'a pas la volonté de déconsidérer ce type de pratique, et le voudrais-je que de toute manière sa cohérence intrinsèque est trop forte pour qu'elle soit touchée par ce genre de critique, j'essaie simplement de souligner à quelle point l'activité artisanale, « le faire » impliqué par la méthode expérimentale est prenant et aliénant par rapport à la question du sens de l'objet de la recherche. Il est manifestement plus aisé de monter une expé-

¹⁹ Je ne cherche pas ici à faire un historique des conceptions de l'attention en psychologie, on en trouvera des éléments intéressants, quoique très incomplets, dans (Hatfield 1998).

²⁰ cf. pour une présentation synthétique dans (Treisman 1998)

rimentation, de se lancer dans la réalisation pratique difficile du recueil de données, que de prendre le temps de creuser la signification de l'attention et d'essayer d'aligner les expérimentations sur les questions posées. D'un autre côté, la phénoménologie quand elle ne se réduit qu'à un travail spéculatif, quel que soit le brio intellectuel indéniable auquel il a donné lieu, demeure impuissante devant le fait que sans travail empirique, sans recueil de données à partir de situation définie (cas, expérience, expérimentations, travail de terrain) toute sortes de propriétés n'apparaissent pas et ne seront jamais étudiées.

La dimension sélective est bien présente dans la conception phénoménologique de l'attention, sous le titre de fonctions électives, mais précisément ces fonctions électives sont subordonnées à l'intentionnalité. Cependant ces différences de conception de l'attention reposant essentiellement sur l'ampleur de la référence à la conscience vont elles jouer un rôle dans l'orientation et la conception d'un programme de recherche ? Il me semble que oui, dans la mesure où la conception centrée sur l'idée de modulation de la conscience, permet de mieux anticiper les difficultés qu'il y a à saisir cet objet d'étude, à mieux percevoir son statut épistémologique de fonction au second degré ne pouvant apparaître clairement que par le contraste et la modification entre deux phases du vécu. Reste à organiser l'étude des questions particulières, je vais essayer de répondre à cette question en examinant d'abord la description structurale de l'attention dans les différentes disciplines puis la description dynamique à la fois du point de vue génétique et du point de vue fonctionnel .

2 / Structure de l'attention

A un premier niveau de description, l'attention, chez Husserl comme tous ses contemporains, est un concept unitaire. La grande différence introduite par les sciences empiriques au XX^{ème} siècle est d'en faire un concept plus ouvert au point que dans les ouvrages récents nombreux sont ceux qui doutent de l'utilité de le conserver au risque d'induire une représentation unitaire d'un ensemble de phénomènes qui semblent en particulier liés à de nom-

breux modules neurophysiologiques à la fois distincts et inter-reliés.

Le caractère unitaire du concept d'attention

Le couplage entre psychologie expérimentale et neurophysiologie a conduit à distinguer trois structures différentes participant à l'attention, différenciées à la fois par leur fonction et par les structures nerveuses qui les supportent. Tout d'abord le concept de vigilance²¹, comme état d'éveil au monde, comme condition de toute échange plus complexe entre l'organisme et son environnement, entre le sujet et le monde ; la vigilance est basée sur l'activation d'une structure nerveuse diffuse « la réticulée » découverte par Moruzzi et Magoun 1947. Ensuite le concept d'orientation, c'est-à-dire de réponse à des stimuli nouveaux et/ou intéressants. L'orientation est elle aussi basée sur une structure et des voies nerveuses distinctes dont les temps de réponse sont de l'ordre de 20 à 40 ms xx, fonctionnant purement sur une identification de trait et permettant à l'organisme de répondre très rapidement à des signaux innés ou sédimentés sans identification sémantique²². Cette vitesse de réponse et le fait qu'il y ait une voie et des structures dédiées à ce mode de réaction est encore intéressante dans le domaine de l'affectivité ²³ puisqu'elle participe du déclenchement possible d'une réponse émotionnelle sur un mode ultra rapide avant toute identification sémantique

²¹ Cependant dans certains cas le terme de vigilance est aussi utilisé pour désigner une attention soutenue en présence d'événements rares cf. (Pashler 1998) p xi : « sustained attention in monitoring low-frequency events ».

²² C'est-à-dire que mon corps réponds au fait d'être affecté, mais je ne sais pas encore ce qui m'affecte cf. (Humphrey 2000), cf. (Vermersch 2000a, b) pour un exemple de description phénoménologique. Plus largement il est intéressant de voir que pour l'attention, pour l'émotion et pour la perception (cf. (Norman 2001)) on a la mise en évidence d'au moins deux systèmes neurologiques aux fonctions distinctes pour chacun de ses aspects, deux fonctions basées sur des structures neurologiques différentes, et ayant des temporalités différentes de l'ordre d'un facteur 10, entre 20 à 40 ms pour la gamme rapide, et 250 à 400 ms pour la gamme lente.

²³ (LeDoux 1996)

de ce qui provoque l'émotion (on retrouve l'idée d'une réponse basée sur la seule identification du signifiant). Enfin le troisième concept est celui d'attention volontaire, ou de conscience. C'est là où un flou s'introduit dans la théorisation quant aux rapports entre conscience et attention, la tendance étant soit de n'en plus parler et de passer sur la fonction de sélection, soit d'assimiler les deux mais pour n'en rien faire. Le point important dans la granularité temporelle est que là aussi on a affaire à des structures nerveuses distinctes et des temps de réponses de l'ordre de 400 ms, ce qui est le temps correspondant à une identification sémantique (qu'est ce qui m'affecte), donc un ordre de grandeur extrêmement lent (globalement d'un facteur 10) par rapport à l'orientation. La différence des vitesses de réponses entre orientation et attention consciente sera intéressante à reprendre dans les analyses micro génétiques pour les différentes approches dans la mesure ou elle suggère l'existence de deux processus microgénétique parallèles et non pas d'un seul. D'autres part le fait de nommer des vitesses, permet de sortir d'une appréciation de la granularité temporelle purement qualitative telle qu'elle peut être décrite par des expressions comme : d'un seul coup, instantanément, tout de suite, rapidement, etc. car d'une point de vue en première personne l'identification sémantique peut se laisser apercevoir réflexivement avec assez de facilité, puisque tout ce qui de l'ordre de la demi seconde (500) ou même du quart de seconde (250 ms) est facile à identifier (pour un musicien cela correspond à une croche ou à une double croche quand la noire est à soixante, ce qui est relativement lent et facile à percevoir), alors que ce qui est de l'ordre de la réponse d'orientation va se donner dans un premier temps sur le mode de « l'invisibilité », par le fait qu'il y a un changement –par exemple émotionnel²⁴ mais que la source et le moment précis du changement, la phénoménalité de la transition est inapercevable au moment même, ce qui ne prouve pas qu'elle ne puisse pas être rendu réflexivement consciente après coup.

²⁴ cf. (Vermersch 1999a) pour un exemple de description phénoménologique.

Si l'on rentre plus avant dans le détail des structures attentionnelles en restant au niveau de ce qui est comparable, donc en excluant la vigilance et l'orientation dont on ne trouve pas l'équivalent en phénoménologie, pour suivre le modèle de l'attention de Husserl et des ses élèves il faut se souvenir que ses analyses sont toujours orientées à la fois par la dimension statique et génétique (nous développerons plus loin le côté génétique et dynamique), et par la structure tripartite de la conscience donnant lieu à trois visées descriptives à la fois étroitement complémentaires, mais faisant à chaque étape apparaître du fait du changement de centration des aspects différents qu'il est intéressant de porter à la description distincte. On a donc toujours à faire avec une visée descriptive noétique centrée sur l'acte, sur les types d'actes, leurs différences ; une visée noématique, centrée sur ce qui visé par l'acte, le contenu, le sens ; et enfin, souvent omis par les commentateurs, une visée égoïque, centrée sur qui est à la racine de l'acte, le fait que par exemple l'attention soit toujours le fait d'un sujet. Reprenons ces trois visées relativement à la phénoménologie de l'attention :

Orientation descriptive noétique

Du point de vue noétique, Husserl conçoit bien l'attention comme modification de la conscience, mais en lui attribuant le rôle d'une fonction élective, d'une fonction de préférence, de choix de la visée. Il établit une distinction entre deux fonctions électives qu'il lui faut radicalement distinguer : la première qu'il nomme le « remarquer », la seconde le prendre-pour-thème, ou encore le fait de porter intérêt, ou même de vivre dans le thème correspondant. Cette distinction lui sert de base dans les Leçons sur la signification²⁵ pour distinguer entre l'attention qui est tournée vers le son des mots ou la forme des signifiants écrits et l'attention qui est tournée vers le sens de ce qui est ainsi exprimé. La première est une attention en terme de remarquer, la seconde en terme de ce vers quoi se tourne mon intérêt. Si j'étais phoniatre, orthophoniste ou professeur de chant peut être écouterais-je ce même discours en

²⁵ (Husserl 1995), cf. aussi l'analyse détaillée que j'en propose dans (Vermersch 2000c) disponible sur le site du Grex : www.grex-fr.net

tournant mon intérêt vers la qualité de l'élocution, le rythme de l'énonciation, les troubles de la prononciation, le timbre de la voix etc. Cette distinction est apparue très précocement dans l'œuvre de Husserl, puisqu'elle est mobilisée dans travail de thèse « Philosophie de l'arithmétique »²⁶. En effet ce qui différencie une pluralité d'un ensemble ou d'un nombre c'est le type de regard, la direction thématique qui dans un cas se contente d'apercevoir une multiplicité conjointe, et dans le second cas se tourne vers le fait de la multiplicité détachée des éléments qui la compose. Cette distinction a donc à chaque fois dans son œuvre une valeur instrumentale, comme condition pour différencier des saisies portant sur des sens totalement différents. Le point fort de cette conception est d'obliger l'observateur à distinguer le thème de son attention du remplissement noématique, et tout particulièrement du mode de remplissement quand celui-ci ne semble orienté que par une donnée sensorielle, la notion de prendre pour intérêt renvoie toujours à une dimension cognitive plus englobante, par rapport à laquelle la dimension sensorielle, ou la dimension conceptuelle apparemment déterminante (l'espace, le temps, le son par exemple) ne sont qu'une manière d'informer, d'alimenter l'intérêt, mais l'intérêt n'est jamais délimité par le contenu noématique momentané seul, il a toujours un pouvoir traversant. Ainsi du point de vue méthodologique dans un travail en seconde personne, ce sera toujours intéressant de poser à l'autre la question englobante : « et là, à ce moment, à quoi faites-vous attention ? », plutôt qu'une question restrictive a priori comme : « que regardiez-vous à ce moment là ? » Cette seconde question, outre qu'elle peut ne pas s'avérer pertinente du tout (non, j'écoutais le bruit que cela faisez ...), limite a priori à un remarqué particulier ce que l'intérêt poursuit peut contenir de noèses emboîtées et donc de visées à travers la visée. Cette distinction entre le remarquer et le prendre pour thème est certainement l'une des plus féconde pour l'étude des variations de l'attention dans des tâches finalisées, productives, éche-

lonnées sur une temporalité meso²⁷ (minutes et multiples de minutes) et macro

²⁷ **Notes sur les gammes temporelles pour la description du vécu.**

Pour pouvoir repérer les différents travaux sur l'attention il me paraît intéressant d'élaborer une grille d'échelles temporelles correspondant à un ensemble de phénomènes présents ou saisissables dans cette gamme temporelle, car sinon nous risquons de mélanger des descriptions et des caractérisations qui n'ont de fait rien à voir ensemble, ou de ne pas nous apercevoir que certains phénomènes ne sont étudiés par personne. En particulier, les échelles « court terme » méso et macro, et « moyen terme » –voire les définitions plus loin– échappent à la neurophysiologie et à la psychologie cognitive, car elles appellent des méthodologie de terrain, des suivis temporels incompatibles avec les enregistrements et les contrôles.

Devant l'étendue des divisions temporelles fonctionnelles, il me semble nécessaire de les diviser d'une part en gamme qui donnent les ordres de grandeur et correspondent souvent à des disciplines scientifiques différentes et au sein de chaque gamme trois échelles qui divisent les durées en fonction de types de tâches ou d'activités particulières.

Dans les durées les plus courtes on a la gamme atomique qui se situe en deçà de la milliseconde et qui ne nous intéresse pas ici. La gamme d'actualité, correspond aux activités physiologiques et psychologiques les plus élémentaires, elle va de la milliseconde aux multiples de minutes, il faudra donc la subdiviser en trois échelles : la première que l'on peut qualifier de micro va de la milliseconde à la demi seconde (400 à 600 ms). Elle permet de décrire les temps de transmissions neurologiques, les réactions d'orientation les plus rapide (20 à 40ms), et les réponses sémantiques ou de discrimination qui apparaissent seulement à partir de 400ms en gros. Cette échelle micro est le champ privilégié de la psychologie expérimentale et de la neurophysiologie de l'attention (cette dernière partageant les mêmes paradigmes expérimentaux que la première), en phénoménologie elle correspond à la théorisation du champ de prédonation et du passage à l'éveil et à la saisie attentionnelle simple. En restant dans la gamme d'actualité, au delà de l'échelle micro on peut situer une échelle méso et macro. L'échelle méso correspond aux durées de la seconde (durée impliquant la composition d'opérations cognitives élémentaires, donc la pluralité successives de noèses) à la minute ou multiples de minutes correspondant à la réalisation d'une tâche complète élémentaire comme un item d'un test d'intelligence, une partie de tâche bureautique élémentaire. Cette échelle

²⁶ (Husserl 1972a)

(heures et multiples ou sous multiples de l'heure) propre à toute les situations adaptatives impliquant à quelques degrés de l'activité résolutoire.

C'est aussi un des résultats les plus original de la description phénoménologique²⁸, dont on ne trouve pas d'équivalent

méso n'est quasiment étudiée par personne en ce qui concerne l'attention et en particulier ce qui pourrait être qualifié d'attention soutenue ou chez Husserl de saisie explicitante, de maintenir en prise. L'échelle suivante ou échelle macro de la gamme d'actualité correspond à quelques minutes à une heure ou deux, il s'agit d'une tâche complexe demandant la composition de sous-but pour être accomplie. L'échelle méso et macro ne sont pas présentes dans les études de psychologie expérimentales du point de vue de l'attention, car elles posent des problèmes redoutables à l'idéal de contrôle de la méthode expérimentales et ne peuvent globalement être étudiée que dans le cadre de recherche sur le terrain.

Au delà de la gamme d'actualité, on peut imaginer plusieurs gammes de durées correspondant à des projets de vie, des projets de tâches complexes, allant de la journée à plusieurs années, et plus loin des gammes historiques, géologiques etc. La gamme de projet est phénoménologiquement intéressante puisqu'elle correspond à la motivation, à la reprise de la saisie sur plusieurs heures, plusieurs semaines, plusieurs mois pour continuer un apprentissage, réaliser un projet personnel. Par exemple, la description phénoménologique de son propre vécu dépasse toujours la gamme d'actualité, alors que spontanément chacun croit qu'il peut l'accomplir en quelques minutes, alors que l'expérience montre qu'il faut souvent la poursuivre par reprise successive pendant plusieurs jours ou semaine. On a là une forme de maintenir en prise, qui appartient bien à une attention poursuivie, soutenue à travers moments d'interruption.

Finalement plus on monte dans la hiérarchie des activités cognitives (les plus aisément saisissable au plan de la subjectivité) et plus, tout domaine confondu les études sur l'attention sont pauvres ou absentes.

²⁸ Cependant la conception de l'attention comme signifiant avant tout « porter intérêt à » est le fondement même de la présentation de James, le monde ne serait qu'un chaos informe sans la mise en forme de ce à quoi nous portons intérêt dit-il cf. James op.cit chapitre XI. On sait que Husserl a lu James assez tôt et avec grand intérêt (Husserl 1995, op.cit. p 401). Dans ses notes personnelles de 1906 il écrit : « Puis vint la leçon sur la psychologie de 1891/92 qui m'a fait entrer dans les écrits de

dans les approches des sciences de la cognition. Je n'ai croisé nulle part, y compris bien sûr sous un autre vocable, cette distinction pourtant fondamentale entre ce qui est remarqué et ce qui est visé²⁹. Dans les approches expérimentales, c'est inévitable dans la mesure où le monde pré défini propre aux dispositifs expérimentaux ³⁰ en même temps qu'il semble donner la possibilité d'opérer un contrôle efficace introduit un biais puissant dans l'étude de l'attention puisqu'il ne se donne jamais la possibilité de travailler avec la manière dont le sujet délimite son intérêt. Du coup la distinction entre deux fonctions de l'attention ne peut apparaître. Curieusement cette distinction phénoménologique est une des rares au sein des élaborations phénoménologiques à opérer sur une temporalité méso (dans la gamme d'actualité, tout ce qui est de l'ordre de la minute et ses fractions ou multiples cf. note finale i) c'est-à-dire la gamme de durée correspondant à la poursuite d'une tâche finalisée dont le résultat n'est pas obtenue immédiatement (c'est-à-dire en moins d'une seconde, pour rester cohérent avec les modes temporels). La visée, comme intérêt, est une saisie explicitante³¹ qui suppose une durée élargie,

psychologie descriptive, m'y confronter avec ardeur. La *Psychologie* de James dont je ne pouvais lier que quelques petites parties, a suscité quelques éclairs. Je voyais comment un homme audacieux et original ne se laissait lier par aucune tradition et cherchait à fixer et à décrire ce qu'il intuitionnait. ». Cependant on ne trouve pas chez James la structure d'opposition qu'identifie Husserl entre le remarquer et le viser.

²⁹ Il me semble qu'au niveau du vocabulaire il est vraiment difficile en français de conserver les termes de « prendre pour thème » ou de « prendre intérêt », et qu'il est plus simple et peu l'ambigu d'opposer le remarqué au visé, comme ce qui se donne, qui se présente et est momentanément saisi, même si cela n'alimente pas mon intérêt, et le visé, comme ce qui est déterminé par l'intérêt, par le choix du thème.

³⁰ Par exemple : un écran comme seule donnée à voir, une consigne définissant l'intérêt a priori pour le sujet, une activité sans surprise ou dont les surprises sont très étroitement contenues dans une gamme limitée.

³¹ cf. cette distinction entre saisie simple (éveil de l'attention) et saisie explicitante basée sur

une poursuite du but jusqu'à satisfaction du remplissement validant. Cependant cette dimension temporelle de la visée entraîne de nombreuses interrogations fonctionnelles que la phénoménologie ne s'est pas donnée comme thème de recherche : capacité de maintien, effet de la fatigue, limites de saisies simultanées, résistance à la distraction, perte et retour de l'intérêt etc.

Orientation descriptive noématique

Si l'on se tourne maintenant dans la direction de la visée noématique, l'apport le plus remarquable de l'analyse de Husserl est la conception selon laquelle, en structure, le champ de ce qui peut faire l'objet du remarquer, comme du prendre pour thème est toujours feuilleté en une multiplicité de couche simultanément présente. Ainsi au moment même où il y a un remarquer primaire, ou un thème principal, il y a un remarquer secondaire ou encore des co-remarqués qui se donne simultanément mais auxquels je n'accorde pas autant d'attention ni sur le même mode, mais plus encore toute situation vécue est incluse dans une structure d'arrière plan, plus tard Husserl dira une structure d'horizon qui est à la fois présente et inactuelle, non visée en tant que telle, présente à un degrés zéro d'activité 32. On a donc à tout moment une organisation en plusieurs plans, simultanément présente, autour de ce qui fait la focalisation attentionnelle aussi bien en terme de remarquer, qu'en terme d'intérêt, il y a des choses qui se donnent simultanément et qui affecte le sujet à des degrés divers sans pour autant qu'il y ait une saisie attentionnelle explicite, ni une saisie réflexive, quoique toujours possible rétrospectivement. Pratiquement, cela engage le chercheur phénoménologue à toujours reprendre sa première description d'un vécu, pour se tourner vers les co-présences (co-remarqués, comme co-intérêts) qui pour

n'avoir pas été réflexivement consciencisées au moment même peuvent toujours faire l'objet d'une visée réflexive rétrospective, sur une réactivation rétrospective déplaçant le rayon attentionnel dans le vécu passé au sein de sa remémoration vivante. Il est de toute première importance au plan méthodologique d'avoir conscience qu'il est toujours possible de faire émerger à la conscience réfléchie rétrospective plus d'information que ce que je crois en posséder, dans la mesure où il m'est toujours possible rétrospectivement de déplacer mon rayon attentionnel et prendre pour thème des aspects de mon vécu vers les quels je n'étais pas tourné de façon prioritaire au moment où je les ais pourtant vécus. A ce modèle d'une double fonction élective et d'un feuilletage du champ de l'attention, Schutz et Gurwitsch vont apporter une idée complémentaire, sur le fait que la structure du champ de conscience est organisé autour d'un noyau central défini par son intérêt on peut retrouver ici la notion d'intérêt, un champ immédiat de ce qui est pertinent à cet intérêt, et le reste qui est une marge³³.

Peut-on trouver une équivalence de cette description stratifiées du champ de l'attention dans les sciences de la cognition ? Il ne me semble pas. Cependant l'esquisse d'une telle conception s'impose aux chercheurs de manière indirecte, par nécessité fonctionnelle. En effet, dès qu'il y a une cible, une sélection dominante, un focus attentionnel alors il y a aussi, ne serait-ce que par défaut, ce qui l'entoure qui n'est pas visé. Cette opposition entre centre et marge était déjà nettement présente chez James 34. On la retrouve automatiquement dans les recherches sur l'attention visuelle liées à la lecture, en effet ici comme ailleurs on retrouve la question du mouvement de l'attention, qui

un maintenir-en-prise explorant l'objet ou les relations entre objets dans (Husserl 1991).

³² Mais Husserl comme tout mathématicien distingue dans ce domaine comme dans celui des rétentions, distingue le degré zéro de quelque chose et son absence totale, ce qui est au degré zéro peut être réactivé à tout moment par le changement de visée, par l'éveil associatif.

³³ cf. les travaux de reprise de ces conceptions par Arvidson par exemple : (Arvidson 2000), ainsi que les originaux (Gurwitsch 1957; Gurwitsch 1966, 1985) (Schutz 1970).

³⁴ (James 1901, 1890) cf. le chapitre XI, et aussi (Mangan 1993) Mangan, B. (1993) "Taking Phenomenology seriously: The fringe and its implications for cognitive research" *Consciousness and Cognition*, 2, 89-108.

se traduit dans ce cas par le déplacement du point de fixation d'un point de la ligne à l'autre. Mais ce déplacement, se fait sur un mode particulier, la saccade est un mouvement balistique qui se pré programme avant son déclenchement et une fois initié ne se corrige pas en cours de route. De ce fait la question inévitable est de savoir sur quelle base la prochaine saccade est-elle programmée, comment s'arrête-t-elle de façon adaptée au mot suivant, ou à la syllabe suivante d'un mot complexe, ou au prochain syntagme si la phrase est simple ? Pour cela, disent les auteurs, il faut que à côté de la saisie fovéale (1 à 3° d'angle maximum) attentionnelle correspondant à la fixation, il y ait une pré attention dans la zone para fovéale (voilà donc définie une strate) qui permette la calibration de la saccade à venir. On a donc par nécessité fonctionnelle liée aux paramètres du fonctionnement visuel gagné une distinction entre attention focalisée consciente fovéale et une pré attention non consciente para fovéale³⁵. De la même manière dans les expériences non plus de lecture, mais de recherche visuelle³⁶, la recherche de la cible se fait sur le fond des distracteurs présents et dont le sujet a une « conscience d'ambiance » (ambient consciousness) de ce qui entoure la cible. Car on ne peut rendre compte d'une recherche que sur fond de ce qui n'est pas la cible et qui est pourtant traité au moins partiellement. De la même façon, un simple comptage de points sur un écran suppose de ne pas recompter deux fois le même point, et donc de tenir compte de ce qui a déjà été fait au moment même où l'attention est focalisée sur de nouveaux points³⁷, ce que ces auteurs nomment l'inhibition du retour. Au total, si l'idée d'une périphérie émerge comme une nécessité fonctionnelle propre à tel ou tel paradigme expérimental, il ne fait pas l'objet d'une thématization théorique en tant que tel comme on le trouve chez les auteurs du 19ème siècle ou en phénoménologie. Mais on voit bien ici jouer pour tous les programmes le biais du choix de tâches ou de situations privilégiées : Husserl dans ses exemples vécus

³⁵ cf.(Hoffman 1998)

³⁶ (Braun *et al.* 2001)

³⁷ (Wright & Richard 1998)

ou imaginaires se réfère à des situations complexes dont il ne peut ignorer la multiplicité des actes simultanés, des interventions à la fois source distractions et en même temps non visées etc, d'une certaine manière il reste en prise avec une relation « naturelle », « habituelle » avec le monde, sa référence reste une forme de ce que l'on appellerait maintenant une dimension écologique (correspondant aux dimensions adaptatives existantes). Dans le même temps les expérimentalistes par souci de contrôle crée un monde artificiel dans la fiction d'une détermination absolue de ce qui est proposé au sujet et ce faisant à la fois ils avancent des résultats rigoureux et ils éliminent totalement toutes une gamme de question issues de l'engagement dans les tâches réelles ou écologiques³⁸.

Orientation descriptive égoïque

La structure tripartite de l'intentionnalité rend nécessaire d'en prendre en compte les trois termes : noèse, noème, ego. Selon Husserl :

« les diverses configurations attentionnelles comportent en un sens tout à fait spécial le caractère de la subjectivité ... Le rayon de l'attention se donne comme irradiant du moi pur et se terminant à l'objet, comme dirigé sur lui ou s'en écartant. Le rayon ne se sépare pas du moi, mais est lui-même et demeure rayon-du-moi. 39»

Dans ce passage assez elliptique, ce qui est affirmé c'est la présence du pôle du moi, constitutif de la structure intentionnelle. Mais il pourrait sembler qu'une fois ceci exprimé, il soit difficile d'aller plus loin et l'on pourrait même se demander si cette dimension égoïque a une valeur quelconque pour la recherche.

La difficulté pour aller plus loin est de dépasser le fait qu'à chaque instant ce qui est vécu est sous l'orientation d'un moi

³⁸ Cependant dans les publications récentes sur la psychologie de l'attention, le malaise est flagrant chez les expérimentalistes qui dans l'introduction de leur livre ou chapitre s'excuse du caractère artificiel des tâches étudiées et de question qui se pose de savoir en quoi les résultats renvoient effectivement à la mise en œuvre de l'attention dans les activités scolaires, professionnelles, sportives etc. cf. Pashler 1998 a et b, Wright 1998 etc.

³⁹ Husserl 1913, op. cit. p 321.

donné, et que cette unité ne permet pas au moment même d'apercevoir le moi présent dans la mesure où il englobe ce qui se passe ou encore qu'il est le pôle de tous les vécus à chaque instant, et tout ce qui pourrait le contenir serait simplement le moi contenant. La seule échappatoire à cette limitation qui semble un blocage réhibitoire est contenue dans les actes où précisément il y a deux moi, l'un présent sous l'éclairage duquel s'opère le vécu actuel de se souvenir, l'autre présentifié dans le souvenir, présent sur le mode de la présentification, donc du souvenu. Husserl le décrit bien dans tous les textes où il montre qu'il y a superposition de deux couches noétiques, comme dans le souvenir ou l'imagination, qui en même temps qu'ils posent une structure noético-noématique double, je suis en train de percevoir quelque chose tout en étant dans le souvenir d'autres choses, pose la présence d'un moi dans le souvenir, distinct du moi se souvenant actuellement, et pouvant même rencontrer un conflit de valeur, d'appréciation, etc. 40. Dans une attitude non phénoménologique il est possible d'apercevoir dans le souvenir un moi passé, à condition que le contraste avec le moi actuel soit suffisamment grand, je suis alors par exemple face à un conflit intérieur, une contradiction, m'apportant la preuve que tel engagement a été pris par moi, mais dans une autre co-identité. L'étape de différenciation suivante est liée à la constitution progressive par apprentissage et exercice, d'un moi nouveau correspondant au moi du chercheur en phénoménologie qui lorsqu'il est engagé dans une description de son vécu sait qu'il peut se dégager de la seule perspective de son moi actuel en y intégrant le rappel du moi présent dans le vécu passé. Pour apercevoir le moi présent à un instant donné il faut pouvoir d'une part s'en dégager en recourant à une autre partie de soi-même, et d'autre part l'examiner dans le souvenir par comparaison avec d'autres co-identités.

En interprétant la phénoménologie, on peut à propos de chaque vécu se demander : Qui le vit, qui a cet intérêt ? C'est

⁴⁰ cf. sur ce point toutes les analyses très détaillées d'Husserl (Husserl 1972b) dans et en particulier par exemple la leçon 42.

particulièrement intéressant pour comprendre l'avènement d'un moi professionnel, comme celui du moi du chercheur en phénoménologie qui apprend à diriger son intérêt de manière particulière pour produire une description fine de son vécu⁴¹. Cette dimension égoïque me semble absente des travaux actuels sur la cognition et c'est normal puisque la psychologie expérimentale si elle échantillonne soigneusement les différents sujets, ne conçoit pas qu'ils peuvent varier au sein d'une même personne et mobiliser ainsi des motivations, des compétences très différentes (la psychologie différentielle elle-même a mis beaucoup de temps pour concevoir et objectiver la variation intra-individuelle). Cependant dans le domaine de l'application on peut imaginer l'intérêt qu'il peut y avoir à documenter la réponse à la question : qui est intéressé ? Beaucoup de compétences professionnelles, beaucoup d'identités professionnelles constituées reposent sur une forme d'attention au sens de la visée, particulière que ce soit l'attention flottante du psychothérapeute, l'attention au sens corporel, la capacité à gérer les alarmes et les consignes dans une salle de commande etc.

3 / Dynamiques de l'attention

Deux directions de travail distinctes sont à envisager dans la comparaison des théories et résultats quant à la dynamique de l'attention. La première concerne la modélisation de ce qui se passe au niveau le plus élémentaire de la mise en œuvre de l'attention, le niveau qu'Husserl nomme originaire et que l'on pourrait qualifier de niveau micro génétique. La seconde se rapporte à toutes les propriétés liées à la mise en œuvre de l'attention, les propriétés fonctionnelles.

3.1 Micro genèse de l'attention

Le terme de micro genèse est un terme moderne qui n'est pas utilisé par Husserl, il désignera ce qui se déroule lors de chaque acte élémentaire, dans la temporalité micro (cf. note i en fin) inférieure à la seconde, de fait entre 20 ms et 600 ms. Il s'agit d'une genèse au sens d'une constitution, du déroulement de tout ce qui précède la saisie attentionnelle. Le modèle de

⁴¹ cf. (Vermersch 2001)

Husserl comporte trois étapes, une étape finale de saisie attentionnelle, ou encore nommée éveil du Je, une étape initiale où il n'y a pas de saisie attentionnelle où se situe la structure de tout ce qui pourra venir à l'éveil, que Husserl décrit comme un champ, et comme pré donation, ou encore domaine de la passivité, entre ces deux étapes un passage, un seuil. Pour situer ce cadrage, on peut dire qu'en amont de ce qui se situe dans le champ de prédonation, et qui affecte le sujet, est le possible, tout ce qui ne l'affecte pas encore mais qui pourrait le faire, qui en a la propriété, donc la potentialité, et que l'on peut nommer pré affection, donc tout ce qui peut affecter les organes sensoriels à l'intérieur de leurs limites, et tout ce qui appartient à la sédimentation des pensées, images, émotion etc. A l'aval de la saisie, se développeront les saisies explicites, puis toutes les saisies correspondant à des objets de plus en plus complexes et abstraits.

Le champ de prédonation est composé non pas d'objet (ce qui présuppose toujours chez Husserl, l'intentionnalité), mais de traits, de moments, de parties, plus élémentaires qu'un objet, qui sont liés entre eux par des lois d'association, régies par les concordances et les discordances, et des forces d'affection différentes qui rentrent en compétition pour accéder à l'éveil, pour attirer la tendance du Je vers la saisie. En ce sens il y a bien structure de champ, c'est à dire tout un ensemble d'éléments dynamiques, interliés. Le propre de cette dynamique est de ne pas être intentionnelle, de ne pas être consciente, ni en terme de conscience directe, ni en termes de conscience réfléchie. Pourtant, selon l'auteur, il est aisé d'en avoir une saisie réflexive après coup, ce qui en permet la description phénoménologique⁴². De ce champ, un élément devient plus saillant, se détache, attire le Je, et ainsi s'opère le passage qui conduit à la conscience, tout au moins la conscience directe encore non réfléchie, ce passage est synonyme de l'éveil du Je et de la formation d'objectités. Ce qui n'est que redire que dès qu'il y a une structure intention-

⁴² pour une discussion de ce point voir (Vermersch 2000a) ainsi que (Vermersch 2000b)

nelle, il y a une dimension noématique en forme d'objet, une dimension noétique correspondant au type d'acte mobilisé, et une dimension égoïque qui signifie que le rayon attentionnel est toujours celui d'un Je. A partir de cet éveil, apparaît la saisie, le tenir de l'attention.

On peut se poser de nombreuses questions sur la structure de ce passage, sur le fait qu'il soit graduel ou abrupt, mais aussi sur ce qui détermine que ce soit tel élément plutôt que tel autre qui vienne à l'éveil. Comment sont organisés ces éléments dans le champ d'ensemble, au delà des lois de principe que donne Husserl ? On peut aussi se demander si la saisie, ou plus loin le maintenir-en-prise, ne sont pas des « atomes descriptifs » qu'il faudrait décomposer. D'autant plus que cette notion de saisie joue un rôle très important dans toute l'œuvre, par exemple le point clef des leçons sur la conscience intime du temps, est introduit justement par cette expression : un son de violon est là, je le tiens. Ce je le tiens est tout entier examiné sous l'angle de la rétention, donc de son conservé en mémoire, mais de fait il est simultanément regardable sous l'angle de l'attention, du fait que la conscience se focalise, élit ce son de manière primaire plutôt que quoi que ce soit d'autre.

La nécessité d'un niveau « pré attentionnel » en psychologie expérimentale

Si l'on examine maintenant les travaux de psychologie expérimentale toujours dans l'esprit d'une mise en relation avec la phénoménologie, on voit que la question de la micro dynamique de l'attention est fortement présente, on pourrait même dire qu'elle représente 90% des travaux. Ce qui est évident c'est que l'idée d'une étape préalable à l'attention s'est imposée comme dimension pré attentionnelle. Par exemple⁴³, avant d'opérer la prochaine fixation oculaire, il faut que j'ai déjà saisi quelque chose de ce que je lirais pour que l'œil produise le mouvement approprié, sachant que ce mouvement est balistique, il ne se corrige pas en cours de réalisation, il démarre et s'arrête, il a donc fallu une information pour le programmer antérieurement à son initiation. On pourrait multiplier les exemples dans lesquels les

⁴³ (Hoffman 1998)cit.

auteurs suivent le même raisonnement qu'Husserl⁴⁴ pour faire l'hypothèse d'une étape « pré » pour pouvoir contrôler le moment qui suit caractérisé par le fait que le sujet a fait attention à. Dans les dispositifs expérimentaux cette dimension pré attentive va être systématiquement manipulée par des paradigmes jouant sur l'enchaînement des présentations d'écran, le premier écran présenté pouvant jouer un rôle préparatoire, contre préparatoire ou supposé neutre. On va ainsi chercher à explorer les propriétés de l'étape pré, en jouant sur des modifications que le sujet va traiter sans savoir à quoi elles servent, et donc par inférence sur la base de comparaisons entre conditions expérimentales on pourra reconstruire le rôle de ces différentes propriétés, la dynamique du traitement pré attentionnel. Donc, dans tous les cas, des résultats établis dans un paradigme en troisième personne qui ne cherche pas à documenter les données relevant de l'expérience subjective, telles que le sujet pourrait les conscientiser après coup.

Micro genèse et filtrage

La question de la micro genèse de l'attention portée à une chose s'est surtout exprimée en terme de « sélection tardive ou sélection précoce »⁴⁵ de ce à quoi le sujet faisait attention de manière privilégiée. Si tous les stimuli atteignent les récepteurs sensoriels, ou comme le dit la phénoménologie, si tous m'affectent, et sont donc des sources d'excitations périphériques, à quel moment, suivant quels modes, certains parviennent à la conscience comme saisie attentionnelle ? Les premiers travaux d'écoute dichotiques, dans lesquels chaque oreille reçoit un message différent⁴⁶ ont mis en évidence

des différences dans le devenir des stimuli auxquels le sujet faisait attention par rapport à ceux qu'il ne visait pas. L'observation de base est que le sujet est capable de répéter l'un ou l'autre message quand on lui demande de tourner son attention vers l'une ou l'autre oreille. Mais quand il l'a fait, si il peut décrire le message qu'il vient de répéter, il ne peut quasiment rien dire de l'autre message qui était simultanément envoyé sur l'autre oreille vers laquelle il n'était pas attentif. L'auteur a montré que du côté où le sujet n'est pas orienté, on peut même changer de langage sans que le sujet le remarque. Depuis, de nombreux autres travaux ont montré des phénomènes équivalents dans le domaine visuels et tactiles. Ce qui est ainsi montré est que les sujets ne remarquent pas, ne traitent pas, ce à quoi ils ne sont pas attentifs. C'est-à-dire dans un premier temps ce vers quoi ils sont orientés du fait de la consigne de l'expérimentateur. Cette anticipation du but filtre ce qui va faire l'objet de l'attention, la question qui demeure est de savoir comment est traité ce qui a été simultanément présenté. Le fait que le sujet n'en dise rien, qu'il ne l'ait pas remarqué, tendrait à faire admettre l'hypothèse que au niveau le plus périphérique de la saisie perceptive, il y a une sélection qui fonctionne comme filtre. Tout est traité, et seul ce qui est visé est élaboré plus avant, puisque pour qu'une chose fasse l'objet d'une élaboration cognitive plus poussée il faut qu'elle ait été distinguée des autres. Le présupposé est que la sélection est active comme la détermination d'une chose parmi d'autres, et non pas passive dans le sens où la chose qui est visée capte toutes les ressources et les autres ne sont pas pris en compte par défaut. Cette théorie de la sélection précoce, suppose que les stimuli sont tous traités à un niveau élémentaire, non pas comme objets, mais comme des traits correspondants plus à des propriétés physiques du stimuli, excluant tout ce qui appartient à une détermination sémantique. La théorie alternative, serait une théorie de la sélection tardive, où tout les stimuli sont élaborés jusqu'à un niveau d'identification soit sémantique, soit en terme d'objet, et seule-

⁴⁴ Husserl (1991) op. cit. p 84 : "Le percevoir, l'orientation perceptive vers des objets singuliers, leur contemplation et leur explicitation, tout cela est déjà une opération active du Je. Comme telle, elle présuppose que quelque chose nous soit antérieurement pré-donné vers quoi notre perception peut se tourner. ... Mais il y a toujours un champ de pré donation duquel surgit le moment singulier qui nous excite pour ainsi dire à la perception et à la contemplation perceptive. »

⁴⁵ On peut consulter par exemple (Pashler 1998) cit.

⁴⁶ (Cherry 1953)

ment à ce moment ferait l'objet d'une distinction parmi tous les autres⁴⁷. Cette hypothèse alternative permettrait de rendre compte des exceptions à la première théorie, comme le fait que l'on distingue son propre nom dans le canal auquel on est pas attentif, ou que des signaux électrophysiologiques mettent en évidence une réaction à la signification de mots présents dans le canal vers lequel le sujet n'est pas tourné⁴⁸. Tout aussi troublant sont les recherches qui font appels au paradigme de l'amorçage (priming)⁴⁹, dans lesquels un stimulus A présenté en premier, mais non remarqué par le sujet, est démontré produire un effet dans une seconde tâche B, effet mesuré soit en terme de gain dans le temps de réponse, soit en terme de réponse privilégiée dans une complétion de mots (on donne les trois premières lettres, et l'effet est présent si le sujet donne le mot qui a été présenté en A, et non remarqué par le sujet).

Il semblerait que ces deux modèles opposés seraient peut-être complémentaires, sur le schéma de plus en plus souvent présent où lorsque les recherches posent des hypothèses alternatives opposées (soit onde, soit corpuscule pourrait-on dire) on découvre tôt ou tard que c'est les deux, suivant l'effet de variables encore masquées⁵⁰. Le fait est, qu'il semble que l'on ait à la fois un traitement sémantique de tous les stimuli et l'exclusion massive de ceux qui ne sont pas visés ou qui ne capture pas l'attention par leurs saillance propre. Ou bien, que certains stimuli du fait de leur adéquation protentionnelle sont sélectionnés ou s'impose dès le niveau le plus précoce, alors que d'autres qui semblent comparable ne le sont pas. Le point le plus délicat des démonstrations expérimentales est d'arriver à établir la non conscience des stimuli initiaux. Or le seul

critère qui est utilisé est celui de la verbalisation. La distinction entre conscience directe et réfléchie montre que ce critère est asymétrique, quand il y a verbalisation il y a preuve de la conscience réfléchie, mais quand il n'y a pas de verbalisation il y a seulement preuve qu'il n'y pas de conscience réfléchie actuelle, mais cela n'exclut pas qu'il y ait eu conscience directe non encore réfléchie⁵¹ et qui pourrait être amenée à la conscience réfléchie. Plus profondément, on se heurte ici à l'impossibilité d'établir un critère négatif, d'absence. Comme souvent dans la tradition expérimentale, des centaines d'expériences de laboratoire très rigoureuses au regard des critères de scientificité, débouchent sur une accumulation de commentaires contradictoires, amendant la valeur de chaque conclusion partielle, évoquant d'innombrables variables indépendantes non encore explorées, chacune d'entre elles devant donner lieu à la mise au point d'une manip spécifique. Le tout donnant à la fois une image de rigueur intellectuelle, et d'ouverture à des superpositions d'interprétations inépuisables ... Ce qui fait que toute tentation d'opposer directement la force de la démarche expérimentale à la faiblesse d'une démarche qualitative, plus compréhensive, phénoménologique, est à suspendre. En fait ni l'une, ni l'autre démarche à elles seules sont pleinement convaincantes. Cependant les deux, dans leur modes propres soulève par leurs analyses des questions différentes et fécondes.

Si l'on veut, maintenant, mettre en relation ces résultats scientifiques avec l'approche phénoménologique une difficulté apparaît immédiatement du fait de la différence de mise en scène des deux approches. Les études expérimentales sont toujours basées sur une tâche que l'on impose au sujet, et qui cadre les effets que l'on va obtenir, alors qu'Husserl pour analyser les propriétés du champ de pré donation en constitue une épure abstraite en éliminant l'histoire du sujet et la présence des autres⁵². Pourtant précisément cette technique de modélisation produit des conclu-

⁴⁷ (Duncan 1980; Mack & Irvin 1998; Mack & Rock 1998; Norman 1968)

⁴⁸ (Luck 1998)

⁴⁹ cf. p 73, (Mack & Irvin 1998)

⁵⁰ Il me semble que le prototype de ce genre de situation est résumé par l'opposition entre modèle gibsonien et helmoltzien de la perception, qui s'avère recouvrir deux systèmes neurologiques distincts et non pas deux interprétations concurrentes cf. la remarquable mise au point de (Norman 2001)

⁵¹ (Vermersch 2000a)

⁵² cf. les pratiques de la réduction scientifique chez Husserl dans la présentation que j'en propose dans : (Vermersch 2001)

sions sans se justifier de la manière dont il faudrait s'y prendre pour obtenir des résultats empiriques qui pourraient les réfuter. Il ne reste donc que la possibilité de comparer les modèles. Le modèle Husserlien est suffisamment flou dans les déterminations de l'éveil pour être compatible avec celui de la sélection précoce. Il est assez concordant avec celui du champ de prédonation : 1/ dans les deux cas, ce qui domine ce ne sont pas les objets, mais les traits élémentaires et leurs saillances respectives, 2/ ces traits affectent tous le sujet. Là où il est plus difficile de comparer est ce qui concerne le rôle privilégié de la visée comme moteur de sélection dès le niveau de l'affection, et le fait que ce qui n'est pas visé semble non traité dès ce niveau initial. Cependant il reste la difficulté d'intégrer les exceptions à ce modèle, et la mise en évidence de ces résultats à priori contradictoires de stimuli à la fois identifiés, donc traité jusqu'au niveau sémantique tardif, et non verbalisés, ce que l'on assimile probablement à tort à non conscientisé. Ce qui semble renvoyer avec certitude vers la mise en évidence de variables intermédiaires encore masquées par des présupposés théoriques encore transparents à l'heure actuelle. Nous avons à l'heure actuelle suffisamment de recul sur l'histoire des sciences pour savoir que de telles contradictions apparentes signent la nécessité de déplier plus avant l'objet d'étude. A cet endroit nous pourrions dire, que pour de bons motifs, nous échouons à rapprocher les résultats des diverses lignées de recherche, sinon que la question de la micro genèse de la saisie attentionnelle est un champ d'investigation qui a du sens pour toutes les parties présentes.

Micro genèse et structure du champ : la théorie de l'intégration des traits de Treisman

Supposons, pour continuer notre travail de mise en relation, que nous privilégions le modèle de la sélection précoce. S'il n'est pas suffisant pour couvrir la totalité des données obtenues, il semble bien établi pour tout un ensemble de phénomènes. L'approche expérimentale a cherché à affiner la caractérisation de ce qui pouvait faire l'objet d'une sélection précoce en identifiant quels étaient les traits élémentaires qui se détachaient spontanément.

Ces traits élémentaires devaient être saillants sans que le sujet se soient préparés à les viser, leur caractère élémentaire devait être mis en évidence par le fait que leur détection était indépendante du nombre de distracteurs présentés simultanément. On a ainsi un équivalent de ce que la théorie de la gestalt a fait pour l'organisation passive spontanée des bonnes formes transposé au domaine des propriétés élémentaires. Élémentaire dans le sens où elles ne correspondent pas à des objets, mais à des parties ou propriétés (moments dépendants dans le langage de l'ontologie formelle d'Husserl). Un autre aspect de cette théorie est donc que la totalité des traits sont traités de façon non sémantique, et que les objets sont élaborés tardivement par intégration de ces traits élémentaires. Le fait que tous les traits soient également et simultanément traités induit l'hypothèse d'un traitement simultané en parallèle à capacité quasiment illimitée. Par opposition, à l'identification sémantique tardive, à fonction sérielle et à capacité étroitement limitée à une seule désambiguïsation à la fois (le fameux mécanisme de canal unique ou de bottleneck). Dans cette perspective le travail empirique a consisté à essayer d'établir la liste de tout de qui pouvait dans le domaine visuel relever du trait élémentaire : la couleur, la texture, les degrés de courbure, l'éclairage, la forme, l'orientation, les effets de vernier, etc. On peut déjà apercevoir avec cette liste, que le fait de travailler uniquement sur écran, dans une fenêtre attentionnelle⁵³ particulière exclue de cette liste explorée les effets de profondeur dont l'étude n'a été rajoutée que récemment, mais aussi les effets liés aux autres fenêtre attentionnelles. Par exemple quand la fenêtre attentionnelle est de la taille d'une salle, d'une pièce, on peut penser que les défauts d'orientation horizontale et verticale sont de l'ordre du surgissement spontané.

Les travaux les plus récents explorent non seulement les traits élémentaires au sein de l'ensemble de la fenêtre attentionnelle, mais encore plus finement les

53 cf. Le concept de fenêtre attentionnelle et les fenêtres attentionnelles typiques comme cadre d'analyse de l'attention visuelle

contrastes possibles au sein d'une même dimension de traits élémentaires. Par exemple, le fait qu'il y ait un effet de trait entre des formes de taille différentes, entre des couleurs identiques mais à des saturations différentes etc. Ce qui domine c'est la mise en évidence d'une différenciation assez grossière au sein d'une même dimension. Comme si ce qui se jouait au niveau pré attentif restait relativement peu différencié. Une autre ouverture s'est opérée sous la pression de nouvelles données conduisant à concevoir la notion de saillances élémentaires comme pouvant non seulement relever de « traits », mais aussi de place ou encore de localisation au sein de la fenêtre attentionnelle, et enfin dans certains cas d'objet dans la mesure où l'agrégation des traits peut devenir une nouvelle totalité élémentaire, mais il est clair que cette dernière possibilité reste exceptionnelle. On sait par ailleurs que les mécanismes perceptifs semblent se différencier entre au moins deux systèmes distincts⁵⁴, l'un dit « voie dorsale » spécialisé dans l'orientation spatiale, le repérage égocentrique des localisations, l'intégration privilégiée au contrôle de l'action motrice, rapide, accédant très peu à la conscience réfléchie dans sa mise en œuvre et donc relativement plus difficile à verbaliser dans l'après coup puisque le travail de conscientisation reste à faire. L'autre, nommé « voie ventrale » spécialisée dans l'identification, la saisie sémantique, plus lent que le précédent, basé sur des repères imagés, traitant les localisations et les rapports spatiaux par des jugements relatifs, allocentriques, très lié à la conscience réfléchie et plutôt facilement verbalisable. Tous ces éléments montrent une diversification des propriétés de champ au niveau élémentaire. La perspective expérimentale admet bien un niveau pré attentionnel auquel il semble possible de faire correspondre le concept de champ de pré donation chez Husserl, mais la démarche empirique cherche non seulement à établir la dynamique de ce champ, non seulement le principe de sa composition, mais aussi l'énumération des possibles pour un canal sensoriel donné. Dès lors que l'on saisit cette énumération, sa discriminabilité in-

terne, les variétés de sortes de composants (traits, localisation, composition de traits comme totalité), on aperçoit encore à travers différents dispositifs expérimentaux une approche de la compétition entre ces possible suivant le type de tâche. Il me semble que pour des chercheurs intéressés par les propriétés les plus élémentaires de la sélection attentionnelle, l'intégration des données expérimentales, leur relectures qui n'est ici qu'esquissée, est incontournable et permet à l'heure actuelle de dépasser et d'enrichir l'approche phénoménologique. Reste que les deux approches partagent des biais réducteurs, puisque l'intérêt porté à la constitution, aux phénomènes les plus élémentaires tend à épurer les interactions effectivement présentes, au risque de ne plus délimiter un objet de recherche fonctionnel, ce qui est le cas de Husserl. Ou de créer des micros mondes, des miniatures temporelles et spatiales qui permettent bien de mettre en évidence des effets, mais dont on ne sait plus comment il s'intègrent dans des tâches complexes, comment l'élémentaire se raccorde au niveau de la poursuite de buts fonctionnels comme l'exécution de tâches professionnelles.

3.2 Propriétés fonctionnelles de l'attention

Tout en restant dans la dynamique de l'attention, quittons l'échelle micro génétique pour nous intéresser à la mise en œuvre de l'attention. Non plus la constitution d'une saisie attentionnelle, ou les conditions ou la dynamique micro temporelle de l'éveil attentionnel, mais la mise en œuvre de l'attention qui commence avec cet éveil.

3.2.1 Fonctionnalité génériques et effectives

Il nous faut distinguer deux aspects différents de la description de cette mise en œuvre, ce qui nous conduit à distinguer deux acceptions de la notion de propriété fonctionnelle. La première, que je qualifierai de générique, décrit l'espace des possibles fonctionnels, la seconde concerne les propriétés liées -pourrait-on dire- à l'incarnation : les vitesses de réponses neuronales, les durées incompressibles nécessaire à la réalisation de certains actes, la vitesse d'une saccade oculaire, les effets distrayeurs de certains stimulus, les limites de discrimination sensorielles ou de

⁵⁴ (Norman 2001)

la mémoire de travail, les effets de fatigue, etc. Toutes ces propriétés sont comme les effets des forces de frottement sur les lois de la chute des corps, elles sont inessentiellles à la mesure des lois de la physique, et déterminantes dans la réalisation matérielle. Mais ici, il ne s'agit plus de la matière, mais de l'activité cognitive et de ce fait ces limitations contraignent et définissent les processus qui peuvent effectivement être mobilisés. La fonctionnalité peut donc être abordée de plusieurs points de vue complémentaires : soit comme la structure de l'espace des possibles, soit au contraire comme l'établissement des limites des performances. L'idée à défendre est que la prise en compte des limites liées au fonctionnement réel, au lieu de nous cantonner dans l'anecdotique, dans le contingent, dans le non eidétique, au contraire permet de rencontrer l'essence des modulations attentionnelles délimitées par les contraintes de l'incarnation : limites des organes sensoriels, limites de l'effort attentionnel, limites de la mémoire de travail pour accompagner la saisie explicite, limites culturelles et éducatives. C'est ainsi que l'étude du fonctionnement réel fait apparaître des effets de magnification et d'inhibition, des effets de contrôle en retour, des effets de désengagements, des effets de limite des contrastes des traits élémentaires. Dans la description d'une dynamique fonctionnelle on a d'une part les phénomènes, les catégories de phénomènes qui sont distinguées, segmentées les unes des autres de manière claire, d'autre part les modes d'enchaînement, ou les concaténations d'enchaînement types, ce premier point de vue est celui de l'espace de phase dans la quelle la dynamique est décrite de façon d'une part statique (de quels éléments est elle composée) et dynamique, mais seulement sérielle, pas historique. C'est-à-dire que on peut sur un schéma la structure des enchaînement possibles entre chaque phénomène distingués, mais ce faisant on ne décrit pas l'histoire de ces enchaînements dans un vécu effectif, on ne montre que la structure de la dynamique possible, pas l'histoire d'une dynamique s'étant réalisée.

Cette distinction entre propriétés fonctionnelles génériques et effectives est importante parce qu'elle permet de saisir de fa-

çon directe les limites du programme phénoménologique qui ne s'intéresse jamais aux propriétés du fonctionnement tel qu'il est réalisé concrètement par un sujet déterminé effectuant une tâche déterminée, donc aux propriétés fonctionnelles effectives.

Voyons tout d'abord les propriétés fonctionnelles génériques que distingue Husserl. Nous pouvons les diviser en deux groupes, celles qui désignent les gestes attentionnels élémentaires : saisir, maintenir en prise et celles qui portent sur les variations de la saisie : changement de thème donc changement d'intérêt, changement de direction, changement de focalisation, changement de qualité du remplissement c'est-à-dire la gradualité clarté/obscurité, changement de degrés de remplissement soit dans l'accroissement de l'intuitivité, soit dans l'accroissement des déterminations.

3.2.2 Les gestes élémentaires de l'attention.

Viser

Si l'on parcourt les textes d'Husserl, le premier geste de l'attention qui est le fait de viser, n'est pas lui-même thématiqué dans les textes sur l'attention, mais plus dans les passages relatifs à la présentification comme dans les actes du ressouvenir ou dans la dimension anticipatrice en général⁵⁵. En effet quand l'auteur quitte l'ancrage permanent sur les actes perceptifs, actes de la présentation, apparaissent plus nettement le fait préliminaire de viser une chose alors qu'elle n'est pas encore présente ou présentifiée, et de la viser à vide, c'est-à-dire dans le langage de Husserl alors qu'elle n'a encore aucun remplissement intuitif, et seulement tout au plus un remplissement seulement signitif (comme lorsque je veux me rappeler ce que j'ai fait dimanche matin, je sais que j'ai vécu ce dimanche matin et donc je peux en viser le vécu, mais alors même que je vise, ce qui est visé n'est pas réactivé, reste vide), ou tout au plus une figuration se présente, simple remplissage provisoire vers un authentique remplissement qui me donne le passé sur un mode propre. Il en est de même dans des situations

⁵⁵ les textes les plus explicites sur ce point me semblent les cours présentés dans (Husserl 1998a) Par exemple dans le paragraphe 19.

d'attentes ou d'anticipations qui n'ont qu'un remplissage figurant dans un premier temps, tant qu'ils ne se confrontent pas à la présentation proprement dite. Cette approche de la visée s'inscrit donc dans un thème qui lui donne sens.

Saisies

En présence de la chose ou de sa représentation intuitive dans la présentification, Husserl définit un acte de saisie, une forme d'étape particulière dans le flux. Pour la qualifier il nous plonge dans les métaphores kinesthésiques. Ces métaphores ont à la fois parlantes et mystérieuses : qu'est ce que l'acte de saisir au sens de la conscience ? C'est le seul domaine où Husserl passe des métaphores visuelles de la clarté, du rayon, pour aller vers le quasi-gestuel, donnant une coloration particulière à cet acte sans pour autant en expliciter plus finement les composantes. Nous l'avons nous-mêmes explorés avec d'autres co-chercheurs et ce qui apparaît ce sont déjà des nuances en filant la métaphore autour de la saisie : s'il y a une forme de contact dans le fait que la conscience s'arrête sur un objet, ce contact est clairement plus ou moins léger, soit comme une caresse qui ne s'arrête pas, soit comme un toucher léger qui repart aussitôt mais a déjà eu plus de force identificatrice que le geste précédent, soit encore un saisie qui devient immédiatement un maintenir en prise qui explore la chose.

Par exemple, étant près d'une brodeuse, je détourne mon regard de mon livre pour parcourir négligemment ce qui est autour de moi, le jardin, la brodeuse, sa boîte d'échevettes contenant une centaine de nuances différentes. Dans un premier passage, ce glissement léger sur la boîte me fait sans surprise apercevoir une multitude de couleur et je reviens à mon livre. Mais j'ai eu l'impression qu'il y avait deux échevettes exactement de la même couleur. Ce qui, pour des raisons contextuelles que je n'approfondi pas est peu probable, voire impossible. A ce moment je reviens sur ces deux objets, ils sont identiques, non, il doit y avoir une différence, je regarde, et regarde encore. Et m'apparaît alors une différence de saturation de la couleur identique, ce ne sont pas les mêmes. Mais pour en arriver là il m'a fallu passer d'une saisie « glissée », superficielle, d'une attention inattentive (?) à un

approfondissement long, repris une dizaine de fois, pendant lequel ma saisie s'est poursuivie, s'est affinée, a découvert des propriétés qui n'étaient pas évidentes. Husserl reconnaît dans *Expérience et jugement* que la distinction entre saisie simple et saisie explicite -qui rentre dans l'objet et suppose un maintenir en prise- est une distinction abstraite, imaginée pour les besoins de la systématisation des étapes de sa genèse idéale. Toute saisie « simple » est nécessairement déjà un début de maintenir en prise, ou en tous cas toute saisie a une gradualité dans les qualités d'approfondissement et une durée du maintien. Cette gradualité ne commençant jamais à un degré zéro, sauf comme non saisie du tout.

Ce qui reste délicat à intégrer dans une vision d'ensemble, concerne la différence entre l'aspect actif, volontaire de la saisie -que nous avons pour le moment privilégié- et l'aspect passif dans lequel, une saillance captive le Je et se saisit de lui, que ce soit par la force d'une saillance perceptive, l'intérêt d'un spectacle ou d'un roman, l'obnubilation d'une peur ou d'un souci. On retrouve cette question dans le rapport qu'il est possible de faire entre rétention et saisie attentionnelle. Dans les deux cas on a quelque chose qui retient, qui maintient dans le temps, il est vrai qu'Husserl n'attribue pas aux rétentions originaires une dimension nécessairement intentionnante, mais précisément qu'en est-il des rétentions qui ne sont pas des saisies, sont-elles seulement des rémanences ?

Maintenir en prise

Le prolongement de cette saisie devient saisie explicite⁵⁶, selon Husserl. Il y a là une forme d'évidence dans cette manière de qualifier la poursuite de l'engagement de l'attention. On a cependant au moins deux dimensions de description : ce qui concerne la gradualité de l'explicitation du thème comme déploiement de l'exploration des parties et moments de l'objet et ce qui concerne l'extension de la durée de saisie, la capacité, la manière de perdurer dans le temps avec une même saisie.

On a là probablement la dimension la plus importante de l'attention pour l'activité

⁵⁶ (Husserl 1991)

humaine. La psychologie la nommerait plutôt une forme d'attention soutenue. Mais une fois nommée dans sa nécessité et son évidence, nous n'en savons pas beaucoup plus. Qu'est-ce qui fait qu'elle se maintient ? Comment se maintient-elle ? Combien de temps se maintient-elle ? Quelles en sont les limites ? Comment s'opère le maintien du maintenir en prise ? Par une continuité, un rythme de lâcher et saisir ? Car toute pratique suivie, experte, qu'elle soit professionnelle ou autre, rencontre cette limite de la distraction, de la fatigue, de la perte d'intérêt du fait que l'attention ne se maintient pas sur un objet de façon indéfinie et qu'il y faut un effort, une motivation, un apprentissage, un exercice. Que même toute une génération d'enfants souffre actuellement d'un syndrome d'incapacité à réaliser des activités basées sur une attention soutenue. Ce sont des questions qui peuvent et doivent être abordées dans le cadre de la méthode phénoménologique, mais que le programme de recherche phénoménologiques d'Husserl ne visait pas. On voit bien dans cette exploration des propriétés de l'attention soutenue, comment des données comparatives négatives peuvent éclairer le propos. Pour donner toute sa valeur au maintien en prise, ou même en amont à la saisie élémentaire, il est intéressant, par exemple, de parcourir l'ouvrage de (Pirsig 1978 1974) illustrant l'impossibilité d'appliquer sa pensée à un dispositif technique. Mais même cet exemple n'est le fait que d'un essayiste, ce thème du soutien de l'attention est paradoxalement à la fois un des plus importants pour l'activité et le moins étudié, nous y reviendrons en conclusion.

Le désengagement

Les sciences expérimentales n'ont pas cherché à décrire ces gestes élémentaires de l'attention, comme s'ils étaient trop évidents pour être eux mêmes saisis, peut-être y manque-t-il une réduction phénoménologique élémentaire pour que cela apparaisse. Pour en retrouver des témoignages, il faudrait remonter à James qui est certainement un des auteurs les plus complets sur le sujet. Mais sur un point les sciences expérimentales ont apporté une distinction fonctionnelle pertinente que la phénoménologie n'a pas vue. En effet, si l'on prend un empan temporel plus large

qu'une saisie, mais contenant une saisie avec son maintien en prise éventuel, la possibilité de déplacer la saisie attentionnelle vers un second point, un second objet, voire un nouveau thème, repose sur le fait que la saisie précédente s'interrompt, et que cette interruption demande un acte quasi invisible la plupart du temps qui est cependant une opération à part entière de désengagement⁵⁷. Dans les données expérimentales relatives à l'attention sur des tâches à dominante visuelle, un phénomène nommé « saccade expresse » montre que lorsque on demande à un sujet de fixer une croix au centre de l'écran juste avant d'envoyer un stimulus légèrement excentré, la saccade oculaire met 225 ms en moyenne pour s'opérer, alors que si l'on supprime la croix et la consigne, alors la saccade va se déclencher en seulement 100 ms, beaucoup plus vite que la temporalité moyenne⁵⁸. Ce qui s'interprète dans le cadre théorique de Posner⁵⁹, comme la preuve qu'avant de se déplacer, l'attention doit se désengager, et que si l'on supprime l'engagement initial alors le gain de temps est la manifestation de l'absence de l'opération de désengagement qui n'est pas nécessaire dans ce cas là.

Il est tentant d'extrapoler au delà de l'échelle temporelle micro, ce que ne font cependant pas les recherches expérimentales. Sur d'autres échelles de temps, (par exemple seconde et multiples) on peut aisément voir au niveau phénoménologique des manifestations de la difficulté de désengager l'attention dans les apprentissages.

Par exemple, quand on cherche à percevoir quelque chose de plus que ce que l'on perçoit d'habitude, il faut dégager l'attention de ce qui est vu au moment même pour le tourner aussi vers d'autres aspects. Par exemple apprendre à observer les directions des yeux tout en questionnant et en écoutant la personne, n'est pas seulement une tâche supplémentaire, mais demande que le regard –et l'attention– se déplace pour observer les yeux de l'autre et donc qu'ils se désengagent de la visée exclusive habituelle. Par

⁵⁷ Cf. la discussion de la théorie de Posner dans (Wright & Ward 1998)

⁵⁸ (Hoffman 1998) p 138-140

⁵⁹ (Posner *et al.* 1998)

exemple, lire de la musique pour la jouer, et en même temps dès que ce qui a été lu et compris pour pouvoir effectuer les appuis de touche correspondants et réalisé, déplacer les yeux et une partie de l'attention pour lire la mesure suivante ou les notes suivantes, c'est dans un premier temps très difficile, fatiguant et souvent voué à l'échec. Dans un morceau aussi facile que le premier prélude du clavier bien tempéré de Bach où toutes les mesures sauf la dernière ont une structure identique, ou chaque mesure répète deux fois la même cellule, dès que la première cellule est jouée la seconde est forcément identique et n'a pas besoin d'être lue nécessairement, il suffit pour cela d'avoir mémorisé la première cellule. Il y a donc la moitié de la durée de chaque mesure qui peut sans surprise être occupé à lire ce que va demander la prochaine mesure. Pourtant, opérer le désengagement de l'attention visuelle est très difficile et exige de se demander de faire un effort. Autre exemple, dans les sports, modifier la direction de l'attention alors que l'activité engagée n'est pas achevée, se dégager pour se préparer pour une partie du corps tout au moins avant que l'action précédente ne soit totalement achevée, puisque si j'attends la fin de l'action précédente pour me mobiliser pour la suivante, je serais en retard sur la réponse à fournir. Ou encore la difficulté qu'il y a à bouger les doigts avant qu'ils agissent sur le clavier, c'est-à-dire non seulement être attentif à ce que je joue, mais pendant que c'est joué préparer les doigts ou toute une main pour jouer ce qui viendra quand j'aurais achevé ce que je suis en train de faire.

L'acte de désengagement de l'attention semble apparaître assez clairement à travers les difficultés que l'on peut avoir à l'accomplir quand on est engagé dans une activité finalisée où l'on se demande de faire plus que ce que l'on sait déjà faire. C'est là une piste méthodologique très intéressante pour l'étude de l'attention : pour en faire apparaître certaines propriétés il faut modifier la situation habituelle, et créer ou choisir des conditions de changement, d'apprentissage, et plus généralement des situations sources de contrastes avec les conditions habituelles. C'est dans cet esprit que nous avons commencé à explorer des situations de double attention

lors de l'atelier conduit à Carbondale (ajouter à une activité connue, une seconde demandant de partager son attention pour l'intégrer à l'exécution de la première).

3.2.3 Les mouvements de l'attention

S'il y a bien une dimension présente en permanence dans la conception de l'attention qu'en a Husserl c'est bien celle du mouvement, du déplacement à la fois dans l'espace physique et dans l'espace des noèses : « sans cesse le regard se tourne et se détourne », et c'est au fond l'idée même des mutations attentionnelles comme modulation de l'intentionnalité qui est par essence mobilité, modification. Cependant cette conception de la mobilité de la visée n'a pas été typifiée par Husserl en une classification de type de mouvements particuliers. Même ce mouvement le plus éminent qu'est celui de la réflexion, celui de la réduction de la visée du contenu pour viser l'acte dirigé sur le contenu, même ce mouvement n'a pas été clairement distingué des autres sous l'angle de l'attention. Dans le point de vue qui est le sien lorsqu'il traite de l'attention, l'auteur insiste plus sur cette mobilité et tout ce qu'elle autorise que sur les types de mobilité.

Ses élèves ont avancé dans ce travail, et leur élaboration est présentée en détail dans l'article de Sven Arvidson présent dans ce recueil. En particulier, à partir du moment où l'on prend en compte le feuilletage du champ d'attention, et la distinction entre ce qui est pris pour thème et ce qui n'est que remarqué, on peut distinguer des mouvements de changements de thèmes, d'élargissement, de focalisation.

Mais cette manière de distinguer des mouvements de l'attention pour les classer selon leur type, n'est pas le seul filtre possible. Ainsi, est-il intéressant de regarder les « lois de la prise de conscience » selon Piaget⁶⁰ comme décrivant l'organisation des différents mouvements de l'attention lors de la découverte, de l'assimilation d'un nouveau domaine, d'un nouvel objet. Ces lois ne définissent pas des types de mouvements de l'attention, mais plutôt une typique de l'enchaînement des visées attentionnelles successives, dans la mesure où la notion de prise de conscience indique un mouvement de genèse actuelle ou d'ontogenèse et donc une progression

⁶⁰ (Piaget 1937; Piaget 1974a, b, c, d)

typique des saisies successives. Chez Piaget, à travers sa théorie de la prise de conscience on a une véritable analyse eidétique des mouvements et des étapes de l'attention lors d'une genèse. Globalement, ces lois se présentent comme 1/ une progression par strates discrètes de la périphérie de l'action vers le centre, 2/ comme un primat du positif (du perceptible, du manifeste) sur le négatif (qui n'existe que par différence, qui ne se manifeste que pour celui qui peut noter l'absence de quelque chose). Ainsi la visée attentionnelle, quel qu'en soit le thème, s'organisera par une centration initiale sur ce qui est manifeste, sur ce qui est le plus saillant, ce qui bouge, là où j'applique mon effort, là où il semble qu'il y ait une activité, et ce n'est que progressivement que les autres aspects pourront être visés : par exemple ce qui permet que l'activité se déroule (ainsi ce qui a fonction d'instrument par apport au but, ou plus profondément ce qui permet à l'instrument d'agir pour remplir sa fonction etc.) Ainsi dans la description phénoménologique de l'attention ce qui se donnera en premier quasiment à tous ce sera le contenu de son attention (ce qui vu à travers la théorie de la prise de conscience peut être considéré comme le plus périphérique), plus en retrait et faisant l'objet d'une visée seconde est la visée de l'acte ou des actes dont le contenu sont le remplissement, plus en retrait et d'une découverte plus tardive sont les mouvements divers de visée qui font passer d'une centration à une autre, d'un mode de l'attention à un autre, l'apparaître de l'attention ne se donne qu'une fois ce type de visée atteint. Mais on voit que pour s'engager dans la description de ces types de mouvements de l'attention, de leur organisation dans leur succession, il faut s'intéresser à l'engagement du sujet dans une tâche réelle et porter intérêt à l'histoire, à la succession de ses mouvements réels tels que l'on peut les découvrir et les décrire que ce soit en première ou seconde personne.

Dans l'esprit d'une réflexion programmatique l'étude détaillée des mouvements de l'attention semble essentielle.

3.3 Propriétés du fonctionnement de l'attention

Dans la présentation rapide des mouvements de l'attention, nous sommes passés successivement d'une position de principe qui fait de la mobilité une propriété essentielle de l'attention, à une typologie de ses mouvements possibles articulée à la structure du champ d'attention, puis avec Piaget à une typologie génétique des mouvements de l'attention au cours de la découverte d'un nouveau domaine. Si l'on va encore un peu plus loin dans cette dimension génétique attachée à la réalisation de toute tâche finalisée effective, alors il nous faudrait prendre en compte les propriétés contraignantes des actes mis en œuvre, puisque la conscience et donc ses mutations attentionnelles ne sont saisissables qu'à travers le médium d'actes (de noèses) particulières. C'est là commencer à s'approcher non seulement des propriétés fonctionnelles génériques, mais plutôt des propriétés du fonctionnement qui ne peuvent apparaître qu'au travers de l'engagement dans une tâche effective.

Par exemple, si l'on étudie la lecture, alors il faudra prendre en compte les propriétés de l'appareil oculaire et les contraintes matérielles inhérentes à la disposition des caractères typographiques, sans compter la manière dont les signifiants portent le sens du texte. Ce qui surgit alors c'est la nécessité d'intégrer dans la description les contraintes liées au fait que la lecture ne peut se faire qu'en mode focalisé de l'attention et dépend de la saisie fovéale de l'oeil qui permet de discriminer finement du fait de la structure particulière de la rétine en cette zone, mais cela implique une limitation de 1° à 3° d'arc maximum de champ spatial couvert, donc une zone très étroite (à une distance compatible correspondant par exemple à la distance de lecture). Mais de plus cette focalisation a une durée de réalisation de 100 ms à 200 ms, et enfin elle constitue un goulot d'étranglement dans le déroulement des activités cognitives correspondante puisque la saisie fovéale correspond à de la discrimination, à de la désambiguïsation, à de la saisie sémantique, toute sortes d'actes qui correspondent encore à des micros prises de décision.

Une des questions fonctionnelles les plus étudiées concerne l'étude des limites attentionnelles. James dans son grand traité examinait déjà cette question en terme du nombre d'objets simultanés auxquels on peut faire attention. Cette question de l'empan attentionnel rejoint la question devenue classique en psychologie cognitive du nombre d'éléments distincts que l'on peut conserver en mémoire de travail⁶¹ simultanément. Il est évident que la phénoménologie ne s'est pas posée ce type de question, mais on peut soutenir qu'il s'agit là d'une question qui peut être reprise sous l'angle de sa phénoménologie et non seulement sous l'angle de la mesure de la performance.

Plus curieux est la limite que depuis Broadbent et Welford on nome période réfractaire psychologique ou encore théorie du canal unique. Cette théorie se fonde sur l'étude des doubles tâches dans lesquelles en général le sujet doit simplement répondre en pressant un bouton à deux stimuli qui lui sont envoyé. Mais l'éventail de l'étude des compatibilités des doubles tâches a été historiquement beaucoup plus vaste, on en trouvera une énumération assez extraordinaire dans le chapitre de James sur l'attention. Dans les années cinquante la question qui a été étudiées visait à décider si dans le déroulement de l'activité intellectuelle il y avait un point où le sujet ne pouvait faire qu'une chose à la fois, ne pouvait faire attention qu'à une seule cible, d'où l'idée de canal unique, le point où il y a un goulot d'étranglement (bottleneck) ou temporellement un temps « réfractaire » où aucune nouvelle information ne pouvait être appréhendées. Ces travaux ont été décrié comme étant peu convaincants, mais récemment ce paradigme de la double tâche a été réinvesti par Pashler⁶². L'auteur a systématiquement étudié l'effet du décalage temporel de l'arrivée du second stimuli par rapport à l'émission du premier. Son propos est de montrer qu'il est possible d'affiner l'étude des événements se déroulant lors de la présentation de deux stimuli. Pour cela il conçoit de façon un peu simpliste, qu'il y a trois temps distincts : le premier de traitement du premier stimuli, le second du

choix de la réponse (si c'est aigu j'appuie sur le bouton de gauche, si c'est grave j'appuie sur le bouton de droite), le troisième de la production de la réponse (j'appuie). Si le second stimulus est durant la réalisation du premier temps, il est traité mais une fois la réponse au premier stimulus est opérée. Si le second stimulus est émis pendant le temps de choix de la réponse, il n'est pas traité, il est ignoré. Si le second stimulus est émis plus tardivement pendant le temps de réponse, alors il est traité plus tardivement. Ce travail montre donc qu'il y a un type d'activité, et un temps où le sujet ne traite pas de nouvelles informations. Il montre que l'attention peut momentanément ne pas être disponible pour traiter un signal pourtant parfaitement distinct, il fait apparaître que le déroulement d'un acte intellectuel complet n'est pas homogène du point de vue de l'engagement de l'attention. En même temps le découpage mécanique en trois temps reste certainement trop superficiel et extérieur à la finesse de l'activité cognitive du sujet. C'est un exemple très clair de l'apport que pourrait être une analyse phénoménologique du vécu lors de deux tâches en concurrences.

4 / Biais, manques, limites, de l'étude de l'attention

Si nous essayons maintenant de ressaisir tous les éléments que nous avons présentés en changeant de point de vue, nous pouvons esquisser pour chacun des programmes quels en sont les biais. Par biais, nous ne voulons pas formuler un jugement négatif, mais plutôt faire émerger ce qui est absent du fait d'orientation programmatique ou méthodologique qui ont leurs cohérences propres, mais qui considéré de l'extérieur apparaissent comme limitant ce qui peut être étudié. Les biais programmatiques⁶³ sont la conséquence du fait que légitimement un chercheur ou un laboratoire n'étudie pas tout selon tout les points de vue possibles, mais délimite un champ de recherche, un objet particulier, une facette déterminée. Ce choix est inévitable, il conditionne la faisabilité d'une recherche et même d'un programme de recherche. Cependant, dans un second

⁶¹ (Cowan 2001; Miller 1956)

⁶² (Pashler & Johnston 1998)

⁶³ cf. le concept de réduction programmatique in (Vermersch 2001)

temps, il entraîne souvent une forme d'oubli de tout ce qui n'a pas été initialement choisi et des énoncés de départ qui prenaient force de précautions sur les limites du programme, se banalisent et les précautions disparaissent pour laisser place à des formulations générales incontrôlées. Les biais de méthode ne sont pas indépendants de la délimitation du programme de recherche, mais ils portent sur des décisions de choix des situations ou des exemples étudiés, sur le type de contrôle que l'on veut exercer sur le recueil des données, qui de fait rendent inconcevables que l'on puisse étudier des situations ou des conduites qui ne pourraient pas satisfaire ces exigences. Dans ces cas, l'exigence de la méthode passe avant l'exigence du sens ou de l'intérêt pour un objet certes difficile à étudier rigoureusement mais dont il est important de le mettre à jour. Tantôt les méthodes induisent des biais programmatiques, tantôt c'est l'inverse.

Biais programmatiques

Basiquement le programme de recherche husserlien est orienté par une perspective philosophique, fondationnelle, transcendantale, ce qui le conduit à ne pas prêter attention à l'attention pour elle-même, mais uniquement à son implication pour le statut de l'intentionnalité, pour la clarification de ce qui est le plus originaire. En conséquence, ses limites (intrinsèquement légitimes) le conduisent à privilégier la gamme temporelle de la constitution (ce que je nomme la dimension micro génétique) ou à ne donner que des grandes indications sur la structure de ces mutations. Si l'on se centre non plus sur son programme, mais sur l'attention pour elle-même, on peut considérer que la délimitation de son programme le conduit à ignorer toutes les questions liées aux propriétés du fonctionnement du sujet, à son incarnation qui entraîne sous un point de vue négatif ou privatif toutes les limites corporelles, les limites d'efforts, d'intérêt, d'âge, de sexe ou de culture, mais aussi toutes les propriétés positivement exprimées de vitesse d'acte, de temporalité de réalisation, de contraintes d'effectuation qui marquent le fait que tout sujet est incarné comme le sont les limites du spectre des sons audibles, des longueurs d'onde visibles, de l'extension du champ visuel,

ou de la vitesse de conduction des fibres nerveuses, ou du temps nécessaire pour une population de neurones pour se synchroniser etc. Mais cette non prise en compte des propriétés fonctionnelles ne me paraît pas liée à la phénoménologie pour toujours, mais plutôt en refléter les choix historiques de son fondateur, ce qui n'exclue pas que l'on puisse faire la psychophénoménologie des propriétés fonctionnelles de l'attention.

Dans le domaine des sciences expérimentales, il ne me semble pas exister de biais programmatiques équivalents, en particulier si l'on examine les travaux de psychologie expérimentales contemporains de l'œuvre de Husserl comme les publications de James ou de Titchener par exemple toutes les questions sont abordées y compris sous leurs facettes fonctionnelles. On pourrait même dire qu'il n'existe pas à ma connaissance de texte plus complet sur l'attention que le chapitre de James (chap. XI) dans son traité « The principles of psychology ». Par contre, plus tard, à partir de la seconde guerre mondiale on a d'une part des questions pragmatiques qui se trouvent posées aux chercheurs, liées à la recherche des limites de ce que l'on peut demander à un pilote d'avion, à un opérateur de veille radar etc. Puis, dès les années cinquante, une pratique typique des sciences expérimentales, qui consiste à voir émerger un paradigme (les écoutes dichotiques par exemples), ou une question générique (sélection précoce ou tardive, modèle du canal unique, période réfractaire psychologique) qui amorcent une filiation de travaux et de publications qui se cantonnent dans un programme qui est délimité pendant vingt ans par la question initiale ou la situation de référence. De manière générale les sciences expérimentales ne visent pas l'attention pour elle-même, mais se cantonnent dans ce qu'il est scientifiquement correct d'étudier dans la période historique donnée, avec des moments de rupture réguliers et l'émergence d'un nouveau paradigme ou d'une nouvelle situation : la recherche visuelle, les traits élémentaires, la présentation séquentielle rapide, les phénomènes d'inattentionnal blindness qui ont actuellement un très grand succès. De ce fait il est plus intéressant d'examiner les

biais de méthodes pour comprendre les limites des recherches expérimentales.

Biais méthodologiques

La méthode expérimentales se caractérise entre autres par la mise en scène d'une situation d'expérimentale définie dans tous ces aspects, présentant une tâche définie, avec une consigne et un protocole strict de passation de manière à ce qu'idéalement tous les sujets soient étudiés dans les mêmes conditions, ou dans des variantes ou toutes les choses sont égales par ailleurs. Mais cette exigence outre qu'elle ne peut être garantie par la seule efficacité de la définition formelle du dispositif puisque ce faisant on ne contrôle pas pour autant le rapport du sujet à la tâche et à la situation, induit de effets secondaires très dommageables pour le sens de ce qui est étudié. Ainsi cette hyper définition externe des protocoles expérimentaux produisent plusieurs biais :

1/ Ces études privilégient des tâches ponctuelles, brèves, alors que dans le travail, dans l'apprentissage, dans une occupation ludique la demande attentionnelle se situe toujours dans une temporalité plus longue, qui est à la fois peu étudiée et difficile à étudier comme tous les paradigmes impliquant une durée d'expérimentation (par tâche) longue. On peut aussi dire qu'elle essaie de privilégier les situations unitaires, dans lesquelles un seul acte à la fois est étudié, une seule décision, une seule saisie d'information, de façon à maîtriser l'information relative aux propriétés d'un acte. Le raisonnement a l'air rationnel, si je veux m'informer des propriétés de l'attention, il est souhaitable que j'en trouve un échantillon épuré, contrôlé, simple, la question qui se pose est de savoir qu'elle est l'importance de ce que l'on a fait disparaître par ce type de réduction méthodologique, et dont on ne peut plus s'informer. Mais aussi on peut se demander si cet « atome » comportemental n'est pas une illusion, n'est pas simple parce qu'on ne s'informe de rien d'autre auprès du sujet que sa performance. Enfin la validité écologique est rien moins qu'assurée.

2/ Elles proposent des stimulus, elles les distinguent d'office, ainsi que les distracteurs, alors que dans les activités finalisés écologique le travail de distinguer des stimulus est tout à faire en amont même du

fait de les distinguer, de même les distracteurs sont bien plus abondants et variés, du même coup la transposition des résultats est problématique, rien ne prouve que la validité écologique est assurée et que l'on a pas construit une psychologie de l'attention spécifique à ce type de tâche.

Il est possible que l'on se trouve devant la même contradiction invisible qui a présidé à cent ans d'études expérimentales de la mémoire. Le fait même de demander à des sujets de mémoriser, limitait l'étude de la mémoire aux mécanismes volontaires d'apprentissage. le fait de le faire sur des stimuli contrôlés, à la fois assurait une plus grande rigueur du contrôle de la situation expérimentale et en même temps laissait inaperçu comme objet d'étude les autres mémoires comme celles liées à son propre vécu, comme la mémoire des habiletés motrices, ou la mémoire de travail etc. ... Plus grave cette manière d'étudier la mémoire a rendu invisible tous les mécanismes efficaces de mémorisation que l'on met en œuvre pour apprendre quelque chose sans avoir le projet de le faire. On a ainsi depuis dix ans découvert la mémoire implicite, celle mise en œuvre de façon non volontaire.

3/ Comme nous l'avons noté dès le début, une des fonctions essentielle de la mémoire est de sélectionner ce que vise la conscience sur la base d'un thème, d'un intérêt. Or tous le dispositif pré construit du paradigme de la situation expérimentale fait disparaître ou occulte cette dimension sélective et rend invisible la distinction entre prendre intérêt et remarquer. Ces maladies nosocomiales des bénéfiques de la méthode expérimentale ne sont sans doute pas nécessairement aussi négative que notre formulation résumée le suggère. Une attention sur la dimension écologique de la tâche étudiée n'est de fait pas incompatible avec le souci du contrôle de la situation. La fascination pour les mécanismes élémentaires à la fois par son caractère programmatiquement fondationnel, et par le fait qu'ils semblent se prêter à une bonne réduction expérimentale ne peut qu'attirer des chercheurs privilégiant un certain style de recherche, dans le même temps elle rend aveugle à des phénomènes plus proches des dimensions vécues écologiques (écologique voulant toujours dire qui appartient à des finalités

qui existent que le chercheur soit présent ou non, comme le travail, le jeu, la conversation, les hobbies etc. ...).

La phénoménologie repose largement sur la méthode des exemples⁶⁴, c'est-à-dire le fait de se référer à un vécu déterminé réel ou imaginé pour étudier une question phénoménologique. a conduit de fait à prendre des exemples simples, limités, peu créatifs⁶⁵, avec peu de contrastes. La phénoménologie s'est enfermée dans une méthode philosophique qui n'a pas évolué depuis le XIX siècle. Même quand elle s'intéresse aux vécus c'est de façon simple, directe, alors que ce qui caractérise la démarche de la psychologie expérimentale depuis la fin du XIX siècle c'est la création de situations, de tâches, c'est une invention de dispositifs techniques permettant de mettre en évidence des phénomènes autrement peu visibles (Baars 1997). Ce biais de pauvreté de la méthode des exemples ne lui est pas intrinsèque, par exemple Baars dans son livre trouve des exemples phénoménologiques et expérimentaux. Mais il est déterminé de façon historique par l'absence de culture de la détermination des conditions d'un programme de recherche chez les philosophes, qui du fait de la spécificité de leur mode de travail principalement herméneutique et spéculatif ne sont pas du tout préparés à la pratique de l'invention de tâches. Or la phénoménologie me paraît au point de rencontre entre une pratique philosophique et une pratique empirique (qui se rapporte à des faits à déterminer), même si cette pratique empirique peut se cadrer dans une méthode d'analyse de cas, dans une approche en terme d'analyse qualitative.

Mais le biais qui semble commun aux deux orientations de recherche c'est l'importance de la référence à la seule activité perceptive dans l'étude de l'attention. Pour la psychologie expérimentale, puis les sciences cognitives il est clair que c'est un moyen privilégié d'avoir des variables dépendantes quantifiables (temps de réaction, types des réponses : réussi/échoué par exemple). En conséquence, il n'y a

quasiment aucune tâche étudiée qui soit à la fois sur l'échelle de temps méso (minutes et multiples) impliquant des activités intellectuelles un peu élaborées, demandant la production d'une réponse non immédiate. Chez Husserl on trouve aussi ce primat de la référence à la perception comme commodité et équivalence pour toutes les autres actes intentionnels. Tout particulièrement dans la modalité visuelle, il s'en est expliqué à plusieurs reprises par la commodité d'accès, le fait que ce soit disponible à tout moment, le caractère exemplaire par rapport à la réduction transcendante. Cependant dans son cas la perception visuelle est d'abord examinée comme acte intellectuel, c'est le sens profond de sa différence entre remarquer et prendre pour thème, le second ne préjuge pas de la modalité sensorielle, même si l'on se réfère à du visuel ce n'est jamais la dimension visuelle seule qui prévaut, d'une part de façon directe elle peut à tout moment se combiner avec les autres sphères de la sensorialité, mais d'autre part cet intérêt peut être traversé à tout moment d'acte intuitif (imagination, souvenir) et d'acte réflexif, intérêt non pas seulement pour ce qui est visé, mais sur la visée en tant que tel, ou l'ego visant, etc. Il n'en reste pas moins que l'absence d'une analyse phénoménologique des mutations attentionnelles dans les actes de présentification, dans le domaine de la judication ou de l'émotion pointe vers un travail à accomplir.

Esquisse des apports réciproques entre les différentes disciplines

On a trois plans de descriptions, leur apports et limites intrinsèques, les rapports qu'ils entretiennent ou pourraient idéalement entretenir :

- un plan phénoménologique issu du point de vue en première et seconde personne, qui s'enracine dans le travail inaugural de Husserl, mais qui ouvre sur de nombreux choix distincts de son programme de recherche et du contexte scientifique dans lequel il s'est inscrit. et qui d'autre part renvoie à du non observable (pensée privée)

- un plan comportemental observable, public, qui documente les données de la psychologie expérimentale, (temps, appui de touche, nature de la réponse)

- un plan d'objectivation d'événements non observable directement : les traces psycho et neuro physiologique qui permet de faire

⁶⁴ (Vermersch 1999a), (Husserl 1950)

⁶⁵ cf. la discussion détaillée sur ce point dans la seconde partie de l'article : (Vermersch 1998)

apparaître des événements non traduits au niveau comportemental ou subjectif, des multiplicités de structures là où les deux niveaux précédents n'en détectaient phénoménalement ou comportementalement qu'une seule. La difficulté dans ce dernier cas est que les traces ne donnent pas la sémantique de l'événement détecté par un potentiel évoqué ou une réponse électro dermale. La sémantique est portée soit par des inférences à partir des contrastes de comportements induits par les variables expérimentales, soit par des références subjectives non exhibées en tant que telles et non intégrées à la recherche.

Couplages

Mais une partie des questions que l'on peut se poser est de l'ordre du couplage entre les paires de disciplines : les distinctions que suggèrent la phénoménologie se retrouvent-elles dans les résultats comportementaux (peut-on les traduire en indicateurs, en mesure), sont ils soutenus par des traces physiologiques distinctes (y a-t-il des structures nerveuses qui se manifestent différenciellement, problèmes de mettre en rapport de façon temporellement précise un événement subjectif et une trace physiologique ?) Les données comportementales infèrent des types de fonctionnement, des mécanismes, des opérations distinctes, les retrouve-t-on au niveau phénoménologique, y a-t-il un vécu conscientisable qui y correspond ? Qui pourrait y correspondre ? La description phénoménologique experte ne conduirait-elle pas à discriminer d'autres étapes, d'autres faits, d'autres nuances dans des tâches expérimentales dont l'analyse subjective a été faites ?

La psychologie expérimentale conduit des études pour inférer les mécanismes à partir des performances seules au motif que de toute manière il est inutile de lui demander quoi que ce soit puisqu'il n'en est pas conscient. Se peut-il que tout ce qui est important pour le sujet lui soit radicalement inconscient ? Se peut-il que ce dont il pourrait être conscient (réflexivement conscient) ne donnerait aucune piste, aucune information sur les mécanismes mis en œuvre, sur les étapes, les propriétés des performances réalisées ?

La neurophysiologie doit pouvoir mettre en relation les traces qu'elle observe et ce qui se passe pour le sujet, une bonne part de

cette mise en relation se fait simplement par le contraste entre conditions expérimentales : ce qui fait contraste c'est la différence de ce qu'on a demandé au sujet de faire (repos contre activité par exemple, tâche d'une nature contre tâche d'une autre nature, mise en relation entre un indicateur de fovéalisation et une trace neurophysiologique, entre une réponse électro dermale dont on infère que le sens de ce qui est lu est acquit et une trace, utilisation d'une population spécifique contre une population non spécifique, musicien versus non musicien, méditant versus non méditant, maîtrise d'une seconde langue versus l'ignorance ou la non maîtrise etc. La sémantique des traces est alors obtenue par une inférence raisonnable à partir de la différence importante des conditions expérimentales sans qu'on est besoin de la vérifier ou de la tester ou de la connaître en tant que telle au moment de la réalisation de l'étude. C'est un moyen habile et efficace, mais c'est un moyen grossier qui convient bien à l'exploration, mais pas à des études fines.

Les domaines de l'attention peu explorés

La dominante des supports d'étude de l'attention (exemples phénoménologiques, tâches expérimentales) est à l'échelle temporelle micro, dans les gammes des fractions de secondes et multiples plus rarement (rien quasiment ne s'adresse à des événements qui sont au dessus de la seconde). Certes l'idée d'un maintenir-en-prise de la phénoménologie va dans le sens d'une ouverture plus large de l'échelle temporelle, mais de fait le maintien de l'attention appartenant à des questions fonctionnelles et non plus structurales ou fondationnelles est ignoré. La notion d'attention soutenue est de nouveau utilisée par la psychologie expérimentale sur un mode très contrôlé. Il reste à voir de plus près si dans la littérature se rapportant aux tâches professionnelles il existe des données. D'autre part, le syndrome actuellement très répandu des désordres de l'attention chez les jeunes, est lui basé sur l'absence de soutien ou de continuité de l'attention, comme une base nécessaire à toute activité intellectuelle, toute activité d'apprentissage. Cependant la dimension d'hyper activité interfère beaucoup avec les effets purement attentionnel (à revoir de plus près). Enfin les tâ-

ches orientées sensoriellement sont une dominante générale, en conséquence ce qui manque actuellement ce sont des tâches écologiques, dont la réalisation se situeraient sur l'échelle de temps meso (minute et multiples) ou macro (fractions et multiples d'heures) de la gamme de temps d'actualité (inférieure à la journée de travail, en fait ne dépassant pas une durée d'éveil pourrait être un bon critère), par rapport à la gamme lunaire journée, multiples, semaines, et la gamme annuelle (mois, trimestres, années) etc. On sait que les tâches dépassant la gamme d'actualités posent de redoutables problèmes d'étude dans la mesure où dès que l'on a un suivi qui se déroule sur plusieurs journées il devient difficile d'obtenir la disponibilité des sujets ou des observateurs, et il y a toujours un appauvrissement de l'échantillon en cours de route.

Ce qui est clair ensuite c'est que l'énorme quantité de résultats de la psychologie expérimentale et dans sa foulée -sinon dans son ombre- la neurophysiologie, est fondée sur des tâches qui provoquent toutes les mêmes critiques légitimes : l'attention est pré orientée par la simplification du monde opéré par les dispositifs expérimentaux pour des raisons de contrôle du dispositif expérimental. Il n'y a pas d'études basées sur le fait que c'est le sujet qui se détermine son propre but dans un environnement qui même s'il est problématique entretient une relation familière avec son monde⁶⁶. Il faut donc étudier des situations, des tâches, des exemples de vécu dont on peut documenter le sens qu'ils ont pour le sujet parce qu'ils peuvent l'explicitier. Il faut rompre avec le présupposé que la simplification améliore le contrôle, le contrôle peut être assuré par le fait que le sujet a une relation stable, connaissable à la situation et qu'ainsi,

⁶⁶ A comparer avec les discussions animées qui séparent les deux écoles d'étude de la mémoire, celle qui privilégie le contrôle expérimental et critique vivement l'autre approche pour son manque de rigueur, et celle qui privilégie les situations appartenant au monde du quotidien, effectivement existante pour des sujets que l'on peut étudier pour ce qu'ils font déjà cf. le dossier (Banaji & Crowder 1989) et le numéro entier de discussion de l'*American Psychologist* de January 1991, 46,1, 16-82.

non seulement on mettra à jour l'évolution de ses réponses, mais aussi le sens que cela a pour lui de les rechercher et de les produire.

Enfin, de très nombreuses activités nous demandent dans notre formation, dans nos apprentissages scolaires, professionnels, ludiques d'apprendre à faire attention à plus de choses que nous savons le faire spontanément. Nous ne cessons d'essayer d'ajouter des choses auxquelles nous essayons de faire attention simultanément, nous ne cessons d'élargir notre champ attentionnel pour réussir des tâches. Il serait intéressant d'étudier comment nous essayons de tenir ensemble des choses qui ne sont pas associées au départ (lire de la musique, écouter le timbre de la voix en même temps que j'en suis le sens, compter en jouant d'un instrument de musique). L'école soviétique de psychologie avait mis au rang de procédé systématique le fait d'étudier une conduite en essayant de la modifier, en explorant les possibilités d'apprentissage, c'est une idée qui paraît encore pleine de sens.

L'étude de l'attention, la conception d'un programme de recherche ne peut se passer des données en première et seconde personne, dans la mesure même où il est insensé d'étudier les modulations de la conscience en excluant de s'informer de ce dont le sujet est réflexivement conscient ou qu'il peut rendre réflexivement conscient. Dans cette perspective, la référence à la phénoménologie de Husserl est incontournable pour la valeur des indications qu'elle apporte. Mais, cette référence à Husserl ne doit pas pour autant nous faire endosser la reprise de son programme de recherche, pour lequel l'attention n'est qu'une facette secondaire, il est nécessaire de développer un programme de recherche psycho-phénoménologique au delà de l'œuvre d'Husserl. Cet au delà contient une connaissance détaillée des données des sciences expérimentales dont il serait aberrant d'ignorer les avancées.

Bibliographie

Arvidson P. S. (2000) Transformations in consciousness : continuity, the Self, and Marginal consciousness. *Journal of Consciousness Studies* 7: 3-26.

Baars B.-J.-. (1997) *In the theater of consciousness*. Oxford University Press.

- Banaji M. R. & Crowder R. G. (1989) The bankruptcy of every day memory. *American Psychologist* 44: 1185-1193.
- Braun J., Koch C., Lee D. K. & Itti L. (2001) Perceptual consequences of multilevel selection. In: *Visual attention and cortical circuits* (eds. J. Braun, C. Koch & J. L. Davis) pp. 215-241. MIT Press, Cambridge.
- Cherry E. C. (1953) Some experiments on the recognition of speech, with one and with two ears. *Journal of the Acoustical Society of America*: 975-979.
- Cowan N. (2001) The magical number 4 in short-term memory : a reconsideration of mental storage capacity. *Behavioral and Brain Sciences* 24: 87-114.
- Duncan J. (1980) The locus of interference in the perception of simultaneous stimuli. *Psychological Review*: 272-300.
- Gurwitsch A. (1957) *Théorie du champ de conscience*. Desclée de Brouwer, Paris.
- Gurwitsch A. (1966) *Studies in Phenomenology and Psychology*. Northwestern University Press, Evanston.
- Gurwitsch A. (1985) *Marginal Consciousness*. Ohio University Press, Athens.
- Hatfield G. (1998) Attention in early scientific psychology. In: *Visual attention* (ed. R. D. Wright) pp. 3-25. Oxford University Press, Oxford.
- Hoffman J. E. (1998) Visual attention and eye movements. In: *Attention* (ed. H. Pashler) pp. 119-154. Psychology Press, Hove.
- Humphrey N. (2000) How to solve the mind body problem. *Journal of consciousness Studies* 7: 5-20.
- Husserl E. (1950) *Idées directrices pour une phénoménologie*. Gallimard, Paris.
- Husserl E. (1972a) *Philosophie de l'arithmétique*. PUF, Paris.
- Husserl E. (1972b) *Philosophie première deuxième partie : Théorie de la réduction phénoménologique*. PUF, Paris.
- Husserl E. (1991) *Expérience et jugement*. P.U.F., Paris.
- Husserl E. (1995) *Sur la théorie de la signification*. VRIN, Paris.
- Husserl E. (1998a) *De la synthèse passive*. Jérôme Millon, Grenoble.
- Husserl E. (1998b) *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*. Vrin, Paris.
- James W. (1901, 1890) *The principles of psychology*. MacMillan, London.
- LeDoux J. (1996) *The emotional brain : the mysterious underpinnings of emotional life*. Touchstone, New York.
- Luck S. J. (1998) Neurophysiology of selective attention. In: *Attention* (ed. H. Pashler) pp. 257-298. Psychology Press, Hove.
- Mack A. & Irvin R. (1998) Inattention blindness : perception without awareness. In: *Visual Attention* (ed. R. D. Wright) pp. 55-76. Oxford University Press, Oxford.
- Mack A. & Rock I. (1998) *Inattention blindness*. MIT Press, Bradford,, Cambridge.
- Mangan B. (1993) Taking phenomenology seriously : the fringe and it implications for cognitive research. *Consciousness and cognition*: 98-108.
- Miller G. A. (1956) The magical number seven, plus or minus two : some limits on our capacity for processing information. *The Psychological Review* 63: 81-97.
- Norman D. A. (1968) Toward a theory of memory and attention. *Psychological Review*: 522-536.
- Norman J. (2001) Two visual systems and two theories of perception : an attempt to reconcile the constructivist and ecological approaches. *Behavioral and Brain Sciences* electronic pre print.
- Pashler H. & Johnston J. C. (1998) Attentional limitations in dual-task performance. In: *Attention* (ed. H. Pashler) pp. 155-190. Psychology Press, Hove.
- Pashler H. E. (1998) *The psychology of attention*. MIT Press, Bradford BOK, Cambridge.
- Piaget J. (1937) *La construction du réel chez l'enfant*. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel.
- Piaget J. (1974a) *La prise de conscience*. P.U.F., Paris.
- Piaget J. (1974b) *Recherches sur la contradiction. 1 Les différentes formes de la contradiction*. P.U.F., Paris.
- Piaget J. (1974c) *Recherches sur la contradiction. 2 Les relations entre affirmations et négations*. P.U.F., Paris.
- Piaget J. (1974d) *Réussir et comprendre*. P.U.F., Paris.
- Pirsig R. (1978 1974) *Traité du Zen et de l'entretien des motocyclettes*. Seuil, Paris.
- Posner M. I., Rothbart M. K., Thomas-Thrapp L. & Gerardi G. (1998) Developpement of orienting to locations and objects. In: *Visual Attention* (ed. R. D. Wright) pp. 269-288. Oxford University Press, Oxford.
- Scharf B. (1998) Auditory attention : the psychoacoustical approach. In: *Attention* (ed. H. Pashler) pp. 75-118. Psychology Press, Hove.
- Schutz A. (1970) *Reflections on the Problem of Relevance*. Yale University Press, New Haven.
- Treisman A. (1998) The perception of features and objects. In: *Visual Attention* (ed. R. D. Wright) pp. 26-55. Oxford University Press, Oxford.
- Vermersch P. (1998) Husserl et l'attention : analyse du paragraphe 92 des Idées directrices. *Expliciter*: 7-24.
- Vermersch P. (1999a) Etude phénoménologique d'un vécu émotionnel : Husserl et la méthode des exemples. *Expliciter*: 3-23.
- Vermersch P. (1999b) Pour une psychologie phénoménologique. *Psychologie Française* 44: 7-19.
- Vermersch P. (2000a) Conscience directe et conscience réfléchie. *Intellectica* 2: 269-311.
- Vermersch P. (2000b) Définition, nécessité, intérêt, limite du point de vue en première personne comme méthode de recherche. *Expliciter* 35: 19-35.
- Vermersch P. (2000c) Husserl et l'attention : 3/ Les différentes fondions de l'attention. *Expliciter*: 1-17.
- Vermersch P. (2001) Psychophénoménologie de la réduction. *Expliciter*: 1-19.
- Wolfe J. M. (1998) Visual search. In: *Attention* (ed. H. Pashler) pp. 13-74. Psychology Press, Hove.
- Wright R. D. & Richard C. M. (1998) Inhibition of return is not reflexive. In: *Visual Attention* (ed. R. D. Wright) pp. 330-347. Oxford University Press, Oxford.
- Wright R. D. & Ward L. M. (1998) The control of visual attention. In: *Visual attention* (ed. R. D. Wright) pp. 132-186. Oxford University Press, Oxford.
- Yantis S. (1998) Control of visual attention. In: *Attention* (ed. H. Pashler) pp. 223-256. Psychology Press, Hove.

Des fenêtres attentionnelles temporelles

Francis Lesourd

Psychothérapeute, formateur d'adultes, doctorant, ATER
(Laboratoire Education et Cultures, Paris VIII)

Ce texte comporte trois parties.

- La première partie se compose de trois couches : la première est écrite par Francis (police de caractères 1) et correspond à une importante articulation théorie/méthodologie dans le cadre de sa thèse en cours. Ce premier écrit a donné lieu à des réflexions et commentaires de Pierre (paragraphes en police de caractères 2 précédés de l'initiale **P**, en caractère gras). Ceux-ci, à leur tour, ont suscité quelques réponses et interrogations de Francis (paragraphes en police de caractères 3 précédés de l'initiale **F**, en caractère gras).
- Dans la deuxième partie, Pierre synthétise ses commentaires.
- Dans la troisième partie, Francis propose un extrait de protocole à discuter

Première partie

1. Fenêtres attentionnelles : du visuel au temporel

1. Fragmentation et fenêtres attentionnelles visuelles

Je rappellerai pour commencer l'exemple utilisé par Vermersch de la réalisation d'une tarte aux pommes¹. La réalisation de cette tarte peut être visée à différents niveaux de description, chacun de ces niveaux pouvant être fragmenté pour accéder à une description plus fine. Ainsi, ce processus de fragmentation fait "descendre" l'attention des grandes étapes (faire la pâte, étaler la pâte dans le moule, etc.) aux opérations élémentaires (faire la pâte implique de mettre 200g de farine dans un saladier, de rajouter 100g de beurre, etc.), puis aux opérations d'identification (savoir où se trouve la farine) ou d'exécution (aller chercher la farine). Et ces opérations peuvent elles-mêmes être fragmentées (choisir de mesurer la quantité de farine avec une cuillère à soupe, etc.) pour atteindre le niveau de détail où se distinguent le débutant et l'expert.

P. Les concepts de fragmentation, de granularité, d'échelle, sont un langage d'observateur, pas de sujet relié à son vécu. Dans l'explicitation, la perspective de la granularité est un guide extrinsèque (externe à celui qui parle), qui guide l'intervieweur. L'exemple de la tarte aux pommes est organisé suivant une lecture extrinsèque de ce que fait le sujet, il s'inscrit dans une approche subjectophile, mais en troisième personne, cherchant à objectiver ce qui se passe essentiellement à par-

tir d'une lecture inférentielle des traces et des observables vidéos.

On peut noter que chaque niveau de description fait apparaître *certain*s types d'actes, et non *tous* :

P. oui très juste, c'est le propre de tous les phénomènes d'échelle, que de faire apparaître ou non des propriétés, qui sont pourtant de toute manière présentes dans le monde, mais pas pour autant représentées ou décrites à chaque échelle de description.

par exemple, l'acte de mesurer la quantité de farine avec une cuillère n'apparaît pas au niveau de description des grandes étapes de la réalisation de la tarte ; faire la pâte, action qui relève par contre de ces grandes étapes, n'apparaît plus au niveau de description plus fin des opérations d'identification.

Partant, puisque chaque niveau de description fait apparaître certains types d'acte, et puisque "pour chaque type d'acte à travers lesquels la visée attentionnelle s'opère, on peut définir des fenêtres attentionnelles types"², on doit pouvoir spécifier pour chaque niveau de description une ou des fenêtres attentionnelles qui leur sont corrélées.

Examinons cette proposition en revenant à la tarte aux pommes, et en l'abordant à travers la notion de fenêtre attentionnelle visuelle³. Mesurer la quantité de farine avec une cuillère à soupe (niveau de description assez fin) renvoie vraisemblablement à une fenêtre attentionnelle de taille réduite (fenêtre-page de format A4), ou bien à des passages de la dynamique attentionnelle de cette fenêtre-page à

¹ Vermersch P., 1994, chap. 8

² Vermersch P., 2002a, p.30

³ Vermersch P., 2002a

une micro-fenêtre (cadre attentionnel de la brodeuse sur son point de croix). Par contre, aller chercher la farine (niveau de description plus global) s'inscrit plutôt dans une fenêtre-salle.

P. Il me semble qu'il faut toujours, dans l'analyse, repartir de ce qui fait thème pour le sujet, et ce qui fait thème sur le mode de l'actualité, de ce point de vue mesurer la quantité de farine, est une oscillation entre la visée de la quantité déterminée, 200g ou huit cuillères, ce qui n'est pas une visée spatiale, mais « conceptuelle », le thème est conceptuel = aboutir à une quantité déterminée, et un second thème qui doit passer régulièrement au premier plan, puis au second plan, qui est la réalisation matérielle motrice et spatiale du fait de vider de la farine dans un récipient pour la pesée, ou d'insérer une cuillère à soupe dans le paquet, de la remplir, de la transporter jusqu'au récipient, de la vider pour ne pas en mettre partout, et de garder en mémoire le compte de cuillère ce qui n'est pas spatial non plus.

Par rapport à l'activité de lecture de consigne qui m'a servi cette année de point d'ancrage dans le développement de la théorie de l'attention et des fenêtres attentionnelles, la situation de la tarte aux pommes est déjà plus complexe du point de vue de la multiplicité des strates d'actes simultanément impliquées, puisque l'activité ne peut se résumer à de l'attention visuelle se déployant dans le spatial, cependant sous cet angle là je suis d'accord qu'il doit y avoir une succession de fenêtre page (le cadre de l'activité contenant farine, saladier, balance, ce qui exclut assez clairement la fenêtre salle) et de fenêtre micro (pour remplir ou verser la cuillère, ou pour lire la valeur affichée sur la balance) ; en revanche sous l'angle cognitif, la visée principale est celui de la quantité à obtenir comme but, et la quantité versée comme étapes intermédiaires permettant de savoir que l'on n'a pas atteint le but connu visé, et là on a un passage plus ou moins important entre la lecture de l'information sur la balance, sur le verre mesureur, (fenêtre micro) et la lecture sur la recette si je n'ai pas gardé l'information en mémoire (fenêtre page ou salle).

F. Le fait que la visée « conceptuelle » (et non spatiale) soit ce qui fait thème pour le sujet sur le mode de l'actualité n'empêche pas, me semble-t-il, de considérer que ce sujet opère *en même temps*, et de façon *préréfléchie*, des modifications de sa visée spatiale (passages d'une fenêtre visuelle à l'autre).

Pourrait-on dire cependant que la taille de fenêtre attentionnelle varie en fonction du niveau de description ?

P. Le niveau de description est extrinsèque, dans la mesure où il est le fait de l'observateur/intervieweur, la taille de la fenêtre attentionnelle est inférée des verbalisations et des actions de l'acteur, elle lui est intrinsèque, et donc ne dépend pas du niveau de description. Alors que dans l'activité de produire un récit auto biographique, le niveau de description choisit par le narrateur, fait apparaître ses fenêtres attentionnelles typiques dans sa manière de se rapporter à son passé. Mais alors l'activité examinée est celle de la narration auto biographique.

F. D'accord : la distinction des points de vue de l'observateur/intervieweur et de l'acteur est fondamentale, ce que je n'ai pas suffisamment marqué.

Mais cela implique-t-il que seul l'observateur pense en terme de niveaux de description, que l'acteur ne se donne de son côté aucun niveau de description, même *de façon préréfléchie* ?

...Pourrait-on dire cependant que la taille de fenêtre attentionnelle varie en fonction du niveau de description ?

Il ne semble pas : faire la pâte et aller chercher la farine ne relèvent pas du même niveau, pourtant ces deux actions s'inscrivent bien l'une comme l'autre dans une fenêtre-salle. La finesse du niveau de description et la taille des fenêtres attentionnelles visuelles ne sont donc pas corrélées. Gardons pour l'instant ce constat en réserve.

2. Fenêtre attentionnelles spatiales et fenêtres attentionnelles temporelles (FAT)

Qu'on envisage des fenêtres attentionnelles visuelles, ou relevant d'autres sens (fenêtres auditives par exemple), la notion de fenêtre attentionnelle a été pour l'instant abordée sur son versant "spatial". Peut-on cependant considérer des fenêtres attentionnelles "temporelles" ? Vermersch pointe que "*la notion de thème comme élément central du champ d'attention ne reçoit une acception spatiale que relativement à une dominante d'activité visuelle, proprioceptive, sonore, et encore n'est-ce que très approximatif. Il serait abusif d'attribuer aux notions de centre, de périphérie et d'horizons une valeur uniquement spatiale, ils sont tout autant une valeur d'espace de possible, d'espace temporel, le terme d'espace dans toutes ses*

*expressions perdant son sens strict lié à la corporéité.*⁴

P. Il me semble que tu rencontres là les premières grosses difficultés de clarification conceptuelle. Ma première idée est que la notion de FAT ne peut prendre sens que lorsque la visée, ce qui est pris pour thème, est précisément tel ou tel aspect du temps : durée (j'ai deux jours pour faire cela, j'ai dix minutes pour terminer), date : je dois rendre telle papier lundi, je dois attraper le train de 8h, je suis à la retraite en 2008), rythme, vitesse, succession, et autres propriétés liées au temps. Si un tel aspect temporel n'est pas thématifié dans le cours du vécu, il peut faire cependant l'objet d'un remarqué primaire, c'est-à-dire qu'il est pris en compte mais secondairement au but de mon activité, ou bien il est à la marge plus ou moins lointaine, sachant que parmi tout ce qui constitue la marge il y a des cadrages temporels sociaux, biologiques, institutionnels.

Lorsque je remplis une cuillère de farine, ou que je mesure la quantité de farine pour réaliser une tarte, il y a probablement à la marge un sens de la durée que cela devrait me prendre, à moins que comme un co-thème je sois simultanément occupé du temps qu'il me reste par exemple pour préparer le plat, les hors d'œuvre, pour que tout soit préparé avant telle heure, on peut imaginer un scénario dans lequel une propriété temporelle devient un thème secondaire, ou un remarqué primaire (dans un examen d'aptitude il faut que je montre que je m'en tire facilement dans un délai ou avec un rythme de travail professionnel). Une autre manière de regarder un acte élémentaire isolé est de se demander comment il est inscrit pour le sujet dans l'acte plus large en terme de champ temporel d'anticipation (je pèse la farine, mais avant, je sais que j'ai allumé le four pour le préchauffage, j'ai anticipé clairement l'ordre des actions, autre propriété temporelle), ou en terme de rétroaction (j'ai eu du mal à dégager la première cuillère, maintenant je penche le paquet pour pouvoir insérer et sortir la cuillère plus horizontalement).

F. Ce passage pointe à mon avis que diverses propriétés temporelles (tu as bien raison d'insister sur leur pluralité) peuvent, en outre, « se déplacer » dans le champ attentionnel de la position de thème, à celle de co-thème, de remarqué primaire ou de marge. L'idée de ces variations, de ces oscillations entre thème et marge oblige, certes, mon questionnement à se complexifier.

⁴ Vermersch P., 2002a, p.29

Il n'en reste pas moins que, même lorsque ces propriétés temporelles sont à la marge, le sujet se les donne bien comme cadrages (cf. les cadrages temporels sociaux, biologiques, institutionnels que tu mentionnes). Aussi, leur utilité pragmatique est peut-être beaucoup moins marginale que leur localisation dans le champ attentionnel.

Par exemple « l'heure qu'il est » constitue un cadre temporel éminemment social, et qui se trouve souvent à la marge du champ attentionnel, mais dont la prégnance est fort différente selon les sujets et les moments. La variation du « degré de prégnance » à la marge de ce cadre temporel pourrait correspondre à (sinon engendrer) diverses conduites en rapport avec le temps chronologique : de l'obsession du temps qu'on craint de laisser passer, à l'extrême inverse de l'oubli répété des rendez-vous, en passant par les choses à faire qui se rappellent éventuellement au bon moment, etc.

En somme, à mon sens, il ne va pas de soi que tous les sujets possèdent une égale expertise de se donner des cadrages pragmatiques temporels – même si ceux-ci se trouvent à la marge de leur champ attentionnel.

D'où que ma question reste essentiellement la même (comment *font-ils* pour se donner ces cadrages ?) bien que, en sa forme, cette question se modifie pour prendre en compte plus complètement le champ attentionnel (centre, marge, etc.) suite à tes remarques.

Avant de revenir sur le centre, la périphérie et l'horizon du champ d'attention, penchons-nous sur la consistance de la notion de fenêtre attentionnelle temporelle. Lors de la réalisation d'une tarte, mesurer la quantité de farine avec une cuillère à soupe suppose de focaliser l'attention *sur une durée spécifique* (assez courte, de l'ordre de quelques minutes). L'acte de mesurer la farine s'appuie donc sur un certain type de réduction⁵ : les durées inférieures ou supérieures à quelques minutes sont mises en suspens (**P** : si c'est le cas). Cette époque temporelle semble bien, ici, être une condition de l'efficacité de l'acte (**P** : efficacité locale, mais pas globale). En effet, l'action de mesurer la farine semble

⁵ Vermersch P., 2001

difficilement réalisable si mon attention reste continûment focalisée, par exemple, à l'échelle de la journée (comme lorsque, le matin, je coordonne par anticipation les différentes tâches à accomplir aujourd'hui, ou lorsque je les passe en revue le soir). Considérons maintenant que mon attention reste continûment focalisée à l'échelle des minutes alors qu'il me faut coordonner la réalisation de la tarte de A à Z. Vraisemblablement, cette réalisation présentera d'importantes difficultés. La même réduction, la même fenêtre attentionnelle temporelle, semble donc aussi appropriée pour opérer certains types d'actes qu'elle semble inappropriée pour en opérer d'autres.

P. Ce passage montre aussi une ambiguïté fondamentale, entre les propriétés temporelles et les déterminations par les buts, je peux prendre comme thème le but à atteindre et renvoyer à la marge implicite les contraintes de temps.

Peut-on dire que, contrairement à ce qu'on a constaté au plan visuel, plus la granularité de la description est fine, plus la fenêtre attentionnelle *temporelle* est réduite ? Les grandes étapes (par exemple faire la pâte) semblent bien exiger la focalisation de l'attention sur une durée plus longue que les opérations élémentaires (mettre 200g de farine dans un saladier). Lesquelles exigent également la focalisation de l'attention sur une durée plus longue que les opérations d'identification (savoir où se trouve la farine) ou d'exécution (aller chercher la farine) puisqu'elles les coordonnent en les englobant. Enfin, pour la même raison, ces opérations d'identification ou d'exécution exigent à leur tour la focalisation de l'attention sur une durée plus longue que les opérations en quoi elles peuvent être fragmentées (par exemple choisir de mesurer la quantité de farine avec une cuillère à soupe).

Le niveau de fragmentation et la taille des fenêtres attentionnelles temporelles apparaissent ainsi plus étroitement corrélés que ne l'étaient le niveau de fragmentation et la taille des fenêtres attentionnelles visuelles. Gardons à nouveau ce constat en réserve.

Si nous revenons maintenant au champ d'attention, comment donner une acception temporelle à son centre (généralisé par un thème), à sa périphérie (les éléments reliés) et à son horizon (les éléments pertinents de manière plus indirecte) ?

P. De nouveau les questions que tu te poses n'ont de sens que si c'est le temps dans une de ses propriétés qui est pris pour thème ou au moins thème secondaire.

Comme on l'a vu, l'action de mesurer la quantité de farine avec une cuillère à soupe suppose une attention *centrée* sur une durée délimitée, avec mise en suspens d'autres durées. En termes de temporalité, le champ attentionnel semble également comporter une *périphérie* (correspondant par exemple aux actes temporellement connexes tels que celui de positionner son corps d'une façon qui soit assez stable pour permettre d'effectuer les mouvements de mesure de la farine) et un *horizon* (les actes moins directement reliés tels que vérifier en regardant dans la pièce si tout est prêt ou non pour l'étape suivante).

P. Du coup il ne me semble pas que l'on puisse dire que l'attention est ici centrée sur une durée, parce qu'il n'y a pas de focus précisément, les propriétés temporelles sont sur un mode d'actualité faible, donc faisant déjà parti de l'horizon (mais de fait il faudrait le documenter à partir du locuteur lui-même), car la place des propriétés temporelles dans un acte ne peut pas être préjugée, même si l'inférence paraît raisonnable de son caractère plus ou moins secondaire ou prégnant. ?

F. L'argument me convainc et m'incite à réviser ma terminologie. Il est logique que la notion de « fenêtre attentionnelles temporelles » renvoie, effectivement, à la focalisation de l'attention sur une durée (sur un rythme, etc.), de même qu'une fenêtre attentionnelle visuelle renvoie à la focalisation de l'attention sur un espace.

Je devrais donc, plutôt que de FAT, parler de « cadrages temporels » pouvant se déplacer entre centre et périphérie du champ attentionnel.

Par exemple, je peux focaliser mon attention sur la succession des démarches nécessaires à l'habilitation d'une action de formation. Cette séquence souvent complexe devient alors un thème. Une heure plus tard, alors que les démarches sont loin d'être achevées, je peux faire passer cette séquence à la marge en me focalisant sur un autre thème. Le cadrage temporel donné par la séquence « dossier d'habilitation » s'est alors déplacée du centre à la périphérie. Mais pour que cette séquence puisse revenir au bon moment au centre du champ de mon attention,

je ne dois pas l'avoir « rangée trop loin », je dois continuer à « l'entendre en bruit de fond ».

Sans doute ces métaphores ne peuvent-elles faire plus que suggérer que les cadrages temporels sont, même à la marge, nécessaires à l'action. Mais justement, l'EdE permettrait de questionner plus finement la façon dont les sujets procèdent lorsque, me semble-t-il, ils organisent de manière prééfléchie (ou à l'aide de signifiants privés ?) les déplacements des cadrages temporels du centre à la périphérie de leur propre champ d'attention.

Bien entendu, ces premiers éléments s'appuient sur de rapides coups de sonde introspectifs qui pourraient être approfondis par quelques EdE. Pourtant ils me semblent indiquer, au moins à titre heuristique, que :

(1) Toute action suppose un cadrage pragmatique temporel c'est-à-dire une ou des fenêtres attentionnelles temporelles de durées délimitées, comportant un centre, une périphérie et un horizon.

P. D'accord sur le principe d'un cadrage pragmatique temporel, mais ensuite dans le modèle dynamique de l'attention, il faut déterminer si la temporalité sous un aspect ou un autre (enchaînement, durée, date ...) est un thème ou non, un remarqué ou non, un remarqué secondaire, ou plus en retrait encore une marge ou un horizon. Il y aura toujours un cadrage, mais c'est vrai de toutes les propriétés possibles reste à savoir quelle place subjective elle occupe chez la personne qui vit cette acte. ?

(2) Décrire l'action, c'est opérer sans le savoir un accès à une fenêtre attentionnelle temporelle dont la taille est proportionnelle au niveau de description choisi.

La notion de fenêtre attentionnelle temporelle - FAT pour la brièveté - me semble générer des ouvertures dans plusieurs secteurs. Accéder à telle FAT spécifique et, plus encore, passer de l'une à l'autre constituent des expertises à l'œuvre dans de nombreux champs, aussi bien professionnels que personnels.

Mais, à ma connaissance, il n'existe pas d'accompagnement de la conscientisation de ces expertises.

P. Probablement il doit y avoir des choses de ce genre chez les urgentistes, dans l'apprentissage de la conduite d'accident dans le domaine industriel ou dans le pilotage d'avion, savoir quitter le court terme pour voir

le moyen ou long terme et inversement ? En thérapie, en analyse de pratique, on choisit ce que l'on fait, à l'échelle du moment, de la séance, des étapes plausibles dans les mois qui viennent, et à plus long terme du projet de cure. En même temps dans ces exemples, il y a un emboîtement permanent entre buts et horizon temporel, rarement une visée temporelle focale seule ?

Pour un exemple, je m'appuierai à nouveau sur une rapide introspection. En tant que formateur d'adultes, intervenant sur des temps d'environ trois heures, je suis conscient de passer fréquemment d'une FAT à l'autre, c'est-à-dire que mon attention se focalise sur des durées qui varient suivant le moment. En voici quelques unes : une durée de quelques minutes (pour un échange ponctuel avec un stagiaire) ; une durée d'environ trois heures (en référence à quoi je décide du moment de la pause, de l'accélération ou du ralentissement de la transmission des contenus en fonction du temps qui reste avant la fin du cours, en fonction aussi de ce que j'avais prévu de faire durant ce temps de cours) ; une durée de quelques mois - le temps des stages où j'interviens (lorsque j'envisage que ce qui se dit aujourd'hui aura peut-être des répercussions à long terme dans la formation). Il me semble que mon attention passe plus facilement d'une FAT à l'autre aujourd'hui qu'au moment où j'ai débuté dans ce métier. De quelle façon ai-je acquis ces différents actes d'accès ? Quels savoirs procéduraux mobilisent-ils ? Comment pourrais-je développer ces savoirs ? Il y a là vraisemblablement une voie d'exploration possible à travers l'EdE.)

F. En fonction des nécessité de modifier ma terminologie apparues grâce à tes remarques, dire que « mon attention se focalise sur des durées qui varient suivant le moment » me semble maintenant incomplet. Il faudrait ajouter que les cadrages de ces durées passent de la marge au centre du champ de l'attention et vice versa.

3. FAT et gammes temporelles

La précédente mention d'une FAT d'assez longue durée (les quelques mois d'une action de formation) génère la question suivante : peut-on modéliser des fenêtres attentionnelles temporelles types sur le modèle des fenêtres attentionnelles visuelles de tailles croissantes (micro-fenêtre, fenêtre-page, fenêtre-salle, fenêtre-cour, fenêtre-paysage) ?

En quelque sorte, Vermersch met cette question au travail lorsqu'il distingue différentes gammes temporelles⁶.

P. Oui et non,

Oui : parce du point de vue de la recherche expérimentale le temps d'une réponse neuronale, celui d'un ensemble de neurones, celui d'une réponse comportementale élémentaire complète, etc. sont autant de divisions typiques permettant pour un chercheur d'organiser des cadres de lecture de l'activité. Ce que l'on n'avait pas en tête jusqu'à présent.

Non : parce que ces cadrages sont ceux d'un observateur, ceux propres au chercheurs, et il faudrait une autre réflexion, que tu amorces ici pour déterminer quels sont les fat typiques.

La première, la gamme atomique (en deçà de la milliseconde) relève des sciences dures ; par contre, la gamme d'actualité (de la milliseconde aux multiples de minutes) renvoie à des activités physiologiques et psychologiques élémentaires. Cette gamme d'actualité est subdivisée en trois échelles : micro (de la milliseconde à la demi seconde - durée prise en compte en psychologie expérimentale), méso (de l'ordre d'une seconde - peu étudiée) et macro (de quelques minutes à une heure ou deux - pas de travaux en psychologie expérimentale). *"Au delà de la gamme d'actualité, ajoute Vermersch, on peut imaginer plusieurs gammes de durées correspondant à des projets de vie, des projets de tâches complexes, allant de la journée à plusieurs années, et plus loin des gammes historiques, géologiques etc. La gamme de projet est phénoménologiquement intéressante puisqu'elle correspond à la motivation, à la reprise de la saisie sur plusieurs heures, plusieurs semaines, plusieurs mois pour continuer un apprentissage, réaliser un projet personnel."*⁷. Il y a là, me semble-t-il, une modélisation en chantier des durées délimitées sur lesquelles le chercheur porte son attention en fonction de sa discipline. Ces durées délimitées, ordonnées par tailles croissantes - comme les fenêtres attentionnelles visuelles - accèdent à la notion de fenêtres attentionnelles temporelles types. En d'autres termes, à l'occasion des actions que le sujet effectue dans son travail de recherche mais aussi dans sa vie quotidienne, il porte son attention sur certaines durées délimitées qui s'étagent du très court au très long terme (des millisecondes au temps

géologiques). On peut ainsi envisager - c'est le centre de la présente réflexion - des fenêtres attentionnelles temporelles *de grande taille*.

II. Explicitation et perspective existentielle

Parler non plus de "gammes temporelles" mais de "fenêtres attentionnelles temporelles" de grande taille pose cependant un certain nombre de problèmes. Je les aborderai au fur et à mesure suivant une combinatoire de quatre mots-clés : "fenêtre attentionnelle" et "durée", certes, mais aussi "action" et "explicitation".

1. La notion d'action renvoie-t-elle à une durée maximale ?

La relation entre "fenêtre attentionnelle" et "durée" a déjà été envisagée : en substance, le champ de l'attention peut englober des durées que leur longueur n'empêche pas d'être délimitées. On doit cependant aussi interroger la relation entre "durée" et "action" : ces longues durées sur quoi l'attention peut se porter correspondent-elles bien toujours à des *actions* menées par un sujet ?

Puisque par définition toute fenêtre attentionnelle renvoie à une action dont elle constitue le "cadrage pragmatique", poser des fenêtres attentionnelles temporelles englobant plusieurs années implique de considérer des actions qui, elles aussi, se mesurent en années. S'agit-il encore d'actions à cette échelle ? En d'autres termes, jusqu'à quelle "taille temporelle" pourra-t-on parler "d'action" ?

P. Si une action est déterminée par la présence d'un but à atteindre, d'un projet à réaliser, dont on pourra savoir s'il a été ou non réalisé, que faut-il pour qu'il y ait but ? Ne faut-il pas un critère de conscience de but (conscience directe ou réfléchie, peu importe), pour qu'il y ait but et donc action ? Si à la place d'action, j'utilise le terme de vécu, qui est plus large, la notion de but disparaît, mais alors comment vais-je repérer des propriétés de ce vécu, sinon en le segmentant en fonction du découpage instauré par le sujet narrateur ? La question de la taille temporelle de la cellule segmentée me paraît secondaire, par rapport à ce qui organise la segmentation.

Imaginons un sujet qui, concrètement, construit sa maison. Il initialise une action qui va durer plusieurs mois. Cette action est, certes, fragmentable (jusqu'à la façon de doser le sable et le ciment, voire plus loin) mais elle n'en reste pas moins une unité organisatrice d'actions de moins longues durées. Si cette

⁶ Vermersch P., 2002b

⁷ Vermersch 2002b, pp. 22-23

organisation globale fait défaut, la construction de la maison sera de toute évidence fort compromise (**P.** c'est vrai des modes de construction contemporains seulement).

Prenons encore quelques autres exemples d'actions de longue durée : suivre une formation qualifiante, écrire un livre, ou encore construire son parcours professionnel, ou existentiel. Ces deux derniers exemples avivent encore la question de la durée maximale d'une action : parce qu'elles se mesurent en dizaines d'années, ces "actions" ne font plus penser à ce qu'on considère intuitivement comme une action. Doit-on parler, quant aux actions d'une telle durée, de "système d'actions" ? Pour ma part je considérerai que, toute action constituant déjà un système englobant d'autres actions, il vaut mieux parler simplement d'action de plus ou moins longue durée. De ce point de vue, ce que cadrent les grandes fenêtres attentionnelles temporelles consiste bien en actions longues⁸. On pourra alors parler, par exemple, de "l'action de construire son existence".

P. Est-ce un langage d'observateur qui conçoit une telle action, ou un langage de sujet se rapportant à sa vie à tel ou tel moment et qui la penserait comme un projet de construction ? Car la dénomination que tu utilises « construire son existence » présuppose que subjectivement j'ai un tel projet, une telle conscience de projet. Ce qui ne va pas de soi ! Qui ne va pas de soi, à chaque âge de sa vie, à chaque tournant de sa vie, à chaque décision dont l'observateur peut savoir qu'elle engage fortement l'avenir.

F. Je reviens sur deux formulations. « Si une action est déterminée par la présence d'un but à atteindre, d'un projet à réaliser, dont on pourra savoir s'il a été ou non réalisé, que faut-il pour qu'il y ait but ? Ne faut-il pas un critère de conscience de but (conscience directe ou réfléchie, peu importe), pour qu'il y ait but et donc action ? »

De même : « la dénomination que tu utilises « construire son existence » présuppose que

⁸ Cette conclusion doit être relativisée : lorsque l'attention du chercheur embrasse, par exemple, des durées géologiques, la fenêtre attentionnelle qu'il ouvre ne peut cadrer aucune action qu'il puisse accomplir puisque sa taille dépasse de beaucoup la durée de sa vie. Il y aurait donc une limite supérieure : les plus longues durées sur quoi l'attention peut se porter ne correspondent plus à des actions menées par un sujet.

subjectivement j'ai un tel projet, une telle conscience de projet. Ce qui ne va pas de soi ! »

Je ne peux développer ici ce point (qui constitue une partie de ma thèse), mais je veux indiquer rapidement qu'un certain nombre de travaux issus des courants regroupés sur le terme « lifespan perspective » ou encore « développement psychosocial de l'adulte » ont questionné de tels « buts » ou « projets » à travers les notions de rêve de vie, de tâches développementales, etc.⁹ On trouve des notions voisines en psychothérapie : scénarios de vie en Analyse Transactionnelle, schémas dynamiques de l'imaginaire dans le Rêve Eveillé de Desoille, etc., etc.

Bien que ces travaux laissent de nombreuses questions irrésolues, comme dans tout chantier de recherche fécond, je considère pour ma part qu'une notion de but ou de projet de vie peut être pertinente pour l'exploration des cadrages temporels. Ces buts, sans relever de l'inconscient freudien, semblent fréquemment à la fois peu conscientisés et organisateurs du cours de la vie.

Dans la mesure où l'on admet cette notion de but existentiel, on peut alors parler « d'action de construire sa vie ».

2. Peut-on expliciter des actes de longue durée ?

Croisons maintenant "fenêtres attentionnelles", "durée" et "action" avec "explicitation".

Et admettons que la construction par un sujet de sa propre existence puisse constituer *de droit* une action, et que l'attention fournisse à cette action un cadrage temporel pragmatique, une fenêtre attentionnelle temporelle idoine. Cela ne signifie pas nécessairement que *de fait* une telle action soit explicitable. Encore faut-il questionner théoriquement les conditions de possibilité de l'explicitation de l'action de construire son existence.

P. Il me semble que la durée objective de ce qui est à expliciter ne pose pas de problème de principe, puisque action ou pas ce sera un vécu, et l'acte par lequel j'accède à mon vécu passé, et les actes discursifs qui produisent la

⁹ Houde R., 1999, pour une revue de la question

verbalisation se font en relation avec le présent dans le passé, avec la cellule temporelle élémentaire qui correspond à l'appréhension pas à pas de mon vécu. Que ce qui a un grand empan temporel soit décomposé en unité plus élémentaire me paraît simple. Plus compliqué est la détermination de ce qui se donne à la personne comme unité verbalisable (temporelle, qualitative). Quelque soit la taille en durée de ce dont on va faire le récit, il va y avoir une segmentation spontanée en épisode, en partie, élémentaire, et probablement on aura pas la continuité totale du vécu, mais une segmentation sur des bases diverses. De plus, dans la mesure où tout vécu est multi stratifié, il n'y aura jamais un seul récit possible mais une multitude selon le point de vue.

En l'occurrence, pour que cette dernière action de longue durée soit explicitable, elle doit pour le moins être singulière, réelle et spécifiée¹⁰.

- Singulière, certes : on ne vit qu'une fois ; avant et après moi, il n'y a eu et il n'y aura personne comme moi ; et dans mon temps d'existence il n'y a que moi qui vive ma vie, etc. etc. Mon existence relève d'un locus temporel plus vaste que celui de la réalisation d'une tarte aux pommes, mais qui n'en a pas moins son unité.

- Quant à la réalité de cette action de construire sa vie, elle apparaît dès que l'on compare *faire* son existence et *dire* son existence. Le dire, le récit de ce qui a été fait au cours d'une tranche de vie, accorde souvent aux actes effectués un sens qui varie en fonction des circonstances et des interlocuteurs, comme le montre tous les travaux du courants des histoires de vie¹¹.

¹⁰ Vermersch 1994, chap. 2

¹¹ Je me réfère ici aux histoires de vie *en formation d'adultes*. Alors que les approches ethnologiques et sociologiques en histoire de vie (Bertaux D., 1997) s'attachent à comprendre une société ou un public, à l'aide notamment d'entretiens biographiques (Demazière D. et Dubar C., 1997), les histoires de vie de formation visent l'accompagnement du sujet dans son cheminement singulier (Pineau G. et Le Grand J.-L., 1993). Elles relèvent ainsi d'une posture clinique centrée sur une relation interpersonnelle réflexivement travaillée (du côté du formateur) et par quoi s'élabore (du côté du formé) un temps ou un projet de formation. Aujourd'hui, les histoires de vie de formation sont utilisées dans des contextes variés, du travail social à la recherche universitaire.

En quoi, globalement, consiste cette pratique ? Comme l'écrit G. Pineau, "en permettant aux sujets de ramasser et de mettre en forme leurs différents morceaux de vie, semés et dispersés au fil des ans,

- A priori, la spécification semblerait impossible... du moins si on se contentait de l'envisager dans l'abstrait. D'un point de vue surplombant, qu'un sujet puisse spécifier le début et la fin de l'action de construire sa vie contredit en effet l'idée même qu'il puisse s'y pencher : si cette action pouvait être écrite dans sa totalité, c'est en toute logique que le sujet serait mort. Cependant, d'un point de vue en première personne, l'action de construire sa vie s'arrête tout simplement maintenant : qu'ai-je fait *jusqu'à présent* pour construire ma vie ? Le début de cet action est également spécifiable par le sujet : *à quel moment* ai-je commencé à construire ma vie ? Certes, on peut s'attendre à ce que la localisation de ce commencement puisse différer pour le même sujet d'un entretien à l'autre. Cependant, malgré cette variabilité, le recours aux index de validation interne me semble rester pertinent : au moment où il s'y penche, le sujet évalue subjectivement que le début de son action de construire sa vie est ici et non là.

3. Accéder à une fenêtre attentionnelle existentielle

Si l'action de construire son existence semble bien explicitable en ce qu'elle est singulière, réelle et spécifiée, *comment* l'expliciter ? En portant pour commencer son attention sur le temps long, et en mettant les autres durées plus courtes en suspend, pourrait-on dire. En d'autres termes, à titre de préalable à l'explicitation de l'action de construire son

des temps et des contretemps, l'histoire de vie leur fait construire un temps propre qui leur donne une consistance temporelle spécifique, une histoire" (2000, p. 121). Cette mise en forme des temps s'effectue avant tout grâce au *récit* que chaque sujet produit face au et pour le groupe et aux formateurs (Lainé A., 1998). Il s'agit de favoriser chez le participant la conscientisation de son statut de co-auteur de son histoire, de pointer "ce qu'il parvient à faire de ce qu'on a fait de lui" (Sartre J.-P., 1960, p. 127). Les histoires de vie de formation adoptent ainsi une visée émancipatoire : à travers elles, le sujet est susceptible d'opérer un retour critique sur des contraintes symboliques telles que le projet parental qui préfigure son cheminement (De Gaulejac V., 1987), ou telles que les attendus sociaux d'une certaine position professionnelle en fonction de l'âge (Riverin-Simard D., 1984). Il se trouve alors en position de mieux participer à sa propre histoire, de référer son processus de formation à ses choix existentiels.

existence, le sujet opère un accès à la fenêtre attentionnelle temporelle qui cadre cette action. Cependant, l'acte d'accès à une vaste fenêtre attentionnelle temporelle - à une fenêtre attentionnelle "existentielle" - diffère profondément selon la position de parole adoptée. En position de parole formelle, le sujet produira des pensées, des considérations sur sa propre existence. Que se produira-t-il si l'acte d'accès s'opère en position de parole incarnée? J'avancerai qu'il se produit alors une "épiphanie".

P. Je ne sais pas si ce sera nécessairement une épiphanie, ton analyse occulte la motivation du narrateur, le cadre dans lequel il s'exprime, ce qu'il en attend, et donc la couche de sens qu'il s'autorise à viser et à exprimer¹². Ce qui me semble certain, c'est que des « unités élémentaires de narration » vont se détacher, on n'aura pas une continuité depuis le début jusqu'à la fin (sauf si on la recherche ou on la sollicite délibérément sur ce mode de restitution de l'enchaînement temporel complet), il va donc y avoir des saillances. Sur quelles bases? Si j'oriente la personne vers ce qui a été important pour elle, ce qui a fait sens, ce qui l'a touchée, ce qui a modifié sa vie, alors sans savoir comment elle fait, la personne va aller vers des épisodes, des moments, des événements, des circonstances. J'emploie tout ces différents mots, pour souligner que même si pour l'observateur cela peut être nommé « un moment » cf. Nadine Faingold, parce qu'il a une unité temporelle, ce n'est pas nécessairement cette détermination temporelle de moment qui vaut en priorité pour celui qui le revit, qui le rapporte. Dans mon expérience de psychothérapeute de tels épisodes permettant en particuliers d'introduire du sens dans les conduites actuelles, comme reproduction du passé dans le présent, comme porteur du sens d'un contrat avec soi-même etc. sont des évidences, dans le sens où dans un certain style de travail de recherche du changement par l'intelligibilité rendue accessi-

12 J'aurais dû préciser que « la motivation du narrateur, le cadre dans lequel il s'exprime, ce qu'il en attend, et donc la couche de sens qu'il s'autorise à viser et à exprimer » sont travaillées dans le cadre des pratiques d'histoires de vie. Par exemple, suivant cette approche, l'histoire de vie est nécessairement co-construite par le narrateur et l'interviewer (qui doit évidemment travailler lui aussi son positionnement). Dans cette perspective, il n'y a pas d'histoire « vraie » : le critère est la véracité, non la vérité. Certains parlent même de « légende de soi » ou de « mythe personnel » (McAdams D., 1993).

ble grâce au passé (changement d'histoire en PNL, anamnèse en psychanalyse,) organise le travail thérapeutique, les consignes que l'on donne etc.

Dans la terminologie du sociologue N. Denzin, l'épiphanie est un « *moment d'expérience problématique qui illumine le caractère personnel, et souvent signifie un tournant de la vie d'une personne* »¹³. Les épiphanies constituent des « *expériences de vie qui forment et altèrent la signification que les personnes se donnent à elles-mêmes et à leurs projets de vie* »¹⁴. En d'autres termes, ce sont des moments-clés de « révélation » affectant le parcours existentiel du sujet.

Denzin aborde surtout les épiphanies en amont et en aval de l'expérience elle-même qui les constitue. Ce type d'approche des moments-clés de l'existence, qu'on les nomme épiphanies ou autrement, est de loin le plus fréquent. Par exemple, de nombreux patients ont pu dire à de nombreux thérapeutes : « c'est au cours de cette séance que j'ai réalisé que je répétais toujours le même schéma avec mes compagnes ». Quelles que soient la fécondité des questionnements théoriques partant de ces événements thérapeutiques, on ne sait cependant toujours pas comment les patients ont procédé pour centrer leur attention sur une fenêtre attentionnelle temporelle suffisamment vaste, à l'échelle de quoi certains actes de construction de soi dans la durée ont pu leur apparaître dans leur relief.

P Ma compréhension de ce genre de situation, me fait penser que la découverte des moments révélateurs, n'est pas le fait d'une extension de la fenêtre temporelle de visée, mais plutôt dans le style de visée propre au « sentiment intellectuel », une vraie demande intérieure d'accéder à ce qui a été important pour moi, ou toute autre consigne à laquelle je consens vraiment et dans la confiance d'une réduction pro active, le fait de se demander à soi-même est largement générateur d'un acte dont je ne contrôle pas l'exécution, mais qui s'opérant me fournit la réponse, ou un point de départ.

Ce qu'on peut par contre remarquer c'est que, au moment où le patient accède à une fenêtre attentionnelle existentielle, il se trouve en position de parole incarnée. Dans le cas contraire, il ne produirait que des « idées » sur sa propre existence et non des « révélations », des prises de conscience à cette échelle.

¹³ Denzin N., 1989, p. 141

¹⁴ Denzin N., 1989, p. 15

Partant, les épiphanies constituent une cible privilégiée pour investiguer les actes mentaux que le sujet mobilise pour accéder à une fenêtre attentionnelle existentielle.

P. Dans ma compréhension, l'acte privilégié est celui de la réduction pro active, et il n'est pas dépendant selon mon expérience personnelle comme sujet de cette expérience et comme témoin actif de son advenue chez d'autre, il n'est pas dépendant d'une orientation propre à une fenêtre temporelle élargie, mais plutôt d'une ouverture à un possible que je me demande à moi-même.

F. Il me semble que la réduction pro active telle que je la comprend : accueil d'un radicalement nouveau (et non tentative de saisir)¹⁵ ne permet pourtant pas au sujet de faire l'économie de relier ce nouveau émergeant au *faisable* : en l'occurrence à ce que ses cadrages temporels permettent et à ce qu'ils empêchent. Que le sujet puisse, sous l'impulsion du nouveau émergeant de la réduction pro active, modifier en lui-même et dans son environnement ces cadrages temporels ne change rien au fait qu'il s'y *réfère*, à la marge voire au centre. Par exemple lorsqu'une personne, suite à une prise de conscience que je suis tenté d'appeler pro active, quitte un mode de vie trépidant et stressant, pour devenir psychanalyste ou berger (je connais les deux cas), elle reconfigure des cadrages temporels familiaux (changement des rythmes familiaux), financiers (quand l'argent va-t-il arriver ?), quotidiens (l'emploi du temps journalier), pour ne pas parler de son projet de vie dans ses dimensions consciente (qui serais-je dans dix ans ?) et inconsciente, ce qui lui demande bien de pouvoir se référer suffisamment finement à ces cadrages pour qu'il puisse contribuer à ce que la révélation intime prenne corps.)

Les sujets acceptent en effet sans difficultés majeures d'évoquer leurs épiphanies pour autant qu'ils se sentent en confiance ; dans des contextes de formation voire au cours de conversations informelles, ils témoignent parfois spontanément des moments-clés de leur existence "comme si ils y étaient".

P. Du coup la notion de visée existentielle, me paraît plus définie par un contenu, par un

questionnement impliquant personnel, que par une dimension temporelle, c'est plus délimité selon ma compréhension par le désir de ressaisir ma propre vie, mon propre engagement. S'il y a un cadre structurant intermédiaire, ce que constitue pour moi la notion de fenêtre, ce sera plus d'ordre conceptuel, comme le champ de la responsabilité, de la spiritualité, de l'engagement, des conséquences de mes décisions, du sens de mes choix, plus que d'une quelconque délimitation temporelle, qui sera pourtant en arrière-arrière plan, mais pas comme thème ou comme organisateur de la visée existentielle.)

F. Si le thème est plutôt de l'ordre «de la responsabilité, de la spiritualité, de l'engagement », etc., cela n'empêche pas « une quelconque délimitation temporelle, qui sera pourtant en arrière-arrière plan » mais, écris-tu, « pas comme thème ou comme organisateur de la visée existentielle. »

A partir de cela, deux réflexions.

1. Une délimitation temporelle à la marge me semble pouvoir être souterrainement organisatrice de la visée existentielle. Deux exemples :

- Délimitations ou *cadrages chronologiques*. On ne prend pas les mêmes responsabilités et engagements suivant qu'on a 20, 40, 60 ou 80 ans¹⁶, d'où vraisemblablement une forte contribution du temporel chronologique (à la marge du champs de l'attention) à l'organisation de la visée existentielle.

- *Cadrages rythmiques*. De nombreuses formes actuelles d'organisation du travail (où le sujet ne peut décider de ralentir ou d'accélérer une activité, ni de choisir l'heure de son début et de sa fin), sont considérées responsables à long terme de troubles nombreux. Ceux-ci ont autant des incidences biologiques (troubles du sommeil et de la vigilance, fatigue accrue, troubles de l'alimentation) qu'ils affectent la vie sociale (non-participation), familiale (la conjugalité et l'éducation des enfants se trouvent compromis) et personnelle (troubles de l'humeur, apathie croissante, disparition des aspirations, moins grande présence à soi)¹⁷.

¹⁶ Cf. travaux de R. Gould, présentés et commentés in Houde R., 1999

¹⁷ Cf. par exemple Reinberg A., 1979 ; Sivadon P. et Fernandez-Zoila A., 1983 ; Grossin W., 1996.

¹⁵ Cf. Vermersch, 2001

Les conditions temporelles - ou plutôt rythmiques - des Nouvelles Formes d'Organisation du Travail restent, pour les sujets, à la marge du champs de l'attention, et c'est peut-être pourquoi il leur est si difficile de s'en libérer faute d'une conscientisation (faute de prendre ces cadrages temporels pour thèmes) qui constituerait une première étape¹⁸. Quoiqu'il en soit, ces cadrages rythmiques pathogènes semblent également avoir d'importantes incidences sur la visée existentielle.

2. Même si c'est un thème de l'ordre « de la responsabilité, de la spiritualité, de l'engagement » qui organise la visée existentielle, on peut considérer qu'il l'organise *via les cadrages temporels que le sujet peut se donner*. Comme le montre la clinique, un engagement apparaissant au sujet comme particulièrement sincère et authentique, par exemple sur le plan amoureux, ne suffit pas toujours à empêcher ce sujet de recreuser compulsivement le même sillon qui a mené à l'échec ses précédentes rencontres amoureuses. A la marge, le cadrage temporel de sa vie amoureuse semble bien relever d'un temps circulaire - d'une prégnance considérable.

4. Expliciter les épiphanies en éducation permanente

Je tiens à préciser d'emblée l'enjeu en éducation permanente de mon orientation de recherche. Dans la mesure où se former tout au long de la vie demande fréquemment de réévaluer le sens que l'on donne à son parcours, à son existence, les savoir-faire qui permettent de porter en position de parole incarnée son attention à cette échelle (qui permettent d'accéder à la fenêtre attentionnelle existentielle) prennent toute leur importance. En effet, un certain nombre de sujets apparaissent en difficulté dans leur processus de formation parce qu'ils ne peuvent accéder que difficilement au long terme où ce

processus s'inscrit¹⁹. De mon point de vue, cela signifie que ces sujets ne disposent pas (ou insuffisamment) des savoir-faire permettant d'accéder en position de parole incarnée à de grandes FAT et, partant, de faire l'expérience de prises de conscience ou de "révélation" existentielles i.e. d'épiphanies. Ainsi, repérer ces savoir-faire, ces savoir-accéder (1) à la FAT qui cadre l'action (2) de construire son existence, et se pencher sur les voies d'*apprentissage* de ces savoir-faire, pourrait à terme favoriser que les sujets puissent produire plus facilement des moments où il sont en position de redonner sens à leur parcours. Ce repérage pourrait s'effectuer grâce au guidage précis de l'évocation que l'EdE met en œuvre.

P. Je ne suis pas convaincu de la prééminence de la dimension temporelle dans la visée existentielle.

FL. Quels sont à ce sujet, à titre de point d'étape, mes arguments nouveaux, que ton feed-back a suscité, ou incité à développer ?
- Que la dimension, le cadrage temporel pouvait vraisemblablement être prééminent bien qu'à la marge

- Que le sujet pouvait organiser (de façon préréfléchie) les mouvements des cadrages temporels du centre à la marge et vice versa dans le champ de l'attention.

Ainsi je pense pouvoir conserver l'essentiel de l'idée d'un sujet capable (de façon préréfléchie) d'un acte d'accès (1) à la FAT qui cadre à l'action (2) de construire son existence.

Mais.

Je considère maintenant cet acte d'accès (1) :

- soit comme le surgissement pour un sujet de sa propre existence (rêve de vie, scénario, etc.) au centre même de son champ d'attention, c'est-à-dire comme thème *sail-lant* (cas de figure de l'épiphanie)

Pour un questionnement dans le cadre de la formation des adultes : Pineau G., 2000

¹⁸ Cf. surtout Sivadon P. et Fernandez-Zoila A., 1983

¹⁹ C'est le cas, par exemple, des personnes en insertion avec qui je travaille avec l'approche des histoires de vie, et qui éprouvent souvent de grandes difficultés aussi bien à prendre en compte leur expérience passée qu'à construire des projets (quels qu'ils soient) à long terme. Ces difficultés se retrouvent aussi sous des formes et à des degrés divers à tous les niveaux de formation.

- soit comme le surgissement pour un sujet de sa propre existence (rêve de vie, scénario, etc.) à la marge - ou comme remarqué -, ce surgissement donnant à cette marge ou à ce remarqué une nouvelle *prégnance*. (Je pense aux « rêves qui tournent une page », sans que ce tournant semble avoir donné lieu à une prise de conscience existentielle notable. Ou encore à des périodes où certains patients semblent tenir à juste distance du centre de leur attention les prises de conscience qui s'avancent, comme pour distiller un breuvage trop fort à ce moment-là.)

Je pense également pouvoir conserver l'idée que les sujets mobilisent à l'occasion de ces actes d'accès *certaines savoir-faire pré-réfléchis*. D'où, à mon sens, l'intérêt d'une utilisation de l'EdE comme accompagnement du réfléchissement de ce pré-réfléchi-là.

Flash-back. Jusqu'en 2001, dans le cadre de ma thèse en cours intitulée "Les épiphanies en éducation permanente", je recherchais ces savoir-faire en utilisant exclusivement l'approche des histoires de vie en formation. Je m'appuyais donc sur la narration par des sujets de leurs moments d'épiphanie. Cependant, si cette approche me donnait accès aux *dirés* des sujets, elle ne m'apprenait rien sur les *actes* mentaux qu'ils mobilisent lors de ces moments. Insatisfait, j'ai donc décidé de métisser histoires de vie et entretien d'explicitation pour investiguer les épiphanies.

Afin d'ébaucher une réflexion concernant ce métissage, je rappellerai pour les traiter séparément les deux niveaux d'action précédemment distingués : (1) l'acte "court" d'accès en position de parole incarnée à la fenêtre attentionnelle existentielle ; (2) l'acte "long" de construction de son existence qui apparaît dans cette FAT.

5. EdE et histoires de vie (**l'acte de construire son existence**)

Dans la pratique, les dispositifs de formation des stages d'histoire de vie favorisent assez bien l'accès à une fenêtre attentionnelle temporelle de grande taille. C'est d'ailleurs là leur vocation, leur spécificité et leur intérêt. Chez les participants, en général, la conscientisation se fait de ce qu'ils ont pu faire de ce que l'on a fait d'eux²⁰. Par exemple, il est fréquent que des personnes s'estimant ignorantes et passives dans leur rapport au savoir s'aperçoivent de quelle façon elles n'ont, en fait, pas cessé de se cultiver en

²⁰ pour reprendre la formule de Sartre (1960)

autodidactes dans des secteurs variés. Certaines réalisent même qu'elles avaient mis en œuvre tout un programme d'apprentissage implicite.

Sur le plan théorique, en termes de satellites de l'action, les histoires de vie mettent explicitement au travail : le *contexte*, aussi bien historique, social, institutionnel, relationnel de la formation de soi²¹ ; les *intentions* à travers la notion de projet²² ; et les *commentaires* bien sûr, à travers le questionnement des interprétations du récit de vie données par les participants eux-mêmes²³. Cependant elles ne se sont pas attachées à penser ni le *procédural* (comment fait-on pour construire sa vie comme vie) ni les *savoirs d'action* qui lui sont associés²⁴.

Si l'application que je propose de l'EdE au long terme s'avère pertinente, son métissage avec l'approche des histoires de vie et de l'EdE permettrait une investigation mieux outillée de l'action de construire son existence. Par exemple, au moment de la prise de conscience par les autodidactes dont j'ai parlé de l'existence chez eux d'un véritable programme d'apprentissage, il serait possible après mise en évocation de poser une question du type : "et qu'est-ce que tu fais quand tu programmes tes apprentissages ?"

Un protocole voulant favoriser la mise au travail de ces questions est présenté en troisième partie.

Deuxième partie (P. Vermersch)

Notes sur les cadrages attentionnels à partir des questions de Lesourd

La question des cadrages temporels

²¹ Pour une revue de la question, voir Pineau G. et Le Grand J.-L., 1993 ; Lainé A., 1998.

²² Cf. Courtois B. et Josso M.-C., 1997. Voir aussi la notion d'autobiographie-projet développée par B. Courtois.

²³ Pineau G. et Le Grand J.-L., 1993, cf. également De Villers G. et Niewiadomski C., 2002

²⁴ Sans entrer ici dans une comparaison plus précise, je crois constater que ce constat portant sur les histoires de vie s'applique également aux recherches de Denzin. Denzin pointe en effet essentiellement les contextes d'apparition, les modifications d'intention (de projet de vie) et les commentaires (altération de la signification que le sujet lui donne à son parcours) qui sont afférents à l'épiphanie. Cependant, bien qu'il la définisse comme une expérience, il ne se penche pas sur son vécu nécessairement singulier.

La notion de fenêtre attentionnelle, vient comme un concept organisateur, restreignant le caractère totalement graduel du champ d'attention quel que soit le médium de la visée (l'attention est toujours médiée par la mise en œuvre d'un acte (intentionnel), qu'il soit perceptif ou quasi perceptif, symbolique, discursif, conceptuel), suivant le type d'acte et le fait qu'une activité ait une dominante, on va par exemple avoir une traduction essentiellement spatiale pour la perception visuelle. La fenêtre délimite des emplacements pragmatiques, emplacements relativement discrétisés, correspondants à des pratiques sédimentées à la fois sociales et par voie de conséquences individuelles. De fait, entre la fenêtre-page et la fenêtre-salle, il y a peu d'intermédiaires, sinon ce qui se passe sur un plan de travail, sur une table, un comptoir. L'intérêt que de fait chaque type d'espace est exclusif des autres, le passage d'un espace à un autre à tendance à exclure le précédent, la taille de l'espace produit des délimitations qui peuvent être abusives. Mais même dans une tâche ou une situation ou l'espace spatial, comme surface perceptive est secondaire, ces cadrages là sont présents à la marge, ils ont une fonction d'orientation dans le sens de mon vécu. Il me semble que les fenêtres temporelles, sont comme l'espace de l'identité, de l'émotion, de la valeur, la majeure partie du temps présents dans une fonction d'orientation qui sous tend ma vie, qui donne sens à mes actes qui s'enchaînent. Dans certaines situations ils deviennent thèmes, ils sont visés en tant que tels. Cependant même ainsi, il faut faire attention que la notion de fenêtre spatiale, était référée à l'étendue pour ce qui concerne les actes visuels, mais d'autres propriétés spatiales auraient pu s'avérer plus pertinentes si c'était autre que visuel, la direction, l'origine, le volume, etc. De même quand on pense au temps, il n'y a pas que la durée, il y a la date, le rythme, la vitesse, l'origine, chacune de ces dimensions est présente à divers degrés dans la fonction d'orientation des cadrages temporels.

La notion de fenêtre est donc un concept empirique lié aux conditions habituelles dans lesquelles se déroulent notre activité, ces conditions habituelles déterminant par sédimentation des régularités, dont on pourrait sans doute montrer l'adéquation fonctionnelle aux tâches et aux performances cognitives et sensorielles moyennes. Nous sommes dans cette démarche d'analyse dans une perspective

assez proche de Schütz, dans son analyse phénoménologique de l'attitude naturelle, dans son inscription dans le monde social. (The structure of life world).

La notion d'orientation est liée pour moi à l'analyse de l'attitude naturelle, elle est ce qui structure mon horizon, donne stabilité et continuité à mes attentes, à mes projets, et à ma possibilité de vivre le présent sans angoisse, et dans l'oubli que l'avenir peut à tout moment sortir de cet espace d'orientation familial.

Maintenant que se passe-t-il quand mon activité consiste à « réfléchir » ma vie ? Qu'est-ce qui se passe quand j'opère des choix qui ont des implications sur mon cadre de vie, mon lieu de vie, mes ressources, mes relations, mes activités. A chaque âge un horizon est disponible, des questions délimitent ce que je pense spontanément. Le travail que j'aurais fait sur moi-même et avec moi-même va moduler profondément les types d'espace de possibles qui m'organisent sans que je puisse me dissocier complètement des espaces sociaux communs qui constituent la base commune.

Que se passe-t-il quand je prend le temps, et que je donne sens au fait de me rapporter rétrospectivement à ma vie passée ? Probablement à un âge où j'ai déjà bien vécu, et probablement en relation avec une situation questionnement intérieur, de crise, de difficultés : anamnèse psychothérapeutique, récits de vie, récits d'apprentissage, GEASE, analyse de pratique, retour d'expérience. Il y a donc une motivation que j'ai plus ou moins au clair, une visée attentionnelle, un acte de viser le passé sur le mode de l'évocation, on a donc une activité globalement définie qui consiste à se mettre en situation de parler de sa vie et d'écouter d'autres parler de leur vie, pendant une session de travail (cadre temporel social de la demi-journée, de la soirée), et une activité spécifiée qui consiste d'abord à viser le passé, puis à rester en relation incarnée avec ce passé pour en faire la verbalisation. On a donc déjà trois niveaux, un global, un local de visée, un local de maintien en prise sur le mode de l'incarnation.

Qu'est-ce que je fais quand je vise le passé, pour m'en ressouvenir ? Mon thème c'est le passé, le passé modulo l'intention avec lequel je le vise, le critère qui le délimite comme passé possible à être verbalisé. Mon thème n'est pas l'acte de visée, sauf si je suis de formation phénoménologique, il n'est pas non

plus le remplissement en tant que propriétés de ce remplissement, mais le passé lui-même, quelles sont les aspects auxquels je prête spontanément attention et qui vont être organisateur de ma régulation ? Satisfaction du critère qui présidait à la visée ? Caractère passé, spécifié et du coup réel de ce qui se redonne ? Ce dernier point est important, j'identifie que ce qui se redonne à moi appartient mien à ma vie, est bien un élément de mon passé à moi, que je suis en prise avec du passé non imaginaire, mais vrai selon moi. Quel découpage temporel en terme de globalité ? Est-ce que le passé se donne comme d'abord temporel ? Peut être peut-il se donner de tant d'autres façon : une image générique, même un simple remplissage incomplet, puis une image plus spécifiée, puis un événement ou une situation particulière, une qualité unitaire d'un moment ?

Suite des remarques un peu en vrac

4- Détermination du thème

Maintenant considérons l'extension au concept de fat et les buts de FL

La vie est-elle un acte, les épiphanies, la prise en compte du long terme,

Chaque jour dans ce que je vis, je m'organise implicitement (fat à la marge) dans des durées types principalement organisées par les cadres sociaux, et les échéances prioritaires (se lever à temps pour arriver au bureau ou à un rdv à l'heure), organiser sa matinée, etc.

A certains moments le temps devient objet d'une visée explicite.

Il me semble que sur le plus long terme, ce n'est pas le temps lui-même qui peut devenir objet de visée, **mais le but ou la finalité**, supporté à la marge par une ampleur temporelle proactive faisant l'objet d'une estimation plus ou moins globale. (F. A lire ce passage, j'ai soudain l'impression que nous sommes d'accord sur l'essentiel ?)

Qu'en est-il quand mon activité consiste à se rapporter à ma vie dans sa globalité, vers quoi je tourne mon attention, ctd quels sont les thèmes qui s'imposent à moi de manière explicites, s'il y en a ? L'accès va-t-il se structurer par les périodes, les lieux, les personnes, les événements marquants personnels, ou extérieurs ? Le concept d'épiphanie préjuge de la catégorie de tri me semble-t-il.

Mais là il s'agit d'une activité particulière auto biographique, rétrospective, motivée par des raisons diverses, ce qui est différent du fait de vivre ma vie dans ce qu'elle comporte de protention, d'anticipation, de planification, et

là à quels moments est-ce le temps qui est visé en tant que tels, plutôt que le but, les valeurs, les identifications (devenir un vrai professionnel, un bon mari, un bon père, un bon grand-père, un associé digne de ce nom, un participant de plein droit, un senior reconnu etc. ?

Certains engagements, psychothérapie, militantismes, choix d'un lieu de vie, d'une activité de vie peuvent être le moment d'une conscience de construction de sa vie ou de soi, de désir ou besoin de changement vers une autre identité, ce sont des moments de choix, de décisions, sont ils nécessairement épiphaniques ? Vision actuelle et rétrospective, une chose essentielle a pu se passer au moment même dans l'anecdotique, dans le non vu.

Telle que ma vie m'apparaît rétrospectivement, dans quels cadrages temporels je me pensais, me sentais, me projetais à différents moments ? Aujourd'hui, je me rends compte que si je prends la totalité de ma vie, il y a plusieurs strates simultanées, celles de la matinée, de la journée, de jusqu'au grex, de la rentrée sur paris, des deux ans à venir avec l'intégration à l'ircam, des années qui me restent jusqu'à la retraite, de ma mort,

5- l'explicitation des vécus et l'idée de fat

Il faut partir d'un autre point de vue que celui de FL, et se poser des questions sur les cadrages temporels éventuels à partir de l'activité mise en œuvre, ici c'est l'activité de communiquer sur son vécu passé, sur le mode de la mémoire concrète, sur le mode du ressouvenir intuitif, dans la position de parole incarnée.

Dans la technique de l'ede, nous visons une situation ou une tâche réelle, passée, spécifiée.

Cette évocation conduit à présentifier le passé, y a-t-il un cadrage temporel spontané typique, est-il variable suivant les personnes ? Est-il variable suivant les tâches ou les situations auxquelles on se rapporte ?

En revanche dans le cours de l'entretien, le cadrage temporel est d'autant plus étroit que le niveau de détail est fin. Mais on voit bien que lorsque j'évoque, lorsque je verbalise, le thème dans lequel je vis, ce que je vise est l'activité passée telle que je la vivais à ce moment là, plus précisément le thème qui m'occupe est celui dans lequel je vivais spontanément le moment passé, alors que les questions de l'intervieweur peuvent préciser par la démarche d'explicitation rétroactive, changer au sein de la visée réflexive le thème dans mon exploration du passé.

Donc il y a de nombreuses strates à ne pas confondre.

Dans l'accès évocatif, mon thème th2 est le vécu passé, une fois cet accès opéré mon thème spontané n'est plus dans le fait de réussir ma visée mais est celui dans lequel je vivais dans le passé th1.

Si on doit se poser la question de la présence de fenêtres attentionnelles typiques dans les deux activités, il faut le faire en toute généralité sans présupposer quelque thème que ce soit a priori.

F. Je suis évidemment d'accord pour « poser des questions sur les cadrages temporels éventuels à partir de l'activité mise en œuvre », etc. Sinon, pourquoi voudrai-je faire de l'EdE ?

Cependant, si je vise le vécu passé (th2) et que, une fois cet accès opéré, mon thème est celui dans lequel je vivais dans le passé (th1), c'est-à-dire ce qui était au centre de mon champ attentionnel dans ce passé-là, je pense que ce qui était dans ce passé-là à la marge de th1 (entre autres : divers cadrages temporels) peut également être conscientisé.

Finalement, est-ce si différent d'une visée (th2) d'un th1 passé dont le sujet conscientise pour la première fois par exemple la marge auditive ou visuelle ?

Mes questionnements ne s'arriment-ils pas alors tout à fait à la pratique de l'EdE ?

(Que l'on considère ou non, par ailleurs, que la conscientisation des cadrages temporels à la marge de th1 puisse être utile dans la perspective d'un gain d'intelligibilité des modes de construction de l'existence, c'est une autre question.)

On peut aussi choisir de porter son attention en position de parole incarnée (th2) sur un moment précis du passé où l'existence entière constituait le thème de l'attention (th1). En littérature, les déclamations des héros face à leur « destin » (à un cadre séquentiel jugé inéluctable) constitueraient une des illustrations possibles de ce genre de moment.

Cependant si nous ne sommes pas dans le cadre de l'ede, il faut être attentif aussi à ce qui oriente l'activité du locuteur, quelle consigne explicite lui a été donnée : récit biographique, anamnèse, consigne d'analyse de pratique favorisant un critère de tri rétrospectif et quelle consigne implicite il se donne. Dans l'activité de mise en évocation, dans le temps d'accès, de la visée à vide, il me semble que pour le

locuteur il doit y avoir par rapport à cet acte un cadrage assez bref de l'ordre de quelques secondes qui s'il ne produit pas un remplissement ou tout au moins une amorce de remplissement, est réputé échoué. Alors que dans l'activité réfléchissante, dans la suspension pro active, le cadre temporel typique pendant lequel il peut ne rien se passer, ou se passer des choses apparemment chaotique peut s'amplifier de plusieurs minutes ou même heures.

Dans le temps de la narration basée sur un remplissement intuitif, il me semble que ce qui doit cadrer doit être quelque chose comme la durée d'une plongée, le va et vient d'un tout de parole, un tel cadrage apparaîtrait probablement par la sensation de son dépassement raisonnable (mon intervieweur ne dit rien depuis longtemps, j'ai parlé très longtemps, plusieurs heures se sont écoulées etc.).

Dans tous ces aspects la dimension temporelle est située dans un plan très secondaire par rapport à ce que vise l'attention, elle n'est jamais prise pour thème il me semble, même si elle ne peut être que lointainement présente comme cela doit être le cas pour toutes mes activités finalisées.

Troisième partie (F. Lesourd)

De manière très résumée, le propos de ma thèse en cours²⁵ est le suivant.

Les sujets vivent de plus en plus fréquemment de nos jours²⁶ des transitions, des tournants existentiels, des transformations plus ou moins profondes après quoi la vie n'est plus jamais exactement la même. Si l'on n'adhère pas à l'idée que ces transformations sont données aux sujets par quelque « grâce divine », on peut considérer que les sujets en sont au contraire les auteurs (au moins en partie). En d'autres termes, les sujets mobilisent ce que j'appelle des « savoir-passer », des savoir opérer le passage d'un épisode ou d'une tranche de vie à l'autre, ou peut-être encore des savoir construire leurs propres épiphanies.

La mobilisation de ces « savoir-passer » semble s'opérer surtout de façon non consciente, d'où l'intérêt de se doter d'une méthodologie susceptible d'en favoriser le repérage. Un tel repérage prend sens dans la perspective d'une « éducation et d'une formation tout au long de la vie », ou encore d'une « formation existentielle »²⁷ qui dépasse en extension les cadres institutionnalisés de l'éducation.

Par hypothèse, je suppose plusieurs types de savoir-passer nécessaires à la construction d'une épiphanie. Ici, j'en envisagerai un seul, concernant directement les notions de cadrage temporel et de fenêtre attentionnelle temporelle.

²⁵ Titre « Les épiphanies en formation existentielle », dir. Jean-Louis Le Grand, Sciences de l'éducation, Université Paris VIII

²⁶ Cf. par exemple Boutinet J.-P., 1998

²⁷ Barbier R., 1997

De mon point de vue, le sujet *construit* le temps de son épiphanie en « tissant » ou en « orchestrant » les temporalités hétérogènes qu'il traverse et qui le traversent (temps macro-sociaux, temps de travail, de transport, temps des échanges interpersonnels, temps intérieurs aux couches multiples, etc.)²⁸. Dans un moment de transition existentielle, savoir « passer », savoir vivre la transition comme telle nécessiterait alors de construire un temps de « révélation », une épiphanie, à partir des matériaux que constituent les divers temps précédemment évoqués. Si une telle construction s'opère bien, elle suppose que le sujet puisse prendre en compte (de façon préfléchie) les cadrages temporels qu'il va réorchestrer sous forme d'épiphanie.

Concrètement, je commence par proposer au sujet de raconter un tournant existentiel (On est ici dans un travail d'histoire de vie). Afin de spécifier le tournant, je propose d'en déterminer le début et la fin. Cette narration (qui peut recouvrir une période de plusieurs mois voire de quelques années) comporte un certain nombre de moments, c'est pourquoi je propose au sujet de repérer un moment pivot (ou éventuellement plusieurs). J'accompagne donc la focalisation (mais à une échelle de temps qui n'est pas celle où se situe couramment l'EdE), focalisation qui peut demander un certain nombre d'étapes, jusqu'à isoler le moment qui constitue le pivot de la transition existentielle (qui apparaît comme tel en termes de vérité du sujet). A partir de là commence le travail d'EdE proprement dit. Cette façon de procéder rejoint le travail de Nadine Faingold²⁹. De mon point de vue, l'approche des histoires de vie est ici complémentaire de l'EdE; elle permet d'appréhender un contexte existentiel sur le fond de quoi peut se détacher le moment pivot à expliciter comme action.

L'extrait de protocole qui suit reprend l'exploration d'un tel moment pivot chez un sujet que j'appellerai Joséphine. La transition qu'elle a choisie a eu, selon elle, pour effet une rééquilibration des priorités qu'elle accorde respectivement à son activité professionnelle et à ses souhaits de développement personnel dans le sens d'une majoration des derniers. Selon Joséphine, cette transition a débouché sur une reprise d'études universitaires (DEA).

Après avoir couvert une période de quelques mois, l'entretien se focalise sur une matinée, puis sur un moment particulier.

²⁸ Pour Bachelard (1963), pour Grossin en sociologie du travail (1996), le temps, les temps sont construits ou orchestrés. Pineau (2000) voit dans la capacité des sujets de « rythmer les rythmes » une dimension essentielle du processus de formation. Pour une approche clinique de l'orchestration des temps en formation, cf. Lesourd F., 2001.

²⁹ Faingold N., 2001

Francis 1 Est-ce que dans cette matinée-là, il y a un moment qui est, pour toi, le pivot du tournant que nous sommes en train d'explorer ?

Joséphine 1 Oui, il y en a un très clairement... Alors donc je sors de l'ascenseur, je marche, le nez vers le sol, je passe... le long d'une grille verte avec des barreaux assez longs, et je m'entends avec comme mots à l'intérieur: « côte flottante », et ça me fait sourire, et ça me fait même rire, et je sens qu'il y a plein de choses qui s'enchaînent et qui défilent comme les barres de cette grille verte, qui sont comme un... comme quand on est dans le train et qu'on voit les poteaux électriques sauf qu'ils sont beaucoup plus rapprochés. Et je sens que là, je tiens quelque chose d'important, que c'est là et pas ailleurs, et que je n'ai plus besoin de chercher, je sais que c'est quelque chose de fondamental. Et je ne ralentis pas ma marche, je continue à avancer parce que je sens que c'est parce qu'il y a ce mouvement, parce qu'il y a cette impression visuelle de grille verte, parce que j'ai le nez collé par terre et que je ne regarde pas les barreaux mais ils sont là, parce que je pense que ça y est euh... c'est difficile à décrire ça... parce que ça y est, je suis en surdité par rapport à l'extérieur, en écoute du dedans. Je... je suis étanche au bruit de l'extérieur. C'est ça l'histoire.

F2. Alors dans ce moment là, tu passes devant la grille, tu as ces deux mots qui te viennent, il y a cette impression que plein de choses s'enchaînent, que c'est fondamental, et puis tu te sens tournée vers le dedans. C'est bien ça ?

J2. Oui

F3. Est-ce qu'il y a un de ces micro moments qui...

J3. Oui oui, pour moi c'est la grille... C'est la grille qui rythme. Mon rythme de marche est... adapté, je sens que je vais y rester. Pourtant il y a des rues à traverser, mais c'est ce rythme là qui me convient parce que... le rythme de défilement d'image, enfin... la scansion des grilles, c'est celui-là qui... je sais pas si j'en ai besoin mais, oui... j'en ai besoin pour que... ça se déroule et que, un petit peu plus tard, deviennent des mots... et le fait que je devienne étanche acoustiquement à l'extérieur, c'est une conséquence, c'est pas ça qui est à l'œuvre.

F4. Mm ?

J4. C'est la grille, elle est assez longue. Je sais au début de la grille que c'est important qu'elle soit là, et quand je sens que « ça y est », je sais que j'ai un tout petit bout de grille encore, et je sens qu'il faut que j'en profite parce que il faut que je reste dans ce truc là. L'idéal pour moi, ce serait que cette grille fasse autant de kilomètres que ce que j'ai besoin de marcher. Bon, c'est pas le cas. Mais je sens par contre que je vais pouvoir l'intérioriser suffisamment pour garder cette impression là. Cette scansion... C'est vraiment une scansion qui fait ce... oui, cet événement.

F5. J'ai l'impression que ce micro moment là, il a lui aussi un début et une fin. Une fin parce que tu dis « ça y est ». Et un début ?

J5. Je crois qu'entre l'ascenseur et le début de la grille, je crois qu'il y a des choses qui s'installent à l'intérieur mais je sais pas bien quoi. Et quand j'arrive au début de la grille, je sais que ce qui est en train de se mettre en place et que je peux favoriser, c'est... Il va y avoir quelque chose de l'ordre de... alors «révélation» ça fait pompeux mais... quelque chose qui va venir. Et du coup... je me mets à marcher le long de cette grille, confiante dans le fait que elle va, elle va m'aider dans ce processus là. Et... je rentre dans ce moment là avec l'envie d'y aller, comme quand je faisais de la gym et qu'il fallait faire du cheval d'arçon. Il y a je ne sais plus combien de mètres à courir, mais c'est réglementaire avant d'arriver sur le tremplin. Et il y a tout un moment à se mettre en condition, à trouver le bon rythme de course qui fait que le bon pied va arriver sur le tremplin au bon moment et va permettre de donner l'élan. Et j'ai l'impression que quand j'arrive au début de cette grille, euh... je sais que je peux prendre mon élan et c'est quelque chose... c'est pas comme un cheval mais... Oui, je vais sauter qualitativement d'impression et il y a quelque chose de... le mot «révélation» convient pas, mais il y a quelque chose de cet ordre là. Je sais que c'est là.

F6. A quoi tu reconnais que tu vas pouvoir sauter qualitativement d'impression ?

J6. Je me suis déjà mise dans cet état, déjà dans une absence de... Comment dire ça... Dans un «non regarder» volontairement. Je suis dans du... C'est flottant dans la tête, c'est-à-dire que l'impression c'est que le cerveau est plutôt comme du molleton que comme une matière plus... corporelle. Là je sais qu'il y a pour moi deux cent mille autres trucs et qu'il faudrait que je me soucie de ce qui va se passer cinq minutes après, deux heures après parce que voilà, je serai au boulot mais... je sais que ça peut être ailleurs. Ce que je sens c'est que même s'il y a plein de choses graves et que c'est compressé, c'est tellement absolument ça d'abord que le reste est absent le temps qu'il faut pour que ça ce soit là. Et que... alors là je sens très volontairement que il faut rien... c'est un quart de chouia de je ne sais quoi, soit je repars dans mes impressions de d'habitude, quels sont les stagiaires que je vais rencontrer aujourd'hui et qu'est-ce qu'il faudrait que je leur raconte. Ou bien j'aborde cette grille et je sais que là, il y a quelque chose et c'est ça.

F7. Comment fais-tu pour qu'il n'y ait pas un quart de chouia, pour que tu n'aïlle pas dans d'autres préoccupations.

J7. Je laisse mes jambes marcher. Je ne sais pas ce que je fais de mes bras mais j'ai l'impression qu'ils sont comme ça (croisés) Et il s'agit surtout pas de me rouler une clope et pourtant j'ai envie d'une clope... Si je redonne une consistance corporelle à

mon cerveau, les préoccupations de la journée, de l'extérieur vont revenir immédiatement. Donc c'est maintenir le côté cerveau en... molleton. Euh... Comment je fais ça ? Je vais le donner par image parce que c'est ce qui me vient mais ça ne te dira pas grand chose. Je construit deux espèces de jupes en plastique comme ça (mouvement des mains dessinant comme une sorte de toit de chaque côté de la tête) qui évacuent comme... des eaux de ruissellement. Euh... Comment je fais pour construire ça ? Je reste sur le petit pois noir que j'ai senti dans l'ascenseur. Oui, c'est un petit pois noir qui est l'idée centrale de... l'élément qui est là et qui voudrait se mettre en phrase, et ça je le plante au centre de ma tête et j'évacue le reste. C'est comme si je poussais des cloisons. Et je sens que le petit pois, effectivement ça fait un moment qu'il était là. Je le laissais pas s'installer au centre parce que je me mettais pas dans cette attitude corporelle où il pouvait être posé là et pas ailleurs. Quand j'aborde la grille effectivement je le mets au milieu et je pousse le reste. Comment je fais ? Euh... C'est juste que je m'installe dans le rythme de la marche. Et surtout que je me demande pas si la vitesse est adaptée. Si je me demandais à quel rythme il faut que je marche... Je suis confiante dans le fait qu'il y a quelque chose qui sait en moi à quelle vitesse il faut que je marche

F8. Ca c'est le début de ce moment là. Et il y a peut-être aussi quelque chose à la fin, ce que tu évoquais tout à l'heure en disant que c'était fini et qu'il restait encore un petit peu de grille ?

J8. Oui

F9. Ce moment là, veux-tu le réévoquer ?

J9. Le petit poids, il est devenu « côte flottante ». Il a fait deux mots... C'est comme si il s'était explosé ; il n'est plus noir. L'expression c'est que c'est en mousse, c'est du molleton. C'est vraiment l'impression simultanée de... « ça s'arrête » et « ça commence ». Ca s'arrête de savoir qu'il y a quelque chose qui veut se dire, et ça commence parce que... il y a quelque chose qui s'est dit mais que il y a encore besoin de toute une phase... où il va falloir que je reste, et où le simple fait de marcher suffit. De marcher et d'être dans ce regard absent et dans cette étanchéité. Ca suffit et ça va aboutir à la petite bulle des clavicules qui remonte et qui fait des phrases³⁰.

F10. Ce moment où le petit pois noir éclate et devient des mots, qu'est-ce que tu fais pour que ça advienne ?

³⁰ Dans une autre partie de l'entretien à quoi elle se réfère ici, Joséphine a évoqué une « transformation en phrases » d'un éprouvé corporel : « une petite bulle qui remonte le long des clavicules ». Elle a associé cette transformation à celle du « petit pois noir » qui disparaît en générant les deux mots : « côte flottante ».

J10. Je marche et je me laisse bercer par le rythme des grilles

F11. Veux-tu réévoquer le moment où le petit pois a changé ?

J11. C'est un changement de couleur de la grille. Enfin... Elle est verte d'un bout à l'autre et absolument verte, au début elle est là mais je ne la vois pas vraiment, et dans mon champs visuel ça fait plutôt une impression gris jaune qu'une impression verte, et le moment où le petit pois explose c'est comme si il y avait du vert qui avait éclairé l'intérieur de ma tête... Enfin... c'est pas ça qui a fait éclater le petit pois noir mais, c'est comme si... il y avait un « clac » dedans dehors.

F12. Comment tu le décrirais ce clac dedans dehors ?

J12. Je vois du vert là, mais juste à la limite de mon champ visuel. Ça m'oblige à faire un mouvement de l'œil. Sinon j'ai l'impression que je n'ai pas de mouvement de l'œil, puis là... c'est comme quand ça défile dans les trains et qu'on voit l'œil qui fait comme ça quoi (mouvement de la main droite mimant des saccades oculaires) ... Cette barre là de la grille, elle crée une arythmie dans le défilement dans lequel je suis. Et du coup je m'aperçois pas que le petit pois noir s'est explosé, par contre je sais qu'avant il était là et qu'après il est plus là. Qu'il y a deux mots. Et entre, il y a l'arythmie de la barre verte.

F13. Là, on a le début et la fin du moment qu'on explore. Le début c'est le moment où tu t'es dit qu'il allait y avoir une révélation, même si le mot ne te convenait pas complètement, et la fin c'est le moment où le petit pois noir a donné des mots. C'est bien ça ?

J13. Oui

F14. Entre le début et la fin, il y a un temps où tu as marché. Est-ce que à l'intérieur de ce temps là, il y a un autre moment ?

J14. Je sais qu'il y a un temps entre deux mais je le vois pas, je le sens pas. Je sais que ça a commencé au début de la grille, je sais qu'il y a l'arythmie de la barre verte. Mais entre deux... je peux pas dire. Ça se fait.

F15. Alors, quand tu ne peux pas dire qu'est-ce qui te vient, si tu veux l'explorer ?

J15. C'est difficile ça... J'ai continué à marcher mais je sais pas... Entre les deux il y a une absence... C'est là que je perds l'impression d'enveloppe corporelle limitée, oui

F16. Comment tu décrirais cette impression de perte d'enveloppe corporelle limitée ?

J16. C'est un vide réel... Je peux en cerner les limites mais c'est un vide...

F17. Je te propose de rester sur ce moment là, en te référant en plus aux impressions temporelles que tu as pu éprouver à ce moment-là. Tu évoques des rythmes de la grille, de la marche, mais peut-être éprouves-tu aussi que c'est un grand temps ou un petit temps, que c'est lent ou rapide...

J17. *Le moment en lui même, il est atemporel.* Par contre, dans le champs de conscience pas loin il y a que ça se passe là mais que ça vient de il y a plus longtemps, et il y a quelque part dans le champs de conscience que si je décide à m'intéresser au petit pois noir et d'évacuer tout le reste et de profiter de la grille c'est parce que ce truc là a des répercussions très importantes. Il y a quelque part l'évidence que c'est fondamental. Et puis... combien de temps ce moment là dure, j'en sais rien. Mais il y a l'évidence dans le champ de conscience, mais pas consciemment là au premier plan, que euh... c'est fondamental. Je dirai pas dans le champ de conscience que c'est existentiel, ça c'est dans l'après-coup mais... il y a l'évidence que c'est très important. Un peu comme les fois où je m'endors avec une préoccupation en tête, et je me réveille au milieu de la nuit avec l'impression que « eureka ». Et là c'est pas « j'ai trouvé » mais c'est « ah, ça y est, enfin ça vient me dire ce que ça essaie de me dire depuis longtemps. »

F. 21 Est-ce que tu veux explorer cette sensation que ça vient d'il y a longtemps et que ça a des répercussions ?

J. 21 Ce qui vient du passé... c'est pas nouveau cette histoire là, mais là ça frappe à la porte. Que ça a des répercussions sur la suite, c'est cette impression que au lieu de penser avec une impression corporelle de cerveau, le cerveau se transforme en molleton et, ça, c'est un indicateur de... il s'agit d'autre chose que simplement une pensée du quotidien. Ça a des répercussions parce que j'ai l'impression que le petit pois noir c'est quelque chose qui était là depuis longtemps mais soit il avait besoin d'exploser pour se dissoudre, soit que... c'est comme une peinture qui n'aurait pas encore été peinte mais qui aurait besoin d'être peinte (...) Et comment je sais que il y a une répercussion... C'est, c'est immédiat, c'est entier... les deux mots qui me sont venus, ils me sont venus immédiatement sans que j'aie été les chercher, c'était ceux-là et pas d'autres. Ils s'imposent. Et c'est comme une grande inspiration. Ahhhhh... C'est ça. Et une fois que ça c'est posé, c'est là, c'est conscient, c'est une évidence, forcément ça va entraîner des modifications d'attitude, de comportement et peut-être des décisions probablement mais sans le côté lourd « faut que je prenne une décision » Ça s'est fait et c'est là, et ça y est. Et ça va prendre le temps comme ça peut pour se manifester. Mais au dedans c'est déjà là.

Analyses (en travail)

Début de l'action

Pour Joséphine, la grille est éprouvée comme occasion de « révélation » : « je passe... le long d'une grille verte » (J 1) ; « j'en ai besoin pour que... ça se déroule et que, un petit peu plus tard, deviennent des mots » (J 3) ; « quand j'arrive au début de la grille, je sais que *ce qui est en train de se mettre en place* et que je peux favoriser, c'est... *Il va y avoir*

quelque chose de l'ordre de... alors «révélation» ça fait pompeux mais... quelque chose *qui va venir*. Et du coup... je me mets à marcher le long de cette grille, confiante dans le fait que *elle va, elle va* m'aider dans ce processus là (...) *je vais sauter qualitativement d'impression* » (J 5). **Les termes en italique pointent une imminence, c'est-à-dire, déjà, un cadrage temporel à très court terme du temps de l'action en cours : cela est sur le point d'advenir. Dans le champ attentionnel de Joséphine ce cadrage existe comme remarqué plutôt qu'à la marge.**

Mais encore faut-il saisir l'occasion d'un tel « saut qualitatif d'impression ». « Là je sais qu'il y a pour moi deux cent mille autres trucs et qu'il faudrait que je me soucie de *ce qui va se passer cinq minutes après, deux heures après* parce que voilà, je serai au boulot mais... je sais que ça peut être ailleurs (...) alors là je sens très volontairement que il faut rien... c'est un quart de chouia de je ne sais quoi, soit je repars dans mes impressions de d'habitude, quels sont les stagiaires que *je vais rencontrer aujourd'hui* et qu'est-ce qu'il faudrait que je leur raconte. Ou bien j'aborde cette grille et je sais que là, il y a quelque chose et c'est ça. » (J 7). **Il y a ici deux co-remarqués : le cadrage temporel chronologique associé au travail, et le cadrage temporel d'un autre processus (« ou bien j'aborde cette grille ») que Joséphine pressent mener à « quelque chose ».**

Apparaissent plusieurs niveaux de savoir d'action que Joséphine mobilise pour saisir cette occasion d'un « saut qualitatif d'impression » :

- Comment Joséphine parvient-elle à mettre en suspens le cadrage temporel chronologique associé au travail ? « Si je redonne une consistance corporelle à mon cerveau, les préoccupations de la journée, de l'extérieur *vont* revenir immédiatement. Donc c'est maintenir le côté cerveau en... molleton » (J 7)

- Comment maintient-elle le cerveau en molleton ? En créant une « jupe en plastique » au dessus de sa tête (J 7)

- Comment crée-t-elle cette « jupe en plastique » ? Joséphine ne répond pas de façon (pour moi) explicite à cette question qu'elle s'est elle-même posée. « Je reste sur le petit pois noir que j'ai senti dans l'ascenseur. Oui, c'est un petit pois noir qui est l'idée centrale de... l'élément qui est là et qui voudrait se mettre en phrase, et ça je le plante au centre de ma tête et j'évacue le reste. C'est comme si je poussais des cloisons. Et je sens que le petit pois, effectivement *ça fait un moment qu'il était là* (...) Quand j'aborde la grille effectivement je le mets au milieu et je pousse le reste. » (J 7) **Il semble bien s'opérer une mise en suspens (« j'évacue le reste ») du cadrage temporel chronologique, des temps extérieurs, qui a pour effet de laisser apparaître un autre cadrage temporel, celui d'une**

temporalité intérieure de quoi relève le « petit pois noir » qui était là depuis un moment.

- Comment met-elle le petit pois noir au milieu et comment pousse-t-elle le reste ?

« C'est juste que *je m'installe dans le rythme* de la marche. Et surtout que je me demande pas si la vitesse est adaptée » (J 7). **Joséphine se sert en quelque sorte du rythme de la grille comme d'un synchroniseur du rythme de la marche. Cette utilisation est notée ailleurs : « je marche et je me laisse bercer par le rythme des grilles » (J10), et ses effets sont précisés : « C'est vraiment une scansion qui fait ce... oui, cet événement » (J 4). Cette rythmicisation semble constituer le principal opérateur de la mise en suspens du cadrage temporel extérieur, chronologique, mise en suspens qui laisser apparaître un autre cadrage temporel, intérieur, celui de la dynamique du petit pois noir. Que Joséphine déclare : « je le plante au centre de ma tête » ne permet cependant pas d'affirmer que cette dynamique est au centre du champ attentionnel.**

Fin

« Le petit pois, il est devenu « côte flottante ». Il a fait deux mots » (J9). « Cette barre là de la grille, elle crée une arythmie dans le défilement dans lequel je suis. Et du coup je m'aperçois pas que le petit pois noir s'est explosé, par contre je sais qu'avant il était là et qu'après il est plus là. Qu'il y a deux mots. Et entre, il y a l'arythmie de la barre verte. » (J12). **Il y a là aussi quelque chose d'un « saut qualitatif d'impression » (que Joséphine associe en J12 à une saccade oculaire), une discontinuité qu'il aurait été souhaitable d'explorer davantage. Cette discontinuité constitue peut-être un micro-moment pivot du tournant existentiel que nous avons exploré : « C'est vraiment l'impression simultanée de... « ça s'arrête » et « ça commence ». Ca s'arrête de savoir qu'il y a quelque chose qui veut se dire, et ça commence parce que... il y a quelque chose qui s'est dit mais que il y a encore besoin de toute une phase... où il va falloir que je reste » (J9)**

Post-fin

« je m'entends avec comme mots à l'intérieur : « côte flottante », et ça me fait sourire, et ça me fait même rire, et je sens qu'il y a plein de choses qui s'enchaînent et qui défilent comme les barres de cette grille verte » (J 1) ; « je suis en surdité par rapport à l'extérieur, en écoute du dedans » (J 1) ; « le fait que je devienne étanche acoustiquement à l'extérieur, *c'est une conséquence* » (J 3). « quand je sens que « ça y est », je sais que j'ai un tout petit bout de grille encore, et je sens qu'il faut que j'en profite parce que *il faut que je reste dans ce truc là* (...) *je vais pouvoir l'intérioriser* suffisamment pour garder cette impression là. Cette scansion... » (J 4). **Le « ça y est » constitue-t-il une épiphanie ? Je laisse cette question en suspens, même si en J1, Joséphine dit : « je sais que c'est quelque**

chose de fondamental ». Sur un autre plan, on peut noter qu'elle mobilise (comme remarqué sinon, pendant un court instant, comme thème) un autre cadrage temporel nécessaire au guidage des suites de l'action : il faut rester dans « ce truc là » (la marche synchronisée à la grille) pour « intérioriser » la scansion. « Il y a encore besoin de toute une phase... où il va falloir que je reste, et où le simple fait de marcher suffit. De marcher et d'être dans ce regard absent et dans cette étanchéité. Ça suffit et ça va aboutir à la petite bulle des clavicules qui remonte et qui fait des phrases. » (J9)

4. L'action

Entre début et fin, qu'en est-il de l'action elle-même ? « C'est là que je perds l'impression d'enveloppe corporelle limitée, oui » (J15) « Le moment en lui-même, il est *atemporel*. Par contre, dans le champs de conscience pas loin il y a que ça se passe là mais que *ça vient de il y a plus longtemps*, et il y a quelque part dans le champs de conscience que si je décide à m'intéresser au petit pois noir et d'évacuer tout le reste et de profiter de la grille c'est parce que ce truc là a des *répercussions* très importantes. » (J17). **Il aurait, certes, fallu explorer plus avant l'atemporalité du moment. Par ailleurs, le cadrage temporel intérieur (la temporalité du petit pois noir, avec son passé et ses répercussions pressenties) semble ici en place de remarqué « pas loin » dans le champ attentionnel. A noter encore que la valeur accordée au petit pois noir semble, chez Joséphine, intriquée à la temporalité.** « Ca a des répercussions parce que j'ai l'impression que le petit pois noir c'est quelque chose qui était là depuis longtemps mais soit il avait besoin d'exploser pour se dissoudre, soit que... c'est comme une peinture qui n'aurait pas encore été peinte mais qui aurait besoin d'être peinte. » (J21). **Joséphine est-elle bien, ici, dans le réfléchissement de l'acte de construire son existence ? Il y a bien à cette échelle une action, d'abord arrêtée, puis qui repart. Et cette action a un but : que la « peinture » soit peinte. Cependant, le temps de l'existence apparaît moins rapporté à une chronologie qu'à une « durée »³¹, qu'on peut appréhender en termes d'accompli ou d'inaccompli, à une « histoire intérieure de la vie »³² qui n'est peut-être pas sans rapport avec ce que Pierre, plus haut, appelle « l'orientation ».**

Conclusion

La différence entre ma position et celle de Pierre quant aux cadrages temporels tient à ce qu'il considère que ceux-ci sont secondaires et que la visée existentielle est organisée par un thème de l'ordre « de la responsabilité, de la spiritualité, de

l'engagement », alors que je pense que les thèmes de cet ordre ne sont organisateurs que *via les cadrages temporels que le sujet peut se donner de façon préréfléchie*. Peut-être, comme il le suggérait, cette différence de point de vue recouvre-t-elle des modes d'appréhension différents de l'existence ? Les relations de l'existentiel et du temporel seraient alors expérimentées, selon les sujets, dans un champ allant de la contingence à l'inhérence réciproque. Cette remarque m'incite à garder le cap du singulier.

L'entretien de Joséphine me semble ainsi accréditer l'idée que, *pour elle*, sans la prise d'information préréfléchie relative aux cadrages temporels pointés (et sans les gestes mentaux connexes de leur mobilisation) le moment à quoi elle donne le statut de transition existentielle ne serait pas advenu. Joséphine s'est en effet saisie de cadrages temporels extérieurs (temps chronologique associé au travail) et intérieurs (temporalité du petit pois noir), pour les orchestrer (c'est-à-dire pour mettre la dynamique des uns à l'arrière-plan, et celle des autres au premier plan). Orchestration ayant initié une remise en mouvement de l'histoire intérieure du petit pois noir et, plus largement, du sujet. En outre, en tant qu'action, cette orchestration des temps apparaît avoir été guidée à travers des prises d'information relatives à son propre cadrage temporel (cf. la synchronisation des rythmes de la grille et de la marche, éprouvée par Joséphine comme préalable nécessaire à l'exécution des gestes mentaux utilisés pour présentifier le petit pois noir). En somme, le sujet aurait construit, en termes de cheminement existentiel, un moment pivot, et ceci en orchestrant des temporalités hétérogènes. Grâce à la prise en compte préréfléchie d'au moins trois cadrages temporels : chronologique, intérieur et de l'action de leur orchestration. (Bien entendu, ces cadrages devront être précisés - cf. les FAT types).

Je distinguais également, à la fin de la première partie, deux niveaux d'action : (1) l'acte « court » d'accès en position de parole incarnée à une fenêtre attentionnelle existentielle ; (2) l'acte « long » de construction de son existence qui apparaît dans cette FAT.

Chez Joséphine, l'acte d'accès (1) a consisté à mettre le cadrage temporel extérieur, chronologique, en suspens, grâce à des savoir-faire préréfléchis (maintenir son cerveau en « molleton » en créant une « jupe en plastique » en se centrant sur le petit pois noir en s'installant dans un rythme de marche associé au rythme de la grille). Cette mise en suspens a fait apparaître une dynamique intérieure centrée autour du « petit pois noir », dynamique qui me semble bien décrire un acte (2) de construction de l'existence, comme durée non réductible à une chronologie. En ce sens, l'EdE me semble bien pouvoir constituer un accompagnement du réfléchissement d'actes préréfléchis de construction de l'existence. A noter cependant que, contrairement à

³¹ Bergson H., 1927

³² « Fonction vitale et histoire intérieure de la vie », in Binswanger L., 1971

mon hypothèse de départ, cet acte (2) apparaît davantage comme un cadrage temporel que comme une FAT car il n'est pas certain que la dynamique du « petit pois noir » se soit située au centre du champ de l'attention du sujet.

Le résultat de cette action complexe et préréfléchie est-il à proprement parler une épiphanie ? Non, au sens d'une révélation *immédiate* d'un sens existentiel ; cependant, cette action a constitué un véritable tournant dont le caractère signifiant s'est exprimé à travers une mise en mots, qui fait sens pour Joséphine et présente, de son point de vue, certaines répercussions à long terme (rééquilibrage des priorités professionnelles et personnelles débouchant sur une reprise d'études universitaires)³³. En ce sens les savoir orchestrer les temps repérés constitueraient bien des « savoir-passer », des savoir opérer le passage d'un épisode ou d'une tranche de vie à l'autre. Epiphanie ? Pour garder le caractère de « recherche en cours » de ce texte, je n'ai pas voulu le réécrire rétroactivement et développer la courte définition que j'ai donnée de l'épiphanie dans la première partie. Cependant, Denzin distingue plusieurs type d'épiphanies : certaines sont des révélations immédiates mais, dans d'autres cas, les épiphanies dites « revécues » relèvent d'un sens donné après-coup à un événement source. Le caractère épiphanique a vraisemblablement été, au moins en partie, construit après-coup par Joséphine ; mais cette supposition ne peut-elle pas s'appliquer à la majorité des prises de conscience, en partie « réécrites » à travers chaque nouveau récit qui en est fait ?

Bibliographie

Bachelard Gaston (1963), *La dialectique de la durée*, Paris PUF
 Barbier René (1997), *L'approche transversale*, Paris, Anthropos
 Bergson Henri (1927), *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, PUF
 Bertaux D. (1997). *Les récits de vie, perspective ethnosociologique*, Paris, Nathan
 Binswanger Ludwig (1971), *Introduction à l'analyse existentielle*, Paris, Minuit, 1971
 Boutinet Jean-Pierre (1998), *L'immaturité de la vie adulte*, Paris, PUF
 Chaput M., Giguère P.-A., Vidricaire A. (dir.) (1999), *Le pouvoir transformateur du récit de vie*, Paris, L'Harmattan

³³ Pour garder le caractère de « recherche en cours » de ce texte, je n'ai pas voulu le réécrire rétroactivement et développer la courte définition que j'ai donnée de l'épiphanie dans la première partie. Cependant, Denzin distingue plusieurs type d'épiphanies : certaines sont des révélations immédiates mais, dans d'autres cas, les épiphanies dites « revécues » relèvent d'un sens donné après-coup à un événement source.

Courtois B. et Josso M.-C. (dir.) (1997), *Le projet : nébuleuse ou galaxie ?* Delachaux et Niestlé
 De Gaulejac V. (1987), *La névrose de classe*, Paris, Hommes et groupes
 Demazière D. et Dubar C. (1997), *Analyser les entretiens biographiques*, Paris, Nathan
 Denzin N. (1989), *Interpretive interactionism*, Sage
 De Villers G. et Niewiadomski C., (dir.) (2002). *L'histoire de vie entre thérapie et formation*, Paris, L'Harmattan (à paraître)
 Faingold Nadine (2001), *De moment en moment, le décryptage du sens*, Expliciter n°42
 Gingras J.-M. (1999), *A propos de quelques facteurs valorisant le changement en profondeur dans le travail de l'histoire de vie avec des éducateurs*, p. 129. In Chaput, Giguère, Vidricaire.
 Grossin William (1996), *Pour une science des temps*, Toulouse, Octarès
 Houde R. (1999), *Les temps de la vie. Le développement psychosocial de l'adulte*, Paris/Montréal, Gaëtan Morin
 Lainé A. (1998), *Faire de sa vie une histoire*, Desclée de Brouwer
 Lesourd Francis (2001), *Le Moi-temps, écologie temporelle et histoire de formation*, in « Temporalistes » n° 43, 2001, <http://www.sociologics.org/temporalistes>
 Pineau G. (2000), *Temporalités en formation*, Paris, Anthropos
 Pineau G. et Le Grand J.-L. (1993), *Les histoires de vie*, Paris, PUF
 Reinberg Alain (1979), *Des rythmes biologiques à la chronobiologie*, Paris, Gauthier-Villars
 Riverin-Simard D. (1984), *Etapes de vie au travail*, Montréal, St Martin
 Sartre J.-P. (1960), *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard
 Sivadon Paul et Fernandez-Zoïla Adolfo (1983), *Temps de travail, temps de vivre*, Bruxelles, Mardaga
 Vermersch P. (1994). *L'entretien d'explicitation*, Paris, ESF
 Vermersch, P. (1996a). *Avez-vous lu Pignatari ?*, Expliciter n° 13
 Vermersch, P. (1996b). *Pour une psycho-phénoménologie : esquisse d'un cadre méthodologique général*, Expliciter n°13
 Vermersch P. (2001). *Psychophénoménologie de la réduction*, Conférence dans le cadre du colloque sur la réduction phénoménologique, CIPH, Paris, Juin 1999, à paraître dans les actes du colloque.
 Vermersch P. (2002a). *La prise en compte de la dynamique attentionnelle : éléments théoriques*, Expliciter n°43
 Vermersch P. (2002b). *L'attention entre phénoménologie et sciences expérimentales, éléments de rapprochement*, Expliciter n°44.